THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME QUATORZIÈME

Janvier — Février — Mars 1909

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME QUATORZIÈME

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1909

BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

POUSSIÈRES DU CHEMIN

FLORENCE. *Aux Offices.*

Botticelli aspire, le Vinci réfléchit ou songe, Michel-Ange agit et souffre... Il semble que pour le premier, l'art soit désir; pour le second, expérience; pour le dernier, combat...

Cependant, si de tels mots abrègent la physionomie et l'œuvre d'un homme, s'ils font dans l'esprit comme un point de lumière où paraissent se fusionner toutes les notions que l'on a de l'une, toutes les sensations que l'on a reçues de l'autre, ils ne donnent jamais qu'un aspect de leur personnalité que la pensée isole pour le mieux considérer, comme fait l'uranographe de l'étoile qu'il étudie dans l'étroit miroir de sa lunette. Et l'on pourrait dire, en changeant de point de vue, que, pour Michel-Ange, l'art était désir, expérience pour Botticelli, pour le Vinci, combat... Mais ces termes ne soulignent point l'accentuation dominante de chacun d'eux, la caractéristique qui prévaut et s'impose, parce que chaque œuvre de l'artiste en apporte une nouvelle confirmation.

Partout, vraiment, Michel-Ange paraît en lutte avec la matière, avec les hommes ou avec lui-même; partout le Vinci cherche : l'œuvre pour lui n'était jamais finie; même achevée, elle continuait à s'élaborer dans son esprit qui découvrait, sans cesse, des possibilités de perfection plus accomplie... A la comparaison de ces deux créateurs sublimes, Botticelli n'est qu'un enfant... Un enfant au génie inégal, douloureux et passionné. Il n'a point la science, mais il a la grâce dont le geste instinctif plie tout à la beauté, mais il a l'imagination mobile et la sensibilité aiguë, toujours en éveil, et dans lesquelles le monde des choses et des âmes se réfléchit en images frémissantes...

*
* *

La séduction qu'exerce sur nous un artiste, comme aussi bien l'idée que nous nous faisons des raisons de cet attrait, tiennent évidemment de nos propres tendances. Celles-ci, après avoir déterminé l'adhésion initiale, travaillent à la fortifier, à lui suggérer toujours de nouveaux motifs. En fait, l'admiration est, dans une certaine mesure, reconnaissance. Elle peut être faite d'émotion; elle peut être faite d'aspiration, selon que l'artiste a donné expression à des sentiments ou à des idées qui nous hantaient ou que son œuvre nous ait mis tout à coup en présence de l'idéal dont le pressentiment ou les germes étaient restés impuissants en nous.

L'artiste travaille et toute sa vie, subie, jouie ou méditée est derrière lui, qui l'inspire, comme, devant l'ouvrage terminé, toute notre vie est avec nous, qui regarde. Notre vie est avide de la sienne, l'homme de l'homme, et nous les cherchons l'une et l'autre, au travers de l'œuvre. Mais cette dernière nous donne moins souvent à deviner qu'à rêver... Les pensées que sa contemplation suscite en notre esprit sont-elles à elle ou à nous? Elle nous parle, c'est vrai, mais les paroles sont nôtres. Elle agit à la façon d'une incantation et ne fait surgir en nous que ce qui y était déjà.

La mesure de l'admiration, c'est l'admirateur. Chacun se crée en soi-même un petit Panthéon personnel où les dieux sont réduits à la taille de leur adorateur. Et, si nous sommes sincères, sans doute confesserons-nous que notre dilection nous porte surtout vers les artistes ou les poètes dans les conceptions desquels nous pouvons glisser, si peu que ce soit, notre personnalité. Parlant et gesticulant à la limite de la scène pleine d'ombre de notre vie intérieure, quoique nous en ayions, nous sommes tous un peu comédiens. Et, à l'exemple des enfants drapés dans un vieux châle et armés d'une baguette qui, devant l'armoire à glace de leur mère, font les héros de théâtre, ne sommes-nous pas bien aises, parfois, de nous tirer de notre médiocrité pour nous regarder, tristes, résignés ou fiers, ou magnanimes, passer

devant nous-mêmes, sous les traits de quelque personnage de fiction ou d'art?...

* * *

Delzire poursuivait ces raisonnements, d'ailleurs contradictoires et vains, tout en errant dans les salles du Musée des Offices, clair jardin de la beauté florentine où il ne se rencontre de fleurs presque que printanières et matinales : « ... Il n'est d'art en cette cité, songeait-il, que primitif. Il y est tout de l'aube, de la fraîcheur première de la saison et du jour. Une autre beauté, ensuite, a brillé au soleil de midi, mûri dans la chaleur de l'été, mais qui n'était plus florentine... L'art des Lippi, des Gozzoli, des Botticelli, adolescent trop naïf et trop libre, ayant été mis à l'école, afin d'y apprendre à mesurer ses gestes et à choisir ses paroles, ne tarda point à devenir immobile et silencieux. La science avait intimidé en lui et mis en fuite l'inspiration... ».

Il regardait, cependant, la *Vierge du Magnificat :* Au milieu d'une harmonie poudroyante d'or et de couleurs, elle courbe la tête sous la couronne que deux beaux anges candides soutiennent. D'autres anges, enfants au regard doux et triste, la contemplent avec une expression insaisissable, en même temps éplorée et ravie. Sur son pur visage incliné, dans ses yeux à demi voilés de longues paupières, il semble qu'on lise à la fois la modestie de la femme, la fierté et l'allégresse de la mère d'un Dieu, et sa résignation... Elle est tout amour et tout pressentiment, et on ne sait si la couronne de gloire penchée sur son front n'est pas seulement la parure du sacrifice.

Aurore d'un soleil destiné à descendre au milieu d'un crépuscule ensanglanté... Botticelli a fait luire l'aurore aussi autour d'une autre femme, Judith, l'innocente et l'impure, qui, elle, s'éloigne, laissant derrière elle le péché et l'ensanglantement de sa nuit... Le glaive à la main, un rameau d'olivier dans l'autre, elle chemine, alerte, souriante, heureuse, dans la gaieté du matin. Elle ne se retourne même

point vers la servante qui la suit, portant sur sa tête l'horrible fardeau, d'un geste élégant de canéphore. L'aimable Botticelli n'a pas pensé à donner — comme on fera plus tard — à cette messagère de la volonté divine l'aspect convulsé d'une Ménade ou d'une Furie : elle n'est pas tragique, elle est enfantine. Elle a agi avec l'inconscience d'un enfant et, ayant tué, elle ouvre sur le monde qui lui rit des yeux clairs, comme un enfant...

Comme un enfant!... Peut-être est-ce également ainsi que l'artiste a peint, et sa *Judith*, et sa *Vierge*; avec la spontanéité de l'enfant subtil, douloureux et passionné qu'il était. Il a senti plutôt qu'élaboré : Et l'idée de la mort lui a été présente dans les deux œuvres : comme une victoire, dans l'une; dans l'autre, comme une lointaine épouvante...

***

Dans les yeux de certains personnages de Botticelli, dans tous ceux de Vinci, une lueur brille, étrange, une question irrésolue et, sans doute, insoluble : Lueur d'espoir, aspiration nostalgique, interrogation désenchantée?... On ne sait. Quelque chose d'ambigu qui sollicite et intimide en même temps l'inquiétude et la curiosité des songeurs. Lorsque l'artiste, ayant donné le dernier coup de pinceau à son œuvre, en a eu retiré ses mains, ne s'est-il pas retourné pour regarder encore cette créature à moitié réelle, à moitié imaginaire, introduite par lui dans le monde; pour l'interroger et savoir d'elle le secret qui se laisse obscurément entrevoir au fond de ses yeux de vertige?...

Ce *Saint Jean-Baptiste* sur les lèvres et dans les yeux duquel tremble un sourire qui hésite entre l'extase et le doute; cette *Vénus* jaillie de la mer, gauche, candide, nue; cette autre *Vénus*, semblable à une jeune patricienne florentine, qui regarde d'un air doux et indifférent Mars endormi devant elle — est-ce l'âme du peintre qui les anime ou celle du modèle?

Un passant vient, cependant, de temps en temps, qui s'arrête et tente de glisser son âme — pour essayer de deviner la leur — dans toutes ces figures muettes, si brillantes et si ténébreuses... Et combien il la sent lointaine, inaccessible, cette réalité fixée il y a cinq cents ans par les puissances de l'art et qui, depuis, considère, immuable, la mobile réalité de la vie qui défile devant elle. Qu'y a-t-il de commun entre ces deux réalités? entre nous et cet être, séparés que nous sommes de lui par les siècles et, plus encore, par l'énigme de son sourire?...

Mais, cette énigme, nous l'emportons avec nous : Nous avons affronté le sphynx et ne pouvons plus chasser la hantise de ses questions captieuses, ni cesser de leur chercher une réponse. Et, après avoir trop médité sur elles, il arrive que nous nous sentions traversés comme par un tourbillon de confuses idées et de rêves oubliés, voltigeantes poussières de notre atmosphère cérébrale dont le rayonnement des yeux de la Joconde nous a tout à coup révélé l'existence...

* * *

La Nature est indifférente et magnifique. Elle ne se crée une existence consciente de beauté que dans la mesure où notre esprit et notre âme collaborent avec elle. Elle est comme un immense répertoire de signes ébauchés qui ne trouvent la perfection de leur achèvement que dans l'intelligence volontaire par laquelle ils sont mis en œuvre. Cependant, cette œuvre, voici qu'étant terminée, elle se détache de son auteur et commence une carrière indépendante. Elle subit la condition des objets créés et devient susceptible de significations inépuisables selon les yeux, ternes ou rayonnants, qui la contemplent. Au fond, du reste, une œuvre n'est jamais finie : Elle se continue sans cesse dans l'esprit de ses admirateurs.

Les œuvres de l'art peuvent nous inspirer, comme celles de la Nature, l'artiste. Notre âme y rencontre les mêmes motifs d'exaltation qui sont nés, pour leurs auteurs, de l'observation directe de la réalité et

de la vie. Et l'humanité, sans doute, ne nous paraîtra point moins captivante pour être considérée, non dans sa réalité, mais dans l'éclatante imagination d'un grand artiste. La fécondité du chef-d'œuvre est illimitée : Chacun qui s'approche et entre en communion avec lui, y ajoute... Qu'importe que l'on nous objecte : « Le poète, l'artiste, n'a point connu les intentions que votre fantaisie lui prête !... » Elles étaient en puissance dans son œuvre et, donc, lui appartiennent...

* * *

Ainsi, cette œuvre serait toujours nouvelle ?... Vraiment, oui, bien que l'on puisse dire qu'il n'est point une pensée qui n'ait été pensée, une chanson qui n'ait été chantée, un rêve qui n'ait été rêvé, un amour qui n'ait été aimé. Le poète passe et cette pensée, cette chanson, ce rêve, cet amour, ces fleurs qui, déjà, ont été cueillies, il les ramasse et, pour avoir été assemblées en gerbe par sa main tremblante et inspirée, voici qu'elles se parent d'une fraîcheur inattendue. Ces mots sont de toujours, mais lui, éphémère, s'y est, en quelque sorte, ajouté, et ils ont pris dans sa bouche un surprenant accent, commémoration, prophétie, où tout son passé et tout son avenir semblent confondus... Et à peine a-t-il conscience d'avoir inventé : Il a donné un nom ignoré à des choses éternelles — un nom inconnu : le sien...

Suivant que la vie lui a été maternelle ou marâtre, l'artiste l'exalte ou se venge d'elle, mais elle est son unique inspiratrice. L'art n'est qu'un paroxysme de réalité, et l'œuvre est d'autant plus poignante qu'elle unit plus de réalité à plus de rêve. Nous nous cherchons dans l'art comme dans l'amour et, peut-être, ne sont-ils, celui-là comme celui-ci, qu'une façon plus haute de nous aimer nous-mêmes, en nous sacrifiant pour nous retrouver, grandis... L'homme est anxieux de l'homme seulement; et il ne se reconnaîtra dans les héros éblouissants du poète, ne souffrira leur souffrance, ne triomphera de leurs triomphes que si le sang et la sève de la vie circulent dans leurs veines. Il n'est en quête que de lui-même et il

faut que tout, dans le monde d'ici aussi bien que dans celui de là-bas, lui répète le mot de la sagesse hindoue : « Cette chose, c'est toi !... »

L'ambition éternelle de l'art est la représentation de la vie; elle est d'arrêter en traits de beauté quelque aspect de sa physionomie changeante, de surprendre, au passage, pour le fixer dans le frissonnement de sa complexité, un de ses visages de songe, de mystère ou d'ironie... L'artiste saisit les éléments périssables de la matière pour les marquer du signe immortel de l'esprit, comme l'artisan grec de Tanagra faisait de son bloc d'argile pour en tirer l'image rayonnante d'un dieu. Ces éléments, il les prend autour de lui, mais le souffle dont il les anime est sien. Toutefois, il n'est que l'héritier de tous les maîtres qui l'ont précédé; c'est d'eux qu'il a reçu la tradition et l'inquiétude de la beauté, mais ce legs ne fructifiera qu'au prix de son labeur personnel : « Ton héritage, s'écriait Goethe, reconquiers-le chaque jour ! » Qu'il vive donc du travail de ses mains et non de l'épargne de ses devanciers. Il marche dans la lumière projetée derrière lui par les siècles révolus, mais, pour ne pas cheminer dans sa propre ombre, il faut qu'une lumière émane de lui aussi, personnelle, et qui éclaire la route devant ses pas...

* * *

Pendant longtemps, pourtant, l'art s'est mis ou, plutôt, a essayé de se mettre entre l'homme et la réalité, et l'on tenait qu'il était d'autant plus art qu'il était moins réalité. Tellement que la plupart des peintures exposées dans ce palais célèbre ont, durant des siècles, été comme si elles n'étaient pas. L'incompréhension et le mépris étaient sur elles, qui les voilaient. Nous en plaindrons-nous? Si l'art n'avait pas connu les déceptions de l'orgueil et les sécheresses de la prétention, s'il n'avait fini par se glacer à force de pompe et de règles, serions-nous revenus avec autant de joie, avec un esprit aussi accueillant, à la simplicité, et les sensations que nous avons reçues de celle-ci nous auraient-elles paru aussi déli-

cieuses? Car ces primitifs, que nous aimons, nul doute qu'aux temps classiques leur grâce sans étude nous aurait peu touchés et que, à l'instar de Beyle, cette « âme tendre et faite pour les Beaux-Arts », nous aurions inscrit leurs noms et leurs œuvres « pour mémoire », pour leur « intérêt historique »! Avant que la pensée européenne recommençât à entrer en sympathie avec ces vieux maîtres, il fallait que, laissant le préjugé de sa supériorité actuelle, elle apprît à compatir à la pensée de tous les temps, et pour comprendre le passé, à l'aimer plutôt qu'à le juger ou à le comparer.

L'Égypte tirée de ses tombeaux, l'Assyrie, la Grèce archaïque et la Perse, surgies de leurs décombres, en nous enseignant les diversités émouvantes de la beauté, et que toute pensée humaine n'attend que l'amour et le respect pour se rendre accessible, nous ramenèrent, attentifs, à nos propres origines. Et, ainsi, il s'est trouvé qu'en fouillant le sol et les ruines des terres antiques, les explorateurs ont ramené au jour et à l'admiration, en même temps que les temples et les sépultures des Pharaons ou les palais des durs Sargonides, l'art enseveli dans le dédain ou l'oubli des Primitifs...

* * *

Botticelli! Prononcer ce nom, c'est faire surgir toute la féerie exquise et triste, inexprimable, de ses Vierges et de ses anges, l'ingénuité douloureuse, la candeur aimante et désolée, l'impatience et à la fois l'anxiété de l'avenir, tout ce que l'on s'imagine lire sur ces doux visages où la jeunesse s'allie à la maturité, la foi à une sorte de langoureuse mélancolie.

Il semble que ce soit là la peinture d'un homme d'une sensibilité aiguë, meurtri par la vie, déconcerté de ne découvrir point le bonheur et qui a fini par apercevoir qu'il en porte la secrète incapacité en lui-même. Presque tous ses personnages paraissent des souffrants, endoloris par la vie, dont, cependant, ils sont avides ; des âmes trop vibrantes prises en des corps trop fragiles et trop nerveux.

Botticelli vivait dans cette Florence des premiers Médicis, si molle à la comparaison de la république laborieuse et armée des siècles précédents ; dans cette Florence anonchalie parmi les éclats et les contrastes charmants de la décadence, libre et esclave, dévote et licencieuse, croyante et sceptique, chrétienne et païenne, en une sorte de compromis entre les antiques vertus de la bourgeoisie guelfe et la corruption aimable et séduisante des princes. La culture, insatiable de l'antiquité, où tout lui paraissait nouveau et auguste, était plus superficielle que profonde. Les poètes, hormis Politien, et, parfois, Laurent de Médicis, font plutôt figure de pénibles érudits, comme les philosophes, d'exégètes ivres de scolies et de commentaires. Il n'y avait d'artistes, en somme, que ces *artefici*, ces ouvriers géniaux, dédaignés par les doctes ; que ces peintres, ces sculpteurs, ces architectes, remplis tous encore de la forte sève réaliste du début du siècle, admirateurs sans fétichisme des anciens, dont ils ne recevaient les enseignements que pour les absorber dans la libre originalité de leur propre art. Et la société pour laquelle ils travaillaient, brillante et dépravée, courtisane et lettrée, sans scrupules, avec on ne sait quoi de brutal, au fond, sous le vernis du raffinement, devait être fertile en mortifications pour ces humbles artisans, et, surtout, pour une âme délicate et fière telle que celle de Sandro.

Les détails sur son existence qui sont venus jusqu'à nous sont contenus en quelques lignes : Enfant désordonné et nerveux, en proie aux impulsions instinctives d'un génie rétif aux méthodes et aux disciplines scolaires, « il était toujours inquiet, écrit le raisonnable Vasari, et, bien qu'il apprît facilement, n'était satisfait dans aucune école, de manière que son père, fatigué de cette cervelle extravagante et désespérant, le mit au métier d'orfèvre, chez un sien compère nommé Botticello ». Il devint, ensuite, l'apprenti de fra Filippo Lippi, se conquit bientôt lui-même, produisit cette longue suite d'œuvres prestigieuses, pleines de beaux gestes tremblants de jubilation ou de tristesse; puis, après avoir fait chanter

à la couleur de tels cantiques, toujours insatisfait, toujours inquiet, il laissa ses pinceaux pour marcher en pénitent dans la troupe des pleureurs, des *piagnoni* de Savonarole. Et n'ayant eu soin ni souci de gain ou d'épargne, constate Vasari d'un ton réprobateur, lorsque vint la vieillesse, elle amena avec elle, en même temps que les infirmités, la pauvreté... C'est une fin qui ne dépare point l'imagination que nous pouvons nous former du seul artiste de ce temps dont le nom se soit rencontré sous la plume du Vinci: « Notre Botticelli... » écrit-il, et cette allusion fraternelle du grand maître, il semble que nous puissions la retenir comme un renseignement non moins significatif que les détails que nous tenons de Vasari. Certes, la masse des faits ainsi réunis sur la carrière de Botticelli n'est pas considérable, mais nous possédons son œuvre, et quel fait plus capital dans la vie d'un artiste?...

Une impression d'attente, d'insécurité, de catastrophe suspendue; le trouble d'une appréhension imprécise et grandissante pèse sur l'Italie, durant la seconde moitié du XVe siècle. Les idées fondamentales de l'âge antérieur et ses énergies se sont peu à peu désagrégées dans les mœurs amollies et dans les esprits changés. Le passé s'est lentement retiré des âmes qui le méconnaissent ou le renient; dans l'unité théologique de sa pensée, il était force et il était violence : il a emporté l'une et laissé l'autre. Et c'est cette dernière qui règne dans le désarroi spirituel et moral de cette fin de siècle qui voit passer, comme de sinistres météores, Charles VIII et ses hordes de Barbares; Savonarole qui gouvernait au nom de Dieu, brûlé au nom du pape; Alexandre VI bénissant de ses mains luxurieuses et sanglantes; César Borgia, enfin, duc de la trahison et du parjure, agissant la perfidie en attendant que Machiavel la mette en système.

Michel-Ange, plus tard, devait traduire son aversion pour les puissants qui grandissaient au milieu de cette atmosphère de fourberie et de férocité en des œuvres qui ont l'accent d'un défi, d'une clameur de malédiction ou de vengeance. Le Vinci passait dans le dédain et l'insouciance de la moralité des

princes, Borgia ou Sforza, qu'il servait, absorbé par la lente élaboration de son œuvre, par ses études et ses expériences, oubliant l'heure et les hommes pour préparer l'avenir dans l'art et dans la science. Botticelli, lui, auquel, de même qu'à tous les êtres de trop d'amour, il fallait une règle de vie précise, nourrie de simplicité, de tendresse, de clarté; Botticelli, déconcerté par le monde dans lequel il vit, incarne en ses ouvrages où tout semble aspiration, élan, désir, la sourde angoisse dont il se sentait la victime. C'est quelque chose d'intraduisible et d'ineffable, qui est dans le galbe aminci des visages, dans l'expression ardente des regards, dans les attitudes de lys penchés et languissants de ses figures. Et tout l'émoi inapaisable qui est comme la plaie morbide de tant d'âmes de ce temps-ci, abandonnées à la dérive, sans guide et sans boussole, dans les conflits et les tourmentes de la pensée moderne, n'apparaît-il point en traits reconnaissables dans les créations de Sandro? Peut-être est-ce là ce qui en fait le tardif succès, l'attrait poignant et spirituel?...

En réalité, c'est le vrai poète de l'époque. Il n'évoque guère la vie qui l'entoure, le faste des marchands et des patriciens, les fêtes de la maison médicéenne, comme faisaient Gozzoli ou Guirlandaio. Il est rare qu'il peuple un tableau de portraits, comme il fit pour la somptueuse *Adoration des mages*, d'une si magnifique et si fine coloration, chaude et dorée, que l'on voit ici et dans laquelle il a représenté le vieux Come, son fils Pierre et ses petits-fils Julien et Laurent, entourés de divers personnages dont — simple hypothèse — lui-même. Cependant, si distrait que l'artiste soit ou veuille être de la vie, elle l'emprisonne de toutes parts et c'est elle seule qui, toujours, l'inspire. La vie ou, comme chez Botticelli, la quintessence de la vie, l'impression réflexe qu'elle produisait sur des âmes de la trempe de la sienne, discrète et songeuse, contristée par le bruit des armes mercenaires, par l'éclat des mascarades avilissantes, désemparée au sein d'une société enivrée des plaisirs de la jouissance et de la domination : « Ce tableau a été peint, inscrit-il sur l'*Adoration des bergers* de la *National Gallery*, —

où il nous montre, outre l'entrée de Savonarole dans l'église triomphante, la scène traditionnelle : la crèche, le bœuf et l'âne, sous une ronde d'anges éblouissants — ce tableau a été peint à la fin de l'année 1500, pendant les troubles de l'Italie, vers le milieu de la période au début de laquelle se vérifia le XIe chapitre de saint Jean l'Evangéliste et la seconde douleur de l'Apocalypse, lorsque Satan se déchaîna pour trois ans et demi sur la terre... »

Dans les figurations mythologiques qu'il exécuta pour les Médicis, Julien, Laurent ou Jean le *popolano : Mars et Vénus*, la *Naissance de Vénus*, l'*Allégorie du Printemps*, nulle trace de sensualité. Ce sont des visions d'une pureté élyséenne. Il y est tout grâce, beauté jeune et inattendue, et ses nudités sont chastes. Sa timide Vénus surgit de la mer dans la candeur d'un matin moins innocent qu'elle. Elle vogue vers le rivage où l'attend, à l'entrée d'un bois sacré, le Printemps que nous retrouvons avec elle encore dans la grande allégorie de la *Primavera*, fête de fleurs, de puérilité et de sourires... Il donne à ses déesses et à ses nymphes les traits délicats de ses concitoyennes. Et il retrouve de la sorte, en s'inspirant de la réalité vivante et non de l'antiquité morte, la beauté faite de charme pudique, de modestie et de rythme de ces Kharites chères à la sculpture athénienne.

Léonard excepté, aucun peintre florentin ne conféra à la couleur une telle et si pénétrante éloquence. Chacun de ses tableaux est comme un poème savant et ingénu où semblent parler à la fois l'amour, l'adoration, l'espoir, la déception... Et c'est une poésie naïve et spontanée dans la forme; pleine, dans l'expression, d'arrière-pensées qui paraissent sommeiller dans les beaux yeux émerveillés de ses anges, derrière le regard ambigu, brûlant et glacé de ses déesses : Créatures de l'enchantement et de la féerie, réelles et, pourtant, fabuleuses; habitantes d'un monde plus subtil, où la joie et la douleur sont extase : la beauté, souffrance; le silence, volupté...

ARNOLD GOFFIN.

ZA, JO ET LA MARRAINE

Za portait encore la robe noire dont on l'avait vêtue le jour de la mort de sa mère, lorsque son père introduisit dans la maison une nouvelle épouse. Celle-ci, coriace, louche et terreuse, ne ressemblait guère à la mère de Za, qui avait eu de beaux yeux bleus et tout le corps tendu de fine peau blanche. De plus, elle apportait en dot deux filles fort laides et aussi aigres que vilaines. « Maintenant je suis Cendrillon, se dit Za. » Et elle s'assit devant la crémaillère, à côté du chat.

— Si le ragoût attache au fond, je te fouetterai, disait la belle-mère.

Cependant le ragoût attachait quelquefois au fond, parce que Za regardait les flammes avec plus d'attention que la marmite.

Les belles-sœurs avaient des corsets; elles frisaient leurs cheveux au fer et lavaient leurs visages avec un savon parfumé, cependant que Za n'avait sur sa chemise qu'un mauvais jupon et point de chaussures. Les belles-sœurs bâillaient, jouaient aux cartes et comptaient leurs bijoux, cependant que Za tricotait, lavait la vaisselle et soignait l'étable. Le père craignait sa femme et lorsque la marâtre grondait, il grondait plus fort. Mais chaque dimanche après-midi, le couple s'en allait au bois avec les deux filles, et l'on donnait à Za la permission de s'amuser. Alors elle descendait par le jardin jusqu'au bas du verger, et elle regardait sur la route passer les moutons.

Une fois qu'elle regardait ainsi à travers la barrière, elle vit un drôle de petit garçon. Il était juste grand comme Za; ses pieds nus étaient pleins de terre et son pantalon rapiécé tenait à peine à la bretelle. Il portait à la main une petite cage avec un sansonnet, et il sifflait de toutes ses forces.

Za l'aima tout de suite parce qu'il était pauvre et joyeux et surtout parce qu'il n'avait point de chaussures, car elle avait désiré bien longtemps des chaus-

sures. Elle se haussa donc par-dessus la barrière, et elle appela d'une voix pointue :

— Ohé ! ohé !

— Ohé ! ohé ! dit le petit garçon. Et il s'arrêta devant Za. Elle lui dit :

— Regarde, je suis Za. Ma maman est morte et mon père est marié avec une méchante femme. Elle me bat, et elle a deux laides filles, et je les déteste... Je dois toujours tricoter, tricoter,... laver, laver... travailler, travailler. Et voilà. Dis, toi, maintenant.

Et le petit garçon dit :

— Je m'appelle Jo. Ma maman n'est pas morte, mais je ne sais pas où elle est, ni mon papa non plus. Je suis tout seul, et je vis dans le bois. J'ai un trou, dans le bois, un beau trou avec de la mousse et des feuilles. Et j'ai un lapin, et j'ai un sansonnet, et le jardinier m'a donné la cage. Je travaille quelquefois dans les fermes, et tout le monde me donne du pain. Voilà !

— Entre dans le verger, dit Za.

Jo se glissa comme une souris sous la barrière, et il entra dans le verger. Za lui prit la main. Ils marchaient doucement, en balançant leurs mains, dans les chemins du verger, et puis du potager, bordés d'oseille et de ciboule. Il y avait de bonnes odeurs dans l'air, et un pigeon et des abeilles. Jo sifflait comme un homme. En quittant Za, il lui mit un baiser sur la bouche et il parla en maître :

— Maintenant, Za, tu es ma femme, et je viendrai te voir tous les dimanches. Compris?

— Compris, dit Za.

Et Jo revint tous les dimanches.

Pour se mettre en ménage, Za bâtit sa maison.

Elle choisit d'abord le terrain dans un coin délaissé du vieux verger, bien abrité de tournesols, et tendit son châle entre deux branches fourchues d'un saule pour faire un toit. Elle bêcha le sol tout autour et l'ensemença d'une poussière de pavots et d'une graine inconnue d'où sortit une citrouille. Les pavots fleurirent, la citrouille jaunit et devint énorme ; la cage du sansonnet fut accrochée au saule, Jo apporta le lapin dans sa veste et Za lui dit : « Il me faut encore

la pantoufle de verre et je serai tout à fait Cendrillon.» Jo trouva sur la route un vieux soulier; il y jeta deux brins de marjolaine et l'apporta à Za. Et elle fut tout à fait Cendrillon.

Et ils creusèrent deux trous dans la citrouille, et la citrouille les emporta loin, loin... Et le cocher faisait claquer son fouet! Et le groom avait de grandes bottes! Et les gens saluaient! Et la poussière dansait! Et l'on arrivait au palais pour manger l'oie farcie et la confiture de groseille dans un beau verre bleu.

De sorte que, tous les autres jours, Za riait sous cape devant la crémaillère, entre la cuiller à pot et le chat.

Or, il se fit que Jo, sans le savoir, avait une marraine qui était fée. Cette dame, passant un jour, entendit les voix des enfants. Elle écarta doucement les tournesols et les apercevant dans la petite maison de feuilles, elle résolut de les récompenser magnifiquement.

C'est ainsi qu'un dimanche elle apparut tout soudainement devant Za et Jo, dans sa robe de fée, avec un hennin de turquoises et la baguette de coudrier magique : « Mes enfants, leur dit-elle, en les baisant l'un après l'autre, je suis venue pour combler tous vos vœux, car je suis fée. » Et avec la baguette magique, elle toucha la citrouille qui devint à l'instant un vrai carrosse, bien attelé de chevaux fringants, et le sansonnet qui fut un vrai groom dans une livrée mi-partie jaune et rouge; la petite maison devint un vrai palais et Jo lui-même un vrai prince habillé de soie et tout couvert de nœuds et d'aiguillettes; mais lorsque la bonne dame voulut transformer Za, elle se cacha derrière un arbre, criant, hurlant et trépignant :

— Elle a pris ma maison! Elle a pris mon carrosse! Elle a pris mon valet! Elle a pris les habits de Jo! Et, maintenant, elle veut me donner à la place toutes ses vieilles affaires!... Voleuse! voleuse! voleuse!

Et elle s'encourut à toutes jambes, tenant le vieux soulier bien serré contre sa poitrine, pour sauver au moins la pantoufle de verre.

BLANCHE ROUSSEAU.

MAITRE ALICE HÉNAUT

Pièce en trois actes

ACTE DEUXIÈME

Au Palais. Une antichambre voisine d'une salle d'audience.

Pour tout mobilier : une grande table portant un buvard, une écritoire; quelques sièges; une banquette le long du mur de gauche.

Porte à droite communiquant avec la salle d'audience. Porte à gauche, devant. Porte au fond ouverte sur le couloir.

—

Barnet, en robe, est assis à la table et compulse un dossier. Entrent par la droite Sébert et D'Aveline en robe.

SCÈNE PREMIÈRE

BARNET, SÉBERT, D'AVELINE

BARNET

Eh! bien?

SÉBERT

Épatante, mon cher.

D'AVELINE

L'acquittement sur toute la ligne.

SÉBERT

Il n'y en a plus que pour elle!

BARNET

En un an la petite stagiaire débutante a pris la tête du peloton.

SÉBERT

C'est sa plaidoirie pour Louise Garnier qui l'a lancée.

D'AVELINE

Darieux va encore une fois ronger son frein.

BARNET

Pourquoi s'obstine-t-il, aussi? Au lieu d'être fier des succès de sa femme!

SÉBERT

De son ex-femme.

D'AVELINE

Pas tout à fait : ils n'ont pas divorcé.

BARNET

Et Darieux ne divorcera jamais : un catholique de sa conviction!

SCÈNE II

LES MÊMES, MARNIX

MARNIX, *entrant par le fond.*

Bonjour. Ça va? Vous avez des nouvelles?

SÉBERT

Acquittement. Hénaut a été superbe.

D'AVELINE

Comme toujours!

MARNIX

Ah! Maître Alice Hénaut, c'est quelqu'un au Palais!

BARNET

Que dit votre patron, Marnix?

MARNIX

Jean Darieux? Rien. Il ne dit jamais rien. Il vieillit. Il travaille. Il souffre.

SÉBERT

Le petit est toujours chez lui?

MARNIX

Oui, et pas brillant pour le quart d'heure. Je viens encore de téléphoner au médecin.

D'AVELINE

Et la mère?

SÉBERT

Elle voyait son enfant chez elle. Mais depuis qu'il est malade?

MARNIX

Darieux l'a autorisée à venir chez lui. Il a fixé des heures. Il sort quand elle est là.

BARNET

Drôle de vie. Drôle d'existence pour tous les deux.

MARNIX

Vous trouvez cela drôle, vous? L'existence avec une femme n'est jamais drôle.

SÉBERT

Tiens, Marnix qui broie du noir! Est-ce que...

BARNET

L'irréductible Mademoiselle Falaire met des nuages dans ton ciel?

MARNIX

Des nuages, non; mais des orages.

D'AVELINE

C'est plus terrible et bruyant, mais c'est moins long.

MARNIX

Lily Falaire est une fille étrange.

SÉBERT

Et vous un amoureux écervelé.

MARNIX

Un amoureux est toujours écervelé. S'il était sage il ne serait pas amoureux.

SCÈNE III

GÉRIAUX, SÉBERT, MARNIX, D'AVELINE

GÉRIAUX, *entrant par le fond.*

Vous n'avez pas vu Rebérand?

BARNET, *sortant à gauche.*

Non.

SÉBERT

Je l'ai aperçu dans la salle, tout à l'heure.

GÉRIAUX

Pendant que Maître Alice Hénaut plaidait?

D'AVELINE, *avec intention.*

Est-ce que cela se demande?

GÉRIAUX

Je savais trouver le patron dans ces parages. J'ai à lui soumettre les épreuves de son article sur la Ligue.

MARNIX

Ah ! C'est chose faite, alors ?

GÉRIAUX

Le manifeste sera lancé demain. Le journal publie ce soir la composition définitive du Comité. Il faut que le patron donne le bon à tirer.

D'AVELINE

Il accepte définitivement la présidence d'honneur ?

GÉRIAUX

Il accepte. C'est décidé depuis ce midi.

SÉBERT, *énumérant.*

Rebérand, président d'honneur ; Maître Alice Hénaut, présidente ; Mademoiselle Lily Falaire, secrétaire générale...

MARNIX

Voilà une Ligue de l'Emancipation féminine qui prêchera d'exemple !

D'AVELINE

Comment n'avez-vous pas trouvé à vous caser dans ce Comité-là, vous, Marnix ?

GÉRIAUX

Ah ! oui, positivement vous manquez : c'eût été un comité en partie carrée.

SÉBERT

Il est peut-être encore temps ?

MARNIX

Ne soyez pas mauvaises langues. Je connais assez Madame Darieux pour ne pas croire aux potins que ses relations forcées avec Rebérand font naître.

D'AVELINE

Jeune, jolie, seule...

MARNIX

Mais travailleuse, sérieuse...

GÉRIAUX

Il n'y a pas de femmes sérieuses.

MARNIX

Ni d'hommes compromettants non plus peut-être ?

GÉRIAUX

Rebérand a positivement... recueilli la femme de Darieux quand elle a quitté son mari.

MARNIX

Pardon : il s'est cramponné à elle; il a mis en coupe réglée pour ses discours, ses articles, ses professions de foi féministes, l'appoint qu'apportait à ses doctrines « le cas Hénaut-Darieux », comme on l'a dit à l'époque du tapage.

SÉBERT

En somme, vrais ou faux, que pense Darieux des bruits qui courent sur le compte de sa femme?

MARNIX

Que voulez-vous que j'en sache?

D'AVELINE

Vous vivez dans l'intimité de Darieux : un secrétaire, surtout un secrétaire de longue date, c'est un peu un confident.

MARNIX

Darieux est très taciturne. Et puis, il se méfie plutôt de moi. Il sait que Lily Falaire et Madame Alice Hénaut sont restées en relations, tandis que, de mon côté, je vois souvent Falaire.

GÉRIAUX

« Voir » est discret.

MARNIX

Mais vous, vous ne l'êtes guère.

GÉRIAUX

Un reporter discret, ce serait l'équivalent d'un peintre aveugle.

SÉBERT

Je me sauve, j'ai un référé à onze heures.

GÉRIAUX

Et moi je vais manquer mon Rebérand. Décidément il n'a pas l'air de vouloir s'attarder par ici.

(*Sébert et Gériaux sortent par le fond.*)

SCÈNE IV

D'AVELINE, MARNIX

MARNIX

Et ce que je n'ai pas voulu dire devant Gériaux qui le colporterait aussitôt partout où il ne faut pas qu'on le sache, c'est que Jean Darieux ne se représentera pas aux élections en octobre. Mais gardez cela pour vous, n'est-ce pas, D'Aveline?

D'AVELINE

Il ne se représente pas?

MARNIX

Non. Mais il ne faut pas que Rebérand s'en doute encore.

D'AVELINE

Quoique cependant, Rebérand, entre nous...

MARNIX

Quoi?

D'AVELINE

Son prestige me paraît fort compromis.

MARNIX

Evidemment; il a eu quelques aventures de vie privée qui ont frisé le scandale et le mettent en vilaine posture devant son parti.

D'AVELINE

Ce ne sera pas une candidature difficile à combattre. Qui va reprendre la succession de Darieux? Voilà qui vous conviendrait, à vous, Marnix. Collaborateur du Maître, bénéficiant de tout son crédit politique, patronné par lui, vous êtes indiqué pour le doubler à la Chambre comme vous le doublez au Palais.

MARNIX

Je ne dis pas. Mais je ne me croyais pas fait pour cette vie d'activité et de combat.

D'AVELINE

C'est le hasard qui fait les grands hommes.

MARNIX

Oui, mais voyez ce qu'un retour du sort a bientôt fait aussi des grands hommes.

D'AVELINE

C'est vrai. Quelle belle vie gâchée! Il était taillé pour la gloire, Darieux, et tout croule en route.

MARNIX

Il en a connu des désillutions depuis un an! Désillutions au Barreau, en politique, dans son ménage, partout. Son échec dans le fameux procès Garnier-de Marnaffe a donné le signal.

D'AVELINE

Le triomphe de sa femme ne pouvait être fait évidemment que de sa propre défaite.

SCÈNE V

LES MÊMES, BARNET; *puis* ALICE, SAGNY, LAVARENNE

BARNET, *rentrant.*

Ce n'est pas encore fini là-bas? (*Il se dirige vers la salle d'audience.*) En ont-ils encore pour longtemps?

(*La porte s'ouvre et Alice Hénaut paraît, en robe et toque, accompagnée de quelques avocats très empressés autour d'elle.*)

BARNET

Inutile de questionner? C'est l'acquittement?

SAGNY

Ah! mon cher, une verve et à la fois une sûreté d'argumentation!

LAVARENNE

Et quelle voix! Quels gestes!

ALICE

Assez, assez, confrères. Vous me rendrez orgueilleuse.

D'AVELINE

Il y en a tant qui le sont injustement.

ALICE

Tiens, Monsieur Marnix? Je suis contente de vous voir. Comment va Robert?

MARNIX

Mais... toujours de même, Madame.

ALICE

Je dois le voir cette après-midi. Le sait-il? Cette toux qui persiste m'inquiète. Qu'a dit le médecin ce matin?

MARNIX, *embarrassé.*

Rien... Je... je ne sais pas. Je suis venu ici au Palais, très tôt...

ALICE

Mon amie Simonne Amaury m'a fait parvenir un télégramme pendant l'audience. Elle veut me parler sans aucun retard. Elle va venir ici même Ne savez-vous pas si elle est allée près du petit ce matin? Il n'y a rien d'inquiétant qui ait surgi, au moins, n'est-ce pas?

MARNIX

Oh! non, cela je le saurais. J'ai téléphoné, il y a une heure, à Maître Darieux et il ne m'a rien dit.

ALICE

Que pourrait bien me vouloir Simonne?

MARNIX

Mademoiselle Amaury connaît-elle le Palais? Pourra-t-elle vous trouver?

ALICE

Je ne sais. Puis-je vous demander de me l'amener si vous la rencontrez?

MARNIX

Comment donc? Je vais à sa recherche.

ALICE

Merci, Monsieur Marnix. Je ne bouge pas d'ici avant que vous n'y reveniez.

(*Marnix sort.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins* MARNIX.

D'AVELINE

Chère consœur, Gériaux se trouvait ici tout à l'heure. Il nous a annoncé que le manifeste de votre Ligue serait publié ce soir dans le *Grand Radical.*

BARNET

Ainsi que la composition définitive du Comité.

ALICE

Ah! Et il vous a documentés sur ces deux sujets?

BARNET

Oui, nous savons la nouvelle : Rebérand a accepté la présidence d'honneur.

SAGNY

Ah! Rebérand? Vous irez loin avec un tel appui.

ALICE

Je vous avoue que vous êtes les premiers à me donner la certitude. Jusqu'ici Monsieur Rebérand hésitait.

D'AVELINE

Il hésitait?

SAGNY, *insinuant.*

Mettait-il peut-être des conditions?

LAVARENNE, *de même.*

Qui furent acceptées?

BARNET

Rebérand ne fait rien pour rien.

ALICE, *piquante.*

La cause féministe envoie M. Rebérand à la Chambre. Il se doit en toute occasion à sa défense. C'est ce qu'il ne comprenait pas tout d'abord.

D'AVELINE

Et que vous lui avez fait comprendre?

ALICE

Et que *nous* lui avons fait comprendre, oui, confrère.

(*Rebérand entre par le fond.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, REBÉRAND.

REBÉRAND, *affairé.*

Je vous cherche partout. Gériaux que je rencontre m'envoie au greffe; un autre m'assure que vous êtes au vestiaire. Je n'aurai donc pas été le premier à vous féliciter.

ALICE.

Mais vous aurez été le plus exubérant; c'est quelque chose.

BARNET

Et nous autres nous serons les premiers à féliciter les deux présidents...

REBÉRAND

Comment, vous savez déjà?

D'AVELINE

Il y a des nouvelles à sensation qui éclatent et se répandent sans qu'on sache pourquoi ni comment.

ALICE

Alors, c'est dit : la Ligue peut compter sur vous?

REBÉRAND

La Ligue, la Ligue... Tenez, je suis heureux de l'occasion qui se présente de m'expliquer devant quelques témoins.

ALICE

Il vous faut toujours un auditoire.

BARNET

Toujours?... Hum! Cela dépend.

REBÉRAND

S'il ne s'était agi que de la Ligue, uniquement de la Ligue, jamais je n'eusse accepté. Vous savez bien que je ne partage pas toutes les idées qu'elle compte défendre et surtout que je ne suis pas d'avis d'adopter les modes d'action qu'elle préconise. Ils sont en contradiction avec ce que j'ai toujours défendu à la Chambre ou dans mon journal. Non, ce n'est pas la Ligue qui doit compter sur moi. C'est par sympathie, par grande sympathie pour vous seule, Madame

Hénaut, que j'ai voulu associer mon nom au vôtre en ces circonstances. C'est un grand sacrifice que je vous fais. Vous ne l'oublierez pas?...

ALICE

Toutes les causes sont faites de sacrifices. Mais, puisque vous êtes franc, laissez-moi être franche aussi.

REBÉRAND

Comment cela?

ALICE

Vous agissez pour moi et non pour mon œuvre? Eh bien! moi, je vous avoue que c'est le concours du *Grand Radical* que j'apprécie dans le fait de votre adhésion plutôt que l'appoint du nom ou du prestige de Monsieur Rebérand.

REBÉRAND, *vexé.*

Ah! pour de la franchise, c'en est.

BARNET

N'allez pas vous désister au moins, là-dessus?

SAGNY, *à mi-voix à Lavarenne.*

Est-ce que la discorde règnerait dans le camp d'Agramant?

LAVARENNE, *même jeu.*

Coquetteries d'amoureux.

D'AVELINE, *même jeu.*

Laissons les frères ennemis se réconcilier en paix.

BARNET

Les augures ne savent pas se regarder sans rire; les apôtres trop bien convaincus ne savent peut-être pas se parler sans se taquiner?

ALICE

Vous plaisantez. Je vous assure que je suis très sérieuse.

D'AVELINE

Mais nous sommes tous très sérieux ici. Et nous vous laissons : vous devez avoir de très pressantes dispositions à prendre.

BARNET

Gériaux vient de nous dire que c'était l'heure de la mise sous presse. Revoyez bien vite les épreuves du manifeste.

D'AVELINE

Adieu, Rebérand. Chère consœur...

LAVARENNE

Monsieur le président d'honneur...

BARNET

Madame la présidente...

ALICE

Mais M. Rebérand sort avec vous autres. Ou bien demeurez. Je ne veux pas que vous vous sépariez à cause de nous.

D'AVELINE

Si, si, restez.

ALICE

Voyons, Monsieur Rebérand, retenez-les. Nous n'avons rien de secret à nous dire. C'est une plaisanterie.

REBÉRAND, *riant.*

Laissez-les donc aller.

(*Ils sortent en riant.*)

SCÈNE VIII

ALICE, REBÉRAND

ALICE

Eh! bien, soit, j'aime autant être seule avec vous. Mais ce ne sera que pour quelques instants.

REBÉRAND, *avec une galanterie affectée.*

Je le déplore...

ALICE

Vous ne voyez donc pas à quelles interprétations donnent lieu vos façons à mon égard?

REBÉRAND

Vous savez très bien qu'on a tort...

ALICE

Il ne manquerait plus que cela.

REBÉRAND

Je ne vous cache pas que je regrette qu'on aie tort.

ALICE

On ne le voit que trop. Et c'est ce qui me déplaît, pour ne point dire : ce qui me blesse.

REBÉRAND

Mais vous êtes libre, et je vous...

ALICE

Ne renouvelez pas une déclaration dont l'outrage une première fois m'a déjà atteinte. Je ne suis pas libre; je suis mariée.

REBÉRAND, *railleur.*

Oh! mariée.

ALICE

Je suis mariée et je suis mère. Et puis enfin, je n'ai nulle excuse, nulle raison à vous donner sinon ma volonté de vous voir cesser une assiduité aussi importune que fort indiscrète.

REBÉRAND

Vous étiez seule, j'ai mis tout mon dévouement, toute ma sympathie à votre service.

ALICE

Oui, et parce que j'étais seule, et parce que j'étais femme, ce dévouement, cette sympathie ont pris aussitôt une forme et espéré des dédommagements impatients et sans respect. Vous vous dites le défenseur de la femme; vous vous faites l'apôtre de sa cause? Et la première de ces femmes que vous pourriez aider dans sa tâche, dans sa volonté de faire œuvre utile, vous vous hâtez de la vouloir asservir?

REBÉRAND

Je voudrais que nous soyions associés aussi intimement qu'on peut l'être. Dès le premier moment que vous avez voulu être l'exemple quand moi j'étais le théoricien, j'ai mis tout mon effort, toute mon influence à votre disposition. Vous m'en voulez aujourd'hui d'y avoir ajouté tout mon cœur?

ALICE

Votre cœur? Voilà un mot qui sonne très faux dans la bouche du « fameux Rebérand ». Vous savez que c'est ainsi qu'on vous nomme? Le « fameux Rebérand! » C'est à la fois de l'ironie et du compliment — selon qu'on veut l'entendre.

REBÉRAND

Et pour vous, c'est...

ALICE

Pour moi, de l'indifférence, absolument, jusqu'au moment où je suis lasse et où vous me forcez à m'expliquer sans ambages.

REBÉRAND

Allons, vous n'êtes pas reconnaissante.

ALICE

Vous n'étiez donc pas désintéressé? Et vous réclamez le prix de vos services? J'estime que c'est un peu cher et je ne paye pas, mon cher Monsieur.

REBÉRAND

Je n'entends rien de vos affronts.

ALICE

Je ne veux pas vous blesser. Je demande seulement que vous soyiez fixé sur mes intentions formelles.

REBÉRAND

Mais, chère Madame, à vous entendre je serais un tyran, un satyre?

ALICE

Vous êtes un orgueilleux, un fat que trop de coquettes ou de vicieuses ou de besogneuses ont sollicité ou supporté jusqu'ici. Je ne suis ni l'une ni l'autre et tiens à vous déclarer net une fois pour toutes que ni mes velléités de vie indépendante pas plus que mes tristesses d'épouse ne me jetteront dans vos bras.

REBÉRAND

Un autre sentiment eût pu vous décider?

ALICE

Je n'ai d'autre sentiment à éprouver que ceux qu'une femme garde au mari qu'elle estime et qu'elle

aime... Oh! oui, souriez : qu'elle aime, je le répète. Ah! Monsieur Rebérand, vous avez beaucoup à transformer encore en votre cœur avant d'être le chef qu'il faut à notre cause !

REBÉRAND

Je vous demande de me mettre dans le bon chemin; je ne désire qu'être votre disciple bien attentif et vous me repoussez.

ALICE

Ne raillez pas, je vous en prie. En ce moment plus qu'en aucun autre. Je souffre, Monsieur Rebérand. J'ai mon enfant malade et je suis loin de lui. Je sens que mon mari m'est hostile plus que jamais et je m'inquiète. Ne m'enlevez pas mon courage.

REBÉRAND, *ému enfin.*

Pardonnez-moi, Madame. Je vous promets de penser plus à vous et moins à moi-même.

ALICE

Je prends acte de ceci. Et donnez-moi dès maintenant une preuve de votre sincérité. Nous nous quitterons en amis et non pas irrémédiablement séparés.

REBÉRAND

Dites...

ALICE

Le *Grand Radical* doit annoncer dès ce soir que vous ne prenez nulle place effective à côté de moi dans le comité de la *Ligue*. Vous vous désintéresserez personnellement de tous ses traveux. Et, enfin, je ne collaborerai plus à votre journal.

REBÉRAND

Mais c'est impossible.

ALICE

C'est nécessaire. En supprimant les prétextes à toutes les insinuations, à toutes les interprétations, nous empêchons les médisances de m'atteindre.

REBÉRAND

Vous êtes au-dessus des calomnies et des potins méchants.

ALICE

J'y étais. Je n'y suis plus depuis que vos imprudences d'attitudes et de paroles leur ont donné prise.

REBÉRAND

Mais si je surprenais quiconque parlant mal de vous. .

ALICE

Un scandale, n'est-ce pas? Et plus d'outrage encore?... Quel droit avez-vous de prendre ma défense? Croyez-moi, j'ai mûrement réfléchi. Vous-même avez dicté notre conduite. Il faut qu'entre Monsieur Rebérand et Maître Alice Hénaut il n'y ait plus même de relations professionnelles.

REBÉRAND

Et vous croyez que cela fera penser qu'il n'y en a par conséquent aucune autre?

ALICE

Du moment que rien dans ma conduite ne prête à un reproche ou un soupçon, j'ai l'âme paisible et le front haut. Tout le reste me trouvera dédaigneuse.

REBÉRAND

Avoir tous les préjudices sans bénéficier des avantages : c'est un calcul de dupe.

ALICE

Vous voyez bien que vous êtes cynique! Être fière de soi, à n'importe quel prix, ce n'est jamais être dupe. Adieu, Monsieur Rebérand. Et je vous renouvelle ma prière, — ne me faites pas dire : ma défense. Soyez moins bavard, moins imprudent et faites paraître immédiatement la note dans le *Grand Radical*.

REBÉRAND

Mais réfléchissez encore. Je vous promets...

ALICE

Si rien ne paraît ce soir, vous devrez publier ma rectification demain. Préférez-vous cet affront public?

REBÉRAND

Mais... Je ne sais pas si j'aurai encore le temps?... Il est près de midi.

ALICE

Monsieur Gériaux vous cherche. Il est au Palais, porteur des épreuves. Voyez après lui...

REBÉRAND, *vexé.*

Soit. Mais si vous croyez que je me tiens pour battu?...

(*Il salue et sort.*)

ALICE *fait un geste de lassitude et de dégoût.*

Ah! pouah!

(*Elle s'assied, songeuse un instant. Simonne Amaury entre, introduite par Marnix.*)

SCÈNE IX

ALICE, SIMONNE, MARNIX

MARNIX

Voici Madame Hénaut, Mademoiselle.

SIMONNE

Merci, Monsieur Marnix. Vous êtes très obligeant.

MARNIX, *à Alice.*

Mademoiselle vous cherchait. Je l'ai guidée dans le dédale des couloirs. A présent, je vous laisse.

(*Il sort.*)

SCÈNE X

ALICE, SIMONNE

ALICE

Enfin, te voilà!

SIMONNE

Je t'attendais en bas...

ALICE

Qu'y a-t-il? Que signifie ton télégramme?

SIMONNE

Eh! bien, voici. Mais sois calme. Tu es toute pâle; tu trembles.

ALICE

Ne fais pas attention. C'est... c'est encore l'énervement de cette audience... Il s'agit de Robert?

SIMONNE

Oui... non... c'est-à-dire...

ALICE

Il ne va pas plus mal?

SIMONNE

Non, non, ne crains rien. Ce n'est pas cela. Mais, cependant, c'est à propos de lui que je dois te parler sans retard.

ALICE

Eh bien?

SIMONNE

Tu devais aller le voir cette après-midi, comme chaque jour tu y vas depuis qu'il est souffrant.

ALICE

Suprême grâce que mon mari m'accorde! Ah! quel martyre est celui d'une mère que l'on prive de son enfant, à qui l'on mesure la dose d'affection qu'on l'autorise à lui témoigner!

SIMONNE

Si cruel que cela doive être, il faut que tu te résignes à ne plus voir Robert.

ALICE

Ne plus voir Robert?

SIMONNE

Tant qu'il ne pourra sortir, oui; tant qu'on ne pourra le conduire, comme d'habitude, chez toi.

ALICE

Et je ne le verrais plus; quand il est malade surtout, quand je m'inquiète nuit et jour? On m'empêcherait d'être auprès de lui, ne fût-ce que quelques heures?

SIMONNE

C'est la volonté de ton mari.

ALICE

Sa volonté peut-être, mais non pas son droit.

SIMONNE

C'est son droit.

ALICE

Son droit! son droit! Et mon droit de mère, à moi? Et pourquoi Jean aurait-il cette cruauté? Jusqu'ici le dissentiment qui nous sépare n'a point atteint sa bonté, comme il n'a rien ébranlé de mes sentiments.

SIMONNE

Ton mari m'a fait venir chez lui. Il m'a autorisée à te faire part des raisons de son changement d'attitude.

ALICE

Et quelles sont ces raisons?

SIMONNE

Rebérand...

ALICE

Rebérand! Encore! Et lui aussi croit à ces calomnies? Ah! le mal que ce bellâtre m'aura fait!

SIMONNE

Il te désire; il affiche ce désir; le monde a vite fait de conclure.

ALICE

Le monde est abominable. Et du reste je viens, il n'y a qu'un instant, de mettre bon ordre à cette équivoque.

SIMONNE

Ton mari est persuadé que tu es la maîtresse de Rebérand. Il te ferme impitoyablement sa porte. Je crains même que, Robert guéri, son père n'autorise plus les visites, même chez toi.

ALICE

Ah! cela, jamais. Je prouverai à Jean de quelles infamies je suis victime. Lui, croire que j'aie un instant la pensée de faillir, de tromper. Ah! non, cela ne sera pas. Et tu as pu t'imaginer que j'accepterais la honte de ce soupçon et la torture de cette défense?

SIMONNE

Calme-toi, Alice. Cherchons plutôt ce qu'il y a à

faire. Je t'y aiderai. Mais nous devons partir d'ici. Tout le monde passe par cette antichambre. On pourrait t'y voir dans ce trouble. Rentre avec moi. Nous aviserons.

ALICE

Ah! que l'on me voie! Est-ce que je m'en soucie? Je voudrais au contraire que tous sachent le fond de mon actuelle pensée. Ah! si l'on pouvait lire en ce moment la vérité qui éclate dans mon cœur! Maîtresse de soi? Libre de sa destinée? Faite pour les œuvres et l'indépendante vie? Une femme? Allons donc!

SIMONNE

Ne te décourage pas.

ALICE

Comment ne pas me décourager? Je vois, depuis un an que je dois vivre par moi seule, de quel despotisme et de quel égoïsme est fait le cœur de l'homme. Une femme aura peut-être par son courage, par ses études des armes précieuses; l'homme possédera toujours la force qu'elle, elle n'aura jamais. Et de cette force il se sert non pour aider, mais pour dominer.

SIMONNE

Tu as eu la malchance de rencontrer un Rebérand.

ALICE

Il y a des Rebérand embusqués à tous les détours de nos existences. Et il y a des Barnet, des Daveline, des Gériaux insolents et complices occupés partout à nous railler, voire à nous salir. Une femme seule, c'est une proie parmi des fauves.

SIMONNE

Fais comme eux. Riposte à leurs coups par de pareilles attaques.

ALICE

Non, Simonne. Il faut du courage pour cette lutte. Et ce courage, eh! bien, aujourd'hui, je ne l'ai plus.

SIMONNE

Voyons, reprends-toi, tout cela s'arrangera.

ALICE

Non, rien ne s'arrangera; ou du moins, rien ne s'arrangera comme tu le crois. Car, il y a autre chose encore, qui accroît toute la distance qui sépare l'homme de la femme.

Nous autres, vois-tu, nous avons dans les entrailles, dans l'âme, dans le sang des racines tenaces que rien ne peut arracher. Et c'est pour cela, que j'irai tout à l'heure, chez Jean, que rien ne pourra m'empêcher d'y aller, comme j'y suis allée hier...

SIMONNE

Tu ne peux y aller. C'est pour cela même que je t'ai télégraphié. Je devais te voir, te prévenir. Si tu te présentes chez ton mari, tu te heurteras à une consigne formelle. M. Darieux a voulu t'éviter l'affront d'être éconduite par les domestiques.

ALICE

Il condamne la porte? Cela ne fait rien : ce n'est pas mon enfant que je demanderai à voir; c'est à son père que je parlerai.

SIMONNE

Penses-tu qu'il te recevra?

ALICE

Me fallût-il le guetter tout un jour, je l'attendrai dans la rue, n'importe où; mais je lui parlerai.

SIMONNE

Sois prudente. Il est fort irrité. Un scandale ne pourrait rien arranger.

ALICE

Je ne veux pas qu'il croie que je suis la maîtresse de Rebérand.

Au surplus, j'ai enlevé à celui-ci l'envie et surtout le moyen de continuer à me compromettre. Sa fatuité, aussi bien que ses calculs, peuvent s'exercer ailleurs. Ah! ma bonne, à toi j'avoue ce que j'ai tu à ce Rebérand, tout à l'heure, mais que j'ai dans le cœur et qui m'étouffe enfin : c'est une conscience qui s'affirme en moi; c'est une sincérité que je dois confesser. Je me demande si je n'ai pas eu tort, si je

n'ai pas enfreint mon devoir, si, sous prétexte de ne pas abandonner un poste que l'on me confiait, je n'en ai point déserté un autre beaucoup plus sacré?

SIMONNE

Il n'y a rien d'irréparable.

ALICE

Chaque minute qui fuit, augmente peut-être le poids de mon erreur.

SIMONNE

Passe vite au vestiaire. Je t'attends en bas et je t'emmène.

(*Simonne va pour sortir par le fond, Alice par la gauche, lorsque Jean Darieux entre par le fond.*)

SCÈNE XI

ALICE, SIMONNE, DARIEUX.

SIMONNE, *elle se tourne brusquement vers Alice et veut l'entraîner très vite, pour sortir avec elle par la gauche.*

Viens !

ALICE, *qui a aperçu Jean déjà sur le seuil de l'antichambre.*

Oh ! maintenant, non. (*Simonne insiste pour l'entraîner.*) Non, non. Laisse-moi. (*Jean Darieux traverse rapidement la salle. Il va pour rentrer à droite. Il aperçoit tout à coup les deux femmes et, très troublé, fait un temps d'arrêt. Puis, essayant d'être calme, il salue, très froid, et veut passer. Alice se précipite au devant de lui. Elle parle d'une voix presque sanglotante :*) Jean... Simonne m'a dit... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?... Tu ne crois pas... Je te jure... Et Robert, notre petit Robert... Ce n'est pas vrai? Dis ! Dis... Jean !

DARIEUX, *hautain.*

Prenez garde, Madame. On pourrait vous voir... Votre prestige au Palais en souffrirait.

(*Il veut poursuivre son chemin. Pendant la scène qui suit, Simonne Amaury, inquiète, se tient dans le fond, au delà de la porte, faisant véritablement le guet dans le couloir.*)

ALICE

Mon prestige! Ah! oui, va, raille-moi. Tu as raison. Humilie-moi si tu veux. J'accepte tout. Mais crois-moi, crois-moi quand je te dis, quand je te jure qu'on a menti. J'ai mis trop de conscience dans mes actes; j'ai eu l'orgueil de vouloir accomplir deux destins à la fois.

DARIEUX

Je ne puis rien pour vous tirer de cette erreur...

ALICE

Je m'en dégage moi-même!

DARIEUX

Ni vous racheter de vos fautes.

ALICE

Je n'ai commis nulle faute.

DARIEUX

Vous trouvez?

ALICE

Nulle faute qui ne se répare en tout cas.

DARIEUX

C'est un commencement d'aveu.

ALICE

Je t'en supplie à nouveau, Jean, ne raille pas.

DARIEUX

Vous croyez que je suis d'humeur à railler?

ALICE

Je crois une seule chose : Je crois que tu es bon, que tu m'entendras et que le malheur ne détruira pas plus longtemps nos vies.

DARIEUX

Est-ce un pardon que vous sollicitez, par hasard?

ALICE

Non; je n'ai rien à me faire pardonner, Jean. On t'a dit du mal de moi, tu l'as cru; je veux que tu cesses d'y croire.

DARIEUX

Vous avez pris l'habitude de l'autorité : « je veux », c'est bientôt dit... Maître Alice Hénaut en

impose au Palais. Permettez à Maître Jean Darieux d'avoir aussi la conscience de son autorité.

ALICE

Maître Alice Hénaut! Il n'y a pas de maître ici ; il n'y a plus qu'une épouse, il n'y a plus qu'une mère... Une mère, Jean, une mère qui est dans l'angoisse, qui demande son petit, une mère qui pleure, tiens, vois, qui pleure... Il n'y a plus d'autre robe que celle de la femme, de celle qui veut être à son foyer, au lit de son enfant. Ah! Maître Alice Hénaut, elle n'est plus, celle-là!

(*Alice se dévêt brusquement de sa toge, l'arrache presque et jette sa toque...*)

DARIEUX

Si Monsieur le Président ou le Bâtonnier vous voyaient!

(*Simonne, à la porte, fait des gestes inquiets vers Alice. Darieux les aperçoit. Il y a un moment de silence, de gêne.*)

DARIEUX, *à* SIMONNE.

Qu'est-ce?... Qu'y a-t-il? (*Simonne, très embarrassée, ne répond pas. Elle avance vers Alice.*) Ah! je comprends. (*à Alice.*) Relevez-vous, Maître Hénaut. Vous avez brillamment plaidé, je crois, tout à l'heure? Monsieur Rebérand vient pour vous féliciter...

(*Il sort, très pâle.*)

ALICE

(*Elle se précipite vers la porte rapidement refermée. Après un court moment d'émotion et de silence, Alice se retourne vers Simonne, reprend possession de soi-même, essuie ses yeux et farouchement, tendant la main vers le couloir du fond.*

Eh! bien, soit, qu'il vienne. Va, Simonne. Je veux le voir une dernière fois. Non, va, laisse-nous seuls. Il faut que j'en finisse.

(*Simonne sort à gauche. Rebérand entre par le fond.*)

RIDEAU.

(*A suivre.*) PAUL ANDRÉ.

BAUDELAIRE EN BELGIQUE

Faire des conférences et vendre ses articles de critique à la maison Lacroix-Verboeckhoeven et Cie, tels étaient les grands désirs de Baudelaire à son arrivée en Belgique.

Ses lectures n'ayant pas réussi, il entama des négociations avec l'éditeur bruxellois. Il espérait rassembler, cette année, ses articles d'études picturales en deux volumes, cédant à l'idée qu'il avait de donner une publication complète de ses œuvres et d'en retirer une bonne fortune.

C'est ce qu'il appelait *la grande affaire*.

Se souvenait-il du traité des *Misérables* qui valu 300,000 francs à Victor Hugo, et rêvait-il à quelque banquet grandiose pour célébrer les salons de 1845 et 1846 ?

Pauvre poète ! la malchance le guette sur la route de la fortune.

L'éditeur fit la sourde oreille; il paraîtrait même qu'il se comporta peu loyalement envers le poète.

Tout a échoué! disait celui-ci après la faillite de ses espérances. Le joli voyage!

Il faut cependant qu'il lui serve à quelque chose, et c'est alors qu'il pense à faire un livre sur la Belgique.

D'ailleurs, ce pays est un peu à la mode grâce à la bêtise française.

Il semble à Baudelaire qu'il est temps de dire sur cette Belgique, cette enfant gâtée de la presse, comme sur l'Amérique, autre Eldorado de la canaille française, un peu de vérité.

Pendant les mois de juillet et d'août, il rédige la question des mœurs (politique, clergé, libres penseurs).

Il veut absolument retirer des fruits de son voyage. Quand il pense à ce chien de pays où il ne trouve que vol et mensonge, il est pris d'une sorte de fureur!

Qu'on juge de ce qu'il endure dans une contrée où « les arbres sont noirs et où les fleurs n'ont aucun parfum ! »

Les rues y sont infestées de puanteurs, d'odeurs nauséabondes que dégagent les eaux putrides de la Senne.

Ecoutez ce qu'il en dit dans cette bouffonnerie intitulée : UNE EAU SALUTAIRE :

Joseph Delorme a découvert
Un ruisseau si clair et si vert
Qu'il donne aux malheureux l'envie
D'y terminer leur triste vie ;
— Je sais un moyen de guérir
De cette passion malsaine,
Ceux qui veulent ainsi périr
Menez-les aux bords de la Senne.

Ici, selon lui, la vie est bête et dégoûtante. La conversation, ce grand, cet unique plaisir d'un être spirituel, manque. Vous pourriez parcourir la Belgique en tous sens sans trouver une âme qui parle. Partout règne l'esprit des petites villes : les cancans. Quel tas de canailles ! Quelles mœurs ! Tout y est une caricature de la France avec ses qualités et ses défauts, car :

Les Belges poussent, ma parole !
L'imitation à l'excès,
Et s'ils attrapent la v.....
C'est pour ressembler aux Français (1).

L'amour y existe sans galanterie ; la femme est laide, repoussante et malpropre, ce sont d'immondes femelles aux seins gros et flasques qui répugnent :

Ces mollets sur ces pieds montés,
Qui vont sous des cottes peu blanches,
Ressemblent à des troncs plantés
Dans des planches.
Les seins des moindres femmelettes
Ici, pèsent plusieurs quintaux,
Et leurs membres sont des poteaux
Qui donnent le goût des squelettes.
Il ne suffit pas qu'un sein soit gros et doux ;
Il le faut un peu ferme — ou je tourne casaque.
Car S. N. d. D...! je ne suis pas cosaque
Pour me soûler avec du suif et du saindoux (2) !

(1) *L'Esprit conforme.*
(2) *En faisant l'ascension de la rue Montagne-de-la-Cour, à Bruxelles.*

On y parle avec une familiarité sans politesse, une impertinence sans esprit. Tout y est gros, bourru, fruste, plein de brusquerie avec une impiété sans élégance, une vanterie sans légèreté. La propreté y est paradoxale. C'est un préjugé. Rien n'y est propre pas même l'homme ni la femme. De celle-ci, il dit :

Elle puait comme une fleur moisie,
Moi, je lui dis (mais avec courtoisie) :
« Vous devriez prendre un bain régulier
Pour dissiper ce parfum de bélier. »

Que me répond cette jeune hébétée?
« Je ne suis pas, moi, de vous dégoûtée ! »
— Ici pourtant on lave le trottoir
Et le parquet avec du savon noir (1).

La délicatesse de ses sens est froissée, révoltée par tout ce qu'il voit, par tout ce qu'il entend. Les manières, les gestes, les visages même lui déplaisent, tout est laid et vulgaire. Quel monde!

Il est permis de croire que lors de son séjour en Belgique, Baudelaire n'est jamais sorti de Bruxelles, et ce qu'il entend désigner par « Belges » il aurait dû le nommer tout simplement « Bruxellois ».

Le Bruxellois, en effet, fait tache en Belgique, et on trouve rarement chez lui les nombreuses qualités qui font l'ornement de ce petit pays.

Le Bruxellois est paresseux, ignorant, insolent, ivrogne, royaliste et militariste ; c'est une ville relativement pauvre, et ce qu'on y voit étalé n'est que du clinquant comparé au bien-être et aux richesses solides des autres villes belges.

Pourtant, l'écrivain a dû écrire ces poèmes sous l'inspiration d'un esprit chagrin et aigri par la proscription, le tout mêlé à une dose passablement forte de chauvinisme ; sinon il n'aurait pas parlé de la propreté douteuse ?) des demoiselles belges. Car il est de fait, qu'en général, ces dames peuvent rendre des points aux Françaises sur le chapitre de la propreté. On conseille aux nationaux français de venir s'en convaincre en Belgique.

Même observation concernant la beauté physique des Vénus belges. Les belles Flamandes et les jolies Liégeoises ont une renommée qui dépasse la frontière française, et les peintres de Paris ne sont pas dégoûtés d'y venir chercher des modèles.

Les Vénus de Parot sont brossées d'après une Belge. C'est un Flamand qui a posé pour la *Vérité* de Lefebvre, etc.

Ce qui confirme donc l'idée que Baudelaire n'a eu devant ses yeux que des Bruxellois, c'est qu'il parle du « Faro ». Or, cette

(1) *La propreté des demoiselles belges.*

bière indigeste et malsaine ne se brasse et ne se boit qu'à Bruxelles. Nulle part ailleurs dans le pays elle ne se débite.

Il est regrettable que le poète n'ait point eu l'occasion de visiter la véritable Belgique, ses satires n'auraient eu qu'à y gagner et la réputation des Belges de même.

Il aurait, n'en doutons pas, retracé les côtés typiques de l'activité fébrile des Anversois, de la sobriété et de la persévérance des Gantois, du caractère loyal et travailleur du Wallon et du Borain et, enfin, de l'amabilité et de l'intelligence de cette bonne ville de Liége qui peut revendiquer posséder dans son sein toutes les qualités des Français sans en avoir les défauts (1).

Le régime de table, dit le poète, ici, est désagréable ; il se compose quasi uniquement de viande bouillie, de pain et de bière. Le ragoût, les légumes, les fruits sont inconnus. Le faro remplace le vin dans tous les restaurants.

Partout règne l'esprit d'obéissance passive et l'esprit de conformité, la discipline des esprits domestiques qui ne peuvent penser qu'en société.

L'impiété et l'irréligion sont en honneur, grâce à l'enseignement des réfugiés français.

Baudelaire est venu dans le pays du monde qui doit blesser le plus vivement sa foi catholique, ses doctrines d'absolutiste, ses goûts d'artiste.

A ce moment la Chambre et le Ministère se trouvaient dans une situation critique, Le libéralisme avait progressé d'une façon exceptionnelle et la priorité cléricale était sur le point d'être battue ; on était à la veille du 14 août 1864.

Baudelaire, dont la sympathie pour les Jésuites était connue, s'exaspérait contre tous les Belges.

Il espérait des coups de fusils et des barricades, mais ce peuple est trop bête pour se battre pour ses idées ; s'il s'agissait du renchérissement de la bière, ce serait différent. Il est bon pour soulever de dégoûtantes émeutes lorsque Proudhon prononce devant eux le mot d'annexion.

Et quelle royauté ! âmes ignobles, dynastie condamnée !

Il critique l'amour outrancier du lucre de la cour de Léopold Ier dont les fils reçoivent une rente de

(1) *Note de l'éditeur des « Epaves. »*

l'Empereur Napoléon III comme indemnité de leur part perdue dans l'héritage de la maison d'Orléans.

Quel peuple inepte et lourd! Ici les Jésuites ont tout fait et tout le monde est ingrat envers eux.

Il est vrai que le clergé est lourd et très grossier.

Hélas! il est Flamand.

Ce livre, sur la Belgique, renferme justement toute l'expression de la haine de son auteur, contre les libéraux. Il a montré son horreur des libres penseurs, du progrès et de toute la sottise moderne.

La croyance au progrès, dit-il, est une doctrine de paresseux, une doctrine de Belge. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne. Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même. Il faudrait que chacun voulût le créer; que tous les individus s'applicassent à progresser, alors, et seulement alors, l'humanité serait en progrès.

Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. Ainsi les sociétés belges.

Le Belge est très civilisé
Il est voleur, il est rusé
Il est parfois syphilisé,
Il est donc très civilisé.
Il ne déchire pas sa proie
Avec ses ongles; met sa joie
A montrer qu'il sait employer
A table fourchette et cuiller;
Il néglige de s'essuyer
Mais porte paletot, culottes,
Chapeau, chemise même et bottes;
Fait de dégoûtantes ribottes;
Dégueule aussi bien que l'Anglais;
Met sur le trottoir des engrais;
Rit du ciel et croit au progrès
Tout comme un journaliste d'outre-
Quiévrain; . . . . . .
. . . . . .
Il est donc très civilisé (1).

Napoléon Ier, Lous-Philippe et surtout le sieur Duruy (qui veut faire de la France une Belgique)

(1) *La Civilisation belge.*

règnent encore ici! Les ministres, les députés, les hommes chargés des affaires les plus graves ne savent ni le sens des mots, ni l'orthographe, ni la construction logique d'une phrase française ou latine. Cette organisation est incompréhensible. Ce qui apparaît clairement, c'est que les études littéraires y sont détestables et que les jeunes gens reçoivent, en général, une meilleure instruction scientifique. Pas de latin, pas de philosophie. Beaucoup de sciences physiques. « C'est ce que j'appelle *la sottise moderne.* »

Parlez-y d'art! La Belgique n'a pas d'art, ni d'artistes, hormis Rops et Leys. La composition est chose inconnue; on peint d'une façon réaliste, ce qu'on voit, le grossier, l'ignoble même. Les Belges ignorent le grand art, la peinture décorative.

Rubens est un goujat habillé de satin et Wiertz un infâme puffiste, un charlatan qui, avec Hugo, veut sauver l'humanité.

Si l'architecture est souvent ingénieuse et coquette, elle manque de proportions classiques.

***

Mais dans ce livre sur la Belgique, il ne s'agira pas seulement du croquis des mœurs et de la politique, presque tout doit y entrer, sans compter les descriptions, surtout à propos de quelques villes où les guides imbéciles et routiniers n'ont rien su voir.

Le poète demande de l'argent à M. Ancelle pour visiter cinq villes : Anvers, Bruges, Malines, Liége et Gand.

Par bonheur, dit-il, les distances sont très courtes et la vie (exécrable d'ailleurs) à bon marché.

Il va enfin quitter un peu ces saletés-là pour s'occuper de peinture et d'architecture.

***

Il part le dimanche 17 juillet 1864 pour faire ses excursions en province.

Un matin, à travers un pays plat et une verdure

noire, le train le conduisit à Anvers, dont il admira la coquetterie et la somptuosité des monuments : l'Hôtel de ville, cette belle œuvre de la Renaissance flamande avec ses marbres roses et ses ors, les églises des Jésuites parées de deuil avec leurs marbres noirs et blancs ; Notre-Dame où sont détenus les Rubens.

La métropole lui apparaît luxueuse, pleine de richesses. Et malgré les mœurs grossières des kermesses aux abords du port, avec leur musique de foire, leurs chants d'orgues nasillards, leurs stridements de sifflets, leurs tintements de clochettes, leurs cris de cuivres criards, tous leurs plaisirs grouillants, il s'y plaît.

A Anvers, où l'Escaut, cette immense écharpe bleue, contourne le flanc de la ville, on respire enfin !

Ces beaux et grands navires, imperceptiblement balancés (dandinés) sur les eaux tranquilles, ces robustes navires, à l'air désœuvré et nostalgique, ne lui disaient-ils pas dans une langue muette : « Quand partons-nous pour le bonheur ? »

Mais si la ville d'Anvers, qu'il aurait volontiers dénommée « Capitale », si une capitale pouvait être un simple centre de, commerce, lui apparut d'un magnifique aspect Malines par contre, si elle eût été en Belgique et peuplée de Flamands, était la ville où il aurait voulu vivre et surtout mourir.

Parmi ses notes souvent pleines de redites, les quelques lignes qu'il consacre à cette ville sont si ingénieuses et d'une si belle venue que l'auteur les eût certainement publiées sans y changer un mot.

Combien de carillons, combien de cloches, combien d'herbe dans les rues, et combien de béguines ! écrit-il à M. Ancelle.

« J'y ai trouvé une église de Jésuites, merveilleuse, que personne ne visite. Enfin, j'étais si content que j'ai pu oublier le présent, et j'y ai acheté de vieilles faïences de Delft. » Et dans ses notes, il ajoute : « Malines donne une impression générale de repos, de fête de dévotion. L'air chante une musique vieille, dolente, comme la musique mécanique d'un orgue.

» Elle représente la joie d'un peuple automate qui ne sait se divertir qu'avec discipline. Les carillons

dispensent l'individu de chercher une expression de sa joie. A Malines, chaque jour a l'air d'un dimanche. Un vieux relent espagnol flotte dans la ville.

» Malines est traversée par un ruisseau rapide et vert. Mais Malines, l'endormie, n'est pas une nymphe ; c'est une béguine dont le regard contenu ose à peine se risquer hors des ténèbres du capuchon.

» C'est une petite vieille, non pas affligée, non pas tragique, mais cependant suffisamment mystérieuse pour l'œil de l'étranger non familiarisé avec les solennelles minuties de la vie dévote.

» Airs profanes, adaptés aux carillons : A travers les airs qui se croisaient et s'enchevêtraient, il m'a semblé saisir quelques notes de la *Marseillaise*.

» L'hymne de la canaille, en s'élançant des clochers, perdait un peu de son âpreté. Haché menu par les marteaux, ce n'était plus le grand hurlement traditionnel, mais il semblait gagner une grâce enfantine. On eût dit que la Révolution apprenait à bégayer la langue du ciel. Le ciel, clair et bleu, recevait sans fâcherie cet hommage de la terre confondu avec les autres. »

* * *

Baudelaire poursuivit ses pérégrinations à travers les villes belges, voyant l'une après l'autre : Gand, Bruges, Liége.

Il eût été intéressant de connaître les réflexions, les impressions du poète à travers Bruges, cette morte, sœur de Malines. Quel contraste ces notations pâles, vieillotes et naïves sur les villes des Flandres avec les impressions recueillies dans la cité liégeoise toute vibrante d'une franche gaîté wallonne !

Baudelaire n'a pas manqué de prendre ici des notes et s'il nous est impossible de les transcrire, c'est que le manuscrit, qui était entre les mains de M. Jacques Crépet, a disparu depuis 1901.

Ce manuscrit était composé de 312 feuillets, 33 liasses ou layettes in-4° sous des titres spéciaux et

avec des sommaires détaillés qui égalent presque en étendue la totalité des notes :

1° Début; 2° physionomie de la rue; 3° la vie : cuisine, boisson, tabac; 4° les femmes et l'amour; 5° mœurs, moralité; 6° conversation; 7° esprit de petite ville, cancans; 8° obéissance, conformité; 9° les espions, impolitesse, grossièreté; 10° administration, lenteur, paresse; 11° commerce, esprit commercial; 12° préjugé de la propreté belge; 13° divertissement; 14° enseignement; 15° la langue française en Belgique; 16° journalistes, littérateurs; 17° impiété belge; 18° prêtrophobie, irréligion; 19° politique; 20° l'*Annexion;* 21° l'armée; 22° le roi Léopold, son portrait, sa mort, le deuil; 23° beaux-arts; 24° architecture, églises, culte; 25° le paysage; 26°, 27°, 28, 29° promenades, Malines, Anvers, Namur; 30° Liége; 31° Gand; 32° Bruges; 33° Epilogue. Conseils aux Français. Documents non classés; Journaux; Affiches, etc. (3 liasses).

Le titre de ce livre n'était pas définitif. Eugène Crépet, en reproduisant la partie des notes relatives aux beaux-arts, a choisi une rubrique anodine parmi tous les titres injurieux que Baudelaire avait répétés sur une feuille volante : *Pauvre Belgique! La Grotesque Belgique; la Belgique toute nue; la Belgique déshabillée; une Capitale pour rire; la Capitale des singes; une Capitale de singes.*

C'est ce petit livre fort singulier qui, en somme, l'a contraint à aiguiser ses griffes, un peu trop, peut-être? C'est la première fois qu'il avait l'occasion, pour satisfaire ses rancœurs contre cette « peuplade immonde », d'écrire un livre humoristique, à la fois bouffon et sérieux et où il faut parler de tout.

C'est sa séparation d'avec la bêtise. On le comprendra peut-être enfin!

Toute la vie de la Belgique est là, décrite et critiquée avec l'implacable sagacité d'un ennemi. Mais le parti-pris de dénigrement est partout si sensible, dit Eugène Crépet, qu'il gâte pour le lecteur, l'incontestable justesse de la plupart des réflexions de Baudelaire.

D'ailleurs, ces notes prises au jour le jour, sans

aucun souci de la rédaction définitive, et qui n'étaient évidemment que des points de repère pour la pensée de l'auteur, n'auraient pu s'imprimer textuellement dans leur concision sommaire. Car la phrase n'est presque toujours qu'ébauchée, le verbe étant à l'infinitif, quand il n'est pas sous-entendu, comme c'est le cas le plus fréquent.

Tel fut ce livre dont l'auteur parlera souvent dans ses *Lettres de Belgique*. Il fit l'objet de négociations avec les libraires, mais ne fut jamais rédigé, ni terminé.

Tout ce que nous en connaissons se rapporte au fragment qui a paru sous le titre de : *La Belgique vraie* dans les *Œuvres posthumes* et *Correspondances inédites*.

Baudelaire croyait pouvoir faire paraître au journal *Le Figaro* des fragments de son livre sur la Belgique. C'était un moyen de gagner un peu d'argent. Mais il fut contraint d'écrire à M. de Villemessant de ne rien publier avant son retour en France.

Il est très mal vu, chez nous, il en convient à plusieurs reprises.

Il s'ennuie et souffre le martyre et a rompu toute espèce de relation; il ne voit plus personne.

Il aime encore mieux son ennui dans sa solitude absolue que la conversation insipide de ces Belges qui acclament l'entrée triomphale du nouveau roi sur un air des Bouffes-Parisiens : *C'est le roi barbu qui s'avance!* Ce peuple est si profondément bête que personne n'a trouvé cela ridicule. Tout le deuil national s'est exprimé par une « boissonnerie » épouvantable. Jamais les rues n'ont été tant inondées d'urine et de vomissements. Le soir, Baudelaire a voulu sortir; mais tout de suite il a glissé par terre.

On n'a jamais connu de race si baroque
Que ces Belges! Devant le joli, le charmant,
Ils roulent de gros yeux et grognent sourdement;
Tout ce qui réjouit nos cœurs mortels les choque.

Dites un mot plaisant, et leur œil devient gris
Et terne, comme l'œil d'un poisson qu'on fait frire;
Une histoire touchante, ils éclatent de rire,
Pour faire voir qu'ils ont parfaitement compris.

Comme l'esprit ils ont en horreur les lumières.
Parfois, sous la clarté calme du firmament,
J'en ai vu qui, rongé d'un bizarre tourment,

Dans l'horreur de la fange et du vomissement,
Et gorgés jusqu'aux dents de genièvre et de bière,
Aboyaient à la lune, assis sur leur derrière! (1).

« Quand donc serai-je absolument seul, gémit-il, loin de cette Belgique, du genre humain qui me dégoûte, où je puisse chercher une religion (thibétaine ou japonaise, car je méprise trop le Koran); et au moment de la mort, j'abjurerais cette dernière religion pour bien montrer mon dégoût de la sottise universelle. »

MAURICE KUNEL.

---

(1) *Les Belges et la lune.*

POÈMES

LE CANTIQUE DES PARFUMS

Ma Bien-aimée est comme une rose dans l'ombre.
Je la cherche partout et ne la trouve pas,
Encore qu'elle veille en l'air suave et sombre.
Un peu de tiède pluie a mouillé les lilas...
Ma Bien-aimée est comme une rose dans l'ombre.

J'ai tordu mes deux mains sur ma poitrine en feu.
Je le jure, ô troublants parfums, benjoin et myrrhe
De la mystique nuit qui brûle devant Dieu,
Elle est ma Rose et c'est son parfum que j'aspire !
J'ai tordu mes deux mains sur ma poitrine en feu.

Je veux aimer d'amour Celle qui est venue.
O rossignols, chantez. Il me semble parfois
Que voilà cent-mille ans que je l'ai attendue...
O rossignols, chantez de vos plus folles voix !
Je veux aimer d'amour Celle qui est venue.

J'ai retrouvé enfin mon âme dans ses yeux.
Je me souviens ; l'Enfant fut toute pâle, à cause
Des mots trop inconnus et trop délicieux,
Et puis elle devint plus rose que la rose...
J'ai retrouvé enfin mon âme dans ses yeux.

Ma Bien-aimée est douce, ainsi qu'un clair de lune.
Sa chevelure est comme un bois voluptueux.
Oh! je veux, à deux mains serrant sa tête brune,
Boire jusqu'au matin la flamme de ses yeux!
Ma Bien-aimée est douce ainsi qu'un clair de lune.

Que n'es-tu près de moi, puisque tu es ma sœur!
Que n'es-tu près de moi, puisque la nuit est belle,
Puisque fleurent les fleurs de l'ombre et que mon cœur
Ainsi qu'un rossignol voluptueux t'appelle!
Que n'es-tu près de moi, puisque tu es ma sœur!

Ecoute!... Il fait si pur que les anges frémissent...
Un rossignol sanglote et meurt de volupté.
Les marronniers, bombés sous la lune, bleuissent
Dans le scintillement de l'azur enchanté.
Ecoute!... Il fait si pur que les anges frémissent...

Voici le soir divin que j'ai rêvé pour nous.
Sois calme. Il ne faut plus maintenant de paroles.
Je t'aime. Dieu sourit dans l'ombre. Il fait si doux
Qu'on entend le baiser pudique des corolles...
Voici le soir divin que j'ai rêvé pour nous.

Ne tarde pas. Je t'aime et t'attends, ô ma Reine!
Nous entendrons ronfler les hannetons balourds,
Et, sous les lampes d'or des étoiles lointaines,
Tes yeux seront pareils à des fleurs de velours.
Ne tarde pas. Je t'aime et t'attends, ô ma Reine!

Oh ! je t'aime, et je veux te le dire en pleurant.
C'est vrai que j'ai vécu dans la tristesse immense
Du vide où tournoyaient mes rêves expirants ;
Mais maintenant la vie angélique commence.
Oh ! je t'aime, et je veux te le dire en pleurant.

Tu es bonne et tu sais les choses de mon âme.
Quand tu me vis, ô Sœur ! tes doux yeux sans orgueil
Versèrent en mon cœur leur caressante flamme,
Et ton sourire fut joli comme un bouvreuil.
Tu es bonne et tu sais les choses de mon âme.

Laisse mon front brûlant s'appuyer à ton front,
Laisse-moi m'enivrer, après toutes ces fièvres,
De ton âme d'azur que mes lèvres boiront
Sur la coupe de rose et de feu de tes lèvres !
Laisse mon front brûlant s'appuyer à ton front.

Ce soir est trop divin pour un cœur solitaire.
Les séraphins, flottant dans l'azur vaporeux,
Mêlent au balsamique arome de la terre
L'oriental encens des sanctuaires bleus.
Ce soir est trop divin pour un cœur solitaire.

Oh ! nous ne comprendrons le soir mystérieux
Qu'avec ta chère tête à la mienne appuyée,
Qu'avec tes yeux noyés d'ivresse dans mes yeux
Et ta mignonne main à la mienne liée.
Oh ! nous ne comprendrons le soir mystérieux...

L'air est un bain de miel, de myrrhe et d'aromates.
Dans la nuit sans baisers où je te sens frémir,
Mon cœur est un brasier de roses écarlates...
O Bien-aimée, il fait une nuit à mourir!
L'air est un bain de miel, de myrrhe et d'aromates.

1906. VICTOR KINON.

LES MUSIQUES DU SOIR

Les musiques du soir lentes comme un baiser
Alanguissent leur rythme au bord des oseraies
Et tout dans l'ombre où l'or des couchants met des raies,
Frissonne aux longs aveux des souffles apaisés.

Un infini de paix, de douceur et d'oubli
Emmousseline d'ombre et d'extase les choses.
On dirait qu'au delà des nombres et des causes
Le temps dort, immobile et grave, sans un pli.

Et dans ce crépuscule irréellement bleu
Qu'opalise un reflet de roseurs attendries,
Meurent, note après note, autour des closeries
Les musiques du soir lentes comme un adieu.

Les musiques du soir tristes comme un sanglot
Bercent pieusement, comme une enfant qui souffre,
La dernière lueur qui traîne au bord du gouffre
Et le dernier soupir qui traîne au bord des flots.

La tendresse des fleurs indulgente aux aveux
Invite le baiser nuptial des phalènes,
Et l'on sent des frissons surgis du loin des plaines,
Comme un lent souffle aimé, passer dans ses cheveux.

L'œil de la lune épie avant de s'assoupir
Les couples enlacés qui s'en vont vers l'extase,
Cependant qu'autour d'eux meurent, phrase après phrase,
Les musiques du soir tristes comme un soupir.

Les musiques du soir douces comme l'oubli,
Dans la béatitude extatique de l'heure,
Endorment le regret nostalgique dont pleure
L'âme des vieilles gens vers l'antan aboli.

Un baume infini coule aux blessures du cœur.
Le fauteuil vide songe à ceux qui s'en allèrent
Et les berceaux seulets aux coins d'ombre s'éclairent
D'un mirage d'espoir où tremble une roseur.

Lasses de solitude et des soucis du jour,
De ceux qui sont partis les veuves se souviennent
Et la vierge en fleurs rêve à ceux-là qui s'en viennent
Aux musiques du soir douces comme l'amour.

ÉMILE DESPRECHINS.

CLAUS

À Camille Lemonnier.

Claus, peintre clair, ardent et pur de la Lumière,
Comme un poète aux verbes forts — vers les rayons —
Humant l'espace et l'air où l'or pleut en poussière,
Se dresserait soudain l'âme ivre de frissons.
Claus, comme un Dieu d'azur couronné d'auréole
En l'aurore des soirs et l'aube des matins,
A pris dans ses couleurs la clarté qui s'envole
Et l'a fait s'éblouir en rythmes pulvérins !

O Claus, vers ta Lumière et ton extase claire
En gestes amoureux,
Ardents et chaleureux,
J'ai lancé ma ferveur d'adolescent primaire
Et j'ai connu la foi
Des feux qui sont en toi !

Un soir d'été — juillet des Flandres plantureuses —
M'évoqua le lointain et merveilleux amour
De mes vierges désirs cabrés sous un ciel lourd,
Vers les effleurements d'étoiles lumineuses...

Un souffle chaud, venu du Sud, comme un baiser,
Comme une haleine, une caresse, en ors et flammes,
D'un héros violent au front ceint d'oriflammes
Et dont les bras tendus sembleraient s'imposer

Géants et merveilleux à l'immense Nature,
Passait éperdument au travers des couleurs
Et vous lançait soudain l'espace et ses chaleurs
Comme la manne d'or d'un Eden de Luxure.

Les chaumes campagnards embrasaient l'horizon ;
Le ciel, cristal en feu, surplombait la prairie,
Où, sur l'herbe frangée en verte draperie
Des vaches ponctuaient de blanc la floraison.

En vapeur d'ocre, un astre d'or, baisant la Terre,
Semait à gestes fous ses limpides moissons
Et l'ample paysage encerclé de rayons
Baignait son grand silence en l'eau de la Lumière.

O Claus, aux fins de jours d'été,
En nos champs verts des Flandres plates,
Vit seule ainsi dans la clarté
La vapeur d'or et ses ouates.

Et j'ai vers ta Lumière et ton extase claire
En gestes amoureux
Fervents et chaleureux
Exprimé mon ardeur d'adolescent primaire
Car j'ai connu la Foi
Des feux qui sont en toi !

MAURICE GAUCHEZ.

LES LÉGENDES

Les Légendes, depuis la naissance des mondes,
L'une après l'une ont pris leur vol autour de nous,
Et leurs vocables longs aux images profondes
Ont dans l'esprit humain d'impossibles remous.

Elles sont — marbre et roc — les cryptes de l'histoire :
Sur leurs voûtes de pierre où du rêve est enclos,
Dans le silence ombreux d'heures évocatoires,
Tour à tour ont grandi des murs monumentaux.

Le vent des siècles durs est sans prise sur elles;
Elles sont nées sous terre où nos yeux ne voient pas,
Et pourtant — êtres flous aux blondeurs éternelles —
Elles furent, en bloc, les échos des Là-Bas...

Nul de nous ne connaît leur lointaine origine :
Personne, en le néant des terrestres jamais,
N'a pu saisir le sens de ces Pseudo-divines,
Ni pénétrer le fond de leurs troublants secrets...

Elles passent, sans trêve, en longues théories,
— Perpétuel cortège aux étranges clartés —
Et dans l'air lumineux constellé d'eurythmies
Elles sont les yeux d'or du rigide Passé...

Le cœur de l'homme croit aux choses légendaires :
Il aime d'écouter la musique des voix
Faites de souvenirs et d'incompris mystères
Qui bercent sa raison et parlent d'Autrefois!...

Car ce qui s'est passé sous ces épaisses voûtes
Dans l'infrangible nuit des moments révolus,
A travers les ans morts fut filtré goutte à goutte,
Et, goutte à goutte, chut des sommets invécus...

Lors, de nouveau, montant aux régions éthérées,
Vers où s'en va ton vol, hallucination,
Les Légendes, ainsi lentement distillées,
Clamèrent l'hosanna bleu des Traditions.

Et nous, depuis toujours, nous suivons ces Sirènes.
Sans cesse, nos regards sont tournés vers Jadis,
Et, grisés au parfum des Récits qui s'égrènent,
Nous louons tous Ceux-là que le temps a grandis.

Car ils sont pour nos sens les « Aides invisibles »
Vers qui tendent — unis — nos multiples efforts :
— Idéelle synthèse aux lueurs indicibles,
Lucidités en blanc des antiques essors...

Il n'y a que douceur en les vieilles légendes :
C'est comme des regrets ou des espoirs fanés
Déroulant tristement leurs banales guirlandes
Avec des gestes vains et des mots surannés...

Mais pour l'homme elles sont d'impassibles visages
Dont les traits sont inscrits au profond de son cœur,
Elles sont l'éternel reliquaire des Ages,
Les restes du Passé dont il est le vainqueur...

J.-J. VAN DOOREN.

DÉPART

Nous marchions côte à côte au bord de la grand'route
Pour avoir sous nos pas la douceur du gazon.
Vous sembliez être las, un peu triste sans doute
D'avoir laissé là-bas la riante maison,

Le banc sous le tilleul, les rosiers, le vieux lierre
Aux moineaux tapageurs et tous vos souvenirs...
Vous auriez bien voulu regarder en arrière,
Mais sous vos cils peut-être pressentant venir
Des larmes de regret, vous gardiez le silence.
Moi, je vous comprenais, mais je ne disais rien
Ne sachant que vous dire ; et je comptais combien
Sont d'arbres sur la route... Avec indifférence
Vous m'adressiez des mots banals, je disais « non »
Je disais « oui » tout simplement, car j'avais crainte
Que ma voix ne trahît ma peine ou quelque plainte
Ou l'ombre d'un reproche, en citant votre nom.
Et je songeais, en cheminant, à bien des choses
Que je n'osais vous rappeler : à certain soir
Plus tiède, et parfumé de corolles décloses,
Où, près de la charmille étant venu m'asseoir,
Vous m'aviez en riant mis les mains sur les yeux.
Et je songeais encore à de vagues paroles
Que je n'osais comprendre et qui parlaient d'adieux,
Aux tristes lieds que vous chantiez...
Pauvre viole
Pendue au clou rouillé de votre chambre en deuil !

Et je songeais encore à vos mélancolies ;
Et que j'aurais tantôt, en franchissant le seuil,
Le cœur un peu plus gros et l'âme un peu pâlie.
Au loin, parfois, je croyais voir le grand tournant
Me faire signe, avec les bras de son vieux saule,
Que nous devions nous séparer ; et l'imminent

Et dur départ appesantissait mes épaules.
Vous regardiez, d'un œil ému, le long chemin
Et la fumée en filets droits des toits de chaume ;
Vous songiez à quelqu'autre toit, autre jardin,
Et douce et chaude intimité d'un autre home.
Et j'aurais bien voulu vous dire : « N'est-ce pas
Que j'ai raison? écoutez-moi, ne partez pas,
Qu'importe! revenez, il est de bonnes heures
Encore au vieux cadran, des fleurs sur la fenêtre,
Et du soleil de joie aux murs de la demeure... »
Mais je n'osais parler craignant de faire naître
En vous quelque remords. Et puis, je me souviens :
Au moment de partir. — vous en souvient-il bien? —
Au tournant de la route, en dessous du vieux saule,
Vous aviez pris mes mains avec un mouvement
Long de regret ; et la tête sur mon épaule,
A l'abandon, vous sanglotiez très doucement...

ALBERT LECOCQ.

APERÇU HISTORIQUE DES RELATIONS DE LA BELGIQUE ET DU CONGO JUSQU'A L'ANNEXION

L'Etat du Congo vient de se transformer en colonie belge. Les débats parlementaires qui ont abouti à l'annexion par la Belgique, ont attiré l'attention de tous ceux qui, en Europe, s'intéressent aux questions coloniales. Nous avons pensé qu'au seuil de l'ère nouvelle ouverte pour la grande possession africaine, il serait peut-être intéressant de jeter un coup d'œil sur le passé et de se rendre compte du rôle joué par la Belgique jusqu'à l'annexion et des étapes qui en ont fait une puissance coloniale importante.

Nous ne connaissons pas, en effet, d'autre exemple d'une colonie qui ait pu être acquise dans des conditions aussi aisées par une métropole, ni dont la conquête n'ait coûté, comme pour le Congo, que de grands discours.

Aussi, aucun parlement ne semble-t-il avoir eu l'occasion d'examiner en une fois et sous tous ses aspects, le problème de la colonisation, d'une manière aussi complète.

La discussion a pu être à la fois, académique et économique, théorique et pratique, et les Chambres belges se sont donc vues, sans grande préparation d'expérience personnelle, investies d'un travail considérable. Les parlementaires comme les coloniaux, pourront peut-être trouver profit à examiner l'œuvre accomplie.

Chacun sait que les Chambres belges et même la Belgique comme telle, ont été parfaitement étrangères au début de l'entreprise congolaise. A une époque où la carte d'Afrique se composait d'une immense tache blanche qualifiée de « pays inconnus », quelques explorateurs, mus par des vues philanthropiques ou politiques, tentaient, au prix des plus

grands sacrifices, d'aborder les confins du continent noir. Ce fut l'époque des Livingstone, des Brazza, des Cameron, des Grant, des Baker.

C'est au lendemain de ces premiers efforts que, le 12 septembre 1876, le Roi des Belges réunissait à Bruxelles, la « Conférence géographique internationale » dont le but était « d'explorer scientifiquement les parties inconnues de l'Afrique, de faciliter l'ouverture des voies qui y fissent pénétrer la civilisation, et de rechercher les moyens de supprimer la traite des nègres ». Cette assemblée solennelle, fondatrice de l'Association internationale africaine, fut suivie de la formation de comités nationaux parmi lesquels le Comité belge fut assurément le plus actif, puisqu'en 1877 déjà, il organisait une première expédition.

A la fin de cette même année 1877, un événement géographique considérable devait changer les plans de pénétration du continent jusqu'alors mystérieux. Stanley, qui s'était enfoncé en Afrique par la côte orientale, en 1874, apparut à l'embouchure du Congo, après avoir accompli la traversée complète du continent. Léopold II apercevant immédiatement la décision à prendre, se mit aussitôt en relations avec lui.

Après les premiers préliminaires, le Comité d'études du Haut-Congo était formé sous son inspiration le 25 novembre 1878, avec le concours de bonnes volontés individuelles. En février 1879, Stanley quittait l'Europe, chargé par le Comité, de refaire son voyage en sens inverse, en remontant le Congo à partir de son embouchure.

Toujours sous la direction du Roi des Belges, Stanley se vit seconder par une pléïade de jeunes officiers qui se livrèrent avec lui à l'immense travail de découvrir et d'organiser, tout à la fois, la région du haut fleuve. Cette occupation, faite au nom de l'Association Internationale du Congo, qui avait succédé en mars 1882 au Comité d'Etudes du Haut-Congo, se traduisit par des traités conclus avec les chefs indigènes et forma la base d'un Etat.

Plus personne ne nie maintenant que cet Etat

existait par le fait même qu'il agissait, et que sa reconnaissance par les gouvernements n'a été qu'une sorte d'inscription d'état civil et non pas un acte de création.

Il prenait part en qualité d'état, à la Conférence de Berlin et il signait avec les autres gouvernements, l'acte solennel du 26 février 1885.

Jusque-là la Belgique, comme telle, n'avait eu à intervenir ni dans l'exploration de l'Afrique, ni dans la création du nouvel Etat. De nombreux Belges, il est vrai, dont le pays est fier maintenant, mais que l'on considérait à l'époque, comme des esprits au moins aventureux, contribuèrent personnellement, de leur énergie, de leur courage et de leur sang à cette merveilleuse entreprise ; mais le gouvernement belge n'avait jusqu'en 1885, fait autre chose que d'envoyer à Berlin, des plénipotentiaires, comme le firent tous les gouvernements; et ce n'est qu'après l'acte de Berlin, que les pouvoirs eurent à s'occuper officiellement du Congo.

Le 1er avril 1885, l'Association internationale du Congo, prenait le nom d'Etat indépendant du Congo. Le 16 avril, le roi, rappelant l'article 62 de la Constitution, qui lui défendait d'être chef d'un autre Etat sans l'assentiment des Chambres, priait ses Ministres de demander pour lui au parlement, l'autorisation légale de devenir Souverain du jeune Etat africain. Ce sera l'honneur du Ministère belge de cette époque, d'avoir aussitôt compris les grandes vues du Roi et d'avoir, dans les séances du 28 et du 30 avril, obtenu de la Chambre et du Sénat, l'autorisation qui devait assurer à la Belgique une influence prépondérante dans les questions d'Afrique.

Hâtons-nous d'ajouter qu'au milieu de l'indifférence et même de la surprise du public belge, cette autorisation fut accordée d'autant plus aisément, qu'on ne demandait à la Belgique ni un sou, ni un effort. Le nouvel Etat continuait son existence par ses propres forces.

Le but de notre étude est de faire voir, quelles ont été depuis vingt-trois ans, les relations que les pou-

voirs belges ont eues avec le Congo, et qui viennent d'aboutir à l'annexion

* * *

En 1887, l'Etat du Congo ayant désire émettre un emprunt, se vit dans la nécessité de recourir à une nouvelle autorisation des Chambres belges, les titres ne pouvant être émis en Belgique qu'avec l'autorisation du gouvernement; une loi du 29 avril 1887 autorisa cette émission de titres, sans qu'encore une fois, il y eût aucune intervention pécuniaire ni autre de la Belgique.

C'est en 1889 que commence réellement la série des relations officielles entre les deux Etats. A cette époque se fonde une société belge créée dans le but de construire le premier chemin de fer du Congo. Le gouvernement belge consentit à participer à la constitution du capital, pour une somme de 10 millions; la loi du 29 juillet l'y autorisa. C'est le premier risque que la Belgique ait couru dans l'entreprise congolaise.

Quelques jours après, le 2 août 1889, le Roi faisait un testament dans lequel il précisait fort bien que son œuvre poursuivie dans le continent africain, avait été faite « avec le concours généreux et dévoué de beaucoup de Belges » et qu'il déclarait « léguer et transporter après sa mort à la Belgique, tous ses droits souverains de l'Etat indépendant du Congo, tels qu'ils ont été reconnus par les déclarations, conventions et traités intervenus depuis 1884 entre les puissances étrangères d'une part, l'Association internationale du Congo et l'Etat indépendant du Congo d'autre part, ainsi que tous biens et avantages attachés à cette souveraineté ».

Première étape vers l'annexion — D'après cet acte de générosité uni latérale, la Belgique acquérait le droit éventuel d'annexer le Congo lors du décès du Roi. *Voilà la première étape,* vers la transformation de l'Etat Indépendant en une colonie belge.

En vertu d'une lettre qui l'accompagnait et que le

Souverain adressait à M. Beernart, président du Conseil des Ministres, celui-ci ne devait porter le testament à la connaissance des Chambres « qu'au moment qui lui paraîtrait le plus opportun ». Dans sa lettre, le Roi prévoyait déjà une deuxième étape des relations belgo-congolaises, car il disait que « si, sans attendre le terme de sa mort, il convenait au pays de contracter des liens plus étroits avec ses possessions du Congo, il n'hésiterait pas à les mettre à sa disposition et serait heureux de son vivant, de l'en voir en pleine jouissance ».

Cette même année 1889, voyait un autre événement considérable au point de vue du développement de l'Etat congolais. Le 18 novembre 1889, se réunissait à Bruxelles, sous la présidence du baron Lambermont, la conférence anti esclavagiste, dont le but était la répression de la traite et les mesures à peendre pour sa destruction, en même temps que la réglementation du trafic des spiritueux. Cette conférence qui aboutit à l'Acte général de Bruxelles du 2 juillet 1890, devait avoir pour conséquence d'augmenter les charges du nouvel Etat par la guerre anti-esclavagiste qui en était la conséquence.

Le titre de cette étude indique par lui-même que nous sortirions de son cadre si nous rappelions en détail l'admirable campagne par laquelle le gouvernement de l'Etat, anéantit ou dissémina les terribles traitants arabes (1). Elle ne pouvait qu'accentuer le développement extraordinaire de prise de possession du territoire, qui déjà avait abouti à la création d'un nombre énorme de postes nouveaux. Tout cela rendait bien naturelle la préoccupation du jeune Etat de chercher des ressources.

2e étape vers l'annexion. — Le gouvernement be ge eut l'adresse de comprendre qu'il lui incombait de venir au secours de sa future colonie, en même temps qu'il était de son intérêt de le faire. Aussi, le

(1) Qu'il nous soit permis de renvoyer à notre étude : *Vingt-cinq ans de civilisation au Congo*, parue dans la *Belgique Artistique et Littéraire* de juin 1907, le lecteur qui désirerait se rappeler les faits du développement de la colonie elle-même.

3 juillet 1890, concluait-il avec l'Etat du Congo, une convention qui *marque la deuxième étape vers l'annexion future.*

En vertu de cette convention, d'une part « l'Etat belge s'engage à avancer à titre de prêt à l'Etat indépendant du Congo, une somme de 25 millions de francs » à répartir en différents versements échelonnés sur dix années. Ces 25 millions de francs ne devaient pas porter intérêts pendant ces dix années. D'autre part, l'Etat belge obtient en échange, une option en vertu de laquelle il pourra, six mois après l'expiration du terme de dix années, « s'annexer l'Etat indépendant du Congo, avec tous les biens, droits et avantages attachés à sa souveraineté » mais, en assumant naturellement dans ce cas, les « obligations dudit Etat envers les tiers ». La dette de 25 millions s'éteindrait donc par confusion.

Le Roi déclarait « refuser expressément toute indemnité personnelle du chef des sacrifices qu'il s'était imposés ». Enfin, la Belgique, devant être désormais créancière du Congo, avait comme gage, le patrimoine de son créancier ; en conséquence elle demandait et obtenait que l'Etat du Congo n'engageât à ne contracter désormais aucun nouvel emprunt sans l'assentiment du gouvernement belge. La soumission de cette convention à la ratification des Chambres, amena le gouvernement à leur faire connaître le 9 juillet 1890, le testament royal ainsi que sa lettre d'envoi dont nous avons parlé. Le tes- était, en effet, la cause du prêt de 25 millions fait au et le Congo par la Belgique, légataire future du Roi, tament prêt était la cause de la convention.

La convention fut approuvée par les Chambres belges, dans les séances des 25 et 30 juillet 1890.

Le testament ne contenait qu'un droit éventuel et conditionnel. La convention au contraire, constituait un droit positif d'option soumis à certaines conditions. C'est sur cet accord que la Belgique a depuis lors, basé tous les droits auxquels elle croyait pouvoir prétendre sur le Congo.

Ces droits, résultant de la convention de 1890, consistaient donc à pouvoir à une époque détermi-

née, acquérir le Congo moyennant l'abandon d'une créance de 25 millions, ou, en d'autres termes, à l'avoir acheté pour 25 millions.

Ce premier prêt de 25 millions de francs fut complété par une seconde avance de fr. 6,847,376.12 votée par les Chambres en 1895. — Dès lors, la Belgique, ayant contribué par ce secours financier très minime, à la formation d'une colonie quatre-vingt-trois fois plus grande qu'elle-même, éprouvait vis-à-vis du Congo, une vague notion de propriété.

Ce sentiment de satisfaction légitime s'expliquait comme celui du collectionneur qui vient d'acheter à très bon compte, une pièce rare.

On se faisait ainsi, peu à peu, à l'idée de l'existence d'un Congo belge. Aussi, en 1893, lors de la revision de la Constitution belge, le gouvernement qui avait si bien préparé les voies, eut-il soin de prévoir la possibilité pour le pays, d'avoir des possessions coloniales.

Les fondateurs du royaume de Belgique avaient, en effet, pris jadis des mesures rendant extrêmement difficile la modification du pacte fondamental; il eût peut-être été difficile de le modifier dans le seul but d'annexer le Congo; on profita donc de la revision constitutionnelle faite au point de vue des droits électoraux, pour glisser dans l'article 1er, le paragraphe nécessaire à l'annexion d'une colonie au territoire belge.

Le nouvel article 1er de la Constitution, contenait donc cette phrase :

« Les colonies, possessions d'outre-mer ou protectorats que la Belgique peut acquérir, sont régis par des lois particulières. »

Cette mesure, éminemment sage, qui n'engageait à rien et facilitait les choses pour l'avenir, fut votée le 7 septembre 1903.

Trois ans s'étaient écoulés depuis la conclusion de la Convention belgo-congolaise. Le progrès avait marché de nouveau avec une rapidité surprenante et presque embarrassante. L'Etat Indépendant était dans la situation d'un négociant qui voit ses affaires prospérer trop vite — pour le fonds de roulement dont il dispose.

Le budget de l'Etat avait dû être considérablement augmenté en peu de temps. La sécurité de la direction imprimée au Congo, l'augmentation considérable du nombre de postes établis à l'intérieur, le succès de la campagne arabe qui dura jusqu'en automne 1893, créèrent tout naturellement la nécessité d'un mouvement d'argent plus considérable; l'Etat se vit donc dans la nécessité de demander au gouvernement belge, l'autorisation d'enfreindre l'article 3 de la Convention de 1890, en contractant de nouveaux emprunts.

C'est alors que, se basant sur les termes de la lettre royale qui accompagnait le testament de 1889, le gouvernement belge songea à avancer le moment de l'annexion de façon à apporter à l'entreprise congolaise, l'aide financière nécessaire, et à fixer l'avenir; dans ce but, il conclut avec l'Etat Indépendant, une Convention datée du 9 janvier 1895. Le 12 janvier, cette convention était déposée sur le bureau de la Chambre des députés. Mais la proposition d'approbation du traité rencontra une opposition considérable, formée d'éléments très divers; des socialistes, des radicaux et une partie très minime de la presse catholique. C'est à cette époque que commencèrent les efforts faits par ceux qui s'occupaient des questions coloniales, pour les faire connaître un peu à la population.

Un groupe de jeunes gens qui avaient formé la Société d'Etudes coloniales, firent en province de nombreuses conférences, destinées à initier les Belges aux nécessités d'une évolution dans laquelle étaient entrés déjà tous leurs voisins.

Jusque-là, quelques personnes seulement : géographes, voyageurs, officiers, hommes d'affaires, s'étaient occupés de l'entreprise du Roi; mais, à ce moment, nous voyons la masse populaire commencer à en soupçonner l'existence sans, du reste, lui témoigner beaucoup de sympathie.

L'objection la plus plausible faite à l'adjonction de la colonie à la Belgique, fut qu'on ne savait même pas comment on la gouvernerait, vu qu'aucun projet d'organisation n'existait encore.

Cette hostilité d'une partie de l'opinion publique changea les vues du gouvernement, à l'exception de celles du Ministre des affaires étrangères le Comte de Mérode, que ses engagements personnels amenèrent à démissionner.

Dès lors, l'étape de 1895 qui semblait devoir être définitive dans les relations entre la Belgique et le Congo, ne marque qu'une nouvelle opération financière. Le gouvernement proposa aux Chambres, et fit voter par elles, la loi du 29 juin 1895 qui faisait à l'Etat du Congo, l'avance d'une somme de fr. 6,847,376.12, destinée à pourvoir à des besoins urgents.

En conséquence, la proposition d'annexion fut définitivement retirée dans la séance du 29 novembre 1895, et la Convention du 3 juillet 1890 resta en vigueur. Nous sommes donc amenés ainsi à l'époque, où, aux termes de cet accord de 1890, la Belgique devait prendre une décision. A elle de dire si elle levait l'option, en vertu de laquelle elle acquérait la colonie mais ne pourrait pas récupérer ses avances, ou, au contraire, si elle réclamait le montant de celles-ci en renonçant à la colonie. Régulièrement, cette décision devait être prise pendant les six mois suivant l'expiration des dix années écoulées, après le vote du 30 juillet 1890, c'est-à-dire du commencement d'août 1900 à la fin de janvier 1901.

Dans cette nouvelle phase de l'examen de la question congolaise par le Parlement belge, un double travail devait être effectué. L'on doit reconnaître que ce travail a été considérable.

Sous la direction du gouvernement et à la lumière de l'expérience des hommes d'Etat les plus éminents de la Belgique, l'on est arrivé à faire examiner par des Chambres absolument incompétentes en matière coloniale, les questions les plus complexes de la création, de la direction et de l'avenir d'une colonie.

Par une singulière fantaisie de la fortune, la Belgique, sans expérience coloniale aucune, se trouvait dans l'enviable nécessité de décider tout à la fois, si elle acceptait la colonie qu'on lui apportait toute faite, et comment elle la gouvernerait.

Elle échappait aux terribles angoisses par lesquelles d'autres pays ont passé lorsqu'ils devaient d'abord, soutenir une guerre lontaine, y perdre beaucoup de leurs enfants, y dépenser des sommes considérables, courir les risques de difficultés internationales, et se trouver ensuite devant un fait accompli. Ces autres pays acquéraient ainsi, par des événements dont il n'avaient pas toujours été les maîtres, une expérience qui croissait peu à peu ; l'organisation de leurs colonies devenait la conséquence des faits parmi lesquels on devait tenir compte souvent de vieilles civilisations indigènes. C'est donc peu à peu et au prix d'expériences parfois rudes, que leurs colonies se sont organisées et doivent s'améliorer insensiblement, tant au point de vue légal que par les dépenses de premier établissement.

Aucune de ces épreuves n'était réservée à la Belgique. Pour elle, les choses étaient organisées pour qu'elle dût commencer son existence coloniale par une discussion académique, sur le point de savoir si elle voulait bien ne pas rentrer dans une dépense de 31 millions, moyennant la compensation d'un territoire considérable, et ensuite comment elle pourrait continuer l'œuvre commencée dans son nouveau domaine déjà outillé. On avait préalablement aménagé pour elle une colonie, en triomphant sans elle, de l'opposition des bandes arabes, et en lui préparant son séjour dans des contrées dénuées de véritables civilisations indigènes.

Après s'être vu épargner les sacrifices d'une conquête à accomplir, elle n'avait même pas à tenir compte de traditions souvent gênantes des conquis, comme cela se passe en Indo-Chine ou dans les Indes.

Nous ne pouvons nous empêcher de constater cette manière vraiment heureuse de pouvoir faire de la colonisation, moyennant une dépense dérisoire en regard de l'objet acquis ; hâtons-nous cependant d'ajouter que la discussion à laquelle nous venons d'assister a été tout à fait intéressante. Elle a bien fait ressortir le côté positif et exempt d'emballement, de l'esprit belge. C'est à peine si au cours

de ces longs débats, l'on a pu parfois, comme le firent notamment le rapporteur M. De Lantsheere, un des chefs de la gauche modérée, M. Hymans, l'un des créateurs des débuts du Congo, M. Beernaert, ou le Ministre de la justice, M. Renkin, invoquer des questions de sentiment ou d'honneur national. Le fond de la discussion a été l'établissement d'une situation établie par doit et avoir, avec l'examen positif de toutes les difficultés possibles ou de tous les avantages absolument certains. Il semble qu'un examen pareil de la question n'aurait pas été possible dans une Chambre française où le point d'honneur patriotique aurait tout emporté, ou dans un Parlement anglais ou l'admiration de l'Angleterre pour elle-même, aurait depuis longtemps donné carte blanche au gouvernement de Sa Très Gracieuse Majesté.

Cette démonstration du caractère belge est peut-être une leçon intéressante qu'il faut savoir retenir, et, tout en s'étonnant de pareille froideur, on ne peut s'empêcher de rendre hommage au sens pratique qu'elle dévoile. S'il nous prive des beaux gestes et des élans généreux, il évite, par contre, les écueils possibles d'un entraînement irréfléchi.

Troisième étape vers l'annexion. — Voyons donc quelle a été, sous l'inspiration des tendances d'esprit que nous venons d'indiquer, la troisième phase des relations belgo-congolaises. Cette nouvelle période s'ouvre *au début de l'année 1901*, terme des dix ans prévus par la Convention de 1890.

Un groupe de membres de la Chambre, parmi lesquels se trouva M. Beernaert, l'ancien président du Conseil, déposa alors un projet d'annexion, conforme au droit d'option qui résultait pour la Belgique, de la Convention de 1890. Ce droit fut expressément rappelé dans une lettre que le Secrétaire d'Etat du Congo, adressait le 28 mars 1901 au comte de Smet de Naeyer, président du Conseil des Ministres belges :

« Si la Belgique se prononce pour l'annexion, » disait-il, le gouvernement du Congo lui prêtera » tout son concours pour la réaliser. Si la Belgique

» se prononce contre l'annexion, le gouvernement du
» Congo, quelque lourde que puisse être la charge,
» paiera les intérêts des sommes avancées et le capi-
» tal lui-même, dans les termes de la Convention de
» 1890 et de la loi du 29 juin 1895. »

Cette même lettre prévoyait une troisième solution, sortant des termes du droit strict, ou plutôt, marquant la possibilité d'un nouvel accord prolongeant le *statu quo* et retardant pour la Belgique, la nécessité de se décider :

« Si la Belgique, ajoutait le baron Van Eetvelde, préfère ne pas se prononcer actuellement, si elle préfère laisser la porte ouverte et, en conséquence, postposer la débition des intérêts et le remboursement du capital, l'Etat du Congo déclare, dès ce moment, accepter également cette solution. »

C'est-à-dire qu'en échange d'un nouveau terme que la Belgique lui accordait pour le paiement de sa dette, devenue exigible, l'Etat Indépendant prolongeait aussi le droit d'option qui allait expirer.

Au mois de juin, par une lettre que le Roi adressait le 11 à M. Woeste, leader de la droite, on sut que cette dernière solution avait les préférences du Souverain.

Celui-ci estimait que la Belgique n'était pas prête à réaliser son option, et d'autre part, il ne désirait pas lui faire perdre définitivement son droit, pas plus qu'il ne revenait sur son testament. Il trouvait donc nécessaire de différer la décision définitive, et tout en reconnaissant que la Belgique avait, en vertu des conventions, le droit strict de ne pas accepter ce retard, il exprimait sa pensée dans les termes suivants :

« L'Etat Indépendant du Congo, si l'annexion était votée actuellement, c'est-à-dire avant l'heure où elle pourra donner à la Belgique tout le profit que je veux qu'elle lui assure, se refusera naturellement à continuer son administration, à participer à une sorte de gouvernement mixte, qui, en pratique, serait un véritable chaos, et ne produirait, tant au point de vue intérieur qu'au point de vue extérieur, qu'ébranlement, inconvénients et mécomptes. Peut-on conce-

voir qu'on veuille annexer un Etat, et en même temps le charger de continuer, pendant plusieurs années, sa tâche *ad interim* car, on le reconnaît, la Belgique n'est pas prête, et n'est pas en mesure de remplacer actuellement l'administration existante. »

La même lettre insistait sur le côté purement dilatoire de son désir, et son espoir persistant et bien formel que la Belgique annexât un jour le Congo, mais seulement « lorsqu'il serait absolument productif ». L'inexpérience coloniale des Belges qui n'auraient pu assumer le gouvernement de la colonie sans l'aide des rouages existants, leur commandait, aussi bien que les convenances, de déférer aux désirs du Roi.

L'exercice de leur droit strict, contre la volonté de celui qui était à la fois le créateur et le donateur de cette œuvre gigantesque, aurait marqué autant de maladresse que d'ingratitude.

En présence du fait nouveau de la demande royale de sursis, la proposition d'annexion immédiate fut donc retirée, et acte fut pris de la pensée du Souverain.

A la lettre dans laquelle le Roi,—Souverain absolu de l'Etat, faisait remarquer que les droits de la Belgique devaient rester intacts puisqu'ils se basaient sur deux documents : le testament du 2 août 1889 et la Convention du 3 juillet 1890, la Belgique répondit par une loi du 10 août 1901 dont l'article unique disait :

« Voulant conserver la faculté qu'elle tient du Roi-Souverain d'annexer l'Etat indépendant du Congo, la Belgique renonce quant à présent au remboursement des sommes prêtées audit Etat en exécution de la Convention du 3 juillet 1890, approuvée par la loi du 4 août suivant, et en vertu de la loi du 2 juin 1895 ainsi que la débition des intérêts sur les mêmes sommes. Les obligations financières contractées par l'Etat Indépendant à raison des actes précités, ne reprendraient cours que dans le cas et à partir du moment où la Belgique renoncerait à la faculté d'annexion susvisée. »

C'est un nouveau pas fait dans la voie de l'annexion, puisque la Belgique renonce à toucher les

intérêts que, strictement parlant, elle aurait pu réclamer à partir de 1901 mais, par contre, elle achetait ainsi le droit de garder une option sans s'engager encore. En même temps elle renonçait à la faculté que lui donnait la Convention de 1890, de devoir consentir aux emprunts que pourrait contracter l'Etat Indépendant et, par contre, son option n'avait plus de terme fixe. Le Roi-Souverain, de son côté, pouvait pourvoir, sans aucune ingérence étrangère, aux besoins financiers du Congo, et acquérait le droit d'engager spontanément la Belgique à prendre une décision définitive sans attendre la résolution de celle-ci, si les circonstances l'amenaient à ne pouvoir continuer seul la direction de l'Etat.

Dès lors, le Parlement devra se mettre à la double tâche qui lui incombait : examen de l'opportunité de l'existence d'une colonie pour la Belgique et, élaboration d'une loi de gouvernement colonial.

Mais du vivant de Léopold II, ces arrangements avaient pour conséquence, l'obligation d'attendre désormais, pour songer à annexer le Congo, que le Roi en fît la proposition, la mort seule du Roi pouvant permettre au pays d'invoquer son testament.

La première question que le Parlement aurait à examiner n'était donc pas urgente.

Mais la seconde revêtait au contraire un caractère tout différent. L'inexistence d'une loi organique de l'administration coloniale belge, avait retardé l'annexion. Il importait que dans l'avenir, la Belgique fût prête à répondre aux événements qui pouvaient provoquer pour elle la nécessité de se décider.

Aussi, au lendemain des circonstances que nous venons de relater, le gouvernement belge déposa-t-il, le 7 août 1901, un « projet de loi sur le gouvernement des possessions coloniales de la Belgique ».

Il répondait ainsi aux préoccupations d'une partie de l'opinion publique, qui, enchantée d'avoir conservé des droits sans avoir dû prendre d'engagements, n'avait pas eu le temps de se distraire encore de l'impression produite par les récentes discussions sur la matière.

Le projet fut renvoyé à une section centrale. L'an-

nexion paraissant alors encore assez éloignée, ce ne fut que le 15 juillet 1903 que les sections furent convoquées pour l'examiner ; elles firent différentes remarques sans intérêt, l'une d'elles se bornant, par exemple, à demander que les décrets des colonies fussent publiés en deux langues : en français et en flamand, et que le conseil colonial fût composé de six membres et non de quatre.

Le 4 avril 1906, la section centrale se réunissait pour la première fois. Elle prouvait tout à la fois sa louable bonne volonté à profiter de l'expérience des autres pays, et sa propre inexpérience, en demandant au gouvernement, des renseignements complets sur les relations des colonies étrangères avec le parlement de la mère-patrie.

Le 19 décembre 1906, la Chambre, jugeant utile d'augmenter le nombre de ceux de ses membres chargés d'examiner le projet de loi, transforma la section centrale en une commission spéciale comprenant dix-sept représentants.

Entretemps, des circonstances nouvelles s'étaient produites qui impressionnèrent grandement l'opinion publique et, par contre-coup, purent avoir une influence considérable sur la marche des événements.

Au lendemain de la loi du 10 août 1901, qui réservait l'avenir pour la Belgique, des difficultés nouvelles s'étaient produites pour le Congo : un groupe très remuant s'était formé en Angleterre pour le harceler d'attaques sans cesse renaissantes.

(*A suivre.*) ALEXANDRE HALOT.

BARDACHE

On le nommait Bardache.

De père en fils on était Bardache dans sa famille et ce sobriquet, transmis par quelque lointain et tremblotant ancêtre dont il évoquait la démarche chancelante et le sénile radotage, encadrait néanmoins de façon très adéquate ce petit gars franc d'allures, haut en couleur, fort en gueule et hardiment campé sur pattes.

Du plus loin que je me souvienne, je trouve Bardache mêlé à ma vie. Nous étions du même âge, quoique je parusse auprès de lui un fort négligeable gringalet. Comme il me dépassait de la tête et m'en remontrait à tous les jeux, j'avais pour lui de la vénération.

Lorsqu'il était en belle humeur, il m'empoignait, une main au collet de ma blouse, l'autre au fond de ma culotte et me plantait à califourchon sur ses épaules, dures et carrées comme des madriers. Et rien n'était drôle comme ma délicate petite frimousse de fillette anémique et mes folles boucles noires, bringueballant au hasard de notre course endiablée, par dessus la face camuse et roselante de mon prolétaire ami.

Un drôle de caractère que ce Bardache. Et point commode.

Bien qu'il fût de toute première force aux billes et fort capable de me rogner jusqu'à la dernière des miennes en joûte honnête, il goûtait un plaisir de braconnier à opérer sournoisement au beau milieu de la partie, un magnifique et raflant « crama » sur l'enjeu tout entier et à détaler ensuite à toutes jambes vers la ruelle tortueuse et raboteuse où il gîtait, là-bas, au pied des derniers redans de la centenaire Citadelle.

De toute la journée il couvait sa joie ou ses remords parmi les loques de son taudis, mais dès les primes

heures du lendemain j'étais le premier à le héler sous sa barbacane, trop heureux de reprendre les héroïques escapades en compagnie du tyrannique Bardache.

Bon Dieu, toujours! En avons-nous laissé des fonds de culotte à tous les buissons d'épine du Tienne des Biches! En avons-nous esquivé des coups d'escabeaux lancés à toute volée par la grosse Mar' Joseph que nous dévalisions sous couleur de l'aider à emballer ses belles pommes de court-pendues dans ses bodets et ses banstias!

Oh! dis, Bardache, toi, le petit voyou en loques, libre comme l'air et qui ne connus jamais la mortelle sujétion du Livre, t'en souvient-il des claires après-midi de juin où, écolier en rupture de bancs, je grimpais en fraude te rejoindre dans les « lunettes » du Château? T'en souvient-il des heures passées, étendus comme deux petites bêtes de joie, tout là-haut, à plat sur les vieux bastions gris brûlants de bon soleil parmi la mousse et l'orpin, à regarder les chalands progresser imperceptiblement sur le ruban d'argent vert de notre belle Meuse? Et les maraudes savoureuses dans les vergers de La Plante, et les clapotantes baignades parmi les limpides vaguelettes du fleuve, frangées d'écume Et oh! les parties de pêche, oh! l'ablette d'argent vif gigotant au bout de la ligne, oh! la chasse aux balouches (1), en mai! Oh! tout cela qui est le passé, déjà! t'en souvient-il, dis, Bardache.

Mais non, tu ne t'en souviens plus, tu ne te souviens plus de rien aujourd'hui, pas même de moi qui t'aimais pourtant de tout mon petit cœur de gosse.

... Bardache fut ma première admiration.

Et il le lisait très bien dans mes yeux, le madré! lui qui ne savait pas lire.

Et il en usait sans vergogne. J'étais devenu pour lui une petite chose obéissante qu'il commandait à sa guise. Ses exigences étaient parfois bien un peu exorbitantes — je m'en aperçois, maintenant que tout cela repasse dans ma mémoire — mais alors Bar-

(1) Hannetons.

dache était infaillible et, pour lui plaire, j'eusse plongé sous les arcades du Pont de Jambes où, racontait-on, la *Madeleine* agrippait par les pieds les imprudents baigneurs qui passaient à sa portée.

Mais en échange, il m'honorait d'une amitié solide et ses poings en massues me faisaient une protection que la turbulente marmaille du quartier ne tenta même jamais de violer.

Nous étions donc une paire d'amis.

Or, comme un soir de froid décembre je l'avais en vain cherché partout, dépité de ne pouvoir lui offrir la moitié d'un paquet de cigarettes dérobé chez moi, je tombai en arrêt devant une resplendissante vitrine de jouets, dont la clarté plaquait un large rectangle lumineux sur la neige humide et sale triturée par les semelles des passants.

Là, les regards perdus dans une muette extase, le cou tendu, les pieds dans la boue froide, une de ses grosses mains rougeaudes en écran sur les yeux, Bardache!

Je le hélai. Il n'entendit pas. Et comme un second appel n'avait pas plus de succès que le premier, je lui saisis le bras.

Il tourna la tête, me reconnut, sourit vaguement et, pointant un doigt boudiné vers l'étalage où flambaient de l'or et du rouge.

— Waite (1), dit-il...

C'était beau. Partout, du haut en bas, des frises à la boucanière, un peuple de poupées, rien que des poupées, de blondes, de brunes, de rousses, des marquises, des bergères, des religieuses, des négresses, d'autres en chemises, d'autres nues, rayonnaient, hiératiques, autour d'un adorable et royal baby de porcelaine aux opulentes cascades de boucles d'or, aux yeux de pervenche, enrobé de soie rose et peluché de neige, et qui tendait ses menottes baguées vers mon ragoûtant Bardache qui murmurait en litanie :

— Li belle poupe! Ah! li belle poupe!...

Je l'entraînai. Mes cigarettes n'eurent qu'un succès relatif et mortifiant.

(1) Regarde.

Bardache semblait ivre. Un sourire béat aux lèvres, il heurtait les passants affairés et nous dépassâmes la baraque en zinc du vieil Auvergnat marchand de marrons, sans qu'il pensât à détacher dans la porte baillante son grand coup de pied habituel.

Je me perdais en conjectures : étant donné, d'un côté une vitrine, un bébé joufflu en porcelaine, de l'autre le turbulent Bardache, que diable! s'était-il passé pour que ledit Bardache fût amené au bizarre état d'âme où je le voyais?

Une poupée sorcière, c'était sûr, et elle lui avait jeté un mauvais sort.

Côte à côte, nous pataugions dans l'eau épaisse et giclante, sans mot dire — moi du moins. Quant à mon ami, il n'avait pas cessé de soliloquer :

— Quénne belle poupe! Li sacrée belle poupe...

Comme à la parfin il m'ennuyait, je le quittai.

Les jours suivants, je le surpris derechef rôdant comme un malfaiteur autour du magasin de jouets. Ses paroles étaient rares. J'avais beau lui décrire avec enthousiasme et prolixité tout ce que j'attendais des largesses de saint Nicolas qui s'approchait à grands pas — largesses dont il aurait la bonne part, c'était convenu — il ne desserra les dents qu'une seule fois pour demander :

— Aurait-ce one poupe (1)?

J'ouvris de grands yeux et je répondis non.

— Dammatche (2)! fit-il et il recommença à m'ignorer.

C'était si drôle d'imaginer Bardache, le grand et gros Bardache, avec sa tignasse carotte lui embroussaillant les yeux, berçant maternellement une poupée que, pour la première fois, je me surpris à lui rire au nez.

Aussitôt je fus effrayé de mon audace. Mais lui, l'esprit ailleurs, n'y prenait garde.

Son exaltation alla grandissant jusqu'à la veille de Noël.

Ce soir-là, lorsque j'eus pris congé de lui pour

(1) Auras-tu une poupée?
(2) Dommage.

aller me glisser entre mes draps bien chauds, lui, continua d'errer par les rues, les mains dans les poches, les pieds traînant ses savates éculées, sous la pluie fine.

La ville était en rumeur. Des guirlandes de lumière s'accrochaient aux façades des maisons. On surprenait au passage des relents de fumets échappés des cuisines caves, qui faisaient palpiter d'aise les narines des chalands emmitouflés se hâtant vers les réveillons.

Bardache, que nul festin n'attendait au logis, pour qui le souper même était un problème qu'il ne cherchait plus à résoudre, Bardache erra indéfiniment, très tard dans la nuit.

Il était à cent lieues de la puante ruelle et de l'infect taudis où, selon l'ordinaire. son père le chiffonnier avec qui il habitait seul, éructait des jurons de dégoûtante ivresse et se vautrait sur le parquet disjoint parmi les loques de brocante qui servaient de grabat.

Bardache nageait en plein rêve. Après un nombre infini de zig zags inconscients et de circuits sans cesse recommencés à travers les rues vidées où seuls, maintenant les réverbères jaunes veillaient, il s'éveilla sur la berge de Sambre, sous un pont.

Il s'effraya d'être si tard dehors, pensa un instant à la colère paternelle, puis réfléchit qu'un tel jour l'ivresse avait probablement assommé son bourreau.

Il fit quelques pas encore. La Poupée l'obsédait toujours, et, comme il se reprenait à rêver, il eut un éblouissement et s'arrêta court : adossée à une de ces billes de bois fichées en terre, autour desquelles les mariniers arriment leurs bélandres, une poupée, oui une vraie poupée était là...

Bardache sentit son cœur sauter dans sa poitrine.

Rapide et suffocant, il se baissa, serra la poupée contre ses hardes et se mit à courir follement comme un malfaiteur emportant son butin.

La poupée — qui n'était qu'une pauvre petiote, épave de vie abandonnée ce soir de fête à la garde des anges par quelque malheureuse — se mit à vagir plaintivement. Bardache courut plus fort au risque de se rompre le cou, s'engouffra dans le cor-

ridor ouvert à tous les vents, grimpa l'escalier en ruine et enfonça la porte du taudis.

Alors seulement il s'arrêta, interdit de n'avoir pas pensé à l'ivrogne.

La chambre était vide. Le quinquet charbonnait sur la cheminée froide. Le gamin s'accroupit et, avec des rires et des sanglots, il enveloppa de son veston élimé l'enfant qui se lamentait toujours et il se mit à le bercer de gestes gauches, à le dorloter de tendresses maladroites et infinies.

— Mi poupe, dji l'a asteure! Waitîz qu'elle est djolie, qu'elle est dgeintie, mi chére pitite poupe. Taijoz-vos, Mémée, dwarmoz bin... (1).

Une heure s'écoula ainsi. Le chérubin avait fini par s'endormir sur l'infect matelas et Bardache penché par-dessus le regardait s'apaiser, en retenant son haleine.

Au loin, dans la nuit vide et noire, une voix s'obstinait dans des bégayements. On ne la savait où arrêtée, cette voix, mais le chenal tortueux des hautes maisons renfrognées en amenait le bruit éraillé jusqu'à la mansarde. Puis il y eut des jurons énormes, puis des ricanements et des injures, puis une chanson battit lourdement de l'aile les façades et retomba aussitôt. Des pas traînèrent sur les pavés. Un silence.

Comme le veilleur de nuit jetait de son aubette sur les toits assoupis les premières notes lugubres de la Dame Blanche, Bardache tressaillit. Des pieds pesants et titubants cognaient les contremarches, s'essayant à gravir l'escalier. La porte béait toujours sur le noir du palier.

Le geste alourdi, la lèvre bavante, l'ivrogne entra d'un effort jusqu'au milieu de la chambre. Il s'aggripa au vieux poêle rouillé de Louvain qui grinça et il regarda un instant, hébété, cette scène adorable; le gamin, entendant venir la brute, s'était redressé tout pâle et s'était jeté entre la porte et l'enfant qui sommeillait, paisible, sur le lit du père. Celui-ci avait sa mine des mauvais jours.

(1) Ma poupée, je l'ai à présent! Regardez comme elle est jolie, comme elle est gentille, ma chère petite poupée. Taisez-vous, chérie, dormez bien...

— ... Hein? Qu'est-ce... Qu'est-ce qui c'est? grogna-t-il en titubant vers la couche, les bras en avant.

Il rencontra Bardache qui, tremblant, fiévreux, vibrant de colère, lui cria dans le nez :

— Vos n'l'auroz nin, m'poupe, c'est d'à mi!

Et comme le soûlard fonçait en avant, le gosse, d'une poussée où il mit toute sa rage, le fit chanceler contre la muraille. Alors, les instincts de brute se réveillant, le cou de l'ivrogne se gonfla, ses yeux s'injectèrent de sang :

— Ah! Canaille...

La main rafla le couvercle du poêle qui vola... Bardache, le front ouvert, poussa un cri, tournoya et s'abattit, les coudes en avant, par dessus le grabat où l'enfant — sa poupée — riait aux anges.

Ainsi passa Saint-Nicolas chez les Bardache.

PIERRE WUILLE.

LE BARON DE LAVAUX-SAINTE-ANNE

ROMAN (Suite)

VII

De quelle façon imprévue le baron devint actionnaire d'une compagnie d'autobus et président d'honneur d'une société moins financière.

Une nouvelle retentissante s'était répandue un matin dans la paroisse de la Madeleine : Les services techniques de la capitale étudiaient la création d'une ligne d'autobus qui, ayant son point de départ à la Bourse, devait gagner la place Royale et, en longeant le Parc, aboutir à la station Léopold, par la rue Ducale et la rue Belliard. L'enquête préalable venait d'être affichée à tous les coins de rue, où les habitants se pressaient pour en lire les détails et les commenter. Tous accueillaient cette nouvelle avec une faveur réjouie, car tous, depuis longtemps, réclamaient des communications rapides et régulières entre les boulevards du centre et les extrêmes parages de la ville haute où, souvent, les appelaient leurs affaires. Les journaux, à diverses reprises, s'étaient occupés de cette question, signalant son importance à l'attention des pouvoirs publics. Certaines feuilles avaient pris franchement la défense du commerce de tout un quartier, le seul de la cité, remarquaient-elles, qui attendît encore son tramway. Cette campagne avait donc produit des fruits? Le baron de Lavaux-Sainte-Anne en était, pour sa part, convaincu, car une visite à son ami le commissaire l'avait amplement renseigné. Il s'empressa d'éclairer ses voisins, qui apprirent de sa bouche qu'une compagnie, récemment fondée, avait adressé des projets

à l'administration communale, en même temps qu'une demande régulière de concession.

La satisfaction universelle que cette annonce avait engendrée fut courte. Il fallut déchanter quand, à deux semaines de là, des avis officiels publièrent le tracé de la ligne; à la joie exhubérante succéda un sourd mécontentement. Au lieu de suivre le Marché-aux-Poulets, le Marché-aux-Herbes, la rue de la Putterie, la rue de l'Impératrice, le Cantersteen et la nouvelle rue du Caudenberg, les omnibus automobiles s'écarteraient davantage de la rue Nuit-et-Jour, du Marché-au-Bois, de tout ce coin populeux et trop délaissé, pour passer derrière l'hôtel de ville. Traversant la place Saint-Jean, le Grand-Sablon, les voitures suivraient ensuite la rue de la Régence, la place Royale, la place des Palais, la place du Trône, se détournant tout à fait de ce quartier dont les habitants espéraient être par elles desservis.

Une véritable fermentation se produisit dans l'esprit tant de citoyens qui se considéraient comme sacrifiés une fois de plus au bénéfice de quartiers plus riches, mieux représentés au conseil communal et auxquels jamais on ne refusait de faveurs... Pourquoi ceux-là allaient-ils posséder une ligne d'autobus, alors que déjà ils étaient gratifiés d'un tramway électrique?... En effet, le nouvel itinéraire choisi était en partie identique à celui du tram allant de la Bourse à la porte Louise par la place du Palais de Justice. Mais chacun était résolu à ne point se laisser faire!

Le baron, consulté sur la manière d'agir, consentit à se mettre à la tête du mouvement. Il se chargea tout d'abord d'écrire une requête motivée au collège des bourgmestre et échevins. Elle établissait nettement les raisons faisant agir les protestataires, qui disaient leur foi dans l'équité des édiles, auxquels ils exposaient leurs justes revendications. Cette supplique resta sans réponse. Lavaux réunit alors chez lui les notables des environs : boutiquiers, droguistes, épiciers, pharmaciens, marchands de bière, et préconisa la fondation d'un cercle de propagande dont le comité prendrait l'initiative d'une agitation générale contre

le projet malencontreux. L'idée du baron fut accueillie avec enthousiasme. En huit jours, la *Société des Intérêts locaux* compta trois cents membres. Le secrétariat fut offert à l'ancien sergent-major ; mais Lavaux refusa, en invoquant des raisons de convenance, qui étaient plutôt des raisons d'intérêt, car le temps qu'il donnerait à ces fonctions gracieuses et gratuites serait du temps pris à son gagne-pain. Comme on le pressait, il consentit enfin à assumer toute la besogne des écritures au nom d'un secrétaire effectif, choisi parmi les commerçants notables. Adroit détour, d'ailleurs, pour se faire octroyer des honoraires mensuels.

Durant un trimestre, le baron, qui était vraiment l'âme ou plutôt le pivot de toute cette activité, entretint parmi ses voisins une animosité grandissante à l'adresse de cette municipalité apparemment indifférente aux griefs de plusieurs milliers d'électeurs... Il organisa des meetings dans les cabarets. Il invitait des hommes politiques à venir y exprimer leur sentiment à propos d'un projet dont la solution rendait angoissante l'impatience de tant de Bruxellois. Mais cette question, qui avait été strictement posée sur le terrain économique, suscita la rivalité des partis politiques qui, aux approches des élections communales, y trouvaient une heureuse occasion de défendre devant la foule leurs programmes respectifs. C'est ainsi qu'on vit des orateurs catholiques monter à la tribune. Avec de bruyants éclats de voix et des gestes héroïques, ils blâmaient l'attitude des magistrats libéraux, lesquels ne faisaient rien, prétendaient-ils, pour le peuple et ménageaient uniquement les sympathies de la grosse bourgeoisie d'où ils étaient issus et dont ils étaient aussi les mandataires. Des socialistes leur succédaient à la tribune. Ceux-ci, en des discours moins diplomatiques et moins corrects, comprenaient dans la même réprobation et les libéraux de la municipalité actuelle et les conservateurs qui rêvaient de les remplacer un jour à l'hôtel de ville... Les orateurs rouges déclaraient que, une fois entrés au palais communal, les réactionnaires oublieraient toutes leurs promesses pour toucher les beaux

émoluments d'échevins ou les fréquents jetons de présence de conseillers, et se préoccuperaient d'abord, afin de garder leur majorité aussi longtemps que possible, de placer dans les bureaux des créatures chargées de répandre leur popularité.

Les socialistes se proclamaient les uniques, les vrais défenseurs du petit commerce lésé, de la petite bourgeoisie, des artisans, ces trois éléments démocratiques qui ne seraient jamais sincèrement soutenus que par des hommes choisis dans ce peuple qui, en somme, les constituait. Dans leurs discours, ils affirmaient que, depuis des années et des années, s'ils avaient eu la majorité au conseil, des tramways sillonneraient la capitale en tous sens, formant un réseau sans cesse grandissant. Et les moindres rues, voire les plus étroites, les plus méandreuses, auraient bientôt leur service intensif d'autobus!... Les socialistes ne promettaient pas que cela. Certains d'entre eux critiquaient d'un cœur léger, en phrases ronflantes et dramatiques, les tarifs de transports des différentes compagnies de traction concessionnaires de la capitale, dont ils mettaient en lumière des bénéfices qu'ils qualifiaient de scandaleux. Ils ajoutaient que l'ouvrier gagnant peu, et étant le facteur aussi humble qu'essentiel de la richesse publique, il fallait reconnaître son rôle bienfaisant en lui permettant l'accès gratuit des voitures... D'ailleurs, les administrateurs, les gros actionnaires s'enrichissaient suffisamment par l'exploitation de la clientèle cossue!...

Le baron présidait ces séances tumultueuses. Avec une impartialité à laquelle les orateurs de toutes nuances rendaient hommage, il accordait successivement la parole à tous ceux qui la réclamaient. Le monocle à l'œil, de derrière la table du bureau il contemplait le local; parfois il fixait son regard sur le banc de la presse où les poignettistes, d'un stylographe ou d'un crayon rapide, rédigeaient leurs articles. Une interruption plus vive que les autres lui faisait lever la tête. Sur un ton cordial, sur un ton d'homme du monde, se mettant debout, il rappelait l'assemblée au calme :

— Messieurs, j'invite instamment l'auditoire à

laisser les orateurs développer leurs idées dans le plus parfait silence et à ne point prolonger la réunion par des colloques aussi inutiles qu'intempestifs et parfois peu déférents.

Toute la salle l'acclamait. Mais au sortir de ces séances, des incidents funestes se produisirent. Des bandes de manifestants allèrent huer, sous ses fenêtres, le bourgmestre qui s'obstinait à ne point assister à ces meetings où on attendait vainement qu'il vînt s'expliquer. La police intervint pour disperser la foule. Quelques forcenés, aux prises avec les représentants de l'ordre, reçurent des coups de plat de sabre dans les bagarres. Ces événements prenaient tant d'importance que les journaux y consacraient des rubriques spéciales, annoncées par de majestueuses manchettes. Les incidents qui les marquaient de façon si imprévue fournissaient des sujets d'articles aux correspondants des feuilles de province. Ainsi, le nom du baron de Lavaux-Sainte-Anne se popularisait dans des proportions extraordinaires. Plusieurs quotidiens illustrés publièrent son portrait, dessiné par des reporters graphiques tandis qu'il dirigeait les débats... On résumait sa biographie et partout on vantait son infatigable vaillance, la cordiale et sereine amabilité qu'il faisait apprécier dans les fonctions difficiles et impartiales de sa présidence.

Le gentilhomme voulut clore la série des meetings par l'envoi aux autorités d'une pétition nouvelle, appuyée par tous les habitants. Ce serait là le logique couronnement d'une propagande si retentissante et si réussie. A chaque assemblée on circulait avec des listes. Lorsque, au lendemain de la conférence de clôture au vieux cabaret du *Duc Jean*, le comité de la *Société des Intérêts locaux* eut recueilli quatre mille sept cent vingt-deux signatures, il délégua officiellement le baron auprès du premier magistrat, qui le reçut en audience spéciale. Lavaux-Sainte-Anne, très correct et un peu sentencieux, s'exprima en termes précis, exposa avec une conviction réfléchie les griefs de ceux qui l'envoyaient, et remit le texte de la requête et les multiples feuilles couvertes de noms.

Le bourgmestre fut séduit par le langage simple et déférent de son interlocuteur. Il promit d'examiner attentivement la question et déclara être personnellement disposé à tout tenter pour satisfaire tout le monde. Le soir même, devant une assemblée ultime convoquée à la dernière heure par voie d'affiches et de circulaires partout répandues, le délégué rendit compte de sa courte mission. Lavaux-Sainte-Anne dit son complet optimisme : Le succès, selon lui, ne se ferait pas attendre. Les assistants, par des applaudissements nourris, lui prouvèrent, une fois encore, qu'ils partagaient intimement son sentiment et sa confiance. On apprit le lendemain que les membres du collège échevinal s'étaient réunis et avaient examiné la question à huis-clos. Cela n'empêcha point le baron de savoir ce qui s'était passé à cette sensationnelle séance. Les édiles avaient enfin acquis la conviction que, par un refus catégorique d'accéder aux revendications des habitants de la rue Nuit-et-Jour, ils s'aliéneraient la bienveillance de deux mille électeurs à trois et quatre votes. Il suffisait d'un déplacement de voix si considérable pour assurer, non seulement la victoire des socialistes, mais pour leur donner la majorité au prochain conseil. Car le dernier scrutin les avait montrés très en progrès et ils ne reculeraient devant aucun effort pour tirer parti de ces heureuses dispositions du corps électoral à leur égard. Le lendemain matin Lavaux fut officiellement informé que les pétitionnaires obtenaient gain de cause : Le tracé provisoire de la ligne d'autobus serait modifié dans le sens proposé par le comité de la *Société des Intérêts locaux*.

Le quartier, à cette heureuse nouvelle, prit sa physionomie des jours de kermesse. Comme d'elles-mêmes les maisons se pavoisèrent... On arbora des drapeaux aux fenêtres et des fleurs de papiers dessinèrent leurs guirlandes mobiles et multicolores sur les façades. De lumineuses girandoles de verre ornaient les carrefours, et, dès le coucher du soleil, de multiples lanternes vénitiennes piquèrent de taches éclatantes les ténèbres habituelles de la rue Nuit-et-Jour et des voies adjacentes. A neuf heures, la fanfare

du Cantersteen : l'*Echo de la Senne*, à la prière des commerçants, donna une sérénade au baron, qui n'était point prévenu. Lavaux-Sainte-Anne, aux sons de cette musique arrêtée sous ses croisées, apparut à sa fenêtre ouverte, et se pencha au dehors; aux acclamations de la foule, il comprit qu'il était l'objet d'une manifestation de reconnaissance. Très ému, il salua le peuple enthousiaste et bruyant. Mais son émotion grandit encore quand il constata que le comité de la *Société des Intérêts locaux*, pénétrant dans le vestibule du cabaret, gravissait l'escalier abrupt et vermoulu... L'ex-sous-officier, très pâle et cachant avec difficulté le tremblement qui tout entier le secouait, alla ouvrir la porte et reçut ces messieurs dans le petit salon dont sa main énervée et fébrile eut infiniment de peine à allumer la lampe à pétrole.

Les nouveaux venus étaient en frac et portaient la cravate blanche; au revers de leur habit ils arboraient l'insigne de leur cercle selon le grade de leur fonction : un bouton d'argent orné d'un saint Michel émaillé auquel pendaient un ou plusieurs petits glands en passementerie d'or... Le président, sous son gilet, barrant le plastron neigeux de sa chemise empesée, avait mis son large ruban en sautoir. Il s'avança vers le gentilhomme et, sur un ton cérémonieux et d'ailleurs mal assuré, prononça quelques phrases dont sa conviction évidente ne corrigeait qu'imparfaitement la banalité :

— Monsieur le secrétaire. Je suis, ce soir, l'interprète reconnaissant de tous vos voisins; ils nous ont envoyés ici pour vous remercier, en leur nom, du dévouement inlassable que vous avez mis à la disposition de leur noble cause. Grâce à votre concours constant et à vos incessantes démarches, nous venons d'obtenir la victoire. Nous en profitons pour vous assurer de la gratitude éternelle de ceux que vous avez si puissamment aidés de vos conseils et de votre influence. Mes amis et moi, nous vous prions de vouloir bien accepter, en souvenir de cette journée mémorable, ce bouquet de fleurs que noue un ruban rouge et vert, qui sont, comme vous le savez, les couleurs de Bruxelles, ce Bruxelles qui vous devra la

prospérité et l'embellissement, inévitable à présent, d'un de ses plus populeux quartiers.

A son tour le trésorier s'avança. Il offrit au baron, embarrassé par la gerbe odoriférante qu'il serrait contre sa poitrine et ne savait où déposer, et au-dessus de laquelle surgissait son visage maintenant tout cramoisi, un étui renfermant un fume-cigare en ambre fin, acheté avec le produit d'une souscription faite parmi les membres de la société. En contemplant, dans les mains de son interlocuteur, ce cadeau de prix, Lavaux-Sainte-Anne, déjà profondément troublé par les discours et les bravos dont on les soulignait, constata extrêmement touché par cette attention, que le précieux objet portait, appliqué en or massif sur sa belle et transparente matière blonde, son chiffre surmonté de la couronne de baron Le plat du cercle était orné en barre, ainsi qu'aurait dit son ami l'archiviste Dalbret, son illustre maître dans l'étude de l'art héraldique, de trois cordons de petites perles. Comme il n'avait rien chez lui qu'il pût présenter à ses hôtes inattendus, il appela la servante du cabaretier et se fit monter des bouteilles de geuze-lambic, dont il emplit des verres dépareillés. Il remercia ses concitoyens avec humour, car son assurance lui était revenue et son monocle, en place dans l'orbite, démontrait qu'il avait reconquis tout son calme. On trinqua, tandis qu'au tintement des verres se mêlait l'écho de la fanfare qui, au dehors, exécutait *la Brabançonne*.

Désormais de Lavaux eut son couvert mis chez nombre de négociants et de notables commerçants de son voisinage. Tous se faisaient un plaisir de le recevoir et, désireux de l'obliger, lui confiaient des ouvrages d'écriture. D'autres personnes lui prouvèrent leur satisfaction d'une manière peut-être moins délicate mais plus positive et, sans doute, selon le gentilhomme, tout aussi utile... Un marchand de vin lui envoya un panier de champagne ; un second une douzaine de bouteilles de Bourgogne. Un épicier lui adressa une caisse de biscuits ; un fabricant de meubles lui fit remettre par ses ouvriers une superbe chaise de bureau tournante du dernier perfectionne-

ment. Ainsi, sans qu'il eût à dénouer les cordons de sa bourse, il s'approvisionna amplement de liqueurs diverses et de vivres délicats. Jamais homme n'avait été aimé aussi ouvertement, et aussi franchement; on considéra véritablement le baron comme le bon génie de cet antique coin de la cité et chacun, par des paroles ou par des cadeaux, saisissait les occasions pour lui en fournir la certitude Les circonstances, d'ailleurs, contribuèrent singulièrement, dans la suite, à confirmer dans l'esprit des gens l'excellente et généreuse opinion qu'ils se faisaient de leur humble mais indispensable concitoyen. Ecoutant ses conseils, tous ceux qui avaient des économies prenaient des actions de la compagnie déclarée concessionnaire, dont la souscription publique fut couverte deux fois. Les agents de change de la rue de la Madeleine et de la Montagne de la Cour firent d'excellentes affaires.

Les travaux d'établissement de la ligne furent promptement effectués; le jour de l'inauguration du service des autobus, le baron de Lavaux-Sainte-Anne, invité par le conseil d'administration, participa au banquet commémoratif organisé dans le hall de l'ancien hôtel des seigneurs de Ravenstein, devenu le palais des sociétés savantes. Il y fit excellente et mémorable figure. Les jeunes commissaires, comme subjugués par le décor prestigieux de tant de distinctions, ne quittaient pas des yeux la brochette brillante attachée au revers de son frac. Le gentilhomme prononça un speech qui obtint un succès bruyant, car il protesta de la modestie de son individu et de son rôle et rendit hommage à ceux qui avaient permis la réalisation du projet en y risquant leur argent. Le bourgmestre le complimenta, l'appela son ami et, au milieu des accamations joyeuses ou plutôt joviales, pour finir le proclama, avec un esprit contestable, le Carnot du pavé.

Ce soir là, derechef, tous les habitants illuminèrent. Au sortir des agapes, les convives descendirent en cortège jusqu'aux Galeries Saint Hubert, dans les autobus tout neufs et clinquants, décorés pour la solennelle circonstance de drapeaux trico-

lores ; parmi la foule en liesse ils remontèrent à pied vers le Cantersteen, par la rue de la Putterie et le Marché-au-Bois. Ils marchaient sous une véritable voûte lumineuse et multicolore, faite de cordons parallèles de lanternes vénitiennes tendus entre les deux côtés de la voie publique. Au milieu de la façade du cabaret où demeurait Lavaux-Sainte-Anne, une grande couronne transparente se reflétait sur le noir de la muraille, au-dessus d'un monogramme découpé dans du carton doré. La constatation de cet autre hommage à sa personne, hommage positivement plus éclatant que tous ceux dont il avait été l'objet depuis quelques semaines, activa le battement de cœur du baron. Au geste qu'il fit pour fixer mieux dans son orbite son monocle, afin de détailler le motif appliqué au trumeau de ses croisées, il inclina davantage sur sa tempe son gibus. Et cela accentua son apparence de gai fêtard.

Devant l'université, encadrant le péristyle, des ifs de clarté se dressaient à chaque coin des trottoirs. Des gamins qui chantaient des refrains populaires, dansaient des sarabandes dans le rayonnement de leur orbe bougeant. A distance, ils ressemblaient à des gnomes folâtres, tant leurs ébats étaient rapides et tant le long jeu des ombres diminuait leur taille. Sur le Marché-au-Bois, autour d'une estrade dressée sur des tonneaux, des couples tournoyaient dans l'éperdu échevèlement d'un fanfarant bal populaire, donné par quelques musiciens de *l'Echo de la Senne*. Précisément les premières fusées d'un feu d'artifice déchirèrent la nuit au moment où le cortège déboucha sur la place. Durant un quart d'heure ce fut une fontaine de feu qui éparpilla ses ondes ardentes sur les maisons et sur les curieux et donna aux boutiquiers la vision d'une pluie d'or alimentant, dans un avenir prochain, leurs bourses de tous les trésors du Pactole...

Ce fut, en effet, comme l'augure d'une période de prospérité inconnue. A la fin de la première année d'exploitation, les titres de la compagnie d'autobus avaient triplé de valeur. Beaucoup de possesseurs d'actions réalisèrent leur avoir, bien que le baron

leur eût sagement conseillé de les conserver en portefeuille, la hausse devant s'accentuer davantage. Non seulement l'activité persévérante et gracieuse de Lavaux-Sainte-Anne les avait dotés d'une ligne de trams rapides, mais ils lui devaient tous, par dessus cela, le bénéfice inattendu d'une petite fortune!... Comment récompenser pareil désintéressement? Beaucoup songeaient à cela, dans leur intime gratitude. Quelques-uns de ses admirateurs qui s'étaient consultés à ce sujet, estimèrent que le meilleur moyen était d'organiser un grand souper en son honneur.

On y convierait les représentants de la presse afin de donner plus d'éclat et aussi plus de publicité à cette manifestation de sympathique reconnaissance. Le baron, pressenti, accepta, sans se faire prier, d'assister à ce banquet si cordialement offert. Il eut lieu le samedi 14 juillet, le soir même de l'ouverture de la kermesse de Bruxelles, veille de la Saint-Henri, fête patronale de Lavaux, dans la grande salle du cabaret du *Duc Jean*. Alors que Lavaux était en train de s'habiller, il vit entrer chez lui les membres du comité de la *Société des Intérêts locaux;* ces messieurs, mettant le comble à leur amabilité, venaient prendre l'ancien militaire à son domicile pour le conduire en corps et l'introduire cérémonieusement dans le local tout fleuri de la rue de la Putterie. Au moment où, ayant passé hâtivement son habit, le baron vint dire à ses hôtes d'un instant qu'il était prêt à les suivre, le secrétaire se détacha du groupe des visiteurs. Le chapeau à la main droite, une boîte en carton dans la gauche, il s'approcha de Lavaux et lui dit :

— Au nom du commerce et de l'industrie du quartier dont le prompt et brillant relèvement vous est dû, j'ai l'agréable charge, mon cher et honoré concitoyen, de vous remettre ce présent; vos amis, et dans ce vieux coin de la cité il y a pour vous autant d'amis que d'habitants, vous prient de l'accepter comme un nouveau gage de leurs sentiments de gratitude.

Ayant déposé sur la table son haut de forme de

soie, l'orateur ouvrit la boîte de carton et en retira un riche buvard en maroquin vert dont le coin supérieur était orné du chiffre en or du gentilhomme. Par civilité, par discrétion aussi, le baron ne l'ouvrit point en présence des délégués qui bientôt l'emmenèrent au *Duc Jean*, où on le fêta jusqu'à minuit. Les acclamations autant que le champagne abondant qu'on lui avait fait boire l'avaient délicieusement grisé. Sous l'œil bienveillant des étoiles, il fredonnait des airs du temps de sa jeunesse en remontant la rue de la Putterie. Son pas incertain occasionna dans son escalier obscur un grand tapage. Sa joie augmentait à mesure qu'il se dévêtait, et, quand il se mit au lit, il eut, tandis qu'il s'endormait insensiblement, la tête lourde, la conviction d'être un héros. Au moment de connaître le sommeil, il se vit l'objet d'une apothéose populaire ; au pied d'une estrade où il était assis, les représentants de toutes les classes de la société bruxelloise venaient déposer des fleurs et des couronnes et levaient vers lui les bras dans des gestes bénisseurs et reconnaissants. Puis, triomphalement, sur un char, la foule le conduisait sur la place de l'Université, dont le square, derrière la grille, ouvrait les corolles parfumées de mille fleurs inconnues et gigantesques. Et Lavaux, surpris mais orgueilleux, constatait que Théodore Verhaeghen, le fondateur de l'école, avait pris ses traits : c'était l'effigie du baron lui-même qui se dressait là, debout sur son haut socle de pierre bleue, dans un bronze tout neuf qui éternisait son doux sourire et son allure pleine de bonhomie. Il lui paraissait cependant que son chapeau était peut-être trop excessivement incliné vers l'oreille droite ; et il ne comprenait pas que, pour des raisons d'esthétique, le sculpteur, au lieu de lui mettre le monocle à l'œil, l'avait laissé pendre sur son abdomen redingoté, au bout de son fil tendu...

Comme c'était là la suprême pensée de l'ex-militaire, elle se prolongea au delà de son assoupissement et, jusqu'au matin, il connut l'enchantement de la gloire la plus exhubérante... Aussi fut-il un peu déçu à son réveil en constatant que tout cela n'était

qu'un leurre... Sa philosophie, cette fois, lui fut d'une aide contestable, puisqu'il réfléchit tristement et longuement à la vanité des rêves et maudit avec fermeté celui qui l'avait si délicieusement bercé. La mauvaise humeur du baron ne diminua point pendant qu'il s'habillait devant son lavabo de métal où la petite glace ronde mettait autour de son visage réfléchi et soucieux le cercle en fer peint de son cadre craquelé. Et il se fâcha davantage lorsque, tandis qu'il se rasait en face de ce miroir, il se compara tout à coup et sans raison plausible, car il n'avait pas de pupille, au ridicule docteur Bartholo. Il poussa un grand soupir et, ayant mis son chapeau, il traversa son salon, afin de descendre prendre, comme chaque matin, son café au lait chez son propriétaire le cabaretier. C'est alors que son regard rencontra le buvard qu'on lui avait si cérémonieusement apporté la veille. Son humeur s'évanouit, car il eut la conviction soudaine qu'il y a encore des réalités presque aussi charmeuses que les songes : Le banquet de la veille ne lui avait-il pas démontré une fois de plus cette certitude! N'avait-il pas, lui, pauvre homme besogneux et sans fortune, été l'objet d'une manifestation qu'ambitionneraient des patriciens et de gros bourgeois? La *Brabançonne* avait retenti à son intention, l'échevin des travaux publics l'avait congratulé au nom de l'administration communale.

Redevenu tout à fait joyeux à l'évocation de ces heures inoubliables, Lavaux ouvrit machinalement le buvard : il renfermait une large enveloppe. Intrigué, le baron l'ouvrit et, en constatant son contenu, il fut tellement surpris que son monocle se dessertit des griffes de son arcade sourcilière et chût sur le marbre, où il ébrécha son bord biseauté. C'était une liasse de cinq actions de la Compagnie des Autobus, entièrement libérées. Le vieillard, du bout de son index, frotta une larme qui perlait au coin de son œil droit. Puis, glissant les titres dans un tiroir de son bureau, il sortit et ferma à clef la porte de son appartement.

Tout en buvant son café, à la première table de l'estaminet, derrière l'écran vert gazant la clarté de la vitrine, il dépouillait son courrier que le baes

venait de lui remettre. Tremblant, car il s'attendait à des surprises de plus en plus vives, il décacheta une lettre dont l'enveloppe portait l'en-tête imprimé de la *Société des Intérêts locaux*. Le baron interrompit de mâcher sa tartine pour lire la missive. Elle émanait du président, lequel lui faisait part d'une résolution prise la nuit même par le comité, après le départ de Lavaux. On avait décidé, à l'unanimité des membres présents, d'offrir au baron la présidence d'honneur du Cercle. A cette nouvelle, une larme brilla cette fois dans l'œil gauche du héros et coula sur sa moustache blanche. Dans un petit paquet, joint à ce pli, Lavaux trouva l'insigne de sa haute fonction : Un large ruban rouge à liseré vert sur le champ duquel se profilait un saint Michel d'or terrassant un dragon de sable, ruban qu'il passerait désormais en sautoir sur sa chemise, dans les circonstances solennelles... Lavaux roula le ruban, sans parvenir à le remettre dans ses plis exacts, et l'enfonça au fond de la poche de sa redingote. Puis, repoussant sa tasse vide et la seconde tartine au beurre où il n'avait mordu qu'une seule fois, il ouvrit les journaux du matin. Déjà ils donnaient des relations du repas de la veille. Inconsciemment le baron se rengorgeait sur sa banquette de sapin verni, car toutes ces lignes dithyrambiques lui fournissaient la mesure de la grandissante popularité dont il jouissait depuis quelques mois à peine; lui, modeste gagne-petit, le plus prolétaire des prolétaires de la capitale et dont la noblesse de pacotille, imprimée dans toutes les feuilles, constituait une ironie involontaire dont le pseudo-gentilhomme était le seul à sonder toute la drôlerie un peu décevante. *La Voix Nationale* enchérissait encore sur les éloges formulées par ses confrères. Elle déclarait que le banquet du soir précédent constituait, en somme, envers le pionnier de la ligne d'autobus locale, une manifestation publique d'unanime reconnaissance, et que ce témoignage des habitants enfin réalisé était un devoir dont chacun s'était rendu compte dès l'origine du mouvement de propagande; et l'expression de ce sentiment général rendait la manifestation plus significative.

Le journal donnait, en tête de son article, le portrait de Lavaux-Sainte-Anne, un dessin à la plume qui, pour la cinquième ou sixième fois, reparaissait dans le même quotidien. Mais l'ex-sous-officier le regardait avec autant de plaisir que le matin déjà lointain où son ami Jacques Darmand, au temps de sa notoriété commençante, s'en était servi pour illustrer sa biographie sous la rubrique humoristique : *Le Bruxellois du Jour*. Le vieillard songeait que maintenant il était devenu presque le Bruxellois de tous les jours. . Et il se sentait extrêmement reconnaissant au reporter de *la Voix Nationale*, non pas uniquement de l'avoir élevé au rang d'un personnage, mais d'être la cause involontaire de l'amélioration considérable de sa situation matérielle.

En effet, jamais il n'avait eu tant de besogne, et il devait se lever avec le soleil pour rédiger les pétitions, les requêtes, les lettres, pour accomplir à la machine les copies nombreuses dont, de tous les coins de la ville et des faubourgs, on lui apportait les textes. Si cette accumulation de travail se maintenait, il se verrait bientôt contraint — et il considérait cette éventualité avec satisfaction — d'engager un employé, de prendre un secrétaire... Un secrétaire! Décidément, l'ambition de Lavaux ne connaissait plus de bornes... Déposant le journal sur la table, il tournait les yeux derrière lui et, fixant son monocle dans l'orbite, il se regardait au centre de la glace surmontant le dossier de bois lambrissant le mur et souriait, d'un air approbateur, à son image réfléchie et plus que jamais martiale en cet instant heureux.

Lavaux avait conscience que la presse était l'artisan principal de sa prospérité plus encore que de si notoriété. Comme il n'était pas ingrat, souvent la pensait aux moyens de prouver aux journaux combien il était touché de leur attitude sympathique à son égard. Pourquoi ne prierait-il pas leurs représentants à dîner? Il avait des économies et un billet de cent francs suffirait à les traiter un soir chez lui! L'après-midi même le baron alla consulter Darmand, qui trouva l'idée excellente. De commun accord ils arrêtèrent les termes de l'invitation et les plats du

menu de ce souper, auquel assistèrent, outre Darmand, les sept autres journalistes qui étaient venus pour leurs quotidiens au banquet du *Duc Jean*. La plupart avaient accepté autant par déférence envers ce brave homme plein d'attention pour la presse et si visiblement convaincu de l'utilité de son rôle, que par désir de connaître l'intérieur de ce laborieux, de ce pauvre, dont toute la ville louait le courage et l'honnête désintéressement.

Le repas, préparé par une cuisinière spécialement engagée à cet effet, et familièrement servi par la fille du cabaretier, fut vraiment délicieux; l'entrain qui régnait autour de la table ronde dressée dans le petit salon était si joyeux, si confiant, que ces huit publicistes et ce vieillard semblaient être d'anciens camarades qui s'estimaient et s'appréciaient de longue date. On arrosa les mets de quelques-unes des bouteilles de bordeaux dues à la largesse des marchands de vin de la rue de la Montagne et du Marché-au-Bois et, au dessert, on vida cinq bouteilles de champagne... Il était une heure du matin quand les reporters prirent congé de leur amphytrion, tout à fait charmés, tout à fait conquis par son humeur cordiale et non moins enchantés par les choses exquises qu'il leur avait fait manger et boire... Et ils comparaient cette généreuse façon de recevoir d'un modeste petit bourgeois à celle, fréquemment parcimonieuse, de certains riches avares et ostensibles, dont leur fonction les obligeait parfois à être les hôtes. Le dimanche suivant, dans ses mondanités, *L'Ecran*, l'organe attitré et officiel des théâtres, signalait le dîner offert par le baron et donnait la liste des convives.

Depuis ce jour, les relations de Jacques Darmand et de Lavaux-Sainte-Anne, s'étaient faites plus intimes. Non seulement ils se serraient la main lorsqu'ils se rencontraient en ville, mais il leur arrivait très fréquemment de prendre l'apéritif à la même table, aux terrasses du Café Sesino ou du Café des Boulevards. Ils ne se donnaient point rendez-vous, mais ce fut bientôt entre eux une convention tacite de se rendre là, entre 5 et 7 heures, sans qu'ils son-

geassent un seul instant, l'un ou l'autre, à se promettre d'y venir de façon régulière. Chaque fois, et cela arrivait en moyenne tous les deux ou trois jonrs, il semblait que ce fût le hasard qui avait uniquement déterminé leur rencontre; et, pourtant, ils étaient presque certains de se retrouver ensemble et souhaitaient même, au fond, de ne pas se manquer mutuellement. D'ailleurs, pour un reporter, le vieux garçon était un homme à cultiver. Si Jacques Darmand prenait plaisir au franc compagnonnage du gentilhomme, dont les anecdotes étaient aussi inépuisables que l'humour qu'il mettait à les conter, le journaliste qu'il était avait intérêt à joindre son vénérable camarade aussi souvent que possible : car il continuait à obtenir du baron des renseignements que ce dernier recueillait au parquet; de cette manière, sans se casser la tête, sans beaucoup se déranger, Darmand suivait les instructions criminelles les plus compliquées, les plus obscures, les plus laborieuses. Joseph Jamarre était pour lui, par l'intermédiaire de Lavaux, une source inépuisable de nouvelles, source d'autant plus abondante que le procureur ne cachait rien à son ami. *La Voix Nationale* s'enorgueillissait à juste droit de publier des primeures sur toutes les causes sensationnelles; son tirage ne cessait de croître dans des proportions qui avaient valu à Darmand l'estime grandissante de ses administrateurs, estime qui s'était récemment manifestée par l'octroi d'une augmentation de traitement. Au nom du journal, chaque quinzaine, Jacques Darmand adressait au baron, par la poste, une banknote de vingt francs, pliée dans un billet de théâtre.

Lorsque le journaliste, retenu loin du boulevard par des reportages absorbants ou des missions en province, avait été dans l'impossibilité de rencontrer son correspondant dans un de leurs cafés habituels, il s'arrangeait pour aller le surprendre très tôt, avant de commencer sa journée. Lavaux lui remettait alors les nouvelles qu'il avait récoltées à son intention. Lors d'une de ces visites matinales, Lavaux montra au reporter le dessin d'un drapeau que, en sa qua-

lité de président d'honneur, il allait offrir bientôt à la *Société des Intérêts locaux*. Pour réduire strictement le prix d'exécution de cet emblème, il s'abstint de le commander à un fabricant. En effet, une ouvrière brodeuse, sa journée finie, le soir, travaillait chez elle, depuis deux mois, à cette œuvre. Le baron, conseillé par le dessinateur à qui était dû le projet, avait lui-même acheté les soies, les laines, les fils d'or et d'argent. Un grand saint Michel d'or, en relief sur un écu aux couleurs nationales, occupait le milieu du champ. Sur le fond, mi-partie vert, mi-partie rouge, était écrit en lettres d'argent le titre du cercle. Une cordelière, terminée par des glands d'or, se nouait vers le bas, parmi les franges. Du satin blanc doublait l'étendard. On y lisait, en petits caractères noirs, cette ligne discrète : « Don du baron de Lavaux-Sainte-Anne, président d'honneur. »

Un groupe minuscule, représentant sainte Madeleine et saint Roch, les deux patrons du quartier, surmontait la hampe de chêne renforcée de bagues de cuivre. Le baron l'avait acheté chez un marchand de curiosités. Restauré et repeint à neuf, il faisait un effet magnifique. La dépense totale ne dépassa pas trois cent cinquante francs. Le donateur ne dut sacrifier qu'une seule de ses cinq actions que, par pudeur, il pria un agent de change d'un faubourg distant de négocier à la Bourse en son nom, car il lui semblait qu'en vendant ces titres, il était blâmable comme quelqu'un faisant argent des cadeaux offerts par des amis...

Le drapeau fut remis officiellement, un dimanche matin, au comité de la *Société des intérêts locaux*, réuni dans le salon du donateur, et auquel l'ancien sergent offrit une coupe de champagne. Des têtes réjouirent le quartier jusqu'au soir et les cabaretiers, les charcutiers et les pâtissiers firent des recettes considérables. Jusqu'à midi, la fanfare de *l'Echo de la Senne* parcourut les rues, s'arrêtant devant les estaminets pour donner des concerts qui attiraient la foule. Le drapeau fut conduit au *Duc Jean*, local du cercle, où le baron, en réponse aux remerciements qu'on lui adressait, prononça une de ses plus spiri-

tuelles harangues : Il engagea ses voisins à cimenter plus que jamais leur union morale et économique, grâce à laquelle ils pouraient, à brève échéance, à l'ombre des plis de ce drapeau tout neuf aux couleurs municipales, monter à la conquête de l'hôtel de ville et y installer sur quelques-uns des bancs de l'ancienne édilité les plus dignes d'entre eux...

Le soir, sur le kiosque démontable de la Grande Place, les musiciens donnèrent une audition, à la clarté des feux électriques qui répandaient une lumière blanche sur les façades des édifices gothiques, dont elle fouillait les reliefs en accusant leurs ombres profondes. Le populaire, dont les rangs serrés encerclaient le kiosque d'une mer houleuse, s'arrêtait devant les marches menant à la plate-forme, pour contempler le drapeau du baron ; le bedeau de la fanfare, à deux pas du chef gesticulant, en tournait la face vers les curieux admiratifs. A la terrasse de la Brasserie du Cygne, autour des tables de fer peint, Lavaux et les commissaires buvaient des verres de faro et fumaient à abondantes bouffées. Quand leur cigare était éteint, avant d'en allumer un autre, ils appelaient la marchande assise, contre le pilier de la première arcade de la Maison de l'Etoile, derrière son panier tout débordant de victuailles. Ils lui achetaient des œufs durs, des crabes, des crevettes et des saucissons de viande de cheval, qu'ils mangeaient sans parler, pour ne rien perdre des pots pourris ou des pas-redoublés dont les échos gaillards et métalliques leur emplissaient joyeusement les oreilles.

Parfois, le baron, rajustant son monocle, dévisageait une avenante grisette qui montait les degrés de pierre bleue menant à la salle du cabaret ; elle montrait au-dessus d'une jambe fine prise dans un bas ajouré, les volants coquets et froufroutants de ses jupes retroussées. Lorsque la suprême mesure du morceau avait retenti, tous déposaient leurs cigares sur le bord de la table maculée de bière, parmi les écales, les carapaces et les pelures. Serrant leurs cannes entre leurs genoux, ils applaudissaient avec énergie ; et le bruit des bravos partant des trottoirs de tous les établissements de la place antique, où l'or des façades

scintillait sur les pierres grises et sur les sculptures des frontons, formait comme une couronne d'échos enthousiastes autour du kiosque, où le chef de musique, le bâton à la main, du haut de son piédestal, une main sur le pupitre, saluait de la tête pour remercier la foule de sa sympathie.

Ce soir-là, Jacques Darmand ne quitta pas le baron; il s'était installé avec lui et ses amis à la terrasse du *Cygne* dès le crépuscule et, comme eux, par exception, avait beaucoup fumé, beaucoup bu et beaucoup grignoté, se poissant les mains à la décortication patiente des petites écrevisses de mer, s'empuantant les doigts au contact des saucisses outrageusement épicées. Le Bruxellois qu'il était et s'enorgueillissait d'être resté, goûtait un plaisir grisant à se trouver dans cette compagnie exubérante à laquelle les vieux édifices formaient un cadre si propice, un cadre où flottait vraiment une atmosphère extrêmement adéquate. Le journaliste aimait le peuple de sa cité, ce peuple d'où il était sorti et dont le sang coulait en lui; il aimait, par la puissance fondamentale d'affinités étroites, son langage fruste et coloré, dont la liberté parfois excessive ne fait qu'accuser sa franchise et son humour; il aimait ses gestes ronds, ses emballements vite adoucis et la candeur de ses apitoiements... Et le forum où il se trouvait est l'endroit de la cité où l'âme bruxelloise garde sa personnalité la plus éloquente. Dans ses cabarets toujours originaux, chaque soir encore on entend les innocents et bredouillants soliloques des ivrognes autochtones, musique inconnue des cafés modern-style des quartiers nouveaux.

Darmand appréciait le pittoresque contemporain et inédit de la place de la Bourse, se plaisait à suivre avec attention son mouvement fiévreux et à observer l'allure diverse et hétéroclite de sa foule d'hommes d'affaires et de désœuvrés. Mais par antithèse il lui opposait toujours le charme incomparable de la Grande Place, le cœur primitif de Bruxelles, celui qui battait depuis des siècles avec la même ardeur régulière, alors que la vie du quartier central était une vie dont le germe venait d'ailleurs, se paraît

d'exotisme. Et Darmand se félicitait de ne jamais avoir pénétré dans un café de la place de la Bourse, de ne jamais s'y être attardé un seul instant à ses terrasses, envahies par les bookmakers, les demi-mondaines et les rédacteurs de petites gazettes financières; il estimait que c'était là un coin de la ville dont la nouveauté et l'activité voulaient qu'on y passât à la hâte, confondu dans le hourvari de ses masses sans cesse renouvelées et pourtant sans cesse semblables.

Alors le reporter, traversant le boulevard Anspach, suivait le trottoir de la rue de la Bourse, s'engageait dans la rue au Beurre; à mesure que, dans l'échancrure aérienne des deux rangées de bicoques sur lesquelles veille la tour tronquée de l'église Saint-Nicolas, il voyait s'élargir la perspective du marché, il semblait moins dépaysé. Une fois qu'il avait, au coin de la voie étroite, découvert là-haut, dans le ciel, pivotant sur la pointe extrême de la flèche de l'hôtel de ville, le scintillant Saint-Michel d'or, il se retrouvait complètement lui-même et il s'imaginait volontiers que le patron de sa cité natale, oubliant le noir démon qu'il piétine depuis quatre siècles, étendait son épée vers son fils fidèle pour le protéger.

Jacques Darmand avait connu sur la Grande Place les impressions les plus opposées, mais également mémorables; sa profession de reporter l'y avait appelé fréquemment et chaque fois il y avait été témoin de spectacles aussi différents que prestigieux; la splendeur réjouissante où la mélancolie troublante lui en restaient presque totalement dans l'esprit, car les pressants articles qu'il écrivait en ces circonstances, articles destinés à des lecteurs surtout assoiffés de nouvelles rapides et tout à fait indifférents à des considérations sentimentales ou poétiques, laissaient à peine deviner toutes les émotions qu'il avait éprouvées en les rédigeant. Au début de l'automne, un des derniers jours de septembre, les anciens militaires se rassemblent sur la Grande Place, pour aller en pélerinage sur la place des Martyrs; les enfants des écoles se groupent, par classes, au pied de la Maison du Roi, et du haut du balcon du palais communal, — balcon où les crépines des draperies décrivent des festons bou-

geants, — leurs masses blanches, roses, noires, vues dans l'enveloppante lumière humide, donnent l'illusion de parterres de tulipes quand, à l'avril, on traverse en chemin de fer la campagne aux alentours d'Haerlem... Une sonnerie de clairons retentit; le bourgmestre et les échevins paraissent sous le porche gothique de l'hôtel de ville; ils sont en uniforme brodé d'argent et ils marchent fièrement en groupe, précédés de deux huissiers tête nue. Des carrosses passent devant eux et les magistrats ôtent leur bicorne par respect pour les vieux combattants de 1830 qui, assis sur les coussins, en blouse bleue, le bonnet d'astrakan penché sur l'oreille, esquissent un gauche salut militaire en mettant leur main sur le cœur, un peu au-dessus de la croix de fer rappelant leur bravoure patriotique. Les tambours battent aux champs, la *Brabançonne* retentit et les voitures s'engagent dans la rue de la Colline, tandis que les écoliers marquent le pas sur place.

Le 1er mai, dans un air tout parfumé par les effluves du printemps, le tableau est moins riant, moins sentimental et plus fougueux. Les ouvriers s'y concentrent pour aller célébrer en ville la pacifique fête du travail; un drapeau rouge les rallie et au bout de leurs cannes, les artisans ont lié un petit bouquet d'aubépines et de giroflées. Ils se rangent derrière une fanfare, qui exécute la *Marseillaise*.

En juin, le jeudi de la Fête-Dieu, des barrières encadrent la vaste place vide; sur les trottoirs, contre les édifices, les curieux se tassent et se pressent à s'évanouir... La procession des Saints Michel et Gudule débouche et longuement, comme un serpent aux chatoyantes couleurs, se déroule un cortège merveilleux où les groupes de fidèles et d'ecclésiastiques, de garçonnets et de fillettes, — taches noires et blanches, taches bleues et roses, — alternent avec des châsses, des reliquaires et des statues. Des grenadiers marchent de chaque côté des groupes et les fanfares des métiers catholiques paresseusement jouent des pas-redoublés. Voici le dais aux broderies d'or à longues franges. Le curé-doyen de la collégiale, drapé dans sa longue chape, serre contre sa poitrine un ostensoir

de vermeil tout nimbé de rayons scintillants. Les chanoines, autour de lui, marmottent des chants liturgiques. Au delà des barrières, la foule, en se bousculant, s'agenouille, tapageuse. Le vieux prêtre se dirige vers le reposoir édifié devant la Maison des Ducs, gravit lentement les degrés de bois et s'approche de l'autel où il accomplit son fervent office. Puis, vers le ciel tout bleu, où les pignons des édifices découpent un carré aux dentelures irrégulières, il élève la sainte hostie enfermée dans son vase de précieux métal. Il est midi. Le soleil concentre son éclat sur l'étoile sacrée brillant dans les mains du prêtre et qui restent tendues comme pour une éternelle offrande à cet astre qui réchauffe les cœurs et illumine le monde... Le silence est total : les drapeaux, immobiles, subjugués, dirait-on, eux aussi, pendent las à leurs hampes. Alors les clairons sonnent, les tambours battent aux champs ; les soldats présentent les armes et le peuple des croyants, le nez dans la poussière, se prosterne sur le pavé brûlant... Saint Michel, au sommet de son pinacle, salue de son épée fulgurante, mais il est le seul, avec l'officiant, à rester debout... Et le diable qu'il piétine semble tout à fait mort...

Le troisième dimanche de juillet, le matin de la fête nationale, toutes les sociétés d'agrément se réunissent sur le marché : les pêcheurs ont leur gaule sur l'épaule et leur panier sur le dos ; les arbalétriers et les tireurs à la perche portent leurs armes avec martialité ; les quillards et les joueurs de palets marchent derrière leur étendard de velours rouge. Tous chantent des airs populaires et supputent l'importance de la prime qu'ils toucheront tantôt et qu'ils convertiront en chopes de bière sur les champs d'exercice où ils vont se mesurer. Le drapeau de la cité, le drapeau national, à la tour Saint-Michel flottent et leurs claquements répondent aux claquements que font, en se déroulant sans cesse, les bannières de soie armoriée des gildes, fixées aux façades des maisons corporatives.

Pendant que ses camarades conversent autour de la table où les verres vides se multiplient, Jacques

Darmand ressavoure en pensée ces spectacles différents ; et il les voit dans sa mémoire selon la couleur des événements et selon la lumière des saisons ; et il s'étonne, une fois de plus, qu'aucun peintre de sa race n'ait fixé sur toile la splendeur diverse et émouvante de ce tableau familier et formidable, qui change à mesure que s'écoulent les heures du jour et de la nuit, et qui réfléchit dans ses éléments la joie ou la tristesse du ciel. Car les ors des sculptures monumentales conformeront leur éclat à la splendeur du soleil, et les façades règleront le sourire de leurs pierres d'après la transparence de l'azur... Et c'est une vraie synthèse de la franche et heureuse vie des champs et des bois quand, par un pur matin de printemps, montent, dans l'ambiance dominicale, la chanson des milliers d'oiseaux apportés par les marchands et le parfum des milliers de fleurs apportées par les marchandes. Alors les yeux se grisent autant que les oreilles et le cœur attendri se met à battre plus fort.

(*A suivre.*) SANDER PIERRON.

LES LIVRES BELGES

E. de MOREAU, S. J. : L'ABBAYE DE VILLERS EN BRABANT AUX XIIe ET XIIIe SIÈCLES (Un vol in-8o, Bruxelles, De Wit). — C'est une étude critique, méthodique et appuyée d'une foule de documents intéressants que le Père de Moreau offre au public nombreux qui aime à évoquer la vie merveilleuse des anciens âges.

Ressusciter dans ce monument des XIIe et XIIIe siècles les moines qui le virent se lever pierre à pierre, les entendre nous dire leur histoire, leur genre de vie, leurs aspirations religieuses, leur apostolat, leurs rapports avec le monde extérieur, leurs préoccupations intellectuelles, leurs travaux agricoles, leurs opérations financières, leurs pratiques de bienfaisance, telle est l'œuvre réalisée.

La connaissance détaillée des sources, leur emploi intelligent et fécond, donnent à ce livre une grande valeur scientifique.

Le chanoine Maere s'est chargé de compléter l'ouvrage par une notice archéologique sur les ruines merveilleuses de Villers que l'on se préoccupe de conserver à notre pays.

F. NEURAY : QUINZE JOURS EN EGYPTE (Un vol., Bruxelles, Vromant, éditeur). — M. Neuray a réuni dans ce petit volume, illustré des photographies de quelques monuments de l'ancienne Egypte, une série d'articles écrits au cours du voyage offert aux journalistes par les fondateurs de la nouvelle Héliopolis.

Voir l'Egypte en quinze jours, voilà qui est bien moderne, étant bien rapide. On ne peut donc demander à ce petit livre ce que l'auteur n'a pas eu la prétention d'y mettre.

Il est revenu de là bas avec quelques impressions nouvelles, quelques émotions neuves, qu'il prend plaisir à faire revivre. Les « Spectacles du Caire » sont pleins de couleur et de mouvement. Ses visions de « Thèbes » de « Louqsor » et de « Karnak » évoquent l'aspect colossal de l'art égyptien. Ses « timides réflexions d'un profane sur l'art égyptien » ne manquent ni de sel ni d'à-propos. Et, ce qui ne gâte rien, encore qu'écrits rapidement, ces articles ont du style et du pittoresque.

LOUISE ET LOUIS DELATTRE : LE PRINCE GRENOUILLE (Bruxelles, Association des écrivains belges, 1 vol., fr. 1,50). **LOUIS DELATTRE** : LE JEU DES PETITES GENS en 64 contes sots, illustrés par Lemmen (Liége, Aug. Bénard). — Deux livres de Delattre — des Delattre plutôt puisque le premier est aussi signé de Mme Louise Delattre — quel véritable régal! Je les ai là devant moi. Je les regarde longuement, avant de les ouvrir, comme pour aiguiser la jouissance que je vais éprouver à les lire. Je me décide enfin, je vais d'abord au « Prince Grenouille ».

Qu'est-ce au juste que ce « Prince Grenouille »? C'est un livre de contes, de beaux contes merveilleux où les grenouilles sont des princes et épousent des filles de roi.

C'est charmant. Et il y a bien d'autres histoires : « Les Douze fenêtres », « La Fiancée au vert tilleul », « L'Adroit chasseur », « La Petite fille aux deux yeux » et d'autres, et d'autres qui évoquent de prestigieuses princesses, de douces fiancées, de vilaines marâtres, des rois magnifiques et des châteaux enchantés.

Voilà bien de la joie pour les grands et pour les petits, puisque voilà du rêve, du mystère et de la chimère.

J'ai voulu l'expérimenter sur une petite fille de trois ans. J'ai pris le livre en main, la petite fille sur mes genoux et je lui ai raconté les beaux contes. Elle m'a écouté religieusement, elle m'a posé des questions inattendues auxquelles j'ai répondu et, de longs moments, elle restait rêveuse et silencieuse comme pour imprégner sa jeune âme de la poésie éclose au cœur des contes. Depuis lors, sa vie est un enchantement perpétuel. Quand elle me voit, elle dit : « Bonjour, roi. Moi je suis la fille du roi, tu vois. Et voilà le dragon », ajoute-t-elle, en montrant son chien. Ou encore : « Je suis la petite alouette qui tirelire. Toi tu es mon lion. »

Ainsi elle vit en imagination une vie singulièrement riche en émotions de toutes sortes. C'est en cela précisément que gît la valeur de ces contes. Ils donnent un aliment à ce besoin de rêve que nous possédons tous. Ils nous sortent des contingences coutumières de la vie. Pour eux, la petite fille dont je parle oublie ses poupées, et, quand elle les reprend, c'est pour leur assigner un rôle dans le drame que son esprit comprend et amplifie.

Aussi des livres comme « Le Prince Grenouille », de Louise et Louis Delattre sont des livres délicieux que devraient posséder toutes les bibliothèques enfantines.

« Le jeu des petites gens en 64 contes » se placera plus volontiers dans la bibliothèque des grands, de ceux qui aiment le bon gros rire, la bonne plaisanterie, l'histoire sans cul ni tête qui fait se gondoler les bedaines.

C'est une râtelée de « novelettes qui sont bien les plus folles, fantasques, éhontées et impossibles que jamais mauvaise plume ait craché sur du papier, contes sots, brides à veaux, pets de chats, noix grolières, pierres de cerises et sèches écaflotes ». Ainsi l'auteur les caractérise dans sa dédicace. Il ne se trompe qu'en un point. C'est quand il dit que ces contes sont crachés par une mauvaise plume. Excès de modestie ou si c'est que la dédicace elle-même est déjà un petit conte drôle ?

Voulez-vous un échantillon de la manière de Delattre, dans ce volume plein de rire ? Oyez :

C'est intitulé : « La tête coupée ».

« Un homme passant un jour par un bois, fut attendu par des voleurs qui, pour avoir son argent, lui coupèrent la tête ! Ou du moins, il s'en fallut de peu. Elle ne tenait plus que par un petit morceau de peau sur le côté, et il dut l'attacher avec une épingle pour l'empêcher de tomber. Pourtant, comme c'était l'hiver et qu'il gelait fort, le cou se reprit et ne saigna point.

» Leur mauvais coup fait, les brigands s'enfuirent. Le pauvre diable se releva et s'en revint à sa maison conter à sa femme, en pleurant, comment il avait été volé et maltraité. Et il s'assit sur une chaise devant le feu pour se rechauffer.

» Mais comme il voulait se moucher et serrait son nez dans un mouchoir, il arracha sa tête avec l'épingle et jeta le tout au feu. Et ainsi mourut le misérable sans s'en apercevoir, laissant une femme et quatre enfants. Ah ! quelle pitié ! Au diable les voleurs !

» Nous nous pensons jeunes et forts
» Et soudain tombons raides morts. »

Ainsi chaque petit conte extravagant amène une morale après soi. Et c'est bien la chose la plus hilarante que la manière bizarre, originale et savoureuse dont l'auteur arrange ses histoires pour arriver à cette morale.

L'artiste Lemmen a orné le volume de dessins amusants où, malgré la simplicité des moyens, il arrive à rendre parfaitement la plaisante drôlerie du livre.

ÉDOUARD NED.

René LYR : DANS LE SILENCE (une plaquette, Spineux, Bruxelles). — Un page chanta : Et ce furent de petites chansons douces et frêles comme les songes de sa Dame lointaine, vagues et fières comme son âme héroïque et menue, un peu folles parfois — ah, Bel Amour, pourquoi troublas-tu ce cœur et cette voix ! — mais toujours si jolies et si tendres, si fraîches et si émues, même quand elles se perdaient dans les étoiles, à la recherche de la note juste, que l'on regretta l'instant, où délaissant violes et rebecs, le petit page s'en fut, comme tout jeune homme moderne qui se respecte, par à travers les n'importe où d'une nouvelle fantaisie.

Car M. R. Lyr, qui est un charmant poète — depuis sa dernière œuvrette, il a singulièrement affirmé ses qualités — compromet encore trop souvent ses rares dons en de déraisonnables aventures. Et cela n'est point sans amoindrir la délicieuse impression que laissent certains poèmes de son recueil *Dans du silence*.

Paul PRIST : LA DOULEUR ET LA VIE (1 vol., Bruxelles, Flament). — Non content d'emprunter en le déformant le titre d'une des œuvres les plus glorieuses de Victor Hugo — *les quatre temps de l'esprit* sont-ils autre chose que le complaisant écho des *Quatre vents de l'esprit ?* — M. P. Prist s'inspire avec ferveur du maître romantique et son livre évoque, non sans bonheur quelquefois, l'époque fastueuse où les poètes embouchaient la trompette de fanfares aussi bien en l'honneur d'une vague maîtresse que pour commémorer les héros et les dieux.

A ce noble jeu certains trouvèrent la gloire. D'autres, et ce sont les plus nombreux, s'y brisèrent les ailes et tels joyeux chanteurs dont les pipeaux bénévoles vibraient allègrement, perdirent le souffle en tâchant d'animer de leur trop brève haleine l'âme rebelle des buccins sonores.

J'ignore jusqu'à quel point, M. Prist se revélerait expert joueur de flûte, mais je sais bien qu'il n'est point de taille à sonner du cor. Et cependant M. Prist s'obstine à sonner du cor. Il s'époumonne à vouloir arracher à l'instrument hostile des appels guerriers et des hymnes de victoire. Bien plus, il traque les lions et poursuit de ses flèches le vol majestueux des aigles : Hélas, les lions le raillent et ses flèches se perdent dans la nuit.

Consultons les titres de quelques poèmes. En voici de fort beaux et dignes de tenter un grand poète : Après *Les quatre temps de l'esprit*, M. Prist célèbre : *Vers les hauteurs*, *Au loin*,

là-bas, *L'ancêtre*, *Messaline*, *L'or*, *Semper cadem*, *La Vie*, *Fin de race*, *Prophétie*, *Désir de nuit*, *L'espoir impossible*, *L'utopie*, *L'impossible bonheur*, *L'éternelle douleur*.

En revanche en voilà d'autres, empruntés, dirait-on, au programme d'un meeting :

L'or corrupteur, *Panem et circenses*, *Les aristocraties*, *Le vieillard lubrique*.

Le choix d'un titre est la pierre de touche du vrai poète et je doute que Leconte de l'Isle à qui M. Prist emprunta mainte idée eût, malgré son pessimisme dédaigneux, manifesté son enthousiasme pour ce *Vieillard lubrique* et cet *Or corrupteur* dont M. Prist paraît s'enorgueillir. Mais soit qu'il intitule bien ou mal ses poèmes, M. Prist pèche inlassablement par excès d'ardeur. Il pose de troublants problèmes, bataille avec des idées profondes et hautaines mais ne réussit jamais à imposer leur réalisation plastique :

L'impure douleur est la reine du monde

grondait le poète de *Kaïn*.

Plus humain, M. Prist proclame la souveraineté de la douleur.

Vivre est une douleur corporelle et morale.

Et en cela il procède de Vigny et de Leopardi.

Malheureusement ce n'est pas en comparant l'homme à

Un bateau perdu sur les flots de la mer

Qui laisse à chaque écueil des morceaux de sa chair,
ou encore à

Un porc qui se vautre au milieu du fumier,

que M. Prist se rangera parmi les grands poètes du pessimisme. L'impure existence, dit-il encore

Est pareille à l'égoût
Où nos pensers de boue et d'horreur et de crime
Charrient en riant l'universel dégout.

Excusez du peu !

Du reste, le livre de M. Prist, abondant en pensées indignées, bouillonnant de noir lyrisme, paraît avoir été conçu et réalisé avec une hâte fébrile que trahissent certaines fautes de langue déconcertantes.

Seules les pourraient excuser ou une extrême jeunesse ou la correction insuffisante des épreuves.

Est-ce à dire que le livre soit dépourvu de tout mérite ?

Loin de moi cette pensée.

M. Prist possède un don inappréciable : Celui de l'ivresse poétique. Son lyrisme empanaché, aboutit quelquefois à une certaine grandeur.

Et l'on est en droit d'espérer que, dépouillé bientôt de ses vains oripeaux, ce lyrisme permettra au jeune écrivain de s'imposer par une œuvre sobre et virile.

J.-J. Van Dooren : L'EAU FRISSONNE (1 vol., Roubaix, Le Beffroi). — J'étais tout disposé, après la lecture des *Petites chansons d'automne* qui ouvrent ce volume, à saluer en M. Van Dooren un poète exquis.

Malheureusement ces petites chansons ne sont pas de M. Van Dooren : Elles sont de M. Paul Gérardy.

Voici deux poèmes de M. Gérardy :

Le lied que mon âme chantonne,
Mon lied peureux qui pleure un peu,
Est germanique et triste un peu.
Le lied que mon âme chantonne,

Oh! c'est un lied bien monotone
Pleurant toujours les mêmes pleurs,
Chantant toujours les mêmes fleurs,
Le lied que mon âme chantonne.

Le lied est vieux et monotone
Et long et long — et vain, hélas!
Et jamais il ne finira
Le lied que mon âme chantonne.

A la façon de Henri Heine
Je dis des chansons tristes et douces,
Je dis de méchantes chansons
A la façon de Henri Heine.

Ce sont des riens, mais qui font mal,
Mais qui m'ont mis le cœur en peine
Et m'ont fait trouver tout banal
A la façon de Henri Heine.

Par les chemins où je me traîne
Pour chasser les pleurs de mes yeux,
Très simplement, je chante un peu
A la façon de Henri Heine.

(Les Chansons naïves, 1892).

Voilà deux poèmes de M. Van Dooren :

Je fais mes vers selon les heures
Avec mon cœur heureux un peu
Ce sont des riens banals un peu
Qui font qu'on sourit ou qu'on pleure.

Si vous avez le cœur en peine,
Gardez-en vous votre douleur
Et laissez couler tous vos pleurs
Comme jadis fit Henri Heine.

Ce sont des vers en la mineur
Ou bien des notes au doux son
Mais ce sont toujours des chansons
Les vers que je fais selon l'heure.

C'est un poème qui demeure
Et vague et vain et las et long
Et jamais ils ne finiront
Les vers que je fais selon l'heure.

Et si vous rencontrez la haine
Par un soir noir, par un matin
Restez calme et n'en dites rien
Comme jadis fit Henri Heine.

Toutes vos plaintes seraient vaines
Et superflus tous vos sanglots
Oh! goûtez seul la joie des maux
Si vous avez le cœur en peine!...

Le procédé est d'une honnêteté littéraire relative.

Mais enfin, ces petites chansons ne sont pas tout le volume.

Il faut reconnaître qu'abandonné à lui-même, M. Van Dooren n'est plus du tout le poète charmant qu'annonçait M. Paul Gérardy.

Si quelquefois il a d'heureuses trouvailles comme *Le Matin mouillé* et *Lied*, s'il découvre de jolis vers comme ceux-ci :

Et les mirages d'or où le ciel semble choir
Nous berceront de leur dolente somnolence.

Mystère blanc sous la lune bohémienne

il commet sans broncher des horreurs comme ces vers :

Le rêve qui fuit
Plongeant les cœurs dans le schéol de l'épouvante.

et

Les légendes ainsi, lentement distillées
Clamèrent l'hossana bleu des traditions.

J'imagine que M. Gérardy s'accommoderait avec peine de ce caractère ordinaire Schéolhorrifique et de cet hosanna céruléen.

GEORGES MARLOW.

LES THÉATRES

Monnaie : Reprise des *Pêcheurs de Perles* (26 nov.), de *Salomé* (5 déc.) et de *Paillasse* (23 déc.).

Parc : *Rabagas*, com. en 4 actes de V. Sardou (14 déc.).
Qui perd gagne, com. en 4 actes de M. P. Veber, d'après le roman de M. A. Capus (26 déc.).

Galeries : *Patachon*, com. en 4 actes de MM. Hennequin et Duquesnel (4 déc.).

Alcazar : *L'Aînée*, com. en 4 actes de M. Jules Lemaître (30 nov.).
Compagnie Castellano (15 déc.).
Ein Walzertraum, opérette en 3 actes d'Oscar Strauss (17 déc.).

Molière : *Cousin-Cousine*, opérette en 3 actes de G. Serpette (12 nov.).
Boccace, opérette en 3 actes de Suppé (24 déc.).

Matinées : *Florian*, au Parc. Conférence de M. J.-J. Olivier (17 déc.).

Le Cid (1er déc.) et *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* aux Galeries (22 déc.).

Galatée et *Le Châlet* au Molière (10 déc.).

Conférence Imbart de la Tour (9 déc.) et Mlle Magdalena (16 déc.) à l'Alcazar.

* * *

Les Pêcheurs de Perles; Salomé; Paillasse. — Ce mois — et cette année — s'achèveront juste à l'heure où les mélomanes bruxellois acclameront — vraisemblablement — la première nouveauté que la Monnaie doit monter dans le cours de l'actuelle saison. En attendant qu'*Ariane et Barbe-Bleue* soit au point, nous avons été conviés à quelques reprises :

Les Pêcheurs de Perles, cette œuvre annonciatrice, dans les mélodies gracieuses surtout, dans les trouvailles de pittoresque orchestral de laquelle il est permis de pressentir l'art original et chatoyant de l'auteur de *Carmen*, ont été favorablement accueillis. M. Lestelly s'est taillé un beau et légitime succès dans le rôle de Zurga. M. Laffitte, le plus irrégulier des chan-

teurs, aussi sûr de sa voix aujourd'hui qu'il en fut peu maître hier, eut de bons moments dans les phrases jolies que Bizet prêta à Nadir; mais il en eut d'autres plutôt fâcheux. Mme de Tréville, toujours froide et un peu mièvre, égrena en se jouant des trilles déconcertants et des cascades de notes adorables.

Mlle Claire Friché pour le chant et Mlle Cerny pour la danse prirent possession du rôle de *Salomé*. La composition du personnage est digne d'une louange totale. Mlle Friché en comprend et en exprime de façon émouvante la complexe mentalité, horrible et pitoyable à la fois, cynique et ingénue. Le jeu, le masque ne cessent pas un instant de traduire les plus minimes phases du drame de passion et de vice qui se joue dans l'âme inquiétante de cette fillette autant perverse qu'inconsciente. La voix, puissante et sûre, est conduite avec une maîtrise absolue : tout au plus pourrait-on souhaiter plus de netteté, plus de clarté dans la prononciation.

La danse des Sept Voiles, ce moment du drame où l'émotion atteint à son apogée comme la beauté tumultueuse de la partition y touche aux sommets les plus rares, a été l'occasion d'un triomphe légitime pour la virtuosité impeccable comme pour l'intelligence et la séduction de Mlle J. Cerny.

Les interprètes de l'an dernier, à part M. Martinelli, un nouveau venu, très décoratif, avaient repris leurs rôles : M. Petit, impressionnant Iokonaan; Mme Laffite, Hérodias majestueuse, etc.

Il faut aussi donner une large part dans la victoire à l'orchestre que M. Sylvain Dupuis conduit avec fermeté, sans accrocs, dans les dédales de cette partition touffue et compliquée comme à plaisir.

Paillasse fut l'occasion d'un succès pour M. Saldou de qui la voix claire, puissante, étendue fait merveille dans des rôles où la modération, la demi-teinte, comme aussi l'attitude réservée ne sont point de mise. J'avais dit tout cela le soir où M. Saldou débuta dans *Werther*; ma prédiction se réalise chaque jour davantage. M. Bourbon fut rarement mieux en voix que lorsqu'il chanta le célèbre Prologue. Mais Mlle Olchansky, Nedda sans émotion, sans relief, ne fit passer la rampe à aucune des notes qu'elle parvint à faire sortir d'une bouche dont le mérite d'être adorablement jolie constitne, pour une cantatrice, un titre, hélas insuffisant, à notre louange.

***

Rabagas. — On a dit de cette pièce, qui fut, il y a un peu plus de trente ans, de brûlante actualité, qu'elle avait beaucoup vieilli. De combien d'entre les œuvres les plus acclamées d'aujourd'hui pourra-t-on, dans cinq ou six lustres, affirmer qu'elles ne sont pas irrémédiablement mortes? Mortes et enterrées. Au théâtre, vieillir c'est un sort déjà fort enviable...

C'est que *Rabagas,* au surplus, ne met pas seulement à la scène des événements et des mœurs politiques d'une époque déterminée, d'un moment même de l'histoire de la France; mais il fait vivre ces incidents par des personnages authentiques dont, quoi qu'on fasse, la vogue, la curiosité, l'intérêt surtout, sont aussi éphémères que le fut leur existence.

N'importe. L'art prestigieux, l'habileté sans rivale de Sardou, ont su donner à cette pièce mouvementée, curieuse, pittoresque, attachante assez de vie et de chaleur pour que nous trouvions encore du plaisir à l'entendre. Il y aura toujours, en effet, le type de Rabagas pour attacher notre curiosité, ce type du politicien de cabaret, avocat sans clientèle, mais pourvu d'entregent, riche de toupet à défaut de scrupules, plus fourni de blague que de convictions; il y aura Rabagas et ses acolytes pour assurer un succès de rire à ce qui provoqua naguère un scandale d'indignation.

La troupe du Parc a enlevé de façon très alerte cette comédie, tour à tour joyeuse et mordante, qui s'attarde par instants en des épisodes d'agréable sentimentalité.

Je rappellerai en deux mots l'intrigue : le prince de Monaco, fort aristocratiquement et aussi fort spirituellement dessiné par M. Chautard, vit en mauvaise intelligence avec ses sujets qu'excitent, au surplus, une bande d'anarchistes braillards, très plaisamment et finement silhouettés par MM. Carpentier, Verlez et Delaunay, et leur chef à tous : le fameux, l'acclamé, le bavard, l'impayable Rabagas. M. Gorby a peut-être trouvé son meilleur rôle dans ce personnage hâbleur et roublard de l'avocat chèvre-chouteux, qui se hisse au pouvoir en ménageant le prince et en flattant les révolutionnaires. Mrs Blounth, élégante Anglaise malicieuse, incarnée adroitement par Mlle Osborne, aide à concilier toutes les exigences et à émousser tous les angles, en usant d'une diplomatie toute féminine pour rapprocher Rabagas du Palais, tandis que, harcelé d'inquiétudes par tant d'événements dramatiques qui se précipitent, M. Scott, c'est-à-dire le chevalier Carle, fringant lieutenant de la Garde, a toutes les peines du monde à pouvoir couronner les

tendres feux dont brûle gentiment pour lui la petite princesse Gabrielle, aimable dans la grâce enjouée que lui prête Mme Suzanne Dauger.

***

Qui perd gagne. — Rarement auteur me parut, autant qu'ici M. P. Veber, avoir eu tort de transporter à la scène une histoire compliquée, délicate, qui a eu besoin du développement d'un roman pour être exposée autrefois avec quelque apparence de logique.

Ramenée aux quatre épisodes qui nous la présentent, l'intrigue manque d'enchaînement. Privés des soins attentifs qu'un commentaire et des préparations habiles prodiguèrent aux personnages de M. Capus, ceux de M. Veber deviennent inconsistants et choquants. Les uns sont aussi veules, ou aussi cyniques que les autres, évidemment. Mais l'indulgence que nous avons accordée aux premiers, nous la refusons aux seconds. Au point de vue moral, c'est tant mieux ; au point de vue dramatique, c'est tant pis.

Car, en somme, dépouillé de l'atmosphère dans laquelle nous l'a présenté le romancier, le milieu déplorable dans lequel vivent, se compromettent, se jalousent, s'aiment et se trompent les héros de *Qui perd gagne*, acquiert toute son authentique laideur. Au théâtre, ce monde interlope laisse voir ses tares et ses plaies, comme une femme laide à qui le fard est enlevé perd son masque menteur, comme un meuble caduc redevient une ruine dès que le mastic et le vernis qui le truquent sont grattés.

On me comprendra mieux, quand j'aurai rappelé de quoi il s'agit. Le tout-puissant Verugna, directeur redoutable, cynique et grossier de l'*Informé*, le journal lu par un million de lecteurs, s'est fait une cour lâche et servile d'un troupeau de journalistes, de coulissiers, de cocottes, de théâtreux, de courtiers, de gens influents et, en somme, de pleutres ou de fripouilles. M. Capus, lui, a croqué les types essentiels de ce monde douteux, il en a décrit les mœurs équivoques. Un autre en pouvait faire la satire âpre et fougueuse ; lui préféra en conter les traits piquants sur un ton de sceptique plus prêt à rire qu'à se lamenter, d'humoriste enclin à pardonner ou à feindre d'ignorer plutôt qu'à condamner.

Parmi les ambitieux satellites du grand homme, venu on ne sait d'où, mais parvenu au faîte de l'influence et de la richesse,

se trouve un brave garçon ni bête, ni malin, disposé à gagner sa vie sans être trop difficile sur le choix des moyens, tout prêt à épouser sa maîtresse, si cela doit lui assurer la paix d'une existence de coin du feu. Tout se passe, en effet, selon les vœux de ce René Farjolle et de l'Emma dont il fait sa femme légitime — en cachette bien entendu, car l'annonce de cette situation réglée, fermerait au couple les portes des salons de Vérugna où fréquentent les amis et les grues indispensables à cultiver.

Emma aime sincèrement Farjolle, mais elle le trompe avec son copain Vélard. Et lorsque Farjolle est arrêté sur la plainte d'un des clients de l'officine de Bourse qu'il vient de fonder, Emma écoute les propositions catégoriques de Vérugna... Elle ne succombe pas à la tentation, il est vrai, mais n'en obtient pas moins l'intervention de celui qui, d'un mot, — étrange et inquiétant pouvoir! — peut faire s'ouvrir au large les portes de la prison devant un financier cependant véreux...

Mais rien de tout cela n'alarme ni ne désole M. Capus. Et il n'a pas un mot de dégoût, pas un cri de colère. Il garde le sourire ; ses personnages le gardent encore plus que lui ; ses lecteurs ne le gardent déjà plus autant; les spectateurs de la pièce tirée de son roman ne le gardent plus du tout.

Ou, quand il leur arrive de rire, c'est d'un mot, d'une saillie, et l'on sait si l'auteur de *Qui perd gagne*, en est prodigue ; c'est surtout du talent spirituel, de la vivacité amusante, des mines si naturellement égayées, de la belle humeur si souple, si vivante, si « exacte » de Mme Réjane, venue jouer au Parc ces quatre actes qu'elle créa, l'hiver dernier, sur la scène de son théâtre, à Paris et que l'auteur a du reste remaniés notablement avant de les présenter aux Bruxellois.

Les partenaires que M. Reding a donnés à l'illustre comédienne, revue avec tant de sympathie à Bruxelles qu'elle visita peu depuis quelques années, se sont taillé d'honorables succès. M. Carpentier ne réalise peut-être pas extérieurement le Vérugna rêvé par M. Capus, qui lui donnait « un air distingué, petit, brun, l'œil ironique et des dents superbes » et le faisait « élégant de costume », mais il lui prête une allure grossière et des façons brutales en même temps qu'enjouées, qui sont très défendables. M. Cahuzac est, de même, un peu jeunet physiquement pour faire Vélard, mais il rachète ce... défaut (que tant lui envieraient!) par de l'aisance et de l'entrain, tandis que M. Barré, toujours amusant et consciencieux, dessine adroitement un Farjolle pittoresque.

La pièce, qui comporte plus de vingt rôles, tous très bien tenus, a été montée avec luxe dans quatre décors du meilleur effet.

***

Patachon. — MM. Hennequin et Duquesnel ont traité en comédie joyeuse exactement le même sujet que celui que les auteurs de *Son Père* ont traité en comédie douloureuse.

Un ménage désuni. Une fille qui vit avec la mère. Elle vient passer quelque temps auprès de son père. Celui-ci mène une vie autrement agréable que celle à laquelle est contrainte, chez elle, la fillette. Un beau jeune homme. Attraction réciproque. La jeune fille oublie le fiancé sans éclat que sa mère lui destine. Mariage des tourtereaux et replâtrage du ménage des parents. Ils auront beaucoup d'enfants, — le jeune couple tout au moins.

Eh! bien, poussez tous ces caractères à l'extrême limite du pittoresque amusant. Faites du père un joyeux viveur insouciant que ses amis et amies de fête ont baptisé Patachon. Faites de sa femme une austère bigote de province qu'un entourage papelard et ridicule circonvient sous le couvert de la dévotion et des bonnes œuvres. Et voilà le vaudeville.

L'une et l'autre moûture d'un même thème ont, croyez-m'en, un égal intérêt et conservent leur mérite propre. Le tout n'est pas de découvrir un sujet, de choisir une intrigue; l'essentiel est de charpenter cette donnée, de l'entourer d'accessoires ingénieux, de dessiner des types ou des caractères à la fois originaux et fidèles.

MM. Hennequin et Duquesnel y ont réussi, dans leur domaine, aussi habilement que MM. Guinon et Bouchinet dans le leur.

Et puis, le mérite d'une interprétation exceptionnelle et d'une mise en scène remarquablement soignée assure un succès qui, sans ces appoints, pourrait hésiter à se manifester.

Est-il possible de ne pas applaudir M. Noblet, le plus naturel, le plus souple, le plus spirituellement amusant des comédiens? Est-il possible de ne pas applaudir la grâce mutine de Mlle Delmar, l'élégante aisance de M. Laurent, les désopilantes trouvailles de gestes, de physionomies, d'intonations de M. Gildès, inimitable en sournois jésuite de robe courte? Mme Fériel, demeurée grande dame trop coquette et jolie, ne justifie pas assez l'abandon auquel la condamne son patachon de mari. Mais

Mlle Destrelle explique comment les Parisiennes sont capables de le retenir loin de l'austère château tourangeau.

* * *

L'Aînée. — Si nous en étions encore à la mode des sous-titres, M. Jules Lemaître aurait pu appeler sa pièce : *L'Aînée* ou *De l'art, pour un pasteur, de marier ses six filles*. Car, il en a six, le pauvre pasteur Peterman (ah! qu'ils eurent tort ceux qui n'allèrent pas voir M. Cueille en barbe blanche), il en a six et elles ne sont guère commodes à caser : ou trop délurées ou trop austères. Elles n'ont pas le sens de la mesure, ces demoiselles Petermann.

Lia, — c'est l'*aînée*, c'est-à-dire Mlle Anne Ratcliff, de qui Bruxelles eut plaisir à aller applaudir le talent fait d'une émotion sincère et d'un charme dont tous nous avions gardé le meilleur souvenir depuis les soirs où ils triomphèrent, au Molière, dans quelques-uns des chefs d'œuvre contemporains, — Lia s'est éprise du jeune pasteur Mikils, joué avec une habile séduction par M. Laurel, tandis que sa sœur Norah lui coupe, comme on dit vulgairement, l'herbe sous le pied. C'est Mlle Becker, transfuge du Vaudeville, qui dota Norah de son exubérance et de son défaut de prononciation, tandis que les autres acteurs habituels de la maison firent valoir cette comédie, en somme assez inconsistante, et qui ne suffirait pas à établir la notoriété de son auteur s'il n'avait à son actif *La Massière*, *L'Age difficile* et surtout ce *Pardon* que je tiens pour une des choses les plus sobrement admirables que le théâtre de ces quinze dernières années nous ait données.

* * *

L'opéra italien; l'opérette viennoise. — Préludant à ce qui sera le « genre » auquel ils reviendront aussitôt que les engagements pris le leur permettront, MM. Théo et Paulet, bien avisés, et surtout bien décidés à ne rien négliger pour rendre à un théâtre célèbre dans les fastes joyeux de Bruxelles la vogue qui, seule, peut être la sienne, ont réinstallé les flons-flons, les refrains, la mélodie et les couplets rue d'Arenberg.

La Compagnie Castellano qui s'est établie à demeure à Gand mais excursionne dans tout le pays a joué... comme jouent de quelconques comédiens en voyage, la *Somnambule* et le *Barbier de Séville*. Une chanteuse, Mlle Galvani, seule, est à sortir du

rang. Encore ne faut-il pas lui faire le mauvais tour de l'assassiner d'épithètes pharamineuses et de la comparer à La Patti !

Beaucoup plus originales, et d'un niveau artistique autrement supérieur furent les représentations de *Ein Walzertraum* (Un Rêve de Valse). Ces trois actes endiablés, qu'une musique de charme et de verve intarissables enlève avec une profusion mélodique et une aisance qui ne cessent pas d'être élégantes et spirituelles, offrent un savoureux mélange de sentimentalité, d'ironie, de bouffonnerie et de belle humeur. La troupe de M. Miksa Preger qui promène dans nos régions cette œuvrette tant de fois centenaire en pays germaniques, possède d'excellents éléments.

* * *

Cousin-Cousine; Boccace. — Que peut bien faire à M. Munié que l'opérette se meurre, puisque les gros succès d'autrefois redeviennent de gros succès chaque fois qu'il les remet à la scène ?

Vous souvient-il des beaux soirs des Galeries, il y a quinze ans au moins déjà, où la belle Aciana et le désopilant Lespinasse devaient reprendre trois et quatre fois chaque soir les airs fameux que tout Bruxelles chanta durant l'hiver entier et que les auteurs de Revues mirent en coupe réglée ?

Mlle Delormes et M. George ont refait un sort heureux à cette musique où Serpette prodigua l'abondance pimpante de son inspiration et à cette intrigue folle où MM. Ordonneau et Kéroul accumulèrent les quiproquos et les inventions joyeuses.

En pleine carrière brillante *Cousin-Cousine* céda l'affiche à *Boccace*. La grâce plus affinée, l'art plus savant déjà et aussi l'émotion par instants délicate du frais opéra-comique de Suppé ne furent pas moins goûtés que l'entrain jovial du notaire Tapenotte et de son hilarant orphéon.

* * *

Matinées Littéraires du Parc. — En présentant Florian, M. J.-J. Olivier, fit brièvement mais avec une habile sagacité, l'histoire littéraire de tout le XVIIIe siècle. Son petit cours fut exact, intéressant, complet, sans pédantisme ni longueurs.

Florian eut une existence fertile en événements : les anecdotes abondèrent dans la bouche de M. Olivier qui les dit de façon agréable. Les œuvres du célèbre fabuliste ont un charme suranné : M. Olivier nous les commenta en termes adroits.

Puis la troupe du Parc joua — et ce fut ravissant d'archaïsme à la fois sensible, ingénu, railleur, ému, honnête et galant — trois saynètes où nous voyons Arlequin, le sacripant de la comédie italienne, tenu pour le modèle touchant des amoureux sincères, le plus édifiant des époux et enfin le père le plus attendrissant.

Mlle Terka Lyon, très gracieuse, M. Cahuzac en Arlequin jeune, plein d'entrain, M. Carpentier en Arlequin vieux, plein de bonhomie, M. Barré en Scapin facétieux, M. Scott, Mlles de Bedts, Valmy, Lovely jouèrent ce « cycle » des *Deux Billets*, du *Bon Ménage* et du *Bon Père* avec une vive légèreté qui en fit ressortir la discrète et délicieuse naïveté.

* * *

Matinées classiques des Galeries. — *Le Cid* reparut au programme des Matinées de cette saison avec à peu près la même distribution que celle qui fit acclamer le chef-d'œuvre valeureux le jour de l'inauguration des brillantes après-midi classiques organisées par M. Fonson. Comme Mlle Roch et M. Albert Lambert fils figuraient en tête de cette distribution, il est superflu de dire quel succès, signifié par cinq ou six rappels après chaque acte, accueillit Corneille et ses interprètes.

Marivaux et les siens en connurent, du reste, un égal trois semaines plus tard. Il est merveilleux de constater combien tout ce théâtre a gardé de fraîcheur et de prestige. Ici, cependant, ce n'est pas l'émouvante alternative d'un conflit passionnel qui nous empoigne ; ce n'est pas l'héroïque beauté d'un geste, d'un mot, d'un sacrifice qui nous éblouit ; ce n'est pas non plus l'authenticité de la peinture fouillée d'un caractère qui nous attache, ni la fidélité descriptive d'un tableau de mœurs qui nous intéresse. L'art de Marivaux est tout en subtilité de mots, en délicates touches de langage, en fines ciselures dont un minime incident sentimental est le prétexte. Nul amour profond ne sépare ou ne réunit impérieusement les héros; mais des chicanes, des hésitations, des querelles menues les éloignent, les rapprochent, les enchantent, les attristent, et pour un seul moment. Si Corneille forge, si Racine cisèle, si Molière dessine, si Beaumarchais grave, on peut dire que Marivaux brode.

Il faut de parfaits acteurs habiles à tout indiquer sans appuyer sur rien pour dégager tous les effets et donner à chaque parole, à chaque intention sa valeur indispensable, dans des comédies

comme celle du *Jeu de l'Amour et du Hasard*. MM. Dessonnes, Grandval, Garay, Darras, Mlles Robinne et Clary qui sont venus nous la jouer y ont apporté de l'esprit, de la jeunesse et de la bonne humeur.

* * *

Matinées d'opéra-comique au Molière. — *Galathée* et *Le Châlet* ont été au programme des séries de ce mois. Moins oubliées que d'autres, ces deux œuvrettes ont conservé de l'agrément. Si le livret est fort naïf sur lequel Adam composa des « airs » de bravoure ou de tendresse non dépourvus de pittoresque, celui dont Massé prit prétexte pour écrire une partition curieusement faite de parodie, de sentimentalité, de gaîté et de révasserie musicales, ne vise guère non plus aux complications d'intrigues ni aux minuties psychologiques.

Ces résurrections, entourées de soins attentifs et confiées à une vaillante petite troupe homogène dans laquelle se signalent surtout M. Tarquini d'Or et Mlle Novello, méritent une attention sympathique.

* * *

Matinées mondaines de l'Alcazar. — Nous avons tous admiré le chanteur que fut M. Imbart de la Tour; peu d'entre nous le soupçonnaient le conférencier disert, élégant, érudit et captivant qu'il s'est révélé l'autre jour devant un auditoire malheureusement fort clairsemé. Il a parlé de façon très attachante du Théâtre, des artistes, de la mise en scène et ce fut une curieuse leçon de choses excellemment documentée et qu'illustraient des reproductions de décors fameux du passé et un défilé de portraits originaux.

Le clou de la Matinée suivante devait être la présence de Miss Arthémise Colonna, danseuse « aux pieds nus ». Un accident l'empêcha de paraître en scène. Mlle Magdalena lui fut substituée. Cette jeune et jolie personne grassouillette mime, avec une exagération de toutes les indications du geste et de la physionomie, des morceaux de chant, de violoncelle, de piano, ou des monologues de genres variés, des valses, des sérénades et des marches funèbres, joués ou récités à la cantonnade. Il y a évidemment dans cette abondance et surtout cette variété des choses intéressantes, voire des notations très artistiques, mais un goût attentif et difficile devrait fixer le choix de ce qui est bon au milieu de tout ce qui n'est que médiocre ou pire.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

La Société royale belge des Aquarellistes. — Au Cercle artistique : MM. Degouve de Nuncques, Jacquet et Franck. — A la Salle Boute : M. Carl Werlemann.

La *Société royale belge des Aquarellistes* ouvrait, cette année, son quarante-neuvième salon. C'est un beau chiffre de maturité et de persévérance ; le signe chez les artistes qui ont successivement appartenu à cette société de rares qualités d'union et de mutuelle tolérance.

Car les cercles d'art atteignent rarement une longévité aussi considérable. Généralement, c'est la jeunesse et l'enthousiasme qui président à leur naissance comme à celle des nouvelles revues littéraires. On part ensemble, du même pas ardent, animés d'une fièvre unanime, unis par une apparente communauté d'idées et de volontés... Puis, le temps agit ; on marche longtemps côte à côte, étonnés, parfois, de se découvrir si différents ou, même, si contraires ; la petite troupe diminue, cependant, se disperse peu à peu et d'autant plus rapidement qu'elle compte de personnalités originales. Et dix années ne se sont pas écoulées que, chacun étant venu à la plénitude de sa pensée et de son art, — ou de sa nullité, — il ne reste plus du groupement primitif que le souvenir.

Phénomène nécessaire au sujet duquel il serait absurde de concevoir quelque regret. En effet, s'il est bon à l'artiste débutant de s'affilier, selon ses affinités esthétiques, à quelque société ou à quelque cercle, pour y connaître les solidarités, les émulations et les encouragements d'un milieu sympathique, il lui est encore meilleur, plus tard, d'en sortir, de soustraire son individualité aux influences d'une ambiance où, nécessairement, une sorte de tradition tend à se former et, quelquefois, à s'imposer. La jeunesse est révolutionnaire et plus pressée, souvent, de démolir pour se donner de l'espace que de construire. Ou, du moins, si elle édifie, c'est hâtivement et l'épée à la main. A cette heure-là, qui est celle du combat, il est utile d'être à plusieurs ; à celle du travail, qui vient ensuite, il est préférable d'être seul...

Mais les motifs de scission qui entraînent ces dissolutions fatales n'ont pas existé pour les *Aquarellistes*. La nature, l'objet habituel et les limites de leur art charmant font que les adeptes de celui-ci se préoccupent médiocrement des querelles et des théories esthétiques. Le véritable aquarelliste, le pur, — il existe! — doit avoir l'âme claire et légère et l'esprit avenant; il s'en va, en fumant, par les campagnes, sous bois, sur les rives du fleuve ou le long de la côte, dans les villages, inquiet seulement de découvrir le site susceptible de venir en bonne page. Le mépris de Michel-Ange pour les paysagistes ne le préoccupe guère. Son œuvre n'ambitionne point de prouver quelque chose, sinon que l'auteur a l'œil délicat, le pinceau vif, le sentiment juste et sain... De l'eau, de la couleur, de la sensibilité ou de l'émotion : c'est tout — c'est beaucoup, c'est plus, en tout cas, que nous ne sommes autorisés à espérer de nombre des artistes altiers dont les conceptions, étiquetées de titres ostentatoires, ne sauraient s'accommoder que de toiles ou de murailles démesurées?

Ce n'est pas à dire, du reste, que l'aquarelle, retranchée qu'elle est dans un domaine plus paisible, difficilement accessible à l'esprit de discussion et de système, soit restée totalement en dehors de l'évolution artistique générale. Il s'en faut. Et, à ce point de vue, il serait à souhaiter, si le projet n'en est pas déjà formé, que la *Société des Aquarellistes* organisât, pour célébrer le cinquantenaire de sa fondation, une exposition rétrospective sur l'attrait et l'intérêt de laquelle il est superflu d'insister.

Sous l'impulsion des tendances réalistes et, par conséquent, individualistes, qui n'ont cessé de s'exercer depuis une trentaine d'années, les aquarellistes se sont affranchis, eux aussi, des préjugés ou, si l'on préfère, des principes académiques qui continuaient encore à conserver quelque empire. Et ils devaient se sentir d'autant plus enclins à délaisser les contraintes surannées que les facultés et les procédés de leur art s'adaptaient davantage à l'observation directe et au respect de la réalité. De même que l'enduit de la fresque, le papier de l'aquarelle ne supporte ni tâtonnements, ni repentirs. Ainsi, l'art de l'aquarelliste est un art moins de composition et d'élaboration que d'impromptu, de vision décidée et alerte, rapidement saisie et rapidement fixée; un art auquel sa technique — un peu frelatée, à présent, chez certains — et la fragilité de sa matière interdisent le « cuisinage » si aisé dans la peinture à l'huile. Mieux que celle-ci, qui est plus lente et plus compliquée, la peinture

à l'eau s'assouplit à la traduction instantanée et sincère d'aspects fugitifs et de nuances passagères du paysage. Car ce paysage étant en transformation continuelle, le peintre — à moins qu'à l'imitation de Monet, il ne change de toile selon l'heure et la lumière — ne peut guère nous en donner d'image qui ne soit faite à moitié de mémoire ou de fantaisie.

Il ne semble pas, par exemple, que la peinture soit capable de rendre avec autant de bonheur la sensation fine et pénétrante, cueillie, comme une fleur éphémère, par MM. Claus, Uytterschaut et Delaunois, et fixée par eux en certaines de leurs aquarelles figurant à ce Salon : *Impressions d'automne, Soir*, la *Lys;* les *Quatre saisons; Emotions de la nature : Au printemps* et *A l'automne*. Physionomies de l'atmosphère, du jour ou de la saison, phases momentanées qui paraissent avoir été surprises et notées par un art subtil dans l'instant même de leur métamorphose.

Il faut signaler, en outre, dans l'envoi de M. Alfred Delaunois, une série de *Portraits psychologiques* et un petit cadre : l'*Ame d'une porte et d'une fenêtre*, où l'excellent artiste témoigne, une fois de plus, de sa perspicacité du caractère des êtres et des choses; dans celui de M. Uytterschaut, un coin de village tout baigné de paix, entre la montagne et l'eau : *A Nessonvaux*. Impression de coloriste sensitif qu'il aurait été curieux de rapprocher des impressions, d'une précision aiguë et un peu sèche, recueillies en pays wallon également par M. Auguste Donnay. Pour les têtes promptes à la généralisation, cette comparaison aurait pu fournir matière à une dissertation abondante sur le tempérament et les propensions artistiques des deux races.

M. Cassiers reste fidèle aux sujets dont il s'est fait une attrayante spécialité : son pinceau brillant nous rend aimables et intimes les vieilles maisons de *Toits rouges* et l'*Hiver* qui met les illuminations de la neige sur un village endormi au bord de son canal. Mme Gilsoul a des fleurs — *Fleurs d'automne*, les *Roses du presbytère* — somptueuses, mais un peu froides; M. Hagemans quelques pages automnales d'un faire savoureux : *A la chute des feuilles, Un abreuvoir sous bois, Au bord de l'étang*. M. Théodore Hannon, qui rit dans la *Dernière pose*, un lapin écorché, rêve et sent en artiste délicat dans l'*Allée des bouleaux*, dans le *Verger* et, surtout, dans son beau *Crépuscule*, avec ses grands arbres lumineux et sombres au milieu de l'éclat du jour déclinant.

M. Amédée Lynen, lui, est d'humeur plus joviale que rêveuse. C'est l'évocateur de ce bon vieux temps qui, peut-être, n'a jamais existé ou qui, plutôt, a toujours existé — dans le passé. Il aime les anciennes coutumes, patriarcales et truculentes, le pittoresque familier qui, de plus en plus, s'en va et qu'il retient de toutes ses forces. Et il est, en même temps, comme en font foi ses aquarelles : *Mauvais ménage*, *Allez-vous-en, fainéant!* le *Traquenard*, etc., un observateur plein de bonhomie et de causticité.

M. Frans Van Leemputten exposait, outre deux paysages, une intéressante *Procession aux chandelles, à Montaigu ;* M. Baseleer, le *Départ d'une course de barques à voiles, à Anvers,* et d'intenses vues de *Malte*, *Beyrouth* et *Alexandrie ;* M. Bauer, de suggestives visions du *Sphynx* et d'*Un temple à Delhi ;* M. Dierckx, des intérieurs d'une bonne observation. Les sites de brume et de pluie de M. Hermanus et les puissants paysages marins de M. Marcette requéraient, comme toujours, l'attention. Et il faut citer encore la *Rue à Amiens*, de M. Pecquereau ; les fleurs de MM. Pinot et Roelofs, les paysages de MM. Van Seben, Titz et Thémon; les plages estivales de M. Hoeterikx.

MM. Jacob Smits et Georges Lemmen attestaient de leur originalité connue, l'un dans trois *Portraits* pénétrants; le second, en une série d'études, notamment des figures d'enfants d'une grâce et d'une expression accomplies.

Parmi les œuvres étrangères, nous retiendrons le *Pardon en Bretagne*, de M. Bartlett; les villages par la neige et par le dégel, de M. Giese, et, pour passer du Nord au Midi, les impressions vénitiennes de Mme Montalba.

Nous avons été tentés plusieurs fois, au cours de cet article, de parler de l'envoi de M. Xavier Mellery, mais sans que jamais le moment nous ait paru opportun. Cet artiste nous semble, en effet, en marge de tout avec ses allégories : *L'art et son idéalité, la nature et le travail* ou *le Bruxellois aime la charité*, *le papillon*, *l'accord* (?), dont les lourdes figures profilent gauchement leurs formes sur des fonds d'or... Nous avons souvenance d'un autre Mellery, prestigieux évocateur de l'intimité mystérieuse des choses, et dont l'on ne retrouve guère trace dans les images décoratives aux significations à la fois pompeuses et puériles qu'il nous montre aujourd'hui.

***

« Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux. » Ainsi, dit Pascal, et, au point de vue où il se plaçait, il n'y avait point de fictions, ni même de réalités positives, qui ne dussent lui paraître de pures vanités. Tout en consentant qu'il avait raison et que l'art et la vie sont également vanité, peut-être pourrions-nous observer que celui-là a cependant supériorité sur celle-ci, en ce sens qu'il est désintéressé et ambitieux, surtout, de chimère. A un autre égard, on aurait pu objecter à l'auteur des *Pensées* que l'attrait d'une peinture réside moins dans la « ressemblance des choses » qu'elle contient que dans la personnalité du peintre, dans ce que ce dernier a mélangé inconsciemment de lui-même à ces choses en les représentant.

On n'errerait pas en disant, principalement lorsqu'il s'agit du paysage, que tout l'art est là. Et il y est bien plus à présent que jadis, qu'à l'époque où des règles de composition, de symétrie, de convenance s'imposaient à l'artiste. Ces règles, les grands les enfreignaient, mais elles soutenaient l'infirmité des médiocres, elles leur étaient un secours, de la même façon que la métrique et la rime à la pensée indigente du mauvais poète. Maintenant que notre désir de vérité et de réalité a emporté les vieilles lois esthétiques, la Nature, sous tous ses aspects, est devenue un champ banal où chacun peut prendre selon son plaisir ou selon ses forces. Elle se prête, égale, indifférente, à tout le monde. Comme la terre glaise, elle est malléable, docile à la main qui la travaille, que ce soit celle du sculpteur ou celle du potier, pour donner forme à un dieu ou à une cuvette!... C'est la page blanche où les uns inscrivent leur originalité; les autres, en plus grand nombre, leur insignifiance. Et les insignifiants sont quelquefois les plus habiles!...

Dans la foule des paysages de tout genre, qui forme l'élément principal de la majeure partie de nos expositions, il y en a quantité qui témoignent d'une vision exacte et exercée, de bonnes qualités d'exécution, d'un ensemble de mérites matériels appréciables... A peine s'y arrête-t on, pourtant. Ils sont, sans doute, irréprochables, mais ils n'ont rien à nous dire. Le peintre a mis dans son œuvre tout son savoir-faire, toute sa virtuosité, mais rien qui ne soit qu'à lui-même, rien qui décèle une sensibilité personnelle, unique, reconnaissable. Ses facultés professionnelles sont visibles, évidentes, mais point son tempérament qui, étant quelconque, ne saurait prendre relief et apparence.

Ces observations ne sont pas nouvelles et elles ont même

entraîné certains de nos confrères, qui en avaient été frappés également, à regretter la séduction que semble exercer le paysage sur la plupart de nos peintres : mais, au fond, ce n'était pas le paysage qu'il aurait fallu condamner, c'était ceux qui s'y adonnent sans posséder la puissance artistique propre à leur permettre de briller dans un genre où tout est de l'artiste, précisément parce que tout y est de la Nature.

Ces réflexions, nous les faisions après avoir visité la remarquable exposition de M. William Degouve de Nuncques, au *Cercle artistique ;* exposition qui aura été vraiment révélatrice, même pour les admirateurs de ce délicat et probe artiste. Non pas que celui-ci s'y soit découvert à eux sous un jour inattendu, en désaccord avec les tendances dès longtemps manifestées dans les œuvres qu'il avait produites jusqu'ici. Mais il ne lui avait été donné, en ces dernières années, de se soumettre à l'appréciation publique qu'en des expositions, comme les *Triennales*, où, fatalement, ses ouvrages, en nombre limité et confondus dans la masse, ne pouvaient espérer l'attention qui leur est due. Ce sont des œuvres qui font recueillement et non fracas dans la pensée, et destinées comme telles à passer inaperçues dans les lieux où l'art est encombrement et cohue.

L'art de M. Degouve est fait, dans la forme, d'une vision sommaire, largement synthétique, qui ne retient des choses que les tons et les lignes susceptibles d'en fixer l'aspect le plus caractéristique ; dans la pensée, de méditation songeuse, d'aspirations vers un certain idéal de simplicité significative qui s'est cherché, parfois, et exprimé avec bonheur en associant subtilement la réalité à on ne sait quelles suggestions de conte ou de légende : Ainsi, au *Cercle*, deux cadres, entre autres : Un *Jardin* étroit, symétrique, avec un parterre planté de tulipes, des plates-bandes ourlées de buis, deux ifs et des espaliers, qui était comme une image monastique de paix, d'ordre et de prière. Les *Bouleaux :* Un bois de bouleaux nus, dépouillés, au milieu duquel on voyait, voguant dans un bassin circulaire, un cygne qui semblait le prisonnier enchanté de l'hiver et de la solitude. Des impressions analogues, mais plus précisées, plus localisées, si l'on peut dire, émanent des esquisses où l'artiste a tenté de réincarner avec une grâce naïve et émouvante l'*Adoration des Mages, l'Adoration des bergers* ou *Saint-Nicolas,* cheminant au pas menu de son petit âne, très humble et très doux, ainsi qu'il convient à un grand saint qui a l'âme d'un petit enfant.

Un paysage, pour un artiste tel que M. Degouve, est un visage dont tous les traits expriment; une physionomie que l'habitude lui a rendue, peu à peu, intime et familière et qui, au gré souvent de sa propre humeur, tantôt lui parle et lui sourit, tant lui apparaît inanimée et muette. Le peintre est venu s'asseoir devant lui fréquemment pour l'interroger, pour surprendre la secrète harmonie qui est en lui et qui ne se dévoile qu'à des yeux sympathiques. Tout lui en est connu, le petit clocher, les maisonnettes rustiques éparses à l'abri de la colline qu'une route grimpante traverse, la rangée de tremblants peupliers qui longe le ruisseau, les bois qui font, selon le temps et la saison, bordure éclatante ou indistincte à l'horizon. Il l'a vu en janvier, baigné d'air glacé, avec ses arbres aux branches tordues et ses terrains arides, se dessinant sèchement, arêtes aiguës et linéaments noirs, sous le ciel livide de neige; il l'a revu au printemps, dans la luxuriance de l'été, en automne, figure d'espoir, d'épanouissement ou de déclin... Sa pensée, son rêve, tout ce qui, imprécis et magnifique, se crée et se décompose sans cesse dans une tête d'artiste, ont évolué avec le paysage et mélangé quelque chose d'eux aux apparences que celui-ci a successivement revêtues.

De telle sorte que les sites dont l'image se réfléchit dans les peintures de M. Degouve y apparaissent associés, en quelque sorte, aux sensations que leur contemplation a fait naître en lui. Sensations très diverses, très fines et très nuancées, non point étranges ni recherchées, mais simples, profondes, exprimées avec une sincérité et une intensité qui pénètrent. Il y a, certes, des peintres d'une technique plus savante que celle de M. Degouve, mais point, sans doute, dont l'art démontre une si parfaite corrélation entre ses moyens et ses visées. Et fort rares sont, même parmi les plus réputés, ceux qui pourraient comme lui réunir une cinquantaine de toiles sans susciter chez le visiteur une impression rapide de monotonie. C'est qu'au charme d'un coloris personnel, très aigu en certaines pages (*Neige; Nuit de Noël*), se joint une sensibilité qui, sans cesser de parler le langage du peintre, sait laisser dans chacune de ses conceptions une empreinte originale. Il faudrait presque énumérer, à la louange du bon peintre, tous les paysages qu'il avait rassemblés au *Cercle :* Villages environnés d'étendues; canaux sur la rive desquels de grands arbres courent comme des ombres, dans le crépuscule bleuissant (le *Bateau;* le *Canal*); petite maison du poète, à l'ombre humide des arbres (le *Caillou qui*

bique); printemps plein de fleurs hésitantes et frêles, jardin débordant des floraisons touffues de l'été (la *Serre*) ou grand parc seigneurial, fastueux et triste, dont les plantations en quinconce et les charmilles s'effeuillent dans l'eau dormante d'un bassin de marbre (*Schoenbrunn*) .. tous ces paysages qu'il a aimés, vécus, et dont il a retracé l'aspect en des œuvres où l'amour et la vie font entendre leurs voix simultanées...

***

Ont exposé également au *Cercle*, avant M. Degouve ou concurremment avec lui, MM. Lucien Franck et C. Jacquet; à la salle Boute, M. Carl Werlemann.

M. Franck a beaucoup de métier, trop peut-être, trop facile et trop vite satisfait. La plupart de ses tableaux et de ses aquarelles étaient jolis et faits pour plaire, non pour longtemps retenir. La touche est savoureuse bien que parfois papillottante. Parmi les tableaux, nous citerons l'*Etang Robiano* (*Tervueren*); parmi les aquarelles, *Ostende* et *Porte de Louvain* (*Hiver*).

Dans la trentaine de lavis rassemblés par lui au Cercle, M. Jacquet continue à s'affirmer comme un disciple diligent des maîtres Stacquet et Uytterschaut. Il a de la grâce et de l'adresse dans le faire; une sorte de vivacité enveloppée et retenue dans le coloris. Les impressions qu'il a rapportées de ses excursions en Campine et sur le littoral — spécialement le *Marais*, les *Saules*, *Toits rouges*, etc., — sont d'un sentiment juste, discrètement caractérisé.

M. Carl Werlemann est un artiste laborieux et abondant. Son exposition comprenait plus d'une centaine de tableaux, d'études et de dessins. Notre prédilection allait à ces derniers, les *Portraits* surtout et les *Cygnes*, d'une belle ligne onduleuse et décorative, en même temps qu'à deux peintures : *Bruxelles à vol d'oiseau* et la *Ville sous la Neige*, où l'auteur a saisi avec bonheur de pittoresques aspects de la capitale.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

Concert Peracchio et Das (2 décembre). — Récital Juan Massia (3 décembre). — Récital Kleeberg-Samuel (4 décembre). — Récital Firquet (5 décembre). — Quatuor Piano et Archets (27 novembre et 11 décembre). — Deuxième Concert Ysaye : *MM. Harold Bauer, Eugène Ysaye et A. Strauwen* (13 décembre). — Récital Delaunois (14 décembre). — Concert Deru (18 décembre). — Scola Musicæ (22 décembre). — Concert Andriani (28 décembre).

Les institutions de grand art commencent à prendre corps et le concours qu'y apporte le public semble se dessiner très favorablement; dans ce genre d'idées, la musique de chambre semble avoir l'heur de plaire de plus en plus; ajoutons cependant que la qualité des œuvres et des exécutants concourre au succès remporté par le « Quatuor, Piano et Archets », composé d'artistes de la valeur de MM. Bosquet, pianiste, Emile Chaumont, violoniste, Léon Van Hout, altiste, et Joseph Jacob, violoncelliste.

Au premier concert de cette association : le « Quatuor » *op. 26* de Brahms, ce génie équilibré, s'il en fut, chez qui la fantaisie et les mélodies terriennes s'étayent sur des bases pures, aux contours d'architecture simple, ornementés d'harmonies savantes et colorées.

Joseph Jongen, aussi, sous des dehors compliqués et une forme difficile, cache une unité d'inspiration et une grande ordonnance géométrique dans son « Trio » *op. 30;* si on peut lui reprocher un peu de broussailles enveloppant la mélodie, surtout dans la partie pianistique, on ne saurait assez applaudir à l'idée maîtresse de toute l'œuvre chez ce jeune d'avenir que nous suivons avec le plus haut intérêt.

Schumann avec le « Quintette » *op. 44* reposait l'esprit et charmait le cœur à la fin de cette belle audition.

Et voici, pour la seconde fois, le « Quatuor, Piano et Archets » variant son choix avec éclectisme en nous donnant le « Quatuor » *op. 7* de A. de Castillon, un « Jeune-France » ne s'éloignant guère des classiques, mais apportant le chatoiement coloré des harmonies modernes et satisfaisant ainsi partiellement les deux grands partis musicaux; dieu, que ce mot politicard est vilain pour ce qui touche aux arts.

Puis, ce fut le tour d'une perle choisie dans l'écrin de Beethoven : « Trio » *op. 9, nº 3* (violon, alto et violoncelle), cette pierre d'achoppement où tant d'exécutants se sont heurtés; et ce

fut ici l'occasion de saluer en MM. Chaumont, Van Hout et Jacob des maîtres de l'archet, des compréhensifs sincères.

On connaît l'expression et l'inspiration de longue haleine de G. Fauré, délicat et étrange, son art à la fois calme et douloureux ; son « Quatuor » *op. 45, nº 2 (sol mineur)*, comme toutes les autres œuvres, ont trouvé en le « Quatuor, Piano et Archets » des interprètes de tout premier ordre dont les qualités d'ensemble et le talent de chacun des participants s'ingénient à nous rendre les œuvres les plus diverses avec leur personnalité distinctive.

Parmi les violonistes entendus ce mois dernier, il convient de citer M. Marcel Jorez : le son est sympathique et chaud sans être exempt de quelque dureté parfois. Les *andante* sont bien phrasés, mais les « allegro » et « scherzo » manquent peut-être de légèreté. M. Jorez, intelligemment secondé par son accompagnateur M. Wellens, a interprété très consciencieusement des pages de Haendel, Sjogren et Lekeu.

M. Paul Peracchio est un jeune pianiste, possédant un bon mécanisme, une éducation artistique suffisante pour comprendre le style et la portée de ce qu'il interprète ; un peu plus d'âme, et de personnalité ne nuiraient pas aux qualités déjà acquises.

Mlle Das a fait apprécier le charme de sa jolie voix dans plusieurs mélodies d'auteurs belges : *Chanson du matin*, d'Erasme Raway, page d'une fraiche inspiration ; quatre mélodies inédites d'Arthur De Greef : *Consolation*, *Cage remplie*, *Les baisers*, *Clairs matins*, pièces intéressant par leurs rythmes inattendus et personnels.

Mme Kleeberg-Samuel est une des rares femmes pianistes méritant pleinement le beau nom d'artiste que le public accorde trop souvent à la légère à n'importe qui. Des ressources techniques remarquables servent à merveille Mme Kleeberg-Samuel qui est parvenue à nous donner une excellente interprétation d'œuvres anciennes et modernes, groupées avec goût et éclectisme.

Enfin, pour terminer la phalange des pianistes, signalons M. Firquet, parvenu à une virtuosité très estimable. Lorsque, avec l'âge, le souci de l'interprétation sera mis au premier plan, ainsi que les intentions de l'auteur, lorsque la virtuosité sera devenue un moyen et non plus un but, nous n'hésiterons pas à adresser toutes nos louanges à M. Firquet.

Le « Concerto Grosso », de Haendel (*nº 17, op 6*), a fourni à Eugène Ysaye l'occasion d'un triomphe tant comme violoniste que comme conducteur des masses orchestrales.

Ce qui manque aux deux tiers des exécutants et des virtuoses, Ysaye le possède au plus haut degré : le respect des œuvres interprétées, peu importe de quel siècle elles datent, à quelle école elles appartiennent. C'est ainsi que cet artiste aborde avec autant de maîtrise le Debussy et le Bach, et que le succès remporté est toujours égal, et proportionné au réel talent d'Eugène Ysaye.

Les artistes ne saisissent pas toujours combien il est plus difficile de faire valoir et briller l'œuvre aux yeux du public, plutôt que de faire apprécier des qualités personnelles et d'étonner par une technique prodigieuse. Un concerto ne doit pas être pour un musicien, le prétexte de se faire entendre en public ; en d'autres termes, c'est le culte de l'art et non pas celui de l'instrument que tout artiste devrait avoir ; s'il en était ainsi, si l'interprète s'entourait d'un voile de bienséante modestie, si l'œuvre était l'objet de son admiration, il ne recueillerait le plus souvent que succès et éloges

L'excellent pianiste Harold Bauer, ainsi que M. Strauwen, flutiste dont la réputation a déjà été consacrée à l'étranger, ont tenu leur partie avec beaucoup de science et de sagacité, aux côtés d'Eugène Ysaye dans le « concerto » en *ré* pour piano, flute et violon de J.-S. Bach. Après l'exécution magistrale de la troisième symphonie de Brahms, composition d'une ordonnance grandiose et harmonieuse, M. Harold Bauer fit preuve de précieuses qualités dans le « concerto » de Schumann : style, correction, touché agréable, puissance, et intéressante originalité de conception, bien que le charme ne soit pas ce qui le recommande particulièrement.

On nous soumettait encore une version musicale de Vincent d'Indy, du poème d'Istar ; il s'en dégage une impression de somptuosité, de richesse, d'opulence ; il nous fait entrevoir un coin du pays des merveilles qu'éclairent les rayons d'un soleil chimérique.

M. Deru, voulant donner cette fois plus d'éclat à son concert annuel, s'était assuré le concours d'Eugène Ysaye, d'Emile Chaumont et de L. Kefer. La sonate (*sol* mineur) pour deux violons, de Haendel, a dû faire tressaillir les manes de son auteur et le remplir de joie et d'un légitime orgueil, tant elle était jouée avec goût, âme et précision. Il en est de même pour

le « concerto » en *fa* majeur pour trois violons avec accompagnement d'orchestre, de Vivaldi, où M. Emile Chaumont a très judicieusement tenu sa partie. M. Deru a bien mérité les chaleureux applaudissements du public, et l'accueil sympathique, que ce dernier lui réservait. Au programme la sonate en *ré* majeur pour violon et piano de Tartini, dont, la ligne fut observée avec soin : une certaine gravité alternant avec des passages tour à tour légers, spirituels, douloureux et sentimentaux. Le « concerto en *ré* » de Brahms n'était peut-être pas ce qui convenait le mieux au tempérament, et aux moyens techniques de M. Deru ; cependant le public fut entraîné et conquis par cet artiste, qui acquiert une renommée justifiée dans son pays et à l'étranger. L'orchestre parfaitement stylé accompagna les solistes, tantôt sous la direction de L. Kefer, tantôt sous celle d'E. Ysaye. M. Theo Ysaye accompagnait au piano, avec son tact incontesté, et M. Jongen remplissait très modestement dans l'orchestre une partie d'orgue fort remarquée.

M. Juan Massia, élève de M. Marchot du Conservatoire de Bruxelles, a donné un récital de violon, où apparurent les qualités de cet artiste ; son programme était bien fait, du reste, pour mettre celles-ci en relief.

La sonate en *la* majeur de J.-J. Bach, jouée dans un style très pur, avec beaucoup d'ampleur.

Le second concerto de Wieniawsky dont l'*andante* fut exprimé avec sentiment, et l'« allégro » détaillé avec une habile virtuosité.

Enfin, le rythme étrange de la Havanaise de Saint-Saëns fut compris et rendu par M. Massia, ainsi que la réelle beauté d'une page de Wagner; cela témoigne chez ce jeune artiste, d'une solide éducation musicale. M. Georges Lauweryns accompagnait ces diverses œuvres avec le goût qu'on lui connaît.

Gabriel Fabre est un musicien étrange, qui s'apparente par ses conceptions à toute la phalange des décadents : Verlaine, Baudelaire, Rimbaud, Stéphane Mallarmé. Il s'attache à dépeindre et à analyser des sentiments rares, curieux. Ce qui l'attire et l'intéresse, ce ne sont pas les idées générales, les grandes lignes, les traits faisant partie de toute physionomie humaine, mais bien les aspects particuliers, voire même passagers et fugitifs de tel ou tel visage considéré comme unité, et parfois encore seulement à certains points de vue.

Mlle Delaunois avait assumé la lourde tâche d'initier les profanes aux mélodies volontairement obscures et vagues de Gabriel

Fabre. La mission était difficile, et le programme comportait une certaine aridité que Mlle Delaunois a dissipée, grâce à son talent très sérieux. Si à sa voix, d'une belle puissance, Mlle Delaunois ajoutait une prononciation plus claire et plus nette qui permît aux auditeurs de comprendre les poèmes, elle ferait un interprète de très haute valeur artistique, comprenant le caractère de l'auteur et le faisant comprendre à autrui.

Mlle Valentine Pitsch a, une fois de plus, fait preuve de ses qualités de pianiste, dans quelques esquisses et M. Georges Pitsch a traduit d'heureuse façon le *Chant des Bateliers du Volga*, ainsi que trois pièces anciennes.

Malgré le froid intense, qui sévit depuis quelques jours, nous nous sommes rendu rue Gallait, à l'audition des élèves de la *Scola Musicæ*. Il nous fut donné tout d'abord, d'entendre le trio *op. nº 1* de Beethoven, joué de façon assez incolore et froide par Mlle Hélène Morlet, MM. Delavignette et Charlier. Il aurait fallu plus de chaleur dans l'andante, plus de fantaisie, de légèreté, dans l'allegro, le scherzo, le presto.

Mlle Mariette Houyoux nous présenta tout d'abord deux mélodies de Maurice Jaspar qui dénotent une certaine lenteur dans le développement de la ligne mélodique. Mlle Houyoux a la diction un peu maniérée, assez artificielle et même parfois maladroite ; le *Rondel à la lune*, d'Erasme Raway, jolie composition d'une grâce primesautière, ainsi que l'intéressant pastiche de Radoux « Ce que dit le Ruisseau » lui conviennent mieux ; toutefois un peu plus de personnalité, de sûreté ne lui feraient pas défaut. Même remarque peut-être à Mme Anny Millet, qui a été bien inspirée en inscrivant au programme, outre « Larmes d'amour, » de G. Lauweryns et « Choses finies », d'Emile Agniez, la vivante et jolie « Chanson de Mai », de Gustave Huberti. Remarquons en passant que toutes les mélodies chantées étaient d'auteurs belges ; nous félicitons chaleureusement le généreux auteur de cette initiative, qui mérite d'être signalée et hautement encouragée.

Mlle Netty Madier s'est montrée excellente pianiste dans *Toccata et Fugue*, de Bach-Tausig, ainsi qu'une ballade en *la* bémol de Chopin. Mlle Alice Rasquin s'attaqua avec succès au très difficile Concerto en *sol* mineur de Saint-Saëns. Nous avons réservé Mlle Carry Ysaye pour la fin de la petite revue des pianistes ; c'est qu'elle a principalement attiré notre attention, par l'extraordinaire maîtrise d'elle-même, par sa ferme volonté de donner une interprétation juste et vibrante, et par des moyens

techniques permettant de fort heureuses réalisations. J'espère que cette audition ne sera pas la dernière et que plus d'une fois encore nous aurons le plaisir de manifester notre joie de dilettante et nos encouragements de critique à cette jeune artiste, qu'un très bel avenir attend, nous n'en doutons pas. Les mélodies étaient fort bien accompagnées par Mme J. Pieltain-Braconnier.

Un concert, organisé par le journal *Théatra*, avec le concours de Mme Andriani, MM. Van Isterdael et de Vogel ne pouvait manquer d'être intéressant, si l'on ajoute encore le louable éclectisme dont s'inspirait un programme aussi ample que varié. Mme Andriani passa en revue toutes les écoles, choisissant dans chacune d'elles le maître, peut-être l'œuvre la plus caractéristique; c'est montrer une égale facilité à aborder tous les genres.

Monteverde était représenté par *Lasciate mi morire*, Haëndel par l'air de *Silvio*, Schubert par *La Jeune Fille et la Mort* et Wagner par *Souffrance*. Tout cela fut dit par Mme Andriani, avec personnalité et une grande souplesse de talent, se pliant à des styles, des génies si différents, si éloignés. Après une *Sonate* (no 1), de Jean Huré, d'une tristesse mordante de désenchanté, expression d'une sorte de malaise moral s'extériorisant chez le compositeur en sonorités âprement douloureuses ou résignées, nous avons pu juger une œuvre de Louis Delune, aux phrases coupées, encombrées de détails mélodiques, concessions visibles à l'effet, destinés à mettre en relief la virtuosité de l'exécutant. Mme Andriani reprit ensuite la parole, pour nous détailler avec un charme exquis *Cœur fidèle* de Brahms, *Repos* de Litz, *Trois jours de vendanges* de Reynaldo Hahn et *Le Sabot de frêne* de Bruneau. *L'Elogie* de Fauré et le *Menuet* de Boëllman ont valu à M. Van Isterdael un très sympathique succès. Enfin, Mme Andriani, sans lasser le moins du monde son auditoire, se fit applaudir dans *La Mer* de Debussy, *Les Présents* de Louis Delune, *Celle qui t'aime* de Wallner, *Pour un seul mot* de Lunssens et *Le Nil* de Leroux.

M. de Vogel, outre sa consciencieuse interprétation des deux *Sonates*, a tenu à faire valoir son talent de pianiste dans la *Romance* de Rubinstein et la *Rapsodie périgourdine* de de la Tombelle. Mme Reiffenstein, accompagnateur, était parfaitement à la hauteur.

EUGÈNE GEORGES.

TOM GIM

A Kalkari, au pied des Montagnes Rocheuses, les ranchers de la contrée voisine, coiffés du grand feutre mexicain, arrivaient le dimanche de leurs fermes lointaines s'adonner aux délices du gin, du brandy, du whisky, du coktail et des femmes. Après une semaine de rudes travaux, après d'interminables chevauchées à travers les pâturages, ces gars se livraient avec entrain aux plaisirs du « repos ». Le comptoir du bar attestait par mainte blessure leur turbulence, et de petits trous étoilés, dans les glaces, commémoraient les discussions un peu vives auxquelles le revolver avait pris part. Les tabourets et les tables étaient moins éloquents parce qu'on les retapait plus facilement après chaque injure. Le tenancier, pour parer à toute éventualité, avait, à portée de la main, un râtelier d'armes et deux molosses à côté de lui, prêts à obéir à sa voix et à lui donner gueule forte.

Ces aventuriers, venus d'un peu partout et vivant parmi les bestiaux, ces bouviers toujours en garde contre quelque attaque, n'avaient point, cela n'étonnera personne, grand délicatesse de mœurs Leurs manières ne s'amélioraient point parce qu'ils avaient revêtu les habits de dimanche, ni parce qu'ils se trouvaient devant des boissons fortement alcoolisées dans des lieux mal famés, comme disent les gens de l'ancien continent. Quelque-fois l'un ou l'autre restait sur le carreau, la tête fracassée ; plusieurs d'entre eux retournaient, le visage en compote ou le bras en écharpe et les autres impérialement ivres, remontaient à cheval et, dormant sur selle, regagnaient la prairie dans la nuit noire. Mais ces petits incidents n'avaient aucune importance pour les ranchers. Leur amour de Kalkari et de ses voluptés ne s'en trouvait pas amoindri. Ils en rêvaient chaque soir dans les « schaks » parmi les malles, les fusils, les carabines, les revolvers, les outils, les pipes qui, avec le lit, composaient à peu près tout le mobilier.

L'un de ceux que l'on voyait souvent dans la petite

ville, c'était Tommy Gim, jeune homme de vingt-cinq ans qui possédait dans les environs une exploitation importante. Il avait commencé par être boy, puis garçon d'écurie, rancher enfin, avait acheté des centaines d'hectares de terres et de prairies dans lesquelles travaillaient de beaux chevaux et paissaient de nombreux troupeaux. Cette fortune avait fait de lui une sorte de gentilhomme campagnard qui jouissait, parmi les fermiers, d'une estime à peu près générale. C'était celui qui s'y connaissait le mieux en affaires, c'était le plus riche et, à l'occasion, il rendait volontiers service aux camarades. En outre, parmi tous ces tireurs expérimentés, il était d'une adresse rare au revolver. Jamais il ne manquait son coup. Il n'était point querelleur, mais ne boudait pas à la rixe quand il s'y trouvait mêlé. Il cognait avec le même flegme qu'il négociait une vente de bétail. Enfin, Tommy était loyal. Sa parole valait tous les contrats et, chose curieuse, ce n'était pas ce qu'admiraient le moins chez lui les forbans avec qui il vivait.

Les gens de Kalkari préféraient aux ranchers l'argent que ceux-ci leur apportaient. Ils ne frayaient point volontiers avec ces gaillards violents, aux gestes gauches et embarrassés qui fumaient comme des cheminées d'usines, chiquaient, crachaient partout, ne parlaient que par jurons et assommaient un homme pour une vétille dès que le whisky leur montait à la tête, ce qui arrivait souvent.

Tom Gim, un jour qu'un marché l'avait appelé à la ville, entra, pour y luncher, dans un bar où les ranchers n'avaient point l'habitude de fréquenter.

Il était occupé à faire consciencieusement disparaître un stek après un porc-pie lorsqu'une jeune personne vint prendre place à côté de lui. C'était une grande fille aux cheveux jaune d'or avec des yeux doux comme le velours et profond comme les ténèbres, un teint d'une fraîcheur d'aube et des lèvres éclatantes.

Il s'écarta pour lui donner ses aises et tenta aussitôt d'engager la conversation en la servant lui-même. Elle ne se montra ni farouche, ni familière, lui répondit d'un air un peu distrait, comme elle l'aurait fait à un boy ou au tenancier. Il s'empressa

et lui offrit différents mets. Elle les prit avec la plus grande simplicité, comme s'ils lui étaient dus. Mais elle ne prêta aucune attention à l'empressement de ce rustre.

A l'éclat de ses yeux, on voyait que Tom était la proie d'une agitation extrêmement rare qui menaçait de traverser la rude écorce de son flegme.

La jeune fille ayant terminé son repas, se leva et partit. Tommy l'accompagna.

N'ayant point grande habitude des compliments et des madrigaux, mais toujours expéditif, il prit le parti, qui lui était familier, de formuler sa requête sans détour.

— Voulez-vous, lui dit-il, devenir ma femme.

Miss Betty laissa tomber sur lui un regard où se mêlaient un étonnement comique et une certaine dose de dédain.

— Vous êtes fou, répondit-elle.

Elle devait rentrer au magasin où elle était employée, mais il mit de telles instances à la retenir qu'elle consentit à rester avec lui quelque temps encore. L'inattendu de l'aventure n'était pas sans l'intéresser quelque peu.

Ils s'expliquèrent.

— Vous me dédaignez, continua-t-il, parce que vous croyez que je ne suis qu'un pauvre hère de la prairie, mais il y a rancher et rancher. C'est vrai que mon « schak » n'est point digne de recevoir une beauté telle que vous, mais je vous ferai bâtir une belle villa et vous serez la reine de la contrée, car je suis riche. Ce que j'ai vaut au moins 200,000 dollars et mes biens ne feront que s'accroître.

L'intérêt que Miss Betty prenait à la conversation devint aussitôt plus visible. Tom, tout enflammé qu'il était, ne manqua pas de s'en apercevoir et redoubla ses offres et ses promesses.

La jeune fille aux cheveux d'or trouvait que les 200,000 dollars modifiaient sensiblement la situation.

Elle fixa ses yeux de velours sur son interlocuteur et le dévisagea longuement. Tom pensa en devenir fou. Il se fit plus pressant encore. Un grand combat se livrait dans l'âme de Betty.

— Je ne vous aime pas, ne vous connaissant que depuis une demi-heure, et je ne sais si je vous aimerai jamais, lui dit-elle fort honnêtement.

— Je vous ferai la vie si belle que vous finiriez par m'aimer.

— Peut-être. Mais si cela n'arrivait point?

Et la belle fille s'enfonçait dans un abîme de réflexion.

Elle demanda du temps, mais Tommy qui estimait que le temps est le plus précieux de tous nos biens insista pour qu'elle se décidât sur-le-champ.

— Je ne sais si je pourrais m'habituer à vivre avec vous, répétait-elle encore. Et vous-même, qui sait si vous ne vous fatiguerez pas rapidement de moi. Vous ne connaissez de moi que l'apparence, vous ignorez tout de ma vie, de mon humeur, de mon caractère.

Il protesta vivement.

Soudain, elle se décida.

— Je veux bien essayer, dit-elle à Tom qui n'en croyait pas ses oreilles, mais à une condition. Si vous vous fatiguez de moi, ou si je constate que je ne puis vivre avec vous, en d'autres termes, quelle que soit la cause de la séparation, vous m'assurerez une rente de 12,000 dollars.

— Affaire conclue, dit le rancher joyeux en serrant la main de Betty.

* * *

Tommy Gim acheta tout ce qu'il y avait de plus beau à Kalkari pour la jeune femme et l'entoura des soins les plus amoureux.

Pendant huit mois, il connut l'enivrement d'une inlassable volupté. Il était magnifiquement et éperdûment heureux; Betty semblait aussi éprise de lui qu'il l'était d'elle, à en juger par l'ardeur avec laquelle elle se donnait.

Mais un jour, sans qu'il eût pu s'attendre à un tel dénouement, Betty lui dit, de l'air le plus tranquille :

— Gim, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous aimer. Je l'aurais désiré, car vous êtes un homme de cœur. Mais je sens maintenant que l'expérience a assez duré, je ne vous aimerai jamais. Il faut que je

vous quitte. Réglez-moi la rente annuelle de 12,000 dollars que vous m'avez promise en cas de séparation et je m'en irai chercher une autre vie.

Tommy reçut cette communication comme un coup de marteau sur la tête.

— Si c'est le séjour de la prairie qui vous déplait, nous pourrions aller vivre ailleurs, où vous voudriez.

— Non Gim. Je vivrais partout avec vous si je vous aimais, mais je ne suis pas parvenue à vous aimer. Maintenant, n'insistez pas. Je m'en vais. Je vous rappelle votre parole.

Aux murs de la chambre pendaient des coutelas, des haches, des poignards aux lames en forme de flamme, des revolvers, des carabines. Tom n'avait qu'à tendre le bras pour saisir une arme et se libérer d'un seul coup. Les bouviers étaient aux champs, le boy à l'écurie, et puis, est-ce que la prairie s'émeut d'un cadavre?

Tom resta un instant stupide, comme assommé.

— Je vous rappelle la parole que vous m'avez donnée, repritla jeune femme avec une gravité tranquille.

— *All right,* dit l'homme en reprenant ses esprits. Donnez-moi le temps de vendre mes biens afin de constituer la rente.

— Parfait, répondit-elle. J'irai attendre à Kalkari la terminaison de l'affaire.

Elle partit.

Tom Gim dut aliéner tout ce qu'il possédait pour tenir sa promesse. Encore manqua-t-il quelques centaines de dollars pour parfaire la somme. Heureusement il trouva un rancher voisin qui lui avança le nécessaire en échange de son travail futur.

En possession de sa rente, la jeune femme quitta Kalkari et Tommy Gim ne la revit pas.

Il se remit, comme bouvier et garçon d'écurie, aux besognes les plus rudes afin de se libérer promptement de la dette qui le rattachait encore au passé, car, ayant vécu toute une vie déjà, il avait hâte d'en préparer une autre.

Et, bien que de maître il fût devenu serviteur, son énergie lui conserva le même prestige dans la prairie.

MAURICE DES OMBIAUX.

APERÇU HISTORIQUE DES RELATIONS DE LA BELGIQUE ET DU CONGO JUSQU'A L'ANNEXION

(*Suite*)

Depuis 1893 déjà, l' « Aborigene Protection Society », avait émis la prétention de s'occuper de la façon dont étaient traités les indigènes du Congo. En 1896, elle avait commencé à vouloir mettre en mouvement l'opinion publique anglaise. En 1897, sir Charles Dilke, pour la première fois, avait parlé du Congo à la Chambre des communes. Plus tard, d'autres orateurs firent renaître la question. La « Congo Reform Association » s'était constituée dans le but de forcer l'Etat à entrer dans ses vues. Enfin le gouvernement anglais, poussé par l'influence grandissante que les adversaires de l'Etat du Congo avait acquise au Parlement, était amené, le 8 août 1903, à proposer la réunion d'une conférence internationale qui s'occuperait de la façon dont étaient traités les indigènes du Congo et des mesures à prendre en leur faveur. Cette tentative n'avait cependant rencontré d'écho qu'auprès du sultan de Turquie.

Pendant ce temps, l'Etat du Congo qui, naturellement, dut faire école comme n'importe quelle colonie, travaillait sans relâche à améliorer sa législation et à remédier progressivement aux défauts que son administration pouvait présenter comme n'importe qu'elle entreprise humaine.

La tâche était cependant d'autant plus malaisée pour lui, qu'il se trouvait dans la situation d'un enfant devenu orphelin avant d'avoir vu assurer son avenir. Colonie dépourvue de mère-patrie, il ne pouvait compter que sur lui-même. Les maigres avances faites par

la Belgique et dont nous avons parlé, ne lui donnaient pas le droit de compter, comme peuvent le faire les autres colonies, sur le secours militaire ni financier d'un Etat européen.

Il avait donc des soucis d'argent et des nécessités d'y faire face que les entreprises analogues ne connaissent pas; et en même temps ses charges étaient plus fortes puisqu'il devait, dès le début, pourvoir lui-même à son administration, à l'organisation de sa justice, à sa défense militaire.

Désireux de connaître exactement la valeur des reproches adressés à l'Etat et de prouver la sincérité des intentions civilisatrices qu'il avait proclamées dès le début de son œuvre, à la Conférence géographique de 1876, le Souverain nommait le 23 juillet 1904, une Commission d'enquête.

Celle-ci était chargée de s'informer sur place, de la façon dont étaient traités les indigènes du Congo et de signaler les mesures qui lui paraîtraient opportunes si elle découvrait des abus. La Commission, arrivée à Boma le 5 octobre 1904, rentra à Anvers au mois de mars 1905 et son rapport fut publié le 5 novembre de la même année.

Ce document examine les griefs qui avaient été faits à l'administration congolaise et en résumé, l'on peut dire qu'il rend hommage à l'effort considérable dont le succès a assuré l'ouverture et le commencement de civilisation de l'intérieur du continent africain. Il signale des erreurs inséparables d'une entreprise aussi vaste et indique certains remèdes à des défauts que l'on a pu rencontrer dans toutes les colonies à leurs débuts, et qui résultaient de ce que « l'édifice juridique si rapidement élevé au Congo n'avait peut-être que le défaut d'être théoriquement trop parfait et ne tenait pas toujours suffisamment compte des conditions du pays et des populations qu'il était appelé à régir ».

Le résumé de ce rapport était la légitimation, en droit, des mesures prises et le redressement de certaines fautes individuelles et de certaines inexpériences graves.

En même temps qu'il faisait publier ce rapport, le

Roi-Souverain lui donnait une sanction logique en instituant une Commission des Réformes, chargée d'examiner les remèdes qui pouvaient être apportés à la situation signalée.

C'est à cette époque que, pour la première fois peut-être, une émotion patriotique s'empara de la Belgique à propos du Congo. On fut vexé de voir l'Etat du Congo, dirigé en fait par des Belges, se trouver en butte aux attaques de la « Congo Reform Association ». On s'était, auparavant, fort peu intéressé à ce qui se passait dans l'immense domaine africain et on ne se donnait pas la peine de le savoir d'une façon précise. Amis et adversaires de la politique coloniale croyaient suffisamment défendre leurs principes, les premiers en n'admettant pas qu'un Belge au service du Congo, pût commettre une faute, les seconds en se réjouissant « in petto » de toutes les difficultés rencontrées par l'Etat.

Sous l'aiguillon des attaques de l'étranger, on eut enfin en Belgique, la notion de l'importance de la colonie : on craignit de la perdre. En même temps on fut humilié de certaines appréciations du rapport de la Commission d'enquête qui, présentées d'une certaine façon par la presse hostile, voyaient leur portée complètement travestie.

A ce moment, au début de l'année 1906, un professeur distingué de la Faculté de droit de Bruxelles, que sa situation mettait en rapports constants avec certaines sociétés commerciales du Congo, publia, à l'occasion du rapport de la Commission d'enquête, un livre virulent contre le système d'exploitation des territoires de l'Etat Indépendant. L'auteur se faisait ainsi, dans le pays, l'écho des attaques dont l'Etat du Congo avait été l'objet en Angleterre et qui lui créaient des difficultés sans cesse renouvelées.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis l'apparition du volume, que celui-ci servait de base à une interpellation adressée au gouvernement belge, par M. Vandervelde, leader de la gauche socialiste, à la Chambre des députés.

L'interpellation était faite « au sujet : 1° des devoirs qui incombent à la Belgique comme puissance signa-

taire de l'Acte de Berlin de 1885; 2° des inconvénients qui résultent pour la Belgique du régime de l'Union personnelle avec l'Etat indépendant du Congo; 3° de la mise à la disposition de cet Etat, d'officiers et de fonctionnaires salariés par la Belgique ».

L'occasion de l'interpellation était l'interprétation du rapport de la commission d'enquête par le livre de M. Cattier. Le but était d'insister sur les griefs que croyaient avoir contre l'administration congolaise, les adversaires de la politique coloniale. Le prétexte était de « faire une enquête sur les conséquences financières qui pourraient résulter pour la Belgique, de l'annexion éventuelle du Congo, et de l'accomplissement des réformes nécessaires pour assurer la conservation des populations indigènes, et de l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence ».

L'interpellation était admirablement présentée, puisqu'elle paraissait s'adresser à la Belgique tout en étant dirigée contre l'Etat du Congo; c'était pour l'interpellateur le moyen de pouvoir faire son discours dans une Chambre belge, à propos d'une administration qui, en droit, était celle d'un Etat étranger.

Dans la longue discussion qu'elle provoqua, elle donna à des adversaires, plus âpres que M. Vandervelde, l'occasion d'attaquer l'organisation congolaise tout entière. M. Lorand, l'adversaire systématique de toute entreprise coloniale, put notamment contester la légitimité de l'exploitation au profit de l'Etat, de son domaine privé, se faire l'écho des doléances des marchands et des missionnaires anglais, généraliser certains griefs de la Commission d'enquête au sujet de l'impôt et, sans tenir compte des impossibilités de fait, demander pour le territoire entier, l'abrogation immédiate de l'impôt en nature et en travail.

Les principaux reproches adressés à l'administration congolaise, se basaient d'abord sur son régime foncier qui avait déclaré terres vacantes et par conséquent biens d'Etat, une partie considérable du territoire, ensuite sur son système d'impôts qui forçait les indigènes à remplacer les taxes, qu'ils étaient incapa-

bles de payer en argent, par du travail qui devenait dès lors forcé.

On fit ressortir tous les abus résultés de cet état de choses, en insistant sur l'enrichissement de l'Etat aux dépens de l'indigène et grâce à ses souffrances.

Assurément, personne dans la Chambre, ne souhaitait la continuation d'erreurs qui étaient le résultat, soit de l'excès de zèle ou de la rapacité de certains agents, soit du manque de surveillance à l'égard des nègres forcément employés dans certains services de l'Etat. Sous ce rapport, on peut dire que tout le monde, droite gauche et extrême-gauche, coloniaux et anti coloniaux, étaient d'accord avec le Souverain lui-même qui, connaissant mieux que personne les décrets qu'il avait rendus, avait cependant dû auparavant instituer cette Commission d'enquête pour connaître la façon dont ils étaient appliqués et trouver le moyen d'éviter que ses intentions ne fussent trahies.

Mais la différence des sentiments de chacun se fit voir aisément. D'une part, il y avait ceux qui se félicitaient de ce que la Belgique, parfaitement incapable de conquérir une colonie, eût eu la bonne fortune extraordinaire de s'en voir donner une qu'on avait soigneusement préparée pour elle depuis trente ans. Il y avait ceux qui étaient heureux de ce que la royauté, à laquelle ils sont attachés, eût pu rendre au pays ce service extraordinaire dont on ne connaît pas, dans l'Histoire, d'exemple semblable. D'autre part, il y avait les anticoloniaux de principe, heureux de montrer les tares inséparables d'une entreprise coloniale à ses débuts ; il y avait les antiroyalistes, joyeux de cette occasion de pouvoir attaquer le Roi, sous le couvert de leur patriotisme ou de l'honneur du nom belge. Ceux-ci parlaient comme si l'Afrique était le seul endroit au monde où il pût y avoir des abus. comme si les crimes étaient inconnus en Europe habitée uniquement par des hommes dignes d'être des anges, comme si les mœurs séculaires des nègres avaient été importées au Congo par les agents du roi Léopold, ou comme s'il aurait dû suffire qu'un blanc se montrât à Boma, pour qu'instantanément le can-

nibalisme, les sacrifices humains et les autres horreurs dans lesquelles les populations indigènes croupissent sans l'aide de l'Européen, dussent disparaître comme par enchantement, sur 22 millions de kilomètres carrés.

Ils ne voulaient tenir compte de la nécessité de l'évolution sous aucun rapport, ni de celle qui tout naturellement pousse à s'épandre au dehors, la Belgique surpeuplée et souffrant d'une pléthore de production industrielle; ni de celle qui exige un certain temps pour l'énorme tâche de la civilisation de l'Afrique centrale.

Certains orateurs plus modérés, étaient, à juste titre, préoccupés des charges financières qui pourraient résulter pour la Belgique de l'existence d'une colonie; ils insistèrent sur les dettes de l'Etat Indépendant et sur sa gestion financière, ainsi que sur les emprunts qu'il avait contractés postérieurement à la convention conclue avec la Belgique en 1890, avant même le nouvel accord de 1901.

Il serait trop long d'analyser ici par le menu ces questions qui maintenant appartiennent à l'Histoire. Rappelons seulement, pour donner une idée des débats, qu'un reproche adressé au comte de Smet de Naeyer, président du Conseil en 1906, qui détenait déjà le pouvoir en 1901, était fondé sur ce qu'il avait cette année-là, renoncé au contrôle financier assuré à la Belgique par la convention de 1890.

En fin de compte, alors que M. Vandervelde n'avait réclamé qu'une enquête « sur les conséquences financières qui pourraient résulter pour la Belgique, de l'annexion éventuelle du Congo et de l'accomplissement des réformes nécessaires pour assurer la conservation des populations indigènes et l'amélioration de leurs conditions matérielles et morales d'existence », d'autres orateurs qui le suivirent, demandèrent la suppression au Congo, de tout appui des Belges et l'interdiction à faire par le gouvernement aux fonctionnaires, de s'engager dans l'administration africaine.

C'était, pensaient-ils, le moyen de pression, propre à obtenir des réformes, c'était aussi, on le vit bien,

la façon de mettre l'Etat du Congo dans un cruel embarras et sans doute de compromettre l'œuvre tout entière.

Aussi la grosse majorité de la Chambre refusa-t-elle d'entrer dans une pareille voie et se borna-t-elle à exprimer le désir que l'on préparât l'annexion du Congo par la Belgique en s'occupant de l'élaboration de la loi coloniale, dont l'absence avait empêché les projets antérieurs d'aboutir.

M. Beernaert, qui avait été pour le Roi un des principaux collaborateurs de la première heure, et n'avait cessé de s'intéresser à l'entreprise congolaise, était tout désigné pour concilier ses vues personnelles avec la nécessité d'assurer l'avenir de la colonie belge. Il proposa donc un ordre du jour auquel se rallia le gouvernement, et qui fut voté par 84 voix contre 54 opposants qui auraient préféré quelque chose de plus formel.

Cet ordre du jour était rédigé dans les termes suivants :

« La Chambre, pénétrée des idées qui ont présidé à la fondation de l'Etat indépendant du Congo et inspiré l'Acte de Berlin, rend hommage à tous ceux qui se sont consacrés à cette œuvre civilisatrice ;

» Et vu les conclusions de la Commission d'enquête instituée par l'Etat du Congo ;

» Confiante dans les propositions qu'élabore la Commission des réformes comme dans la suite qui leur sera donnée, passe à l'ordre du jour, et décide de procéder sans retard à l'examen du projet de loi du 7 août 1901 sur le gouvernement des possessions coloniales de la Belgique. »

Peu après l'importante discussion que nous venons de résumer, le Roi rendait le 3 juin 1906, une série de décrets pris en conformité des conseils de la Commission de réformes. Ces décrets étaient accompagnés d'un codicille au testament de 1889 et d'une lettre adressés par le Roi aux secrétaires généraux, établissant en droit, la situation de l'Etat du Congo en vue de la maintenir intacte et de déjouer certaines manœuvres dirigées contre la future colonie belge.

Dans sa lettre, le Souverain rappelait que la Con-

férence de Berlin n'avait point eu à intervenir dans « les droits de possession sur le Congo ». Que celui-ci avait été « son œuvre personnelle, conquise pacifiquement pour la Belgique et pour elle seule ». Que, par conséquent, « ses droits sur cette colonie due à l'initiative privée sans lien avec aucune métropole, étaient sans partage, puisqu'ils étaient le produit de ses peines et de ses dépenses, bien que la Belgique l'eût aidé de ses deniers dans quelque mesure ».

Il insistait sur la nécessité de proclamer ses droits, puisque « ce sont eux seuls qui ont rendu possible et légitime son legs à la Belgique, qui au Congo ne possède pas d'autres droits que ceux qui lui viendront de lui et qui sans ces droits du Roi, serait absolument dépourvue de titre ».

Connaissant le côté pratique et économe du caractère belge, le Roi notait que « les mesures à prendre en vue de l'entrée éventuelle en jouissance, par la Belgique, doivent être de nature à sauvegarder les intérêts de la nation belge, des *contribuables belges* et de la population indigène ».

Dans une phrase prévoyant le mode de transmission du Congo et par conséquent les lois mêmes à la discussion desquelles nous avons assisté en 1908, le Roi déclare que si « son pays, se fondant sur les titres » qui résultent pour lui du testament de 1889 et de ses deux lettres solennelles écrites successivement en 1889 et 1901 à M. Beernaert et à M. Woeste, « avait le dessein d'entrer de son vivant en possession du Congo, l'Etat Indépendant, pour effectuer la substitution de la souveraineté belge à la sienne, aura, au préalable, à échanger avec la Belgique un acte réalisant l'incorporation et assurant spéciale ment le respect des engagements de l'Etat vis-à-vis des tiers, de même que le respect des actes par lesquels l'Etat aurait pourvu à l'attribution des terres aux indigènes, à la dotation d'œuvres philanthropiques ou religieuses à la fondation du Domaine de la Couronne, à l'établissement du Domaine national, ainsi qu'à l'obligation de ne diminuer, par aucune mesure, l'intégrité des revenus de ces diverses insti-

tutions sans leur assurer en même temps une compensation équivalente ».

C'est tout le programme de la discussion qui vient d'avoir lieu deux ans après la rédaction de ce document, surtout si l'on y ajoute les lignes relatives aux deux institutions intitulées le Domaine national et le Domaine de la Couronne.

Le Roi considérait que par ces deux fondations dont les bénéfices devaient servir à des buts déterminés, « il avait mis le patrimoine du Congo à l'abri du gaspillage et du pillage » auxquels quelques-uns se seraient livrés « non seulement sans aucun profit pour l'intérêt général, mais à son détriment ».

Le codicille qui servait d'annexe à cette lettre, notait que le testateur considérait l'observation des prescriptions qui viennent d'être rappelées « comme essentielles pour assurer à la souveraineté du Congo, les ressources et la force indispensables à l'accomplissement de sa tâche »; et il ajoutait, en terminant ce document, qu'il « n'hésitait pas à spécifier expressément l'inaliénabilité du territoire légué, car il savait combien la valeur du Congo était considérable, et avait, partant, la conviction que cette possession ne pourra jamais coûter de sacrifices durables, aux citoyens belges ».

Cette lettre qui paraît avoir été écrite pour faire connaître au peuple belge la véritable situation juridique du Congo, et lui montrer les obligations en même temps que les avantages devant résulter de l'annexion, suscita naturellement des protestations en Angleterre; les adversaires que le Congo comptait dans ce pays, affectèrent une défiance absolue à l'égard de l'exécution des mesures ordonnées par les décrets qui accompagnaient la lettre et le codicille. Tout naturellement la question fut, à la fin de l'année 1906, portée au Parlement belge par deux interpellations se complétant l'une par l'autre, et faites, l'une de nouveau par M. Vandervelde, et l'autre par M. Hymans.

La crainte provoquée par la possibilité de perdre la colonie fut salutaire et fit aboutir le débat à un

ordre du jour dans lequel on affirmait tous les droits de la Belgique de posséder un jour le Congo.

Cette fois, en effet, l'ordre du jour ne demande plus seulement comme au mois de mars précédent, la prompte rédaction d'un projet de loi d'organisation coloniale, mais on exprime nettement le désir que les Chambres soient saisies dans le plus bref délai possible, de la question même de la reprise du Congo; cependant, tout en rappelant les droits résultant pour la Belgique de la munificence du Roi à son égard, on lui réservait encore très prudemment toute liberté d'accepter ou de refuser la colonie; tout en rendant hommage à l'œuvre du Roi, on affirmait la pleine indépendance du pouvoir législatif, devenu chatouilleux à raison de certaines phrases de la lettre royale du 3 juin précédent dans laquelle, comme nous l'avons vu, le souverain indiquait ses vues, sur le mode de transfert de la colonie à la Belgique.

La discussion avait naturellement, comme lors de l'interpellation précédente sur le même objet, donné, à toutes les hostilités, l'occasion de se faire jour. Cependant, on doit reconnaître que, comme le gouvernement le disait lui-même le 3 décembre 1907, dans son exposé des motifs de la loi d'annexion, le débat de décembre 1906, comptera certainement, « par son ampleur et son élévation, parmi les plus remarquables dont les *Annales* de la Chambre fassent mention ».

C'est, qu'en effet, sous l'influence des attaques répétées, dans le public anglais et même à la Chambre des Communes, on avait enfin éprouvé en Belgique, une émotion patriotique pour l'œuvre congolaise, et c'est avec l'assentiment unanime de la Chambre que M. Hymans avait pu dire éloquemment : « L'honneur national souffrirait si notre langage et nos décisions étaient dictés par une pression du dehors, et il est bon de dire, il est bon qu'on sache que la Belgique est et entend rester seule maîtresse de ses actes, de sa politique et de sa destinée. »

L'ordre du jour voté le 14 décembre 1906 par 128 voix contre 2 et 29 abstentions, portait les signatures des députés influents de droite et de gauche, et

marque une étape considérable vers l'annexion. *Il est le début de la phase décisive* et indique le progrès énorme que les idées coloniales avaient faites depuis six mois, sous l'aiguillon des attaques étrangères, à l'égard d'une œuvre qui était belge en fait, sinon en droit.

Il est particulièrement intéressant aussi, parce qu'il montre cette circonstance unique d'une colonie toute faite, offerte à un Parlement qui, sans connaître à son propos ni guerre, ni difficultés internationales, n'a d'autre souci que de se réserver la libre appréciation de la valeur de l'affaire qui lui est soumise.

A ce titre il mérite sans doute que nous en fassions connaître le texte :

La Chambre, rappelant l'ordre du jour voté dans la séance du 2 mars 1906; rendant hommage à la grandeur de l'œuvre congolaise et aux desseins patriotiques de son fondateur; convaincue que les idées civilisatrices qui ont présidé à la fondation de l'Etat indépendant du Congo, doivent continuer à occuper la première place dans les préoccupations du pays;

Considérant que la Belgique est appelée par le testament royal du 2 août 1889 à recueillir la pleine souveraineté sur l'Etat indépendant du Congo; qu'elle possède aussi le droit de reprendre le Congo en vertu de la lettre royale du 5 août 1889 et de la loi du 10 août 1901; maintenant le principe contenu dans la convention du 3 juillet 1890; et qu'il est dans l'intérêt du pays de se prononcer du vivant du Roi sur la question de la reprise;

Prenant acte des réponses du gouvernement, d'après lesquelles les déclarations contenues dans la lettre du 3 juin ne constituent pas des conditions, mais des recommandations solennelles, la convention de cession n'aura pour objet que de réaliser le transfert et de prescrire les mesures d'exécution; le pouvoir législatif belge règlera en pleine liberté le régime des possessions coloniales;

Considérant que la section centrale, chargée de l'examen du projet de loi du 7 août 1901 sur le régime des possessions coloniales, doit se préoccuper

d'adapter ce régime aux conditions et aux besoins de l'Etat indépendant du Congo, et s'entourer à cet effet de tous les renseignements nécessaires à l'élaboration de la loi. Prenant acte de la déclaration du gouvernement qu'il est prêt à donner son concours pour fournir à la section centrale les documents de toute nature nécessaires à l'élaboration de la loi sur les possessions coloniales ;

Désirant, sans préjuger le fond, être saisie dans le plus bref délai possible de la question de la reprise du Congo, conformément à l'intention exprimée par le gouvernement.

Emet le vœu que la section centrale hâte ses travaux, dépose un rapport dans un délai rapproché;

Et passe à l'ordre du jour.

La rédaction de cet ordre du jour dénotait autant d'habileté que de sens pratique; il avait pu rencontrer d'autant plus d'adhésions et revêtir d'autant mieux le caractère d'un vote national, qu'il fut précédé d'une déclaration lue par le président du conseil avant même que les interpellateurs eussent pris la parole. Le comte de Smet de Naeyer y reconnaissait que, comme le Roi lui-même l'avait dit, le moment d'annexer le Congo paraissait venu, mais que cette annexion devait être précédée de deux choses : 1° du vote de la loi d'organisation coloniale; 2° d'une convention de transfert à conclure avec l'Etat Indépendant encore existant.

En conséquence, il annonçait son désir de voir la section centrale hâter ses travaux d'examen de la loi, et son intention d'entamer le plus tôt possible des négociations avec l'Etat Indépendant en vue de la convention de transfert.

La conséquence immédiate de ce vote important, fut la formation de la Commission des XVII, dont nous avons parlé.

Le 10 mai 1907, M. de Trooz, devenu président du Conseil, complétait la déclaration du mois de décembre précédent, en annonçant son intention de proposer dans un délai très rapproché, la reprise du Congo, afin que « les Chambres pussent, dans la plénitude de leur liberté, se prononcer à la fois sur

la loi coloniale et sur la question de savoir si l'intérêt de la Belgique exigeait oui ou non l'annexion du Congo ».

Dans le but de préparer la convention de transfert, les deux gouvernements nommèrent chacun quatre plénipotentiaires chargés de rédiger un projet de convention. Leur tâche consistait non seulement à reprendre, en la rajeunissant, la convention non ratifiée de 1895, mais encore à justifier leur proposition d'accord, en y joignant « en quelque sorte, l'inventaire actif et passif de l'Etat dont la souveraineté sera cédée à la Belgique ».

Les plénipotentiaires belges remirent leur rapport au Ministre des affaires étrangères le 15 novembre 1907, et le projet de traité auquel ils avaient abouti, fut déposé sur le bureau de la Chambre le 3 décembre suivant. Ce traité consacrait la cession à la Belgique par le Souverain du Congo, de « la souveraineté des territoires composant l'Etat Indépendant, avec tous les droits et obligations qui y sont attachés. L'Etat belge déclarait accepter cette cession, reprendre et faire siennes les obligations de l'Etat indépendant du Congo, telles qu'elles étaient détaillées dans une annexe, et s'engageait à respecter les fondations existantes au Congo, ainsi que les droits acquis, légalement reconnus à des tiers indigènes et non-indigènes ».

L'article 2 indiquait « que la cession comprenait tout l'avoir mobilier et immobilier de l'Etat », et l'article 3 qu'elle comprenait aussi « tout le passif et tous les engagements financiers de l'Etat tels qu'ils étaient détaillés dans une annexe ».

Ce traité maintenait donc l'existence d'une institution « La Fondation de la Couronne » qui fit couler en Belgique des flots d'encre et d'éloquence.

Bien que désormais elle soit supprimée, comme nous allons le voir, il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'elle constituait certainement une invention des plus ingénieuses.

« La Fondation de la Couronne » avait été créée par le décret du 9 mars, complété par un autre décret du 23 décembre 1901, qui en faisait une institution

conforme à un décret général du 28 décembre 1888, dans lequel il était dit « que les institutions religieuses, scientifiques ou philanthropiques, créées par le gouvernement de l'Etat du Congo, sont administrées et représentées et que leur composition est réglée, de la manière indiquée par le décret qui les établit ».

Cette institution comprenait à peu près un neuvième du territoire de l'Etat, distrait du domaine national, tel qu'il existe dans n'importe quel pays, et soumise à une administration particulière ayant en vue des buts spéciaux. Ces objets, auxquels les revenus de la Fondation devaient servir, étaient certaines rentes par lesquelles le Roi des Belges voulait assurer le rang des princes de la Maison de Belgique, et surtout des entreprises relatives à des questions coloniales ; celles-ci concernaient des matières scientifiques, des travaux d'embellissement, de développement maritime de la Belgique, des mesures d'hygiène coloniale, et d'autres objets tous aussi intéressants au point de vue du pays.

Le Roi, dans son désir d'assurer toutes ces entreprises et dans sa connaissance du cœur des Belges, auxquels il avait dit que le Congo ne devait jamais être une charge pour le contribuable, avait vu dans cette combinaison, le moyen de concilier la perpétuité de ses vues avec l'économie des pouvoirs publics.

Mais malgré sa parfaite légalité congolaise, cette institution très particulière et fort ingénieuse ne cadrait ni avec les habitudes du Parlement, ni avec les traditions du droit public belge. Son maintien dans le projet de traité de cession, rencontra donc une hostilité qui bientôt se fit jour. Le gouvernement crut devoir aller au-devant des appréhensions qui s'étaient manifestées, et prit l'initiative de négociations nouvelles avec l'Etat du Congo.

Le 24 février 1908, les Ministres écrivirent au Roi, une lettre par laquelle ils exposaient leur proposition de supprimer la Fondation de la Couronne, en même temps qu'ils reconnaissaient, du reste, la grandeur et la légitimité des principaux buts que le Souverain s'était promis d'atteindre au moyen des

revenus de cette Fondation. Le 5 mars 1908, le gouvernement soumettait aux Chambres un acte additionnel à joindre au projet de traité d'annexion cet acte était la conséquence du décret de la même date par lequel le Souverain du Congo avait, sur le conseil du Gouvernement belge, consenti à supprimer la Fondation de la Couronne avant l'annexion, dans le but de faciliter celle-ci.

En vertu de cet acte additionnel, les sommes dues par la Fondation et intéressant la Belgique, seraient payées par celle-ci, et certains engagements pris par la Fondation seraient respectés. La Belgique se substituait en même temps à la Fondation, pour l'exécution de travaux en cours et pour l'accomplissement de contrats conclus; les dépenses qui en résulteraient, étaient estimées à 45 millions 1/2 de francs.

D'autre part, désireux de donner au Roi la satisfaction légitime de voir accomplir les travaux d'embellissement et d'utilité publique dont il avait conçu le projet pour la Belgique et le Congo, et auxquels la Fondation de la Couronne avait été destinée, le gouvernement proposait, pour en tenir lieu, de mettre à la disposition du Roi une somme de 50 millions de francs « qui serait affectée par lui ou ses successeurs, à des destinations relatives au Congo et à des œuvres diverses en faveur du Congo, soit pour l'utilité ou le bien-être des indigènes, soit pour l'avantage des blancs qui ont bien servi en Afrique ».

Dès lors, les Chambres belges ont eu à discuter simultanément les deux lois relatives à la future colonie qui sont entrées en vigueur le 15 novembre 1908. La première est une loi ratifiant la convention de cession avec son acte additionnel. La seconde est une loi d'organisation de la colonie, résultant des délibérations de la Commission des XVII, qui, du 21 janvier 1907 au 3 avril 1908, a tenu trente-neuf séances consacrées aux questions coloniales. Celle-ci portait maintenant le titre de « Proposition de loi sur le gouvernement du Congo belge » et fut déposée sur le bureau de la Chambre au mois de mars 1908.

Pratiquement, la seconde loi ne peut trouver son

application que par l'effet du vote de la première, mais l'on se rappelle que tout travail de transfert fut jadis retardé, dans le désir que la loi d'organisation fût prête la première.

Le premier traité d'annexion, qui avait été conclu le 9 janvier 1895 entre la Belgique et le Congo et déposé sur le bureau de la Chambre le 12 février de la même année, avait été retiré par le gouvernement, comme nous l'avons dit plus haut.

Le 15 avril 1908, la Chambre fixa d'un commun accord du gouvernement et de tous les groupes, y compris le groupe socialiste dont le chef, M. Vandervelde, fit preuve dans toute cette discussion de la plus complète loyauté, la façon dont elle travaillerait. Le Président du Conseil, M. Schollaert, voulant assurer l'ampleur du débat et prouver à l'extrême-gauche l'inanité de la crainte qu'elle avait émise, de voir étouffer la discussion, proposa que l'on discutât d'abord le traité additionnel, « de l'adoption duquel devait dépendre l'adhésion de beaucoup de membres de l'assemblée au traité de transfert » ; qu'ensuite on examinât le traité; puis les articles du projet de la loi coloniale; qu'enfin « les votes finals se fissent après toutes les discussions, dans l'ordre suivant : acte additionnel, traité, loi coloniale ».

C'est ainsi que le Parlement put accomplir une œuvre vraiment considérable au point de vue colonial.

Le principe même de l'annexion rencontra naturellement encore certaines oppositions, tant au Sénat qu'à la Chambre. A côté des adversaires irréductibles de toute politique coloniale et de ceux qui restaient hostiles à l'entreprise africaine parce qu'elle émanait du Roi, surgirent certains abstentionnistes. Ceux-ci représentaient, non pas de l'opposition, mais plutôt de l'inertie qui semble résulter de la crainte de leurs électeurs et de la difficulté d'accepter les conséquences de la marche des événements, en même temps que de la crainte de complications possibles, le « mieux étant l'ennemi du bien ».

L'honorable M. Dupont, vice-président de la haute assemblée, se fit au Sénat, l'organe de ces scrupules

et son discours se résume dans le fait, qu'il a rappelé qu'il faisait depuis plus de quarante-trois ans partie du Parlement; les événements, ont bien marché depuis quarante-trois ans!

Il semble difficile d'admettre, comme d'autres l'ont soutenu, que si la Belgique a pu prospérer dans certaines circonstances déterminées, qui sont celles du passé, elle doive rester immobile dans l'avenir, en comptant sur le privilège chimérique de se trouver toujours, seule au monde, dans les mêmes conditions d'existence.

Nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracé pour cette étude, et nous la prolongerions du reste abusivement, si nous analysions ici, la loi d'organisation coloniale et les conditions du transfert du Congo à la Belgique.

Qu'il nous soit seulement permis de constater, que cette loi coloniale est une des plus libérales et donne au Parlement le plus de contrôle qui soit possible.

L'expérience fera même sans doute revenir bientôt les Belges sur certaines mesures qu'ils viennent de voter et qui s'inspirent de la crainte manifeste que les droits de contrôle du Parlement eussent pu ne pas être suffisamment fixés.

Quant à la loi consacrant l'annexion, elle est le résultat de longs examens par Doit et Avoir, et s'est éclairée d'un nombre considérable d'annexes, d'inventaires et de pièces comptables.

Nous connaissons les deux charges de 45 millions et demi et de 50 millions de francs, assumées par la Belgique en vertu du traité additionnel, et dont le montant doit servir en somme à des travaux qui lui profiteront.

Rappelons, en ce qui concerne la Fondation de la Couronne, que celle-ci avait à un certain moment, emprunté de l'argent à l'Etat du Congo; elle s'était acquittée de sa dette jusqu'à concurrence d'une somme de 18 millions de francs, en cédant à l'Etat, différents immeubles dont elle avait fait l'acquisition en Belgique et dans le midi de la France. Du moment où la Fondation de la Couronne disparaissait et où l'Etat était annexé par la Belgique, c'est

cette dernière qui devient propriétaire des immeubles à titre de domaine privé.

L'acte additionnel, prévoit que les 12 millions de francs que la Fondation de la Couronne devait encore à l'Etat du Congo, lui seront remboursés sous forme de certains immeubles à ajouter à ceux qui avaient été cédés déjà ; au moment où elle reprend l'Etat du Congo avec ses droits et ses charges, la Belgique reçoit donc ainsi, à titre de domaine privé, des immeubles pour une somme d'environ 30 millions de francs ; il est assez intéressant de remarquer qu'elle se voit de la sorte presqu'entièrement indemnisée des avances qu'elle a jadis faites à l'Etat, et sur lesquelles elle n'avait, en vertu des conventions, aucun droit, du moment où elle annexait.

Il y aurait sans doute encore bien des choses à dire sur la façon dont le Congo, après s'être développé par lui-même, est transféré à la Belgique. Celle-ci se trouve dans un cas sans précédent ; le résultat des relations qu'elle a eues dans le passé, avec sa colonie, est en somme, que sans avoir couru de risques personnels, elle achète une colonie 83 fois grande comme elle-même, pour une somme de 31 millions de francs; en échange de ces débours elle reçoit même encore, pardessus le marché, dans son domaine privé, des immeubles d'une valeur à peu près équivalente.

Les charges financières se résument donc pour le pays annexant, dans les 45 millions 1/2 et les 50 millions de francs, qui résultent des obligations de la Fondation de la Couronne supprimée. La valeur de celle-ci n'était pas contestée lorsqu'il était question de la maintenir en dehors de l'administration de l'Etat belge ; elle n'est donc pas non plus contestable maintenant.

Nous ne pensons donc pas nous tromper en affirmant qu'il n'est pas d'exemple d'une acquisition coloniale faite dans des conditions aussi faciles.

On comprend que la Belgique, enfant gâtée de la fortune depuis soixante-quinze ans, ait examiné de près les conditions de l'héritage qu'on lui offrait et les difficultés susceptibles d'en résulter pour elle. Sa prudence est une conséquence non seulement

du tempérament national, mais encore, croyons-nous, de son passé lointain qui n'avait pas habitué les Belges à la liberté, ni à l'initiative. Un peuple qui pendant plusieurs siècles, a connu successivement trois ou quatre dominations étrangères, et dont le territoire a été trop souvent le champ de bataille de ses voisins sous le gouvernement desquels il passait, reste forcément plus méfiant. Cette méfiance s'est manifestée dans toutes les circonstances où elle avait l'occasion de se montrer. En 1830, les Belges imprégnaient leur Constitution de la préoccupation de brider l'autorité et d'empêcher ses abus, dont ils avaient eu à souffrir de la part du Roi des Pays-Bas. La loi coloniale dont nous venons de parler, respire aussi la défense jalouse des droits du peuple belge, et enfin, toute la discussion relative à l'annexion du Congo, n'a été que la suite d'une méfiance qui ne s'était pas démentie depuis trente ans.

Ce trait du caractère belge présente sans doute de sérieux avantages, car il épargne au peuple les dangers de « l'emballement ». Il est peut-être le secret du bonheur tranquille dont on jouit dans ce beau pays. Cependant, il y a lieu de féliciter ses mandataires de ce qu'ils aient su se montrer au-dessus des mesquines préventions populaires, et imposer à la nation le résultat de leur examen réfléchi. On peut rendre aux Chambres belges, la justice qu'elles se sont montrées en ces circonstances aussi démocrates et indépendantes vis-à-vis du pouvoir royal, qu'il était possible ; et qu'elles ont eu en même temps, la perspicacité de voir que l'évolution du monde s'imposait à la Belgique comme aux autres pays.

Les circonstances ont changé pour elle par le fait de l'accroissement de sa population, du développement de ses industries et aussi de la rivalité commerciale de ses voisins. Ces circonstances nouvelles commandaient l'emploi de moyens d'action nouveaux. Le gouvernement et le Parlement belge ont vu que les sources de travail et de richesses nécessaires pour l'avenir, semblaient se trouver dans une colonie qui, au point de vue de l'exploitation, n'en est encore qu'à la première enfance.

Il est incontestable qu'après avoir dû pendant plusieurs années, concentrer les forces de l'Etat Indépendant à explorer l'immense territoire et à le doter de certains moyens de communications, le gouvernement congolais n'a pu jusqu'à présent, mettre en valeur qu'une partie infime du sol, et pour celle-là même, n'a pu avoir recours qu'aux moyens primitifs.

La Belgique, recevant la colonie déjà pourvue d'un très sérieux outillage, pourra profiter de l'expérience et des travaux de ses devanciers, pour organiser la production d'une façon méthodique et s'assurer au sein de l'Afrique, un domaine de la plus grande richesse.

Quoi qu'il arrive, elle n'aura fait qu'obéir à la marche naturelle des événements chez tout peuple qui se développe, en s'épandant au dehors, et elle peut avoir la joie de se dire qu'elle le fait dans des circonstances exceptionnelles. Sa propre sagesse et la rivalité des autres peuples suffiront sans doute, pour lui assurer dans son nouveau domaine, la tranquillité qu'elle a connue en Europe depuis trois quarts de siècle, comme pays neutre.

ALEXANDRE HALOT.

LA MARSEILLAISE A JEMMAPPES

(Ecrit à l'occasion du projet de commémoration de la bataille de Jemmappes — 6 novembre 1792 — qui libéra la Belgique du joug de l'Autriche et où l'hymne de Rouget de Lisle exerça une influence capitale.)

Tout à coup, par-dessus les rumeurs de bataille,
Un lyrique tumulte, un tourbillon de sons
S'élève : il va couvrir les cris de la mitraille
Et dominer bientôt le fracas des caissons.

C'est la Marseillaise *et ses flammes ;*
C'est la foudre des nouveaux cieux ;
La trombe qui jaillit des âmes,
Pour balayer les anciens dieux...

Chantez, soldats, l'hymne suprême !
C'est l'ouragan de liberté
Qui déracine un temps et sème
Le grain d'une autre humanité...

Je sais : Vous fléchissez, pauvres gueux faméliques...
Vous grelottez de froid, étant nus à demi ;
Contre les gros boulets, vous n'avez que des piques,
Pour abattre en un jour tout un siècle ennemi

Mais qu'importe?... Aux canons qui crachent la colère
Des régimes branlants au choc de vos légions,
Répond la Marseillaise, *impérieux tonnerre*
Qui fait fuir les vieux loups devant les jeunes lions.

Et l'énorme clameur qui gronde
En son souffle libérateur,
C'est le chœur tout entier d'un monde
Scandant son verbe rédempteur.

Sa rafale apporte un miracle
A vos bataillons défaillants
Et le signal de leur débâcle
A vos oppresseurs triomphants.

Déjà, Clairfayt hurle : victoire!
Et vos régiments en lambeaux
Saignent, au charnier de l'histoire,
Sous le noir essaim des corbeaux,

Lorsqu'accourt au combat, bourrasque mélodique,
Le cantique éclatant, le simoun des cœurs las,
Qui, traversant vos rangs, d'un frisson héroïque,
Met les veines en feu, met des ailes aux pas...

La voici :... La voici!... Voici la Marseillaise,
Eveillant son délire en vos clairons stridents,
Ebranlant vos drapeaux, gonflant vos poumons d'aise,
A vos chevaux cabrés mettant le mors aux dents !

Chant d'épouvante et d'allégresse
Vibrant dans les airs éperdus !...
Tocsin des braves en détresse,
Glas des vainqueurs soudain perdus,

Rien ne résiste à son vertige :
Il flagelle, affole et poursuit,
Sous le fouet de son prestige,
Des ombres fuyant dans la nuit

. . . . . .

On croirait, maintenant, ouïr des chaînes qui tombent,
Dans le dernier émoi dont palpite l'écho,
Ou bien l'effondrement des règnes qui succombent
Sous la même fanfare où croula Jéricho

Et tel fut, en effet, aux portes de Jemmappe,
Le prodige accompli par l'épique refrain
Qui, sitôt entonné, dès sa première étape,
Fait d'un peuple conquis un peuple souverain.

GÉRARD HARRY.

MAITRE ALICE HÉNAUT

Pièce en trois actes

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. Jean Darieux est assis à son bureau. Il a vieilli et semble las et triste.

Aussitôt que le rideau est levé, le Domestique paraît.

SCÈNE PREMIÈRE

DARIEUX, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

Monsieur a sonné?

DARIEUX

Mademoiselle Falaire n'est pas venue ce matin?

LE DOMESTIQUE

Non, Monsieur. Mais un commissionnaire a, de sa part, apporté une lettre. Je l'ai déposée sur le bureau de Monsieur.

DARIEUX

Une lettre?

LE DOMESTIQUE

Oui, Monsieur ne l'a pas vue? (*Il s'approche du bureau et cherche parmi des papiers.*) Monsieur a jeté ses journaux dessus. La voici.

(*Darieux lit et paraît très contrarié.*)

DARIEUX

On n'a rien dit en remettant cette lettre?

LE DOMESTIQUE

Absolument rien, Monsieur.

DARIEUX

C'est bien. (*Le Domestique va pour sortir.*) Ah! Dites? Mademoiselle Amaury est auprès du petit?

LE DOMESTIQUE

Oui, Monsieur.

DARIEUX

Faites entrer le Docteur aussitôt qu'il se présentera, et aussi Monsieur Marnix.

LE DOMESTIQUE

Bien, Monsieur.

(*Le Domestique sort. Darieux relit encore la lettre de Lily Falaire et répète son geste de contrariété; puis il va vers la porte de gauche, l'entr'ouvre, et fait un signe d'appel. Mlle Amaury paraît à l'entrée de la chambre. Elle parle quelques instants à voix basse avec Jean Darieux.*)

SCÈNE II

DARIEUX, SIMONNE AMAURY

DARIEUX

Eh! bien?

SIMONNE

Il repose.

DARIEUX

Calme?

SIMONNE

Très calme.

DARIEUX, *consultant sa montre.*

Et ce docteur qui tarde!

SIMONNE

Mais puisque je suis là?

DARIEUX

C'est vrai. Et heureusement que vous êtes là, Mademoiselle Simonne.

SIMONNE

Rentrez, rentrez. Et ne vous inquiétez pas.

(*Elle ferme la porte. Darieux va se rasseoir, se remet au travail. On sonne. Le Domestique paraît.*)

SCÈNE III

DARIEUX, LE DOCTEUR, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

C'est le Docteur, Monsieur.

(*Le Docteur entre.*)

DARIEUX

Ah ! Docteur, je vous attendais.

LE DOCTEUR

Tout va bien ?

DARIEUX

Je le crois. La fièvre a diminué, me semble-t-il.

LE DOCTEUR

Plus de syncope ?

DARIEUX

Non, aucune.

LE DOCTEUR

Je vous l'ai dit : ce ne sera rien. Nous sommes en présence d'un état de faiblesse générale. Dame, un bambin de trois ans à la diète depuis quarante-huit heures et que la toux abat depuis des semaines ?

DARIEUX

C'est cette oppression qui m'inquiète.

LE DOCTEUR

Je vous assure que le poumon n'est pas atteint

DARIEUX, *le faisant passer devant lui.*

Mademoiselle Amaury le veille.

SCÈNE IV

MARNIX, LE DOMESTIQUE

MARNIX

C'est bien, Firmin, merci.

LE DOMESTIQUE

Monsieur ne tardera guère. Il attend Monsieur.

MARNIX

Dites donc, Firmin? Maître Darieux a-t-il reçu une lettre de Mademoiselle Falaire?

LE DOMESTIQUE

Oui.

MARNIX

Et... Et il n'a rien dit?

LE DOMESTIQUE

Oh! non, rien.

MARNIX

Et le petit?

LE DOMESTIQUE

Ah!... moi, Monsieur, franchement, je n'aime pas beaucoup cette fièvre qui s'acharne et ces syncopes et toutes ces affaires-là.

MARNIX

Mademoiselle Amaury est toujours ici?

LE DOMESTIQUE

Oui, Monsieur. Mademoiselle a passé la nuit. Mademoiselle se dévoue tout comme si...

MARNIX

Dites?

LE DOMESTIQUE

Eh bien! tout comme le ferait sa mère, là.

MARNIX, *rêveur.*

Oui... (*Un silence, puis brusquement* :) Madame n'est plus revenue?

LE DOMESTIQUE, *étonné.*

Madame?

MARNIX

Oui, Madame Darieux?

LE DOMESTIQUE

Non.

MARNIX

Maître Darieux n'a rien changé à ses ordres?

LE DOMESTIQUE

Oh! non. Et pourvu que Madame ne se décide pas

à venir. Je me demande si j'aurais le courage de lui refuser la porte.

MARNIX

Ne craignez rien, elle ne viendra pas.

LE DOMESTIQUE

C'est bien ce que Mademoiselle Amaury m'a assuré. Mais sait-on jamais? Car Madame est au courant, n'est-ce pas, de l'état du petit?

MARNIX

Elle sait qu'il ne va pas plus mal, cela suffit pour lui faire prendre patience.

LE DOMESTIQUE

Que de tristesses dans cette maison, depuis un an, Monsieur Marnix!

MARNIX

Ah! oui, et que de changements en un an! Pour tout le monde!... (*Se reprenant soudain.*) Vous pouvez aller, Firmin. J'attendrai Maître Darieux.

(*Le Domestique se retire. Marnix est quelques instants seul. Il va et vient dans la pièce, s'arrête devant des portraits, devant la place vide qu'occupait autrefois Madame Darieux, devant celle aussi de Lily Falaire. Machinalement il tapote quelques touches de la machine à écrire : il sourit.*)

SCÈNE V

MARNIX, JEAN DARIEUX, SIMONNE AMAURY, LE DOCTEUR

DARIEUX

Ah! vous êtes là, Marnix?

MARNIX

Bonjour, Maître. Mademoiselle (*Il s'incline*). Bonjour, Docteur. Eh bien?

LE DOCTEUR

Mais, cela va, cela va. Une convalescence qui sera longue; des précautions, du grand air. Nous le tirerons de là.

DARIEUX

Puissiez-vous dire vrai!

MARNIX

Les enfants, cela frise la mort en un rien de temps.

SIMONNE

Et ils se remettent sur pieds encore plus vite.

LE DOCTEUR

Evidemment. Darieux, je me sauve. Je reviendrai vers cinq heures. Et soyez bien rassuré, n'est-ce pas? Monsieur Marnix, à vous revoir.

MARNIX

Docteur, au plaisir.

LE DOCTEUR

Mademoiselle, tenez bien note, n'est-ce pas, des températures?

SIMONNE

Toutes les heures?

LE DOCTEUR

Toutes les heures, oui. Je vous salue, Mademoiselle.

(*Le Docteur s'incline et sort. Simonne Amaury rentre à gauche.*)

SCÈNE VI

DARIEUX, MARNIX

DARIEUX

Eh! bien, Marnix, qu'est-ce que cela veut dire?

MARNIX

La lettre de Falaire?

DARIEUX

Oui.

MARNIX

Je sais que ce départ de Falaire, en ce moment surtout, vous met dans l'embarras.

DARIEUX

Naturellement! vous-même m'avez quitté; je ne vous ai pas remplacé, Mademoiselle Falaire pouvant

m'aider autrement que comme simple copiste. Mais si elle aussi laisse là toute la besogne en train au moment où j'ai la grosse affaire des Aciéries algériennes, le procès des Syndicats, le soin de ma réélection prochaine, puis par surcroît l'inquiétude de la maladie du petit et... et... tous les autres soucis que vous savez bien, non, Marnix, ce n'est pas bien, Mademoiselle Falaire fait preuve de peu de reconnaissance.

MARNIX

N'accusez pas Mademoiselle Falaire.

DARIEUX

Mais sans avertissement, sans raison, elle me quitte, elle laisse tous ses travaux en suspens. Et cela, sans même venir m'en aviser elle-même. Une seule lettre, voyez, en dix lignes.

MARNIX

Falaire n'a pas osé venir elle-même.

DARIEUX

Je le crois, parbleu, bien.

MARNIX

Et c'est moi qui lui ai conseillé d'écrire.

DARIEUX

Vous?

MARNIX

Oui, me réservant de vous donner aussitôt moi-même les véritables et raisonnables causes de ce départ.

DARIEUX

Vous y êtes donc pour quelque chose?

MARNIX

C'est moi seul, et non Mademoiselle Falaire, qui le provoque. Ecoutez-moi; vous verrez que je suis forcé d'agir de la sorte. J'ai grandi dans votre ombre, cher Maître, et un peu de la gloire et de la réputation de Maître Darieux ont rejailli sur son secrétaire. Grâce à vous j'ai pu conquérir une place, ma foi enviable, au Palais. Vous savez quelle gratitude je vous en garde.

DARIEUX

Je vous ai dit toujours que vous feriez votre chemin, qu'il vous suffirait de le vouloir.

MARNIX

Oui, mais sans vous je n'aurais pas eu la volonté de vouloir. J'étais insouciant et sans ambition. C'est dans cet état d'esprit que j'ai rencontré ici Lily Falaire. Cette fille pauvre mais intelligente, jolie au surplus, mais surtout d'une franchise aguichante qui me piqua au jeu, éveilla en moi une fantaisie d'abord, un désir ensuite et bientôt quelque chose que je crois être devenu un amour très sincère, très impérieux.

DARIEUX

Vous aimez Lily Falaire?

MARNIX

De toute mon âme. Et je crois bien qu'elle me le rend.

DARIEUX

Prenez garde. Vous venez de me dire que vous étiez sans ambition, ce qui est bien près de signifier que vous n'en êtes plus dépourvu aujourd'hui? Une femme, une femme intelligente et que le goût de l'étude et du travail, et surtout aussi le désir de l'ambition de son côté préoccupent, une pareille femme est périlleuse dans la vie de celui qui s'attache à elle... Prenez garde, Marnix, regardez autour de vous.

MARNIX

Je vous entends, Maître... Mais tous les conflits s'apaisent.

DARIEUX, *sévère et ému.*

Les conflits oui, les... le reste, enfin... non!

MARNIX

Je vais épouser Lily Falaire.

DARIEUX

Ainsi, tout de suite?

MARNIX

Il faut que cela soit fait avant un mois.

DARIEUX

Diable, vous voilà tous deux bien pressés!

MARNIX

J'ai considéré mes rapports avec Lily Falaire comme une amourette sans conséquences. Insouciant du reste comme je l'étais, et piquante, presque railleuse, comme elle se montrait, c'était fatal. J'ai plaisanté, j'ai surtout permis que l'on plaisante. Il faut que je coupe court à toutes les interprétations plus ou moins charitables. J'épouse Lily Falaire. Le candidat qui se présentera aux élections prochaines...

DARIEUX

C'est décidé alors?

MARNIX

Oui, j'ai envoyé ce matin mon adhésion définitive au comité. Je me présente contre...

DARIEUX

Contre?...

MARNIX

Vous le savez bien : contre Rebérand. Sa situation est devenue intenable. Il se compromet de jour en jour davantage. Je crois que ma victoire ne sera pas difficile.

DARIEUX

Et que dit votre adversaire?

MARNIX

Il est absent. Il voyage, paraît-il?

DARIEUX

Il voyage?

MARNIX

Oui. Vous ne le saviez pas?

DARIEUX

Non. Les faits et gestes de ce monsieur ne m'importent guère.

MARNIX

Il est parti depuis plus d'un mois, depuis le lendemain d'une scène dont vous devez vous souvenir...

DARIEUX, *troublé.*

Depuis plus d'un mois?...

MARNIX

Vous voyez bien que ce que fait Rebérand ne doit pas vous être tout à fait indifférent.

DARIEUX, *pas sincère.*

Par exemple!

MARNIX

Rebérand est parti, et il n'est pas parti seul et, bien que ce nouveau scandale n'ait été connu que de quelques-uns, il a achevé de couler notre grand homme. Je vous assure que Rebérand est fini, archi-fini. Plus de Ligue, plus de Loi, plus de *Grand Radical*. L'apôtre était en baudruche : un coup d'épingle l'a dégonflé.

DARIEUX

Et vous avez l'oreille de son parti?

MARNIX

J'y compte bien. Du reste, tout le monde est persuadé qu'il ne se représentera pas. Vous voyez bien que je ne pouvais hésiter.

DARIEUX

Vous avez raison, Marnix. Et le sentiment qui vous guide vis-à-vis de Mademoiselle Falaire, je le loue à présent totalement.

MARNIX

Rien dans ma vie privée ne doit prêter à la critique. J'ai presque compromis Mademoiselle Falaire, il faut qu'on sache que je l'estime entièrement digne d'être ma femme.

DARIEUX

C'est bien, cela, Marnix.

MARNIX

Non, c'est seulement logique. Et je ne suis pas du tout un héros, puisqu'en définitive, je l'aime cette futée gamine.

DARIEUX

Vous l'aimez... Oui... C'est la raison qui dicte toutes choses.

MARNIX

Qui les explique en tout cas, Maître.

DARIEUX

Qui nous rend immensément heureux et qui fait le malheur de notre vie.

MARNIX

Il n'y a pas de malheur irréparable.

DARIEUX

Ce qui est réparable n'est plus un malheur.

MARNIX

Non, ce n'est qu'une erreur. Or, nous nous trompons souvent. Il vient une heure où nous le reconnaissons.

DARIEUX

Et quand c'est nous que l'on a trompés ?

MARNIX

Non, Maître, ne dites pas cela. Parlons sans réticences, voulez-vous ? Parlons en hommes et soyons francs. Avouez que vous souffrez.

DARIEUX

Je souffre au delà de ce que j'eusse cru jamais qu'il soit humainement possible de souffrir.

MARNIX

Et votre femme souffre autant que vous. (*Geste de Darieux.*) Ne faites pas l'incrédule. Je vous affirme que l'âme de Madame Darieux est déchirée et que son cœur d'épouse et de mère est pantelant.

DARIEUX

Mais son orgueil de femme, son ambition d'avocate sont comblés d'aise ?

MARNIX

Vous savez qu'elle n'est plus avocate ; vous savez que Maître Alice Hénaut n'a plus reparu au Palais depuis... depuis la scène pénible d'où elle est sortie bien changée, je vous l'assure.

DARIEUX

Tout cela est possible. Je n'en veux rien savoir. Mon honneur et ma conscience ont d'autres et plus tragiques raisons encore d'ignorer désormais que Maître Alice Hénaut fut autrefois Madame Darieux.

MARNIX

Je vous répète qu'il n'y a plus de Maître Alice Hénaut!

DARIEUX

Laissons ce sujet, Marnix, je vous prie... Puisque voilà expliqué le départ de Mademoiselle Falaire, je compte bien qu'à présent elle viendra prendre congé. Il est nécessaire que je lui parle; elle travaillait à plusieurs dossiers...

MARNIX

Cette après-midi même elle sera ici. Et elle se tiendra à votre disposition pour mettre son successeur au courant des travaux en train.

DARIEUX

Son successeur! Vous en parlez à votre aise. Vous le savez bien : Mademoiselle Falaire n'était plus une simple copiste, elle avait en quelque sorte pris votre place et me tenait lieu de secrétaire, presque de collaborateur.

MARNIX

Vous trouverez facilement.

DARIEUX

Vous croyez cela, vous!

MARNIX

Mais certainement. Et même, si vous voulez me le permettre, je vous recommanderai une personne parfaitement capable de vous rendre des services au moins égaux...

DARIEUX

Vous connaîtriez quelqu'un?

MARNIX

Il me semble, oui. Et plus j'y pense...

DARIEUX

Quelqu'un qui accepterait? qui est libre en ce moment?

MARNIX

Qui est libre et qui accepterait, certes, oui.

DARIEUX

Un jeune avocat?

MARNIX

Non... C'est une femme, une jeune femme, très instruite. Elle a eu des malheurs, des revers. Je suis certain qu'une offre de votre part serait agréée avec reconnaissance.

DARIEUX

Elle s'appelle?

MARNIX

Vous ne la connaissez pas. Elle est digne en tout cas de toute votre estime et de votre confiance. Voulez-vous que je l'amène ici?

DARIEUX

Soit. Quand cela?

MARNIX

Quand vous voudrez.

(*Le Domestique entre.*)

SCÈNE VII

DARIEUX, MARNIX, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

Un vieil homme, Marbeau, Prosper Marbeau, dit-il, demande à parler à Monsieur? C'est urgent; c'est pour une affaire importante.

DARIEUX

Prosper Marbeau? Vous connaissez cela, vous, Marnix?

MARNIX

Marbeau? Attendez donc. C'est le nom de jeune fille de la brodeuse qui a tué son ivrogne de mari. Vous savez bien, avant-hier, le crime de la rue des Anges?

DARIEUX

Ah! oui, c'est vrai. Est-ce que cette visite aurait un rapport? Marbeau, oui. (*Il ouvre un journal.*) C'est bien cela. La femme Legat, née Marbeau, Hortense Marbeau. (*Au domestique.*) Faites entrer. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE VIII

DARIEUX, MARNIX

DARIEUX

Nous verrons bien.

MARNIX

Moi, je vous laisse, Maître. Et c'est dit : Je puis amener ma protégée?

DARIEUX

Amenez-la toujours. Puisque vous croyez qu'elle peut me convenir.

MARNIX

J'en suis absolument certain. A tout à l'heure, Maître.

DARIEUX

Bonjour, mon cher. (*Souriant* :) Et mes compliments à Madame Marnix.

MARNIX

Malgré sa lettre?

DARIEUX

Malgré sa lettre, oui.

(*Marnix sort.*)

SCÈNE IX

DARIEUX, PROSPER MARBEAU

(*Le domestique introduit un vieillard, vêtu comme un ouvrier endimanché; son air est très abattu, un peu timide.*)

DARIEUX

Entrez donc, Monsieur. Veuillez vous asseoir.

MARBEAU

Monsieur l'avocat voudra bien m'excuser. Je suis venu... Monsieur l'avocat a dû apprendre la chose affreuse?...

DARIEUX

Vous êtes Monsieur Marbeau?...

MARBEAU

Oui, le père d'Hortense Marbeau, de notre pauvre fille qui a fait...

DARIEUX

Je sais. C'est un bien grand malheur. Mais il est évident que personne ne pourra considérer votre fille comme une criminelle. Son mari la battait, il buvait, il ne rapportait rien de sa semaine.

MARBEAU

Et avant-hier soir encore, Monsieur l'avocat, le jour où c'est arrivé, il était saoûl à tomber là et il n'est rentré que pour demander cinq francs à notre pauvre fille. Elle en avait touché sept le matin, il le savait; toute une semaine de son travail de brodeuse. On ne gagne pas gros, à ce métier de patience et de fil en quatre. Eh! bien, le gueux, il s'est jeté sur elle parce qu'elle ne voulait pas lui donner ses cinq francs. Il avait attrapé le tisonnier au passage. Alors, Hortense, n'est-ce pas, elle a eu peur. Vous voyez ça d'ici. Elle était en train de repasser. Elle a levé le bras; elle tenait le fer dans sa main; elle a frappé, une, deux, trois fois, ainsi, au hasard. Il la tenait déjà par les cheveux! Il est tombé, alors. Et c'est tout. Mais, voyons, est-ce qu'on peut la condamner pour cela, dites, Monsieur l'avocat, dites?

DARIEUX

Evidemment, ce drame éveillera la pitié dans le cœur de tous les honnêtes gens. Votre fille, non seulement était en cas de légitime défense, mais elle a pour elle ses antécédents, tandis que son mari était notoirement connu comme buveur et brutal. C'est du moins ce que disent les journaux? Car je ne connais l'affaire que par eux.

MARBEAU

C'est bien ainsi, Monsieur l'avocat. Il avait du reste des condamnations.

DARIEUX

Cela sera invoqué, naturellement. Donc, je devine le but de votre visite. Vous voudriez que je défende votre fille?

MARBEAU

Ah ! Monsieur l'avocat, si vous vouliez faire cela ! Je sais bien que vous êtes un grand avocat et que vous avez d'autres soucis que de vous intéresser à un malheur de petites gens.

DARIEUX

Il n'y a pas de grands ni de petits quand il s'agit du malheur.

MARBEAU

Non, n'est-ce pas ? Et vous consentiriez !... Je ne vous cache pas que... que nous ne sommes pas riches.

DARIEUX

Là n'est point la question. Ce qui importe, c'est de voir si je conviens bien pour plaider la cause d'Hortense Legat.

MARBEAU

Oh ! Monsieur l'avocat !

DARIEUX

Mais, certainement. Je suis un avocat d'affaires, moi, retors, paraît-il, et consciencieux, en tout cas. Hortense Legat sera jugée devant un jury. Ce n'est pas par des arguments de droit, par des articles de Code qu'il faut convaincre ces douze citoyens ; il faut les empoigner, les gagner par le sentiment.

MARBEAU

Il n'y aura qu'à leur dire quelle vie la pauvre enfant menait avec cette brute.

DARIEUX

Oui ; mais rien n'excuse un crime aux yeux de la Loi. Nul n'a le droit de tuer. Ah ! aux yeux des hommes, c'est autre chose.

MARBEAU

Eh bien ?

DARIEUX

Précisément : trouverai-je les accents, les mots, l'émotion qu'il faudra ? Voulez-vous un conseil, Monsieur Marbeau ? Vous devriez vous adresser à l'un de ces avocats qui se font une spécialité des

plaidoiries de Cour d'assises. Qui vous a suggéré de venir me trouver; comment ne vous a-t-on pas indiqué plutôt tel de mes confrères bien mieux désigné que moi pour réussir?

MARBEAU

Je vous avouerai qu'on m'a conseillé cela, en effet. Mais le nom qu'on m'a donné, c'est celui d'une femme.

DARIEUX

D'une femme?

MARBEAU

D'une femme-avocat, oui. Je suis allé chez elle : Maître Alice Hénaut.

DARIEUX

Ah!

MARBEAU

Elle m'a écouté. Comme vous, elle a été touchée par notre infortune; elle a compris l'affolement de notre fille et, elle aussi, elle m'a assuré qu'on ne pourrait la condamner. Mais elle n'a pas voulu plaider.

DARIEUX

Pourquoi? Maître Hénaut a cependant des causes du même genre à son actif. Et elle en a gagné de moins belles que celle-là?

MARBEAU

Maître Hénaut m'a déclaré qu'elle ne plaidait plus, qu'elle ne plaiderait plus jamais.

DARIEUX

Qu'elle ne plaiderait plus?

MARBEAU

Oui. Cela semblait même l'émouvoir de parler de cela. Elle doit avoir un gros chagrin, cette dame-là. Ou bien une affaire qui ne marche pas à son gré?

DARIEUX

Et alors?

MARBEAU

Alors, ma foi, je lui ai demandé de me conseiller, de me renseigner quelqu'un et c'est elle qui m'a aussitôt dit de venir vous trouver.

DARIEUX

Maître Hénaut?

MARBEAU

Mais oui. Seulement, elle m'a bien recommandé de ne vous en rien dire. Moi, je ne vois pas le mal qu'il y a à vous l'avouer. Toutefois, puisqu'elle y tient, vous ne le lui répéterez pas, n'est-ce pas?

DARIEUX

Ne craignez rien. Alors, c'est parce que Maître Hénaut vous a envoyé chez moi...

MARBEAU

Elle m'a assuré que vous m'entendriez et que vous étiez le seul capable de nous tirer de cette affreuse affaire-là.

DARIEUX

Elle vous l'a assuré, elle vous l'a assuré, c'est bientôt dit. Sait-on jamais? Ecoutez, Monsieur Marbeau, je veux bien essayer, mais...

MARBEAU

Oh! vous leur direz bien qu'Hortense était douce, travailleuse et que son Legat n'était qu'un ivrogne et une fripouille...

DARIEUX

J'essayerai, je vous le répète.

MARBEAU

Ah! Maître Hénaut le savait bien.

DARIEUX

Comment pouvait-elle le savoir?

MARBEAU

Elle vous connaît bien, on voit cela.

DARIEUX, *pensif.*

Elle me connaît?... Vous croyez?...

MARBEAU

Quant aux frais, ou aux honoraires, comme vous dites, n'est-ce pas?

DARIEUX

Ne vous inquiétez pas de cela, Monsieur Marbeau. Je vous ai dit qu'une cause de Cour d'assises comme

celle de votre fille n'est pas de celles que je plaide habituellement. Si je m'en occupe par occasion, c'est par sympathie pour vous et pour la cliente... Et puis... et puis, je ne voudrais pas donner tort à l'idée que Maître Alice Hénaut vous a faite de moi.

MARBEAU

Merci, merci, Monsieur l'avocat. Je sais bien que vous ferez acquitter la pauvre!

(*Le Domestique entre.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, *puis* MARNIX

LE DOMESTIQUE

C'est Monsieur Marnix.

DARIEUX

Il est seul?

LE DOMESTIQUE, *après un moment d'hésitation.*

Monsieur Marnix est seul, oui.

DARIEUX

Faites-le entrer.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE XI

DARIEUX, MARBEAU

DARIEUX

Monsieur Marbeau, j'irai à la prison cette après-midi même voir votre fille. Voulez-vous venir, vous, me trouver ici demain, à cinq heures?

MARBEAU

Je ne sais pas comment nous vous remercierons jamais?

DARIEUX

A demain, Monsieur Marbeau. Et prenez bon courage.

MARBEAU, *en sortant.*

Oh! maintenant, oui.

(*Marnix entre.*)

SCÈNE XII

DARIEUX, MARNIX

DARIEUX

Déjà ?

MARNIX

Oui, Maître. Ma protégée était chez elle, pas loin d'ici. Je lui ai fait part de votre acceptation.

DARIEUX

Mon acceptation... mon acceptation...

MARNIX

Enfin, de vos bonnes dispositions.

DARIEUX

Il est de fait que le besoin d'un aide, masculin ou féminin, se fait sentir de plus en plus vivement. Vous savez bien, notre père Marbeau?

MARNIX

Je viens de le croiser. Il sort seulement d'ici?

DARIEUX

Oüi.

MARNIX

Et nous avions bien supposé? C'est pour sa fille?

DARIEUX

Oui. Je la défendrai aux assises.

MARNIX

Vous ?

DARIEUX

Moi, oui. C'est une cause superbe. Et savez-vous qui m'a envoyé ici le père d'Hortense Legat?

MARNIX

Votre réputation, je suppose, a suffi...

DARIEUX

Des gens comme les Marbeau sont peu au courant des renoms des avocats et des secrets du Palais.

MARNIX

Alors?

DARIEUX

Marbeau a été trouver un confrère ; celui-ci n'a

pas voulu se charger de l'affaire et m'a dépêché son client.

MARNIX

Un confrère? C'est rare, cela. Il est vrai que les honoraires ne seront pas copieux.

DARIEUX

Oh! la question d'argent n'y est pour rien.

MARNIX

Alors, je ne vois pas...

DARIEUX

C'est Maître Alice Hénaut qui m'a envoyé le père d'Hortense Legat.

MARNIX

Tiens, tiens?

DARIEUX, *surpris.*

Cela n'a pas l'air de vous étonner?

MARNIX

Elle ne plaide plus, elle ne plaidera plus; ce qu'elle a fait est assez naturel.

DARIEUX

Vous saviez qu'elle ne plaidera plus?

MARNIX

Tout le monde le sait. Je vous l'ai encore dit, il n'y a pas une heure. Mais vous m'avez répété que « vous ne vouliez rien savoir ».

DARIEUX, *pas sincère.*

Et c'est vrai. Tout ce qui regarde Maître Hénaut m'est indifférent.

MARNIX

Vous croyez?

DARIEUX

Puisque je vous le dis... Mais parlons de votre protégée. Quand la verrai-je?

MARNIX

Quand vous voudrez. Elle est ici.

DARIEUX

Ici? Firmin m'a dit que vous étiez venu seul.

MARNIX, *hypocrite.*

Il vous a dit cela? Il se sera trompé.

DARIEUX

Mais faites-la entrer.

(*Marnix sort un instant puis rentre, faisant passer devant lui Alice hésitante. Darieux lève la tête, l'aperçoit, se dresse tout droit, demeure immobile, ne dit pas un mot. Marnix se retire, ferme la porte.*)

SCÈNE XIII

DARIEUX, ALICE

ALICE

Vous avez besoin d'être aidé, Jean. Vous avez besoin d'une personne auprès de vous qui serait mieux qu'un secrétaire, qui serait un collaborateur, un confident peut-être?

DARIEUX

Monsieur Marnix s'est permis un acte inqualifiable.

ALICE

N'en veuillez pas à Monsieur Marnix. C'est moi qui ai provoqué cette entrevue; il n'a fait qu'obéir à mes instantes prières.

DARIEUX

Et qu'espérez-vous de... de cette ruse?

ALICE

Vous avez besoin de quelqu'un capable de travailler auprès de vous.

DARIEUX

Vous le faisiez naguère. Aujourd'hui je dois recourir à des étrangers.

ALICE

Vous devez!...

DARIEUX

Je le dois. Par votre faute.

ALICE

La place est demeurée vide. Toute la place est

demeurée vide. Je demande, je demande à la reprendre; je suis repentante, Jean, et je supplie...

DARIEUX

Oui, ici la place est demeurée vide... Mais celle que moi j'occupais...

ALICE, *éclatant.*

Oh! non, pas cela, Jean, pas cela! Tu le sais bien. J'ai été imprudente, ambitieuse, entêtée, tout ce que tu veux. Mais mon cœur, lui, tu n'as rien à lui reprocher. On m'a calomniée, je le sais. Et tu as cru les calomnies, comme tout le monde. Mais je te jure que je n'ai cessé de t'aimer, que je suis toute pure, toute fidèle. Non, Jean, non, pas cela! Ne crois pas cela!

DARIEUX

Il y a un an, à cette même place, c'était moi qui vous suppliais. M'avez-vous entendu? M'avez-vous écouté?

ALICE

Tu suppliais? Moi je demande pardon.

DARIEUX

Rien ne m'oblige à vous croire.

ALICE

Si : mes larmes.

DARIEUX

J'en ai versé beaucoup, et personne n'était là pour les essuyer ni même pour les voir.

ALICE, *très tendre.*

Je saurai te les faire oublier. Je saurai te les faire oublier toutes...

DARIEUX, *avec déjà plus d'amertune que de rigueur.*

Il est trop tard. Nous devons vivre comme vous l'avez voulu.

ALICE

Mais ce que je veux, c'est vivre auprès de toi, c'est vivre pour toi, c'est vivre ici. Ah! j'abdique, je ne suis plus la femme égarée, la femme sottement indépendante que tu as connue. Je suis une compagne attentive et douce, une humble épouse qui ne veut plus qu'aimer et se dévouer. Je suis une mère, aussi,

Jean, une mère surtout. Vois, je pleure aujourd'hui, je ne relève plus la tête, je pleure, je demande mon enfant... notre petit, notre petit Robert. Il est malade, je ne l'ai plus embrassé depuis des jours et des jours... Et toi, Jean, toi non plus, depuis deux ans, je ne t'ai plus embrassé, je ne t'ai plus serré dans mes bras... Dis, Jean?

(Elle s'est approchée insensiblement de lui et cherche à l'enlacer. Il se défend encore, mais avec peu d'énergie. A ce moment on entend un appel. Jean et Alice se taisent, immobilisés, anxieux un instant. Simonne Amaury ouvre brusquement la porte de gauche et, du seuil elle appelle :)

SCÈNE XIV.

DARIEUX, ALICE, SIMONNE.

SIMONNE

Monsieur Darieux! Monsieur Darieux!

DARIEUX, *se précipite.*

Qu'y a-t-il?

SIMONNE

Robert... une syncope! Venez vite.

ALICE

Une syncope!

SIMONNE, *venant vers elle.*

Comment? Toi ici?

DARIEUX

Nous vous expliquerons. Venez. Non, sonnez Firmin plutôt. Qu'il téléphone au docteur. Moi je vais là-bas.

(Alice est debout, hagarde, immobile. Simonne va sonner à droite. Au moment où Darieux va entrer à gauche, il se retourne, voit qu'Alice n'ose pas bouger. Il fait un pas vers elle, lui tend la main.)

DARIEUX

Allons, viens. Tu vois bien qu'il nous appelle?

(Ils se précipitent tous deux dans la chambre de l'enfant.)

RIDEAU.

PAUL ANDRÉ.

VERS

I

La mer offre, ce soir, l'emblème de nos âmes.

Le flot diapré d'or aux lointains horizons
Avec l'azur se fond dans un baiser de flammes.
Tous deux, debout devant la mer, nous nous taisons.
Nos yeux avidement de lumière s'abreuvent,
Puisant dans ces splendeurs, une âpre jouissance,
Et, comme un vin ardent, en nous elles émeuvent
Des transports inconnus dont s'exaltent nos sens.
Le soleil et le ciel immense qu'il embrase
Reflètent leurs éclats dans les remous des eaux.
Majestueux, avec une lenteur d'extase,
Dans l'air éblouissant planent de blancs oiseaux.
Les clartés du couchant ruissellent sur leurs ailes :
Et, soudain, nos esprits enviant leur essor
De même sont partis de la terre et se mêlent
A la magnificence éparse du ciel d'or!

L'heure splendide est devenue un vaste songe
Où quelque chose de nous-mêmes se prolonge...

Un songe merveilleux dans lequel nous voyons
Se réfléchir nos existences enlacées.
Le soleil est notre cœur ardent, ses rayons
Sont une lyre immense où chantent nos pensées.

Les eaux d'ombre et de pourpre où les vagues du flux
Font de larges sillons sont nos chairs qui se pâment :
Et l'heure tout entière en son faste n'est plus
Qu'un rêve dans lequel s'exaltent nos deux âmes!

Serions-nous châtiés de ce bonheur indu?
Plus douloureusement ressaigne la blessure.
Du haut du ciel, le crépuscule est descendu
Comme un oiseau géant ouvrant son aile obscure.
Nous voici plus chétifs pour s'être crus des dieux;
Accablés sous le poids des rêves que nous fîmes,
La petitesse de nous-même apparaît mieux
Après que nous l'avons confrontée aux abîmes.
Et je sens dans mon cœur sourdre un courroux amer
D'avoir en un tel leurre un seul instant pu croire
Comme si la beauté du couchant sur la mer
Pour fêter notre amour eût éployé sa gloire!

II

J'erre sur le rivage où déferle l'écume
Sous les vents déchaînés qui flagellent les eaux.
Un retentissement de voix emplit la brume
Et je m'efforce en vain à épeler quels mots
Prononce l'océan dans son âpre tumulte.
Je pressens des clameurs de courroux et d'insultes
Dans l'assaut irrité des flots contre l'estran
Quand la vague accourue, avec un bruit navrant,
Se déchire en lambeaux sur les blocs de basalte.
O! se puisse-t-il qu'à l'unisson de la mer
Mon âme qui se mire en elle aussi s'exalte!
Je voudrais me tremper dans ses remous amers,

Mêler mes cris au sifflement de la rafale,
Être l'oiseau dont la tempête enfle l'essor,
Qui, ruisselant d'embrun, ivre et las, s'affale
Dans l'écume salée et, déployant encor
Son aile au vent, repart dans un vol éperdu.

O! mer, tu restes étrangère à qui t'invoque;
Et nul être jamais a-t-il rien entendu
A ce que dit ta voix dans ses sombres colloques?

III

Das Meer hat seine Perlen,
Der Himmel seine Sterne,
Aber mein Herz, mein Herz,
Mein Herz hat seine Liebe.

HEINE.

La mer a des perles changeantes,
Elle a des trésors de joyaux
Au fond de ses grottes qu'argente
La lumière à travers les eaux.

Le ciel a des treilles fleuries
Où, dans les crépuscules bleus,
Comme un bouquet de pierreries
S'allument les astres de feu.

Plus beau que les joyaux de l'onde
Et les étoiles, l'amour luit
Dans mon âme, immense et profonde
Plus que la mer, plus que la nuit!

IV

Je m'accoude parfois à contempler ma vie
Et les chemins lointains où mes pas ont erré.
Voici la place en fleurs des heures que j'envie
Quand mon cœur débordait d'un rêve enamouré.
Rien qu'une rose suffisait pour que je sente
Mon âme défaillir, mon front pâlir d'émoi
Et, comme les bouillons d'une ivresse puissante,
Un merveilleux printemps s'épanouir en moi;
Désormais les roses n'ont plus qu'un vain prestige.
Le vent d'automne les transit déjà; demain
Les gels auront tôt fait de défeuiller leurs tiges.

Tu ressurgis aussi sous l'arche des jasmins
Dans le nimbe embaumé que te faisaient leurs grappes,
Toi qui fus la vierge, la sœur, l'être inconnu;
Toujours la même grâce qu'autrefois te drape;
Les mêmes roses font un trône à tes pieds nus;
Les rayons de ton front t'environnent de gloire
Et de la même aurore éblouissent le ciel :
Mais aujourd'hui pour moi ton image illusoire
N'est qu'un jeu tour à tour attendri et cruel.

LÉON PASCHAL.

SALLES D'ATTENTE

A Edmond Picard

Je connais une morne place où beaucoup d'hommes ont attendu ce qui ne vint jamais.

Du moins, éprouvèrent-ils l'apaisement d'attendre une chose mal définie, si lointaine et tellement perdue dans la fumée du temps, qu'ils en oubliaient la pensée à la seule chaleur d'un feu public allumé pour chauffer leur fatigue.

Ils passent, en cet endroit, les rudes journées d'hiver, autour du poêle noir, autour d'un feu qu'on ne voit pas, mais qui couve dans l'enveloppe de fonte épaisse, sans que la main tendue puisse en ramener vers le visage la lueur claire. Un vague Prométhée ou quelque dieu errant s'était arrêté là. Ces hommes prenaient sans recevoir, et ce feu était bon. Si ce feu au cœur abondant, s'enfermant dans le visage rébarbatif de ses parois de fonte, n'attirait que des êtres engourdis, pesants de sommeil et peureux du vent, tandis que les autres ne faisaient que passer, attirés par des feux plus confortables, encore ses fidèles avaient-ils pressenti cette joie apaisante de goûter une volupté d'un luxe partout égal, dont la source n'avait pas varié depuis que le Titan l'avait enlevée au ciel.

Voilà bien des soirs que Valérie Droefkind a connu ce feu-là.

Dès la première fois, ce fut comme un coup de vent qui s'engouffra dans le châle de laine noire qui enveloppe son torse et sa tête. Poussée, comme une femme dont les yeux sont crevés, par la huée de la ville, vers cette gare, vers cette salle morne où des gens attendent des lendemains sans surprise, la porteuse de journaux s'est arrêtée là parce qu'il y faisait bon de savoir qu'il n'y avait plus rien, au delà, pour elle.

Maintenant, chaque soir, le même vent la ramène

vers cette salle d'attente. Elle attend aussi, sans savoir quoi.

Ici l'on dort. Non, des hommes se tiennent debout groupés autour du feu, dans une demi-obscurité qui confond leurs vêtements de sombre teinte avec la fonte du poêle rond. Leurs mains prennent la chaleur du feu. Ils ne parlent pas; mais deux ou trois crachats silencieux s'abattent aux pieds de Valérie Droefkind. Elle songe que ceux qui crachent ainsi, sans rien dire, ruminent des idées âpres.

L'un d'eux se retourne. Elle le reconnaît bien, mais jamais elle ne lui a parlé. Jamais elle n'a prononcé une parole devant ces hommes qu'elle revoit toujours.

Comme tous les soirs, l'un d'eux l'interpelle :

— Voilà Falle!...

A voir son visage tourné à l'ombre, on ne sait s'il rit, en disant cela, ou s'il demeure indifférent.

Il reprend :

— Bonsoir Falle!... Tête-de-Spectre!

Valérie comprend que ce nom est à elle et que cet homme est juste en l'appelant ainsi. Elle se sent bien le spectre d'elle-même; cette pensée la rassure et ce nom est loin de la blesser. La voilà effacée, hors d'atteinte, transparente comme un fantôme au travers duquel on pourrait jeter des pavés. Elle serre son châle sous les aisselles, autour de sa carcasse maigre. Tantôt toute la rue la poursuivait, avec des coups et des huées, mais personne ne l'appelait de ce vrai nom qui l'eût subitement soustraite aux menaces.

Ici, règne un anéantissement sans douleur. Les crachats qui tombent à ses pieds sont légers et ne font pas la même boue qu'au dehors.

Elle est toujours à côté des hommes rangés autour du feu. Ils regardent le cylindre noir du poêle et ne font pas attention à elle.

Valérie Droefkind va s'asseoir au fond de la salle, d'un pas traînant sur les dalles. Bientôt la petite ombre que dessine son corps amoindri par la vie s'immobilise et se noie, là-bas, sur le banc roussi à la lumière malpropre. Elle n'est plus rien, diluée elle-même dans la pénombre. Et maintenant, qu'on ne

lui demande pas pourquoi elle est venue là, pour quel voyage, dans l'attente de quel événement ? Quel besoin a-t-elle d'aller ailleurs, de respirer un autre air, d'entendre encore ces bruits ?...

Voilà les deux lampes qui sont toute sa lumière. Entre les deux, le poêle noir allonge jusqu'au plafond sa cheminée roide. Tantôt, la vie va se résorber dans dans les globes de cette électricité sans éclat. Pourtant Falle aperçoit encore, tout au fond, près du poêle rébarbatif, une face ronde, entièrement rousse et boursouflée, qui la regarde avec un rire fauve.

— Tête-de-Spectre !

Encore !... Ce rire bourru, et ce nom, elle voudrait les entendre couler jusqu'au fond de ses oreilles.

— Eh ! oui ! Tête-de-Spectre !... Tête-de-Spectre !... Ah ! ah ! ah ! aujourd'hui tu n'es pas ivre, tu ne te balances pas comme une planche pourrie sur l'eau !... Pas d'argent, pas de genièvre !...

Cette face est plaisante, avec sa raillerie qui rayonne comme du soleil. Un moment, Valérie s'y complaît ; elle y plonge ses yeux. Au fond d'elle-même, du fond de l'eau bourbeuse où elle croupit, remonte un autre rire plus jeune, comme des bulles glauques, vaguement phosphorescentes de joie ancienne. Alors, des images rouges passent devant ses yeux, des formes claires qui se dilatent dans la chaleur du soleil lointain, mille couleurs voyantes, un peu défraîchies par la distance. Des yeux brillent dans sa mémoire troublée ; et puis, voilà qu'elle entend claquer des bruits de lèvres, qui sonnent de plus en plus distinctement contre ses lèvres. Le passé lui ramène une odeur de voluptés fortes dégagée par deux corps en étreinte, et un chant qui revient toujours, qui respire encore, marquant ses refrains mélancoliques sur les heures surchauffées de midi. Une voix d'homme, derrière les haies, au son mou des pieds sur la terre, comme écho viril d'un chant qu'elle-même chantait toujours :

J'ai dans mon jardin de si belles fleurs,
Je n'ai qu'un chagrin : que personne n'y regarde !
Oh ! mon joli dahlia !
Oli, oli,
Oli, olà !...

Durant quelques instants ses souvenirs se résument dans la vision de cette fleur jouflue et saine évoquée par le chant. Puis, la face qui riait, là-bas, s'est abaissée, et l'ombre a tout chassé devant elle.

La vie blafarde s'est ramassée dans les deux lobes de l'électricité qui pendent comme des prunelles arrachées au plafond. Il n'y a pas plus de lumière là que dans l'âme de Valérie Droefkind. Peu à peu ses paupières tombent, et ce sont ces deux ovales vitreux que Valérie sent peser dans ses orbites.

Elle n'a pas entendu la voix du garde qui donne son tour de crécelle, entre deux sifflements de trains. La porte lourdement agitée, dont les vantaux s'écartent et se referment sans cesse, comme un soufflet, refoule vers les quais bruyants des traînées d'hommes et de femmes qui ne s'arrêtent même pas pour se chauffer. Ce flot passe dans la fumée épaisse du tabac, y laisse un sillon ; et cela sent à la fois l'effroi de la rue et la hâte du départ. Ils ont beau prendre un air indifférent, se hâter comme vers un but habituel, ou marcher d'un pas marin en soufflant de tranquilles bouffées, l'attente draîne en leurs yeux de grandes ombres comme celles que la fumée du train projette sur les champs. Sait-on où mènent les trains qui crachent, avec un intellectuel mépris, sur la glèbe engraissée par les hommes sédentaires?...

Si, parmi ceux qui passent, quelques-uns s'arrêtent un moment, séduits par la chaude présence du feu, ceux-là n'iront pas loin. Leur voyage piétinera sur place.

Falle Droefkind n'a rien vu, rien pensé. Elle dort, genoux joints. Dans le creux que font ses cuisses maigres ses mains veulent accrocher quelque chose. A l'endroit où elle avait autrefois rassemblé tous les désirs de son sexe, comme une hottée de fruits mûrissants, il n'y a plus d'amour, plus de vie, mais quelque chose comme une caricature de vie qui se raccornit, se dessèche, et s'émiette. L'ombre couvre son visage ; elle fait bien, elle est pitoyable au spectre qui dort.

Bien d'autres dorment là, tout autour de la salle, sur les bancs collés aux murs. Les plus maigres

adaptent leur échine aux angles. On dirait qu'ils sont endormis pour longtemps et pour un long voyage, car ils ont emporté avec eux des provisions, des sacs remplis de vivres. D'autres sont couchés avec leurs outils, leurs pioches, des pelles. Ils dorment profondément, lourdement; les secousses de leurs corps qui se tassent sont provoquées par leur sommeil toujours plus pesant. Ils dorment depuis longtemps, et ils sont loin d'être arrivés; leur voyage est au delà de tout ce qu'on peut prévoir. Il se prolonge et l'on n'en aperçoit pas le bout, car ils ne savent pas, lorsqu'ils partent, les yeux fermés, les membres détendus, les jambes entraînées par le poids de leurs bottes ferrées, où ils vont ni où ils s'arrêteront. Est-ce aux pays où pullule l'or qu'ils ramèneront à pleines pelles, l'or extrait à coups de pioches, l'or pulvérisé entre les doigts, émietté au vent, avec mépris? Ah! ah! rien de cela!... C'est un lointain de brume où l'on oublie de vouloir, où se noie toute volonté de chercher. Ah! ce brouillard équivoque, cette fumée rousse et bleue comme celle du tabac, cette vapeur de l'alcool ou de la bière envahissant le cerveau et couvrant les yeux, comme elle est plus profonde cette brume-là, plus abondante que celle que traversent les convois rapides et les paquebots! Ils vont vers ce pays de brouillard tiède où le sommeil tenaille les os, où tout est mort, où tout est bon, dans le total anéantissement. Et les trains peuvent siffler. Il y a plus de mystère dans la fumée de la machine que dans l'horizon poursuivi par le monstre beuglant!

Le soir passe. Dans la gare, les sifflets stridents se croisent en coup de vent, et des trains semblent toujours piétiner sur place. Mais les dormeurs sont déjà loin, dans l'infini de leur sommeil immobile.

Tout s'est endormi. La voix du crieur alentit sa crécelle. Même les trois ou quatre jeunes marouffles qui jouaient tantôt, et se levraudaient l'un l'autre dans un coin, en mâchant des bouts de cigarettes noires, ramassées dans le ruisseau, sont tombés à leur tour, en désordre; ils ont l'air d'être partis avant l'heure, tandis qu'ils cherchaient encore la route de l'affaissement. Maintenant, autour de la salle, monte un

morne ronflement. Et plus ils ronflent, plus ils se tassent, plus profondément ils s'enfoncent dans leur voyage lointain.

On n'entend plus que ce ronflement râclant l'obscurité et le silence, nivelant, d'un corps à l'autre, les masses noires qui dorment au long des bancs.

Mais là-bas, autour du poêle, dont le tuyau roide troue le plafond, deux ombres debout continuent à veiller, immobiles, avec leurs faces enfumées de charbonniers. Ils se jettent de rares paroles, sans tourner la tête, d'une voix qui descend. Un moment, le visage roux et l'autre, terreux comme la cendre, se regardent à la lueur de l'électricité louche. Et l'ombre coupante crispe comme un rire discordant sur leurs masques.

*
* *

Le matin, tandis que les réverbères, comme de hagards noctambules, s'obstinaient à tenir l'œil ouvert, dans la grand'rue pleine de brouillard, des troupes de terrassiers battaient le trottoir, pioches à l'épaule, avec un bruit de patrouille heurtant, à coups rythmés de bottes, le pavé libre. La masse noire de la gare accaparée par la brume s'érigeait pourtant à leur encontre. Ces hommes, grandis par l'atmosphère encore embourbée de nuit, colosses aux vêtements en cuirasses lourdes, aux bottes en ciment armé, tout à coup surgissaient de quelque embuscade, talonnés par le froid, et se ruaient à l'assaut de cette gare, comme s'ils l'eussent prise pour une bastille.

Mais c'est elle qui les prenait.

Dans la salle d'attente de troisième classe, le feu brûlait déjà. Et ces hommes, aussitôt, retombaient sur les bancs.

Hier soir, ils dormaient dans l'autre gare, affalés, l'outil au pied. Le sommeil de nouveau s'empare d'eux. Ils n'ont rien dit, ils n'ont pas cherché leur place ni consulté la solidité des appuis. Ils se sont écroulés, comme un morceau de mur, aux angles de la salle, partis, pour on ne sait où, dans ce sommeil préalable?...

Les deux lampes encore allumées pâlissaient aux premières lueurs des arceaux. Un silence farouche, obstiné, d'une ritualité hargneuse, pesait, comme dans un temple sordide, sans piliers, au plafond enfumé par l'encens ininterrompu des pipes. L'odeur du tabac et de la boue, l'odeur des bouches taciturnes, imprégnait l'atmosphère et le feu, comme au milieu d'un chœur, brûlait dans l'ostensoir du poêle rébarbatif et noir. Un dieu errant était passé par là.

De temps en temps, par la porte vitrée de la sortie, un bout de quai désert apparaissait. Au cri annonciateur des départs, les bancs s'animaient, semblaient se relever par fragments et quelques groupes de voyageurs s'ébranlaient en renaclant vers les quais. Leurs outils s'entrecognaient comme pour de froides trinquailles.

Eux aussi partaient, maintenant. Ils étaient seuls. Sur le quai large, tout à eux, ils pouvaient librement marcher. De leurs seuls pas marquants, les dalles résonnaient. Ils foulaient un espace déblayé pour leur passage. La gare leur appartenait, par ce matin encore nocture, par cette gelée qui raidissait leurs vestes imprégnées de brouillard et de terre. Les machines crachaient de vastes fumées noires, grondant du flanc, jetant au vent du dehors des sifflements d'appel. Ils connaîtraient l'âpre volupté du départ, l'entraînement des fuites, le vertige du grand air où l'on respire la liberté de vivre...

Serrés, sans souci d'élargir leur marche, ils allaient comme un train vers les buttoirs!

Le soir, je les retrouvais tous. De ce pas aveugle qu'ils prenaient en partant, on les voyait revenir, plus courbés, plus appesantis, comme des troupeaux que les prés de l'espace ont refusés.

L'avouerais-je? Mon désœuvrement me poussait là, dans ce milieu farouche. Je ne savais pourquoi je m'obstinais à suivre ces hommes, à me mêler à leur marche, à épier leurs gestes, avec une mauvaise sensibilité de surveillant contraint, une satisfaction paresseuse de fainéant cherchant à se distraire aux dépens de sa propre sécurité. Je ressentais un besoin d'être là, d'être dans le froid de la rue, pour les voir,

d'être sur les quais où l'on gèle, pour les voir, d'être surtout dans cette salle d'attente de troisième classe où ma passion de regarder ce qui tombe pouvait s'assouvir hors du vent.

Je finis par prendre goût à la chaleur commune. Comme tous ceux qui s'arrêtaient là, j'allongeai mes mains vers ce feu autour duquel venait se consumer le mouvement du dehors. Bien que tous me fussent connus, je ne causai jamais avec aucun d'eux. Ah! oui, j'avais appris à les connaître. Bien des fois, au début, je rencontrai un défi, une sourde malveillance dans leur gêne; mes yeux trahissaient une activité qui les troublaient dans leur paresse et ils se sentaient regardés de haut.

Tel était à coup sûr l'avis du gréviste. Celui-là, je l'avais fouillé jusqu'aux talons. Comme moi, il avait un visage maigre et barbu, et un nez tranchant, un nez qui voulait mordre. A cause de moi, longtemps, il ne desserra les dents que pour souffler la fumée de sa pipe. Du reste, par la suite, il ne se montra guère loquace. Il ne prononçait que des bouts de phrase, négligemment, qu'il semblait jeter par dessus bord, en pâture, à ceux qui le pressaient, gardant d'importantes et graves pensées incrustées dans un front aux ravageuses plissures.

J'étais certain de retrouver le gréviste aux époques véhémentes de la rue. Tout l'hiver, il tournait le dos au feu, chaque soir, depuis huit heures. Lorsqu'il était en grève déclarée, il y passait ses journées entières. Les meetings le chassaient par leur turbulence de tempête, et le moutonnement de la foule le faisait chavirer. Alors il descendait dans cette salle, comme un marin lâche qui se casemate sous l'écoutille. C'était un cérébral.

Et puis, comment n'aurais-je pas connu les blouses blanches, les portefaix qui rôdent autour des gares, comme des sentinelles caricaturales, tantôt postés sur le trottoir, aussi inamovibles que des blocs de plâtras, tantôt roulant et titubant comme de gros chiffons de papiers balayés par le vent. Ils gardaient effectivement la sortie, avec leur livrée grotesque, et, comme pour affirmer leur droit aux

égards, ils payaient d'insultes grommelées, de quolibets gargouillés dans un crachat, les voyageurs qui se passaient l'impertinence de refuser leur office. Dès cinq heures du matin, ils étaient là, ballonnés au vent, miteux, baillant, déjetés, les mains enfouies dans l'ampleur balourde de leur blouse.

Voilà Phil Kuipe, le gros roussâtre flanqué d'une bedaine authentique, dans sa blouse trop étroite. Par sa prestance il en impose à toutes les blouses-blanches, dont la plupart n'offrent que de maigres carcasses mal affermies. S'il s'adjuge la part du lion, c'est qu'il porte fort et ferme; les voyageurs vont à lui, comme aux fiacres attelés des plus vigoureuses bêtes. De plus, lui seul sait rire. Son visage couleur de bière blonde, où de petits yeux luisent ainsi que de la mousse dans le verre, met une troisième lumière dans la salle d'attente, une lumière de sang accentuée par le reflet fauve de ses cheveux.

La salle d'attente est chaude. Déjà, au long du poêle noir, une spirale de fumée monte en s'étirant, lancée d'une lèvre sûre. C'est le gréviste qui fulmine, les yeux au plafond. Phil Kuipe redresse sa casquette :

— Hé! hé! vous voilà!... Natus Vlieberg nous est revenu!... Mais oui, je ne me trompe pas!... La bienvenue, Natus!... Et pour ce qui est de la grève, nous savons ça... Inutile de nous dire que ça tournera bien...

Natus Vlieberg, le plus souvent, refusait de répondre à ces abrutis. Il venait là, non pour prêcher ou pour faire de la propagande, non plus par sympathie pour les habitués du poêle. La chaleur lui suffisait. Ouvrier typographe, il appréciait sa hautaine préséance sur la masse tourbeuse des tourneurs de métiers, des tritureurs de terre, n'ayant que leurs mains, trop illettrés pour défricher la substance des proses imprimées.

Phil Kuipe éprouvait un plaisir goguenard à rôder autour du poêle. Il harcelait le gréviste d'apostrophes bourrues, qui le secouaient comme un pommier en hiver.

— Ecoute, Natus Vlieberg!... La grève, cela a du

bon... D'abord, parce qu'on ne travaille pas!... Ça te connaît, hé, mon gaillard?... Mais quel plaisir as-tu à te planter là, sans bouger, sans boire?... Le tabac seul, c'est comme du bois vert qui ne donne que fumée!... Et puis, la grève, ça ne réussit pas à tout le monde!... Vois, moi qui travaille, je deviens gras; toi, tu es maigre..., et tu ne fais rien! Ah! ah!...

Mais, comme le vent d'hiver ne secoue aucun fruit des arbres, de même le portefaix ne parvient pas à faire tomber une parole du farouche gréviste. Et il se met à grincer des bottes sur les pierres.

— Anarchiste, hé!...

Peu à peu les blouses-blanches entraient. Comme la gare était encore déserte, toutes elles arrivaient se grouper autour du feu, marquant du pied, avec leur martialité stupide de caricaturales sentinelles. Elles exposaient à la chaleur leurs mains épaisses, leurs figures tuméfiées ou creusées de vides terreux. Bientôt les dos bombés sous les blouses formaient un moutonnement gris autour du poêle. Et tous ces hommes étaient têtus dans leur mutisme. A peine s'abordaient-ils pour échanger leurs noms, en guise de salut, avec des boutades inachevées ou des injures sans élans.

Le gréviste les avait en dédain. Il ne les regardait pas; s'il leur répondait, c'était en suivant des yeux la spirale tracée par la fumée de sa pipe. Natus Vlieberg ne prenait pas non plus la chaleur comme les autres, la face offerte au poêle; il lui tournait le dos, si ses mains consentaient à se chauffer.

Brusquement, la dernière fournée de travailleurs se détachait du fond de la salle. Natus les regardait s'éloigner têtes baissées, la nuque bâtée par la ferraille de leurs outils. Il envoya vers ce groupe le brouillard d'une véhémente bouffée, comme pour l'annuler dans sa pensée, et croisa les bras.

Phil Kuipe l'attendait.

— Eh! Natus, ne les « souffle » pas ainsi!... Est-ce que ce n'est pas comme ça de nous tous?... Pardieu! tu peux te vanter d'avoir des idées!... Toi aussi tu mènes un troupeau, dans ta tête, le troupeau de tes idées... Fais comme eux!... C'est encore ce

qu'il y a de mieux pour manger et pour boire!...

Le gréviste planta dans sa poche sa pipe toute chaude qu'il venait de brûler en trois coups irrités.

— Ah! oui!... Parle de travail!...

Le tuyau brun de sa pipe dépassait comme le manche d'une arme puérile. Il parlait d'une voix sans portée.

— Si ceux-là voyaient clair dans leur travail, au lieu de s'accoupler, comme des bœufs, à leurs charrues!... Toi, fainéant, est-ce que tu peux comprendre cela?... Ta pinte de bière est ton ciel, et lorsque tu as vidé ton verre tu as tout pensé et tout dit!... Eh! tais-toi! Tu n'entends rien à la politique! Sais-tu lire? As-tu été à l'école seulement?... Fais ton métier de mulet et laisse penser ceux qui pensent.

Les autres ne répondaient rien; ils ricanaient plutôt en bombant leurs dos de pachidermes. Mais celui qui riait vraiment, c'était Phil Kuipe, dont les petits yeux crépitaient mollement, comme de l'écume grasse.

— Tu parles comme un député, gréviste, mais ta tête ressemble à un feu sans charbon!... Oh! là, les hommes, tenez-vous bien!... Auprès de Natus Vlieberg on gèle!... Eh! eh! nous n'avons rien inventé, nous, c'est vrai, pas même la grève!...Mais le Slappe-Mil et moi nous sommes d'accord : « Pas de bière, pas de genièvre : pas de bonheur!... » Dites?...

Il évoqua, dans un geste, de larges orgies, désignant une petite blouse-blanche recroquevillée comme une chrysalide, d'où n'émergeait qu'une tête trop grosse, un visage où la bouche enfumée écarquillait un rire immobile et muet.

— Voilà!... reprit Phil Kuip, nous ne sommes pas tous sortis du même four!... Le gréviste a raison!... Toi, Natus Vlieberg, tu as le corps froid et l'estomac vide; ça te suffit, si tu peux seulement chauffer le bout de tes doigts!... Eh! nous, ce n'est pas la même chose : j'aime mieux boire que penser, et je ne veux pas me faire de peine!... J'aime les hommes, pardieu! et je ne fais pas de différence... Il en faut pour toutes les classes, n'est-ce pas? C'est la société, ça!... Et toi aussi, Vlieberg, petit homme, mon ami, je t'aime

comme les autres!... Pourtant, conviens-en, tous te le diront : la boisson, c'est ce qu'il y a encore de meilleur pour ceux qui sont en vie!...

— Tu as raison! répondait un vieux au visage couvert de poils gris, et dont l'une des épaules était défoncée. Quand j'ai bu, je me tais; je sens que ça vaut mieux!...

Les autres appuyaient : « C'est juste!... » avec le geste d'essuyer leurs moustaches du revers de la main.

Natus Vlieberg regardait les globes électriques qui pâlissaient devant le jour. Il haussait les épaules, planté sans bouger, les mains crispées derrière le dos, dardant dans l'inconnu ses yeux petits et durs qui, retranchés dans l'épaisseur des sourcils sombres, semblaient des catapultes toujours tendues. De temps en temps, il tournait la tête, brusquement, vers les blouses blanches, dont le moutonnement s'éparpillait déjà. Il paraissait prendre à témoin toute la salle taciturne.

— Vous êtes des brutes!...

Et la journée passait, monotone, acculée, dans cette salle, entre le hennissement des trains impatients des départs et l'agitation piétinante de la rue. Ici, c'était l'arrêt définitif. Ceux qui, une fois entrés, s'étaient assis sur ces bancs, entassés par les départs successifs qui s'effectuaient autour d'eux, semblaient condamnés à attendre cette chose sans échéance que tous attendaient. S'ils s'en allaient vers le rail, cela ressemblait à de faux départs. L'engrenage devait fatalement les ramener à leur point d'attente.

De temps en temps, des blouses blanches venaient reprendre faction autour du poêle. Lorsque le Slappe-Mil ne s'imbibait pas dans quelque débit de boissons, il se tenait dans la salle d'attente, à deux mètres du feu. Durant des heures, il conservait cette attitude bizarre, tombante, qui le faisait ressembler, sous sa blouse sordide et fruste, à un mannequin sans bras ni jambes, piqué aux champs pour épouvanter les pillards, et qui perd l'équilibre, même à l'abri du vent. Il regardait la porte agitée, en écarquillant toujours sa bouche noire. Il regardait tout ce courant

de la rue qui traversait la salle sans effleurer la torpeur de ceux qui restaient. Ou bien, ses yeux liquides ne regardaient rien que l'ombre de son nez énorme, enflé comme un tubercule.

Comme les autres, du reste, entre le quart d'heure de travail et les longues stations autour du poêle noir, il préférait à tout l'estaminet du *Serpent* : il y entrait non sans recueillement, comme dans un oratoire. Là, à quelques pas de la gare, à l'angle d'une ruelle sinueuse construite pour dépister le voyageur, le cabaret des commissionnaires offrait son enseigne d'un symbolisme gargouillant : grosse pinte et petit verre, débordants, mousseux, parfaits amis, malgré leurs dimensions opposées. Ils étaient chez eux, à l'entrée de ce coupe-gorge où criaillait une marmaille dépeignée et dans lequel on trouvait des enseignes de ce goût-ci : *Au Sauvage, logement.* A l'intérieur du cabaret, les blouses blanches s'entassaient autour de la tenancière, ample femme aux crins noirs ébouriffés, lionne alourdie et flasque de cette tannière. Il y sentait le tabac, il y sentait la boue et les sueurs, comme dans la salle d'attente. On n'y parlait pas davantage.

Mais, sur les tables, flambait le feu liquide des boissons, un feu qui pénétrait, comme une lave, jusqu'aux moelles. C'était l'arsenal des blouses-blanches, leur débit de calorique, le bonheur des entrailles absorbé, haut le coude; tout à la fois, l'huile et le combustible pour ces machines qui ne fonctionnaient plus que par à-coups. Ils tenaient à ce réduit comme à un domaine. Ce qui leur donnait une sorte d'investiture dans l'établissement, ce n'était pas la tenancière dont le mari avait exercé le métier de portefaix, ni la proximité de la gare, mais une chose plus péremptoire et plus absolue. Au mur, sur le crépi brut, un caricaturiste gobeleteur et sans vergogne avait charbonné un cortège de blouses-blanches. Tous ceux qui avaient bu dans ce bouge étaient passés à la cimaise improvisée, tous, ventrus ou maigres, efflanqués ou courtauds, ressemblants, comiques, typés de main de maître, admirables ivrognes, brutes sans pareilles, qui prenaient, dans le

raccourci de l'ombre, des allures de silènes et d'œgypans stupides. D'abord, ils s'en étaient eux-mêmes fait des gorges chaudes, comme d'une plaisanterie, d'une farce énorme qui avait activé les lampées devant le comptoir. Mais, avec le temps, à force de se reconnaître là, dans leur livrée, si saisissants, si réels, une fierté leur était venue. Ils eurent peut-être l'entrevision de la survie. La vérité hideuse de leur démarche, la grotesque exaltation de leurs vices, les remplissaient d'un orgueil craintif pour eux-mêmes et d'une admirative sympathie pour l'artiste. Sous cette enseigne et ce palladium, n'étaient-ils pas les dieux lares de l'endroit?

De là, on entendait la sirène des trains. Ils reconnaissaient le sifflet de chaque machine, l'intonation des appels, même lorsqu'ils étaient ivres.

Du reste, le soir venu, il n'y avait plus une blouse blanche qui fût d'aplomb. L'un d'eux exigeait des égards particuliers; c'était l'Enfumé, nom que lui avait mérité le teint de sa figure saurée par l'usage d'un brûle-gueule enraciné entre ses dents. Il avait perdu une oreille dans une rixe, survenue autrefois, lorsqu'il portait jeune et donnait du poignet. Le défilé des portefaix le représentait avec cette marque; et le vieux en tirait vanité.

A chaque train qui s'annonçait, Slappe-Mil roulait vers la sortie. Phil Kuipe, lesté de bière, ne pliait pas plus sous cette charge que sous les ballots. Il harcelait l'assidu de quolibets :

— Crapaud!... Ne te dérange pas!... Eh! voyez donc ce morveux! Tu n'es plus bon à porter seulement un rifflard!..

Il parlait en faisant le geste de tordre le bas de sa blouse, avec un effort grimaçant.

— Tu n'en as plus!... Non, plus un grain de poudre dans la peau!... Eh! va donc faire flamber l'éponge de ton nez au *Serpent!*...

Les bras ballants, l'ivrogne étirait un rire stupide, tandis que ses yeux jaunes regardaient la sortie.

Mais le gros s'acharnait, comme un lanceur de balles aux massacres forains.

— Kis! Kis!... Plus une goutte!... Va-t'en, avorton, eunuque!... Kis! Kis!...

Au dernier coup, l'innocent touché, en plein nez, pantelait, déjeté, abattu. Il mâchait bien parfois quelques phrases, mais elles n'avaient pas plus de sens que son rire niais.

A l'ombre tombante, lorsque la première électricité commençait à fuser dans les globes, les blouses-blanches, éparpillées, titubantes, vagues, ne cherchaient même plus la chaleur du poêle. La salle d'attente en comptait bien encore, mais il semblait qu'elles n'entraient là, maintenant, que pour échapper au vent de leur ivresse. A cette heure aussi, Falle Droefkind poussait la porte. Le plus souvent, elle était escortée par une bande de jeunes marouffles, rôdeurs des gares, que faisait piauler son allure défaite de femme ivre. Fallerie Droefkind, plus spectrale alors, faisait horreur à voir ; dépeignée, son châle en loques, elle avançait en balançant, très vite, les mains tendues, comme pour saisir l'endroit où elle allait s'écrouler.

La porteuse de journaux apportait une note d'hallucination dans cette salle où mainte ivresse traînait déjà sa pesante torpeur. Les chenapans l'accompagnaient jusqu'au banc, avec des huées chaque jour renouvelées par une sorte de haine féline que ressent le peuple pour tout ce qui est malingre et chétif.

Tête-de-Spectre s'est arrêtée dans l'angle où l'ombre est la plus épaisse. Elle est là, comme toujours, les mains tordues dans le creux des cuisses, les yeux bourrés de noir, vite endormie.

Ici l'ivresse est morne. Totale, elle s'affaisse sur les bancs, livrée à des sommeils croulants. Elle rapproche, elle groupe tous les corps en des attitudes communes, les adosse, les emboîte, pareils à des mannequins inarticulés. L'ébriété et le sommeil n'en ont fait qu'une flamme; ils s'agrippent, maintenant, carbonisés, refroidis, tas de scories soudées l'une à l'autre au même brasier d'ivresse. Leur groupe semble si bien serré que le mouvement d'un seul le ferait crouler tout entier.

Le ténébreux voyage se poursuit. Ils sont embarqués pour longtemps. Sait-on si un tourbillon ne les prendra pas en route? De la sorte, du moins, leur

traversée n'aura pas de fin. Ils iront dans le brouillard illimité.

Aux espaces demeurés vides, sur les bancs, d'autres figures peu à peu ont pris place. Quelques vieillards qui cherchent le feu, lâchés par l'hospice, chassés d'ailleurs. Ceux-là ne dorment pas, mais, le foulard serré au cou, ils attendent vraiment quelque chose que leurs yeux clignotants paraissent entrevoir. Il y a des femmes, à l'affût des porteurs de pioches et de truelles ; elles nouent de grands châles gris autour de leur torse; ou bien leur corps se cache dans un caban. Et elles portent des provisions serrées dans un mouchoir ou dissimulées sous leur jupe. Quelques toux raclent seules le silence, pareilles au bruit du charbon qui s'écroule. On entend parfois un tintement d'argent étouffé, un petit bruit faussaire et sournois qui se tient tapi dans l'ombre.

La lumière insuffisante des deux lampes laisse flotter une brume dans la salle. Il règne un calme étranglé de souterrain. Alentour, tout pourrait chavirer, un cataclysme pourrait émietter les pierres et les hommes; cette salle néanmoins demeurerait debout, intacte, avec ses ruines éternellement amoncelées à l'intérieur.

Un samedi soir, Fallerie Droefkind n'entra pas seule. La porteuse de journaux était aussi moins ivre que d'habitude. Un grand gaillard, crépu et borgne, la tête rentrée entre les épaules, l'accompagnait. Près du feu, il la quitta pour se chauffer. Personne n'avait bougé à leur entrée. On connaissait pourtant le borgne; tous les soirs les blouses-blanches voyaient rôder sur le trottoir sa silhouette courbe, dès les premiers réverbères allumés.

On entendait ronfler le feu dans son obscure carcasse de fonte. Le gréviste, droit planté, fumait à grosses bouffées, le front barré de soucieuses rides. De temps en temps, une blouse-blanche tournait autour du poêle et s'éloignait vers la sortie. Au passage, le crépu lui lançait une moquerie sifflante comme un jet de salive. L'atmosphère était faite d'haleines. On sentait comme une lourdeur accumulée par la semaine de sommeil.

En groupes, comme ils étaient partis le matin, les travailleurs revenaient, moins serrés, mais le dos plus assommé. Chaque train qui entrait en gare en dégorgeait par masses ; on les entendait battre les dalles du quai. D'autres venaient de la rue et attendaient, dans la salle, l'heure de la rentrée.

Natus Vlieberg ne les regardait plus ; à ceux qui jetaient son nom en passant il ne répondait même pas. Il ne fit pas mine de s'apercevoir davantage d'un homme arrêté devant le poêle et qui le saluait d'un mot amical. Celui-ci se chauffait les mains, gêné de voir ceux qu'il interpellait le regarder sans répondre, d'un air indifférent. Il offrait avec les habitués du poêle le contraste d'un visage au teint frais agrémenté de fines moustaches blondes relevées. Une chose pourtant le mettait d'accord avec ceux qui le coudoyaient : c'était, dans ses yeux gris, une vapeur d'ivresse commençante. Le silence lui pesait. Il dévisageait ses voisins, étonné de ce qu'on ne le regardât pas.

Telle était la torpeur habituelle que les yeux ne cherchaient pas à se distraire ni à s'égayer au passage des voyageurs. Si une parole vivante crépitait, en harmonie avec la flamme intérieure du poêle, elle étouffait aussitôt sous la cendre.

Le crépu, plus éveillé pourtant, toisait le voyageur, de son œil valide.

— Le bonjour ! fit l'homme aux fines moustaches, pensant trouver à qui parler.

Ce fut Phil Kuipe qui répondit. Lorsque le porte-faix était là, deux voix pouvaient plus aisément s'aborder.

L'autre étendit tranquillement les mains devant le feu.

— J'ai le temps de parler !... Mon train attend !...

Il essuya de la manche son front suant.

— C'est samedi : je vais voir ma mère ; hein ! il faut bien qu'on voie sa mère ?... Ce n'est pas pour le plaisir que je vais chez nous, tout en haut, près d'Anvers !... Et deux heures à faire à pieds, dans la terre !... Quand j'arriverai, il fera nuit ! Et quels chemins, mon garçon ! Enfin, j'ai les pieds solides et

mon revolver, là, chargé!... N'est-ce pas, camarade, il faut voir sa mère quelquefois?...

Il balançait la tête. L'ivresse commençait à briller dans ses yeux gris. Il continua, voyant la face amusée du portefaix :

— Ah! ah! toi, tu es un homme gai!... tu me plais! Plaque ta main là!... Heureusement, l'ami, qu'il y a des gens comme toi..., et que tous les hommes ne sont pas ivres, ou endormis, comme ceux-là!... fit-il en tournant la tête. Toi, borgne, tu n'as pas l'air d'aimer la vie!...

Le crépu cracha un bout de cigarette noire qui collait à sa lèvre :

— Ivrogne!...

— Eh! l'ami!... Ne te fâche pas!... Oui, j'ai bu c'est certain, je suis un peu gris, j'ai regardé trop au fond de mon verre!... Il faut se donner du cœur pour rentrer au pays!... Si on me voyait pleurnicher, ou faire comme un homme qui n'a pas mangé, c'est pour le coup que la mère jurerait contre la ville, comme lorsque je suis parti!... Oh! quand elle a vu que je gagnais de l'argent et qu'on ne trouvait pas ça dans le fumier de chez nous, elle s'est calmée!... Je suis mécanicien?... Oui! l'ami, ne me regarde pas comme ça, avec ton œil louche!... Mécanicien! un métier où l'on a besoin de ses deux yeux!... Ah! ah! je m'appelle Jean Vaarwel..., un bon ouvrier, parbleu! J'ai mes certificats!... Je gagne de l'argent, mais je ne suis pas un monsieur pour ça!...

Le borgne, blessé, détourna la tête et se mit à suivre des yeux une portée de vauriens gambillant autour d'un jeune rustre qui, nonchalamment étendu sur le banc, fumait des cigarettes d'un air dégoûté et regardait, avec des yeux dominateurs, ses camarades dont le cercle lui faisait une cour de grimaces et de sauts, avec des bousculades, des coups de reins et d'épaules. Le visage du chenapan, d'une lividité précoce, ressemblait à celui du borgne; et leurs regards se comprenaient.

Le mécanicien continuait :

— Oui!... il faut être gai!... Là-bas, on ne me reconnaîtrait pas!... On dirait : notre Jean tourne

mal, il s'est mis avec les femmes; ou bien : le voilà qui fait du socialisme!... Ah! non!... Par bonheur, il y a des cabarets, sur toute la route : voilà la question!... Sans ça, il n'y aurait plus qu'à rester chez soi, hein?... Eh! oui, mon bonhomme; tu te dis, toi : au dehors, les paysans ne boivent que de l'eau claire, ils sont sobres comme les chameaux. Tais-toi!... Là aussi on est civilisé!... On n'est pas en retard sur la ville!... Compte les poteaux du télégraphe : autant d'estaminets!... Il y en a quatorze avant d'entrer chez nous, c'est mon chemin de croix, je suis un bon chrétien!

Il parlait avec des éclats de voix, sans mesure, très animé de voir qu'on l'écoutait avec moins de défiance. Des blouses-blanches s'étaient rapprochées et regardaient, à demi tournés vers la sortie, l'œil hébété, cet homme nouveau qui parlait près du poêle, sans hésiter, et qui trouvait tant de paroles à la fois... Deux lignards arrêtés riaient plus haut que les autres en regardant le verbeux.

C'étaient de ces moments de tension, rapides, passagers, pendant lesquels la flamme intérieure du poêle noir semblait jeter un rayonnement.

— N'est-ce pas, les garçons!... Rien ne vaut la bière, pour les pauvres gens!... Vous autres, soldats, vous m'entendez : sufficit!... Avec ça, les riches font comme ils veulent, je ne suis pas contre les riches, moi!... La boisson et le tabac!... La pipe et le verre!... N'est-ce pas, mes bonnes pipes, mes petits camarades, c'est ça qui assaisonne la bière!... Toi aussi, le fumeur, dis-moi : peux-tu fumer sans boire?...

Riant, gambillant, musant, tantôt à croupetons, tantôt debout, le mécanicien tirait trois pipes de sa poche; il les planta ensemble entre ses dents noires. Fier de sa possession, il regardait à tour de rôle chacun de ses auditeurs réveillés par ses gestes paillards et ses bouffons propos.

— Toutes à la fois, pardieu! comme des femmes!... Oh! là, es-tu fumeur, mon ami?... fit-il, en touchant l'épaule du gréviste.

Un train siffla, qui le mit debout, comme par un

coup de fouet. Il tira sa montre et se rassura. Déjà, le mécanicien reprenait ses facéties. Mais il baffouillait, les lèvres gluantes de bavures.

— Enfin! je vais voir la vieille!... Une vieille pie, oh! la! la!... La terre, c'est pas une kermesse tous les jours!... Et puis, je n'aime pas les filles du village!... Ici, jai ma bonne amie, moi, j'en ai beaucoup, autant qu'il m'en faut!... Oh! là, plus que toi, borgne!... Quelle guenippe voudrait encore de toi?

Il lissa ses moustaches ondulées où brillait la couleur de la bière blonde, et ses yeux jetèrent autour de lui des lueurs d'écume.

— Enfin, voilà!... Maintenant je vais partir!... Elle est fière, la vieille, quand je viens, parce que je fais sonner mon argent!... Et toi, sac-à-graisse, cruche mal rincée, tu es un bon portefaix!... Voilà, c'est un métier comme un autre! Tu es un brave homme, et qui sait rire!... C'est tout!...

— Tous les métiers sont bons! dit Phil Kuipe, dépassé par cette humeur loquace. Pourvu qu'on en tire profit sans trop de gêne!

— Et puis! moi, je ne suis contre personne!... Demain, je vais au château, chez M. le sénateur, celui-là aussi est mon ami...

Le gréviste, qui n'avait pas bougé jusque-là, souffla sa fumée comme par un déclanchement et, il repoussa son chapeau sur sa nuque, d'un geste brusque, découvrant sont front bas, comme taillé au couteau dans un bloc trop étroit.

— Es-tu socialiste?...

— Sûr, je suis socialiste!... Ah! ça, comme toi, n'est-ce pas? Tu veux rire, camarade... Nous sommes tous citoyens!...

Pardieu, si je suis socialiste? Menacez-moi de la prison, si je dis le contraire!... Je le jure par notre Vandervelde!... Si je vais chez le sénateur, ce n'est pas pour user les bords de mon chapeau entre mes doigts!... Tous les hommes sont égaux, n'est-ce pas?... Pour ce qui est de la politique, j'en ferais voir à tous les sénateurs du monde!... Veux-tu discuter, député?... Je n'ai pas peur de parler, moi!... Ecoutez:

quand la mère a su que j'avais tourné au drapeau rouge, chez nous, elle s'est mise à crier..., elle appelait le curé, comme si je m'étais mis le diable dans les bottes!... Ah! ah! compagnons, pensez donc à ceci : pendant trois jours, la vieille a caché mes souliers pour m'empêcher de sortir, parce qu'il y avait des meetings et les gendarmes!... Est-ce que je suis resté, moi?... Silence : j'ai été pieds nus..., oui! pieds nus, et j'ai crié comme tous les autres!... Vous voyez, camarades, Vaarwel a la tête dure!...

Il s'arrêta, regarda autour de lui, et ne rencontra que le rire hébété des blouses-blanches. Les deux lignards s'éloignaient en se donnant du coude. Quant au gréviste, il hochait des épaules, le dos tourné au parleur. Le mécanicien s'adressa à Phil Kuipe :

— Qui osera dire que le mécanicien n'est pas pour le peuple!... Mordieu!... Je me ferais tuer dans les bagarres!... Je veux le suffrage universel!... Je ne suis pas de ceux qui se disent socialistes et qui font des courbettes devant les autorités, monsieur par ci, monsieur par là...

Phil Kuipe renforça :

— Bien dit, camarade!... Oui! on les connaît, les faux amis du peuple!...

— Tu peux parler!... fit le gréviste, toi qui sers les bourgeois et qui plies ton corps en deux pour porter leurs richesses!...

Le portefaix éclata d'un rire large :

— Eh! voyez donc : Natus Vlieberg!... Avec sa redingote, et son chapeau boule, et son plastron!... Eh bien! oseras-tu dire que tu ne fais pas le monsieur, toi?...

— Singe de bourgeois!... tonnait le mécanicien, le poing levé. Mordieu! on les achète avec une pinte de bière!... Eh bien! on m'offrirait cinquante francs que je ne vendrais pas ma voix!... Cent francs, mille, dix mille, pas encore!... De quoi vivre toute ma vie!... grondait-il en se frappant le cœur.

Il fit le tour du poêle et se planta en face du gréviste.

— Et vous?... Regardez!... Et vous?... Êtes-vous un vrai ou un faux?...

— Tu es fou! Et tu vois double!... Tais-toi!... fit Natus Vlieberg.

— Réponds!... Es-tu un faux ou un vrai?... Vous êtes un lâche, un lâche!... Lâche!... Hou! hou!...

Dans les yeux du mécanicien, tantôt rieurs, un éclair hostile s'éveillait et sa main ébauchait un geste violent. Le poêle cracha quelques cendres rouges qui s'éteignirent sur les dalles. A quelques pas de là, le borgne sifflait entre ses doigts. Mais cette lueur de rixe fusait aussitôt dans le silence absorbant, comme un brandon plongé au baquet. Quelque chose dans l'air, dans la chaleur, étouffait toute colère. Il semblait que le feu, malgré son enveloppe rébarbative, faisait office de conciliateur. Un calme profond continuait de plâner; des dormeurs ronflaient et renaclaient comme pour l'imposer davantage.

Le borgne marcha vers la petite ombre de Falle qui se résorbait dans un angle. Elle dormait. Le rustre la secoua, d'une brutale poigne, et il l'entraîna du côté de la sortie.

Déjà le mécanicien avait ressaisi son rire mou qui soulevait ses moustaches humides. Comme après boire, il s'essuyait les lèvres de l'index et du pouce. Au moment où le borgne reprenait le poêle, il quitta la salle d'une marche qui flanchait.

Falle Droefkind, les yeux piquants après le sommeil, essayait de se raccrocher à quelque chose. Elle eut à essuyer un regard de coutelas que lui enfonçait le borgne. En même temps, elle entendit le rire assourdi de Phil Kuipe debout près du poêle. Et de nouveau, cette face arrondie et rousse, qui suintait sur l'obscurité du poêle, la regarda. Maintenant, elle lui parut blessante et onctueuse à la fois; elle semblait démesurément ronde et plus moqueuse qu'à l'ordinaire. Quelque chose l'écrasait dans ce visage bouffi qu'elle regardait pour la première fois de si près, où sa petite âme se noyait toujours, comme dans le passé vaguement réveillé à ce soleil.

La voilà qui s'est mise à trembler. Elle n'est plus seule. Cet homme crépu et borgne qui l'a prise au dehors, dans la rue, et qui marche toujours à côté d'elle, comme une ombre, qui la frappe, sort d'un

cauchemar. Elle sent la poussée brutale du vent jusque dans la salle où elle cherchait un refuge. Falle Droefkind n'est plus en sécurité. A tour de rôle, le visage du borgne et la face élargie du portefaix passent devant ses yeux, comme des alternatives de rouge et de noir. Aujourd'hui, Phil Kuipe ne l'a pas saluée de son surnom. Serait-ce que Falle est redevenue femme, un être, une chair?... Elle ne serait plus Tête-de-Spectre? Le mal pourrait l'atteindre, même dans cette salle d'attente, même dans ce sommeil! Elle se met à tendre le sarcasme dans sa propre tête; elle évoque avec désir les quolibets qui l'annulaient chaque soir, à son entrée : « Tête-de-Spectre!... Tête-de-Spectre!... » Rien!... Phil Kuipe n'ose pas, à cause du borgne. Ils ont tous deviné ce que cette figure signifie. Il faudra compter avec lui. Ah! misère de la vie, elle ne l'a pas voulu, cependant...

La chaleur devient âprement pesante. Dans les angles de la salle, les dormeurs s'entassent; on entend des haleines sifflantes d'asthme, et des crachats crépitent en s'abattant comme des gouttes de large pluie.

Les blouses-blanches errent aux abords de la gare, entre les fiacres, ou bien autour des marchandes de vivres dont les silhouettes enflées dans l'ombre semblent couver leurs provisions sur le trottoir. La gare aussi exagère sa masse de pierre dans la nuit qui s'épaissit, et les départs sifflant coup sur coup paraissent plus définitifs et plus graves. Quelques portefaix traînent encore dans la salle d'attente, près du poêle où le gréviste brûle sans s'arrêter ses pipes forcenées. La silhouette brunâtre de Phil Kuipe se dodeline, à portée du feu; le commissionnaire pousse de petits sifflements qu'il n'achève pas. Puis, il se tourne du côté de Natus Vlieberg :

— Tu es toujours dans la fumée, camarade!... Tu nous méprises tous, ici, parce que nous ne marchons pas sur les riches, comme toi, et que nous ne lisons pas les gazettes!... Eh bien! moi aussi, je sais lire, pourtant...

Vlieberg demeurait muet.

— Je sais bien!... reprend le portefaix. Voilà : Tu

es un homme sage, tu ne peux pas mal agir, toi..., et nous, nous ne sommes que des buveurs!... Est-ce ça, camarade?...

— Sans doute!... fait le gréviste, indifférent. Nous ne saurions pas nous comprendre, du reste!... Pourquoi veux-tu causer?... Qu'ai-je à te dire? Voilà, Dieu est bien logé, n'est-ce pas, ses prêtres ne chôment pas... Et la boisson est dieu aussi, pour vous autres, il se loge au chaud dans votre estomac!... Mais l'idée est comme une mauvaise chose, dont on ne veut pas encore; il n'y a pas la plus petite place pour elle; on crache dessus et elle se noie...

Phil Kuipe réfléchit un moment :

— C'est vrai, ami, mais à quoi bon?... Et puis, nous n'en sommes pas moins frères, hé?... Tiens! je suis de ton avis, pardieu!... Ce n'est pas moi qui ferai sauter la marmite des riches, mais je partagerais tout de même leur or, s'ils sautaient!... Que veux-tu, toi tu as un patron, et moi j'en ai beaucoup : au fond, c'est la même chose!... tu cries, tu te révoltes, mais tu le sers tout de même, parce qu'il faut vivre!... tout le monde sert un maître!... Tu as beau te mettre en grève et acheter des gazettes, ton ventre aura le dernier mot!...

— Eh! portefaix, écoute celui qui disait tout à l'heure : « quand j'ai bu, je me tais, et ça vaut mieux!... » Il disait juste!... Que me font tes paroles...

Phil Kuipe s'étonnait d'en avoir tant dit sur ce ton; mais sa voix était mate. Toute volonté, la plus tenace même finissait par céder, dans cette salle, comme une flamme dans le brouillard. Déjà, il éprouve le besoin de railler, et un rire élargit sa face rousse.

— Ah! ah! tant pis!... Moi je ne me sens bien que lorsque j'ai bu!... Oui, citoyen!... Tu as le droit de penser, tu es un homme instruit!... Mais, tout de même, pourquoi les gens instruits ne boiraient-ils pas comme les autres?...

Il se rapproche du poêle, familier :

— Ecoute : nous, c'est comme si nous ne comptions pas, entendu! pas plus lourd que les feuilles...

Notre ventre vaut ce qu'il contient, voilà!... Mais toi, pourquoi ne parles-tu pas dans les meetings?... Ceux qui pensent doivent parler!... Est-ce que ta voix n'est pas assez solide?... Est-ce que ça crèverait tes poumons?... Après tout, oui, c'est vrai, frère, tu n'es pas fort, tu es maigre, tu n'as pas de ventre!... Eh! hé! d'un coup, je te couche en deux morceaux, mon bonhomme?... Regardez donc ces trous dans les joues; ta tête est comme une vessie au carnaval! Et ces épaules de travers! Et ces jambes de mannequin!... Un coup de poing dans cette pottrine et tu fais ta prière!... Mais, ne t'inquiète pas : tu boirais de la bière d'abord; ça te mettrait du poids dans les membres! Et puis du genièvre : pour faire briller les yeux!... Alors Natus Vlieberg serait à point pour parler au peuple!... Tu parlerais bien, ta voix ronflerait, comme les machines quand tu les fais tourner..., longtemps, sans s'arrêter!... Et l'on croirait que Natus Vlieberg est un homme fort. .

Phil Kuipe ne voit pas les petits yeux de mika du gréviste qui brillent dans l'obscurité des sourcils.

— Toi, portefaix, tu ferais un bon curé, et l'on t'écouterait...

— Eh! Phil Kuipe a été à l'école!... Tiens, gringalet, tape dans ma main, et allons au *Serpent!*... Ne fais pas le dégoûté!... Ne t'inquiète pas de l'argent! ajoute-t-il en agitant de la monnaie sous sa blouse. Connu : c'est moi qui paie!...

Comme le gréviste ne retire pas sa pipe d'entre ses dents et demeure immobile, le dos tourné, Phil Kuipe se met à marcher autour du poêle, et il écrase des cendres en traînant les bottes.

Natus Vlieberg finit par dire :

— Va retrouver tes messieurs!... Voilà dix trains que tu manques!... Est-ce que toi aussi, tu te mettrais en grève?... Ou bien ton ventre est trop lourd pour tes jambes?...

Sans s'émouvoir, le portefaix continue à faire tinter la monnaie sous sa blouse. La réponse lui paraît bonne. De temps en temps, cependant il s'arrête et lache une bordée :

— Tu es comme une locomotive sans feu!... Tu

vas te rouiller, gringalet!... Ta femme doit donc geler auprès de toi!... Ah! ah! ton corps est aussi caduc qu'une cruche du vieux marché!...

Il se lasse à la fin, et regarde passer les rares voyageurs qui entrent encore. Puis il se tourne, le dos au feu, du côté des dormeurs.

Les jeunes maroufles, au fond de la salle, avaient fini par s'endormir aussi. Seul, au milieu, le plus hardi fumait toujours.

Maintenant, lorsque Phil Kuipe jetait les yeux sur le banc, à côté de lui, il voyait la tache obscure de Falle Droefkind. Le châle lui parut plus noir, peut-être neuf. Mais, là-dessous, la maigreur fuyante dessinait toujours les mêmes angles. Seulement, un nœud rouge, un nœud de velours criard, passé entre les mailles du châle, accrochait sur les épaules de la fille deux cornes de couleur. Toute la physionomie de Fallerie s'en trouvait modifiée. Elle était comme une plante qui reprend, après avoir changé de terre. Le portefaix la regardait longuement, intéressé, attiré vers cette forme émantée, et il regardait aussi le borgne, dont la longue silhouette courbe d'arc tendu guettait le moment de décocher une bourrade. Il ne venait plus à l'idée de Phil Kuipe de la railler. Les yeux de Falle certainement étaient étranges, changés depuis hier, plus noirs, malgré la lassitude qui faisait tomber les paupières; ses joues avaient du sang, et ses lèvres étaient maintenant d'une femme, non d'un fantôme, puisque le portefaix se sentait poussé tout à coup, brutalement, par l'effet de cette chair, de ces deux lèvres revivantes qui paraissaient avoir baisé quelque chose de sanglant. Devant cette ruine redressée, Phil Kuipe éprouvait à cet instant des désirs qu'il était lent à ressentir en présence d'autres femmes. Il pensait : « Est-ce bien Falle Droefkind, la porteuse de journaux, cette maigreur qu'on aurait pu faire flamber comme une branche de bois sec!... »

Phil Kuipe s'approcha. Il ne lui avait jamais dit plus de trois mots de suite. Le portefaix ne riait plus, poussé stupidement à lui parler. Ainsi, il entendrait si cette gorge rendrait un son humain...

Entre la rue qui s'apaisait et la gare moins agitée, la salle d'attente paraissait s'allourdir davantage, et l'extérieur la flanquait des massives parois d'une nuit rocheuse et noire. Si la porte s'ouvrait, comme un flasque soufflet où le vent manque, quelques voix se cherchaient encore dans le vestibule. La rue rejetait un chant d'ivrogne, comme un hoquet de son ivresse diurne.

Devant le poêle, il n'y avait plus que les vies dissonnantes du portefaix et du gréviste. Mais la lumière sans éclat les noyait si bien l'une et l'autre, dans la même teinte de cendre, qu'on aurait pu les croire absorbées par les mêmes pensées.

Le chant du dehors, traînant au rythme des saoûles enjambées, s'insinuait peu à peu dans la salle. S'ils allaient pénétrer ici, ils se trompaient, ceux qui chantaient; leurs voix, bonnes pour la rue, bonnes encore dans le vent fouettant des bouges, s'étrangleraient près du poële noir, comme le rire, comme la colère, hors du vent. Natus Vlieberg dressait la tête, flairant un écho de grève. Un battement de sabres sur la porte annonça des soldats; à côté de ce cliquetis dispersé et sans volonté, la tombée d'une pioche sur les dalles eût atteint jusqu'à la valeur d'une note largement sonnante. Ils apparurent, se tenant par le bras. C'étaient deux artilleurs; le plus grand entraînait une fille, qu'il secouait comme un mannequin bourré de son, étant découplé en géant blond capable d'ébranler à lui seul le poids d'une batterie. Dans le tournoiement et le ploiement de leurs jambes, les sabres râclaient les pierres.

Mais le chant des braillards suffoquait déjà, comme les roulades braiseuses d'un accordéon plongé dans une mare. Au bruit blessant des bottes et des éperons, le silence morne s'accusait et semblait se ramasser, avec toute l'hostilité de l'ombre entassée sur les bancs, dans le cylindre trapu et hargneux du poêle occupant le centre de la salle.

Le gréviste soufflait une fumée méprisante.

L'artilleur blond s'approcha seul du poêle, d'une marche empêtrée, paralysé par l'immobilité de l'at-

tente qui l'enserrait. A peine un refrain, étranglé et maltraité, sortait encore de sa gorge :

Oh! mon joli dahlia!
Oli! oli!
Oli! ola!

Si Valérie Droefkind se redressa, tendue, c'est que ce chant tout à coup lui remettait à l'oreille un air capable d'actionner les ressorts rouillés de ses instincts. Une odeur de sexe, un relent du passé, des images informes et brutales et quelque chose d'infiniment troublant se brouillaient en elle. La face railleuse du portefaix, démesurée tantôt, disparaissait devant un rappel plus proche.

L'artilleur tournait autour du gréviste, cherchant à entreprendre cette silhouette qui semblait en bois.

— Ote-toi! maigrichon!... Eleveur de chouettes!... Ta tête me déplaît!... Eh! là, pas de grimaces, ici!... Tas d'ivrognes, je veux qu'on rie!... Sais-tu rire, maigrichon?...

Phil Kuipe trouvait toujours un rire commode dans sa large face. L'artilleur se tourna vers lui :

— Et toi, qu'as-tu à te moquer de moi?... Hé!... qui se moque de moi?... Qu'il vienne ici! Je l'attends!... Je les attends tous!... Qu'ils osent me défier!... Hé! hé!... Camarade, tu ris!... Tu es un homme, toi!...

Maintenant, tendu vers le fond de la salle, il sentait autour de lui le regard englobant de l'ombre. Son doigt hésitant y dénombrait des ennemis dissimulés et, de nouveau, l'instinct de l'attaque le reprit. Son camarade, moins ivre, le suivait des yeux. La gourgandine s'était assise sur le banc, en face du feu, les bras croisés. Il se heurtait, tantôt au poêle, tantôt au gréviste, provoquant, d'une voix contrainte et gênée par le vide, le silence et l'immobilité tenace des ombres dans la salle. Sous l'une des lampes il rencontra le borgne, dont la face livide le regardait. L'artilleur le toisa avec dédain :

— Eh! borgne, qui t'a volé un œil?...

Mais déjà il appréhendait la Droefkind, collée au banc, dans une raideur farouche, l'œil étrangement

ouvert et dardé. D'un geste, le galant simulait un enlacement.

— Jolie fille!... Eh bien! bouge-toi!... Tu restes stupide comme une taupe!... Voyez donc cette guenippe?... grogna-t-il, en se tournant vers la fille qui l'accompagnait.

Il trouva une suprême moquerie :

— Tête-de-Spectre!...

Alors, tout à coup, Falle se dresse et, de ses lèvres rouges, elle lui jette, en pleine face, un crachat.

A peine l'ébauche d'un geste mortel... Déjà, par la porte large ouverte, où le crieur de trains donne son dernier tour de crécelle, l'ivrogne est refoulé vers le quai à coups d'épaules et de poings, flasque, annulé.

Falle Droefkind est retombée sur le banc, les yeux fermés, le corps cassé en deux; on dirait qu'elle n'a jamais cessé d'être morte.

Le gréviste, la pipe aux dents, n'a pas bougé ; il croise les bras et regarde le brouillard profond de la fumée.

Dans la salle d'attente, l'ombre de plus en plus se raidit. Mais, là-bas, sur les voies, décroît un bruit de train, et il semble qu'un drame se prolonge, très loin, là-bas, entre les rails, un drame qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais, peut-être...

FRANZ HELLENS.

LE BARON
DE LAVAUX-SAINTE-ANNE

ROMAN (*Suite*)

VIII

Où il est prouvé que, chez un curé de campagne, la glyptique et la pomologie peuvent faire bon ménage.

Tous les vendredis Lavaux-Sainte-Anne allait déjeuner à la cure de Meysse. Il lui plaisait de se retrouver à la table du prêtre avec Jacques Darmand; en effet, depuis l'apparition dans *la Voix Nationale* du sensationnel article sur les fresques de Meysse, le journaliste et l'abbé étaient devenus d'excellents camarades. Si l'impatiente jeunesse de l'écrivain ravissait le baron, ses idées sur l'art, et en particulier sur l'architecture, séduisaient le prêtre, qui trouvait dans les enthousiastes discours de son invité comme un écho de ses propres opinions. Et cette analogie de sentiment esthétique qui animait deux êtres dont les croyances n'étaient cependant pas conformes, avait noué très vite entre eux des liens extrêmement cordiaux. Aussi, Jacques Darmand considérait-il les vendredis comme autant de vendredis saints, expression qui faisait rire l'ecclésiastique et le charmait, car elle lui donnait la mesure du plaisir que le reporter prenait à sa docte compagnie. Ce dernier sacrifiait fidèlement à cette heureuse visite hebdomadaire. Elle lui permettait ainsi de se rendre compte de l'avancement du travail de réfection entrepris dans l'église; car on venait de commencer la restauration des fresques découvertes naguère par Delangle. L'ecclésiastique et le journaliste étaient parfaitement d'accord quant à la nature même de cette précieuse et prudente besogne; aussi le peintre qui en était chargé ne se confirmait-il qu'à des indications nées

de la réflexion collective de ces deux hommes, si différents d'âges et d'états mais si intimement associés par leurs goûts identiques et leur conception semblable de la beauté.

Si, comme l'exigeaient le lieu et l'hôte bien plus encore que l'observance religieuse, on faisait maigre chez Delangle, le repas était toujours succulent et l'ecclésiastique le plus aimable, le plus prévenant maître de maison qu'on pût rencontrer. L'abbé Delangle n'était pas seulement un savant et un érudit : il joignait à ces qualités supérieures celle d'être un causeur humoristique et libre qui se donnait parfois l'illusion de vivre au siècle de Laclos et de porter l'épée. Non qu'il fût grivois ; mais il savait raconter avec un esprit délicieux et des sous-entendus subtils des histoires scabreuses où il mettait si peu de sel qu'elles en paraissaient sucrées... C'était aussi un marieur émérite; et en cela il s'enorgueillissait de donner à l'un des commandements essentiels de l'Eglise son application la plus étendue et la plus positive : Depuis dix ans qu'il était curé du village royal, il avait sûrement été l'artisan principal de cent unions, toutes prospères et fécondes; apparemment prospères, en tous cas, car les jeunes époux n'osaient confier leurs peines possibles à celui qui avait voulu leur bonheur, et qui avait mis tant d'insistance à les amener devant l'autel qu'ils craignaient comme une mauvaise action de démentir ses espérances...

L'abbé avait une vieille cuisinière qui égalait Vatel par le talent; elle préparait des plats dont le gourmet le plus raffiné se fût réjoui. Lorsque les amis de Monsieur le curé devaient arriver de Bruxelles, Nanette Frison commençait la veille l'élaboration de son menu et examinait longuement une épaisse collection de recettes de cuisine découpées dans des journaux et qui l'inspiraient, car, en véritable artiste, elle les interprétait, n'y cherchant que l'idée des plats les plus appétissants. Ces plats, elle les servait elle-même. Sa grande joie consistait à observer sur le visage des convives s'inscrire la satisfaction à mesure que ses sauces caressaient leur palais de connaisseurs... C'était sa récompense. Rien ne la touchait plus qu'un

compliment franchement prononcé et qui la rendait timide. On arrosait ces agapes d'un vin de Tours comme il n'en existe plus ailleurs; il arrachait au baron cette exclamation sempiternelle bien qu'irrévérencieuse :

— Sapristi ! On rêverait d'être enfant de chœur toute sa vie pour boire de cette liqueur jusqu'à sa mort !...

Delangle souriait, songeait qu'autrefois, étant gamin, il avait souvent péché par gourmandise en vidant, à la régalade après la sainte messe, la burette encore à moitié remplie de Sauternes que venait de lui rendre l'officiant. Il ne répondait rien et débouchait un nouveau flacon dont la panse évasée s'engrisaillait d'une respectable poussière. Si Lavaux-Sainte-Anne aimait avant tout le prêtre, il faut dire, pour être historien véridique, qu'il tenait aussi sa cave en profonde affection. Mais la gloire de cette table catholique était sans conteste un poiré de la fabrication du prêtre et qui servait à relever une omelette aux confitures de groseilles framboisées, le chef-d'œuvre de Nanette Frison. Il sortait d'un pressoir où le curé, chaque automne, jetait un choix de fruits cultivés dans son jardin. Delangle et la cuisinière accomplissaient personnellement la mise en bouteilles. Pour donner au breuvage un fumet savoureux, ils l'édulcoraient, au moment du transvasement, avec du miel bouilli, chargé du suc de mérises. Le prêtre était d'autant plus fier de ce breuvage qu'il sortait d'une poire à lui, poire qui portait son nom et dont les marchands de primeurs de la capitale, à l'entrée de l'hiver, se disputaient à gros prix les quelques paniers que Delangle ne jetait pas au pressoir. Exposées aux étalages sur un lit de mousse, avec une étiquette écrite en grosses lettres : *l'abbé Delangle*, elles se vendaient très chères, à raison de leur rareté. Car le pomologue amateur ne consentait à céder une partie de sa récolte que pour entretenir une réputation flatteuse qui stimulait son ardeur. Et il lui arrivait, quand il allait en ville, de s'arrêter longtemps devant les vitrines des marchands. Il regardait ses fruits comme s'il se fût agi du visage

de personnes familières, avec lesquelles il aurait vécu et qu'il eût vu grandir. Leurs théories imposantes mettaient en son cœur une légère émotion qui frisait l'orgueil, sans que le brave homme se préoccupât de résister à la venue croissante de ce sentiment de vanité coupable condamné par l'humilité chrétienne. Il les chérissait, ces enfants qui semblaient là, derrière la glace transparente de la boutique, lui sourire de tout l'éclat amorti de leurs saines couleurs odoriférantes. Il les dénombrait : La grosse là-bas, à queue comme recroquevillée, lui avait donné des inquiétudes ; il frissonnait un peu au souvenir de la peine qu'il avait eue à la faire vivre et mûrir. Elle avait poussé entre deux branches de l'espalier et, ainsi emprisonnée, elle avait gardé du dur voisinage du mur, sur sa joue aplatie, comme la trace d'un coup d'épée... Delangle réfléchissait que beaucoup de femmes compromettent de cette manière leur santé en comprimant leurs corps dans des corsets trop étroits ; mais cette poire était différente de ces coquettes, en ce sens qu'elle avait été ainsi corsetée malgré elle...

Celle-là, plus près, dépourvue de l'ombre du feuillage, avait été tachetée par les constantes caresses du soleil ardent ; sa peau ressemblait à l'épiderme d'une rousse fille des champs. Car le prêtre aimait ces comparaisons où il confondait dans de savoureux rapprochements toutes les choses de la nature. Soudain ses yeux tombaient sur une énorme poire à vignette ; c'était la plus belle de sa récolte dernière. Pendant qu'elle mûrissait, il avait collé un ornement de papier sur sa panse alors verte : Une croix latine surmontée d'une couronne au milieu de laquelle se remarquait la lettre D. Le dessin, d'une nuance dorée et jaunâtre, se profilait en clair sur le fond vermillonné de la pelure. Le cœur du curé battait fort, c'était là son enfant préférée ; d'ailleurs, elle portait son initiale imprimée, au sommet de son gros visage rayonnant.

Mais l'abbé, aussitôt, devenait plus rouge que le fruit qu'il contemplait. Il baissait la tête, comme pris en faute et furtivement il faisait un signe de la

croix, après s'être accusé, d'une petite tape sur la soutane, à la place du sein, d'un péché dont il demandait en lui-même pardon à celui qu'il venait d'offenser. Cette lumineuse initiale qui ornait la robe vernissée de ce fruit, c'est en pensant au Seigneur qu'il l'avait découpée jadis dans un bout de papier. C'était pour lui marquer sa reconnaissance des abondantes fructifications dont il avait gratifié son humble serviteur cette saison et tant d'autres qui avaient précédé! Et maintenant, oublieux de sa gratitude, il allait, par un vil penchant humain, substituer sa propre personne périssable à la personne infinie et immortelle de maître du monde, substituer Delangle à Dieu... Ce coup moral secouait le prêtre; il fermait les yeux, se retournait et à grands pas fuyait le spectacle de ces fruits dont la joyeuse apparence emplissait son esprit du terrible désir des tentations criminelles...

Le changement de résidence avait dépaysé jadis l'ami de l'ancien sergent-major. Pour se distraire en ce village où il devait encore trouver un cadre de relations, il commença à faire de la culture, après avoir mis en ordre, dans une vitrine installée au milieu d'un cabinet du premier étage, sa fameuse collection de camées et d'intailles. L'ambition lui vint, sans qu'il pût s'en expliquer lui-même l'origine, de créer une poire. Peut-être fut-ce par gageure en voyant toutes ces choses diverses qui poussaient dans le petit verger de la cure et contre les murailles crépies de blanc du potager. Il connaissait les éléments de l'histoire naturelle. Il acheta quelques livres. Puis, un matin, à la saison propice, il greffa sur de jeunes cognassiers palissant l'enclos, plusieurs branches de cet arbre superbe dont le fruit est appelé si musicalement la poire du Bon Chrétien d'hiver.

L'ecclésiastique superstitieux trouvait dans ce nom une sorte de promesse, qui se réalisa pleinement d'ailleurs : au bout de quatre ans, un espalier d'un développement de vingt mètres, admirablement exposé au soleil, se couvrait de fleurs roses. Vers le mois d'octobre l'abbé Delangle, émerveillé, fier et timide à la fois, cueillait lui-même un sac de beaux

fruits à forme longue et pyramidale dont le coloris incarnat n'avait d'égal que la rougeur couvrant les joues du brave curé ému et orgueilleux. C'étaient ses enfants ! Tout prêtre qu'il était, rien ne lui interdisait d'avouer sa paternité...

Cet après-midi-là, l'abbé Delangle, après avoir fait goûter à ses commensaux un fenouillet à chair fine et sucrée dont la provision s'épuisait, conduisit ses amis dans le jardin. L'ombre portée de la demeure échelonnait au milieu des parterres les redans du vieux pignon de pierre ; c'était comme un escalier ténébreux dont le dernier degré servait de seuil à la totale splendeur du rayonnement solaire. Tous les arbres fleurissaient et embaumaient l'espace. Le prêtre montra l'espalier de son choix. Il en arracha une corolle et indiqua au centre le petit embryon vert dont la forme représentait déjà une poire en miniature. Il faisait un temps très doux. Tant de parfums montaient des cultures que les convives prenaient plaisir à parcourir les chemins, à contourner les plates-bandes, plongés dans la joie muette de sentir la fraîcheur de mai pénétrer leurs membres de la bienfaisante sensation du retour du printemps, plus qu'ailleurs sensible en ce verger fleuri et tout rose. Ils s'arrêtaient devant des arbustes, sous des feuillages d'où tombait en une neige légère une pluie de corolles voltigeantes. L'abbé, qui seul ne restait point taciturne, s'exprimait avec une volubilité impatiente, de peur de ne pouvoir énumérer tous les produits de son parc minuscule. Ses poires surtout causaient sa réjouissance. A la nuance peu disparate cependant de leurs fleurs respectives, il disait leurs noms, les décrivait en une phrase brève et précise :

— Voici la bergamote d'automne. Elle paraît à la fin d'octobre. Son eau est douce et elle se reconnaît à ses bigarrures. La doyennée est célèbre par sa couleur. Mais elle n'a qu'un instant pour être mangée. Car, très fondante, elle ne vit qu'une semaine : c'est la rose des poires ! Malherbe l'aurait chantée, s'il l'avait vue... Puis nous avons le Messire-Jean, cassant comme un huissier et propre à faire un excellent raisiné. Plus loin, ces pétales pâles deviendront

des beurrés, auxquels aucun autre fruit n'est comparable. Ils les surpassent tous par l'abondance de leur eau par leur finesse, par la délicatesse de leur chair. Là, près de la tonnelle, poussent les Saint-Germain, dont les queues sont plus courtes que celles des cerises de Schaerbeek...

Delangle parlait encore du petit muscat, du bon chrétien d'été et du rousselet, dont le jus est parfumé et qui mûrit en août. Il ajoutait que c'est ce dernier fruit qui, au temps de l'Encyclopédie, préparé et sêché, se fabriquait aux environs de Reims et se vendait dans toute l'Europe sous le nom fameux et populaire de poire tapée.

L'abbé, insensiblement, se laissait aller au souvenir des claires jouissances que la culture lui avait toujours dispensées. Pour lui, les noms seuls des plantes étaient comme les notes de la musique universelle ; il aimait de se les redire, les épelait souvent en contemplant son jardin et, d'instinct, répétait de préférence ceux qui caressaient le plus harmonieusement ses oreilles et engendraient de belles images, de belles comparaisons dans son esprit rêveur et attendri. Les noms des fruits surtout étaient comme imprégnés d'une poésie familière. Il en était qui éveillaient en lui l'évocation de tout un monde de délices permises ou d'événements mémorables. Et il avait besoin, soudain, de communiquer à ses amis la nature de ses intimes sensations :

— L'homme le plus heureux serait celui qui cultiverait des fruits, rien que des fruits, les verrait grandir du matin au soir au soleil de plus en plus favorable du printemps et de l'été et, en les cueillant à l'automne, retrouverait dans l'odeur suave et appétissante de leur chair, le parfum multiplié de leur première corolle d'avril... En les rangeant dans des corbeilles d'osier, il les appellerait affectueusement les uns après les autres ; puis, comme à des enfants qu'on s'apprête à embarquer pour un lointain voyage, il les caresserait avant de les habiller dans leur robe de mousse et de les envoyer vers ces marchands où, en attendant de savourer leur possession, les clients longuement les regarderaient au moment

de les choisir pour orner leur table un soir de fête familiale...

— Vous annexez les vergers de Brabant au mont Parnasse! interrompait le baron, qui avait réfléchi un instant avant de prononcer avec quelque fierté cette sentence qu'il croyait fort spirituelle.

Jacques Darmand, qui avait plus d'à-propos et une imagination sentimentale, disait aussitôt :

— Quel est le plus beau domaine de la fable, si ce n'est le Jardin des Hespérides?...

— Et pourtant, reprenait l'abbé, après avoir adressé un sourire reconnaissant à l'écrivain qui venait de lui marquer une fois de plus sa sympathie, il n'y poussait qu'une espèce de pommes... Hercule ne l'aurait jamais quitté si ces arbres avaient offert à sa bouche la saveur, à ses yeux la couleur de toutes ces exquises variétés qui font la gloire de nos campagnes! Ah! vous ne savez pas le plaisir que j'ai à prononcer leurs noms. C'est l'hymne même de la terre natale. Ecoutez. Les pommes d'abord, souveraines des vergers de Belgique : La Gueule de mouton, qui s'allonge comme la frimousse d'une brebis au pâturage; les Pépins d'or; la Reinette grise de Gerpines; la Pomme de Jérusalem, celle que les primitifs ont peinte parfois dans la main de la Vierge à l'âge où, sevrant l'enfant divin de son lait, elle substitue ce fruit flamand au fruit plus pâle de son sein juif; la Mère des pommes, autrement appétissante que la pomme transatlantique, bluffiste comme les gens du pays d'où elle vient et que son appellation d'American Motter suffira à écarter de nos banquets nationaux... Voici les poires : la Bonne-Louise d'Avranches, française mais digne d'être née chez nous; les Délices d'Hardenpont, qui est une synthèse nationale et réalise l'accord de nos deux races, selon le rêve de ce buveur de bière d'Antoine Clesse; l'Alexandrine Drouillard, qu'un de mes anciens camarades du séminaire de Malines, où nous en mangions quelquefois, dénommait très irrévérencieusement mais gaiement : Va-Drouillard, en souvenir d'un étudiant en philosophie fêtard, paresseux et ivrogne qui en raffolait et lui avait appris à

l'apprécier; la Fondante des Bois, dont la fleur, à l'instant d'éclore, penche la tête à la manière des blanches anémones dans nos forêts reverdoyantes; le Triomphe de Jodoigne, revanche des pomologues wallons sur leurs collègues flamands; la Belle Epine du Mas et la Passe Colmar, chère aux héros d'Erckmann-Chatrian. Maintenant les prunes : Les Draps d'or d'Esperen, qui, l'août venu, tendent de branche en branche des lambrequins de velours jaune parmi la feuillure; la grosse Mirabelle, blonde comme les épis estivaux. Au tour des pêches : La Double Montagne, qui proclame assez la rondeur jumelle de sa forme géminée; la Grosse Mignonne hâtive, précoce épouse du brugnon Galopin, qui ne mûrit qu'en septembre, car on dirait que pour arriver à maturité il prend le moral chemin des écoliers!... Ensuite les groseilles à grappes : La Belle de Versailles, aussi rouge que la pudique et croyante Mademoiselle de la Vallière le matin où le Grand Roi lui parla pour la première fois d'amour; la Gloire des Sablons, qui est blanche comme les dunes dans l'enveloppante lumière du soleil de juillet. Pour finir, les cerises : Toute la série polychrome des Bigarreaux, depuis l'Elton jaune et rose jusqu'au Napoléon, très gros, épais et noir.

— Cette cerise évoque la personne même de l'Empereur! déclarait soudain le baron.

— Seul un bonapartiste douteux a pu aussi ironiquement la baptiser, ajoutait le journaliste.

— D'autres fruits évoquent de grands personnages, continuait l'abbé Delangle, mais avec des traits de similitude moins évidents...

— Et pourtant, interrompait à nouveau le généalogiste, Louis-Philippe, qui ressemblait tant à une poire, n'a pas donné son nom à un de ces fruits avec lesquels les caricaturistes, au temps de ma jeunesse, identifiaient son épais visage au menton élargi...

— Tout un ensemble célèbre l'Epopée, continuait le prêtre qui, lancé dans sa dissertation favorite, paraissait n'avoir point entendu la boutade de son ami. Parmi les pêches je connais : La Belle Impé-

riale, la Belle Garde, la Waterloo; parmi les cerises : l'Impératrice Eugénie, la Reine Hortense...

Jacques Darmand en entendant parler de la fille de Beauharnais, songeait aux romanesques équipées du temps de la Restauration. Il fredonnait doucement, pour lui-même : « Partant pour la Syrie, le jeune troubadour... » L'abbé, distrait par son propre discours, continuait :

— Il y a des fruits d'une aristocratie plus ancienne, auxquels on ne peut pas reprocher d'être de noblesse d'Empire... A ce patriciat vénérable appartiennent : La pomme Duchesse d'Oldenbourg, la poire Duchesse d'Angoulème, la Reine Claude de Bavay. Il y a aussi les fruits ecclésiastiques : la prune Sainte-Catherine, la cerise Abbesse de Moulard, la poire Monseigneur Sibourg. Moins cléricale est la poire Marilhat...

— Pardon, disait soudain Darmand, Marilhat est un peintre orientaliste, et, selon moi, le plus pénétrant, le plus chaud et le plus sincère des peintres orientalistes de la première moitié du XIXe siècle.

— Je le veux bien, répliquait le prêtre, en hochant la tête, mais en l'occurence il s'agit d'une femme, Marguerite Marilhat; je ne pense pas que votre peintre portât jupons, bien que c'est assez la mode aux pays où il travailla... D'ailleurs, pour vous faire plaisir en restant dans ce domaine artistique où vous venez de nous conduire, je vous dirai qu'il y a la pomme Cellini et le Beurré Six. Cette poire-ci proclame vraiment le génie de l'ami du vieux bourgmettre amsterdamois. Quand elle est mûre et qu'elle orne une coupe en faïence de Delft dans un coin ombreux d'une salle à manger, on dirait vraiment qu'elle concentre sur son beau visage vermeil et doré toute la blonde lumière ambrée que le jour pousse à travers les fenêtres. La couleur magnifique du peintre immortel est en ce fruit; sa forme même fait songer à une abondante coulée de chrôme clair sur la palette et fraîchement sortie du tube, ou bien à une large touche de brosse donnée par Rembrandt lui-même...

Delangle se taisait. Les trois hommes se remettaient à avancer, sans mot dire. On n'entendait que le

bruit amorti de leur marche lente sur la terre du chemin dont l'humidité, entretenue par les dernières pluies de mars, buvait l'écho de leurs pas. Un vent léger jouait parmi les branches et faisait voleter parfois une mèche des cheveux blancs de l'abbé, qui dessinaient au bas de sa calotte noire comme une couronne duveteuse où, parfois, un pétale arraché par la brise accrochait une seconde sa tache rose et fleurie. Le soleil, qui montait au ciel, répandait dans le jardin un délicieux bien-être. Le curé s'épongeait, mais ce n'étaient point les caresses de l'astre de mai qui engendraient sa sueur : son discours seul et sa conviction gesticulante l'avaient mis en nage. Et son allure, au milieu de ses deux amis, devenait de plus en plus mesurée. Devant le petit perron de la cure il s'arrêtait, en soufflant un peu. Il posait la main sur le terme de fer de la rampe forgée et priait ses compagnons de passer devant lui, en trouvant dans le rayonnement relatif de l'astre une excuse à sa soudaine détermination de rentrer au logis :

— Le soleil chauffe trop au-dessus de nos têtes. Là-haut, nous retrouverons quelque fraîcheur. Nous examinerons les trésors !...

Si le baron, en lui-même, regrettait de devoir interrompre ainsi sa promenade dans le verger, Jacques Darmand, au contraire, se réjouissait de l'idée de l'ecclésiastique. Car l'appartement où l'abbé les menait, était, de toute la cure, la chambre où il se plaisait le plus. Il eût voulu y revenir chaque jour. Dans un long meuble vitré étaient rangées, par époques, cent septante pierres précieuses. Les gravures recevaient, d'une fenêtre élevée, à croisillons, une lumière favorable qui accusait leur caractère. L'abbé travaillait à cette collection unique depuis quarante années; elle était constituée bien avant qu'il songeât à pratiquer la pomologie. Il disait volontiers qu'elle avait été sa première passion. Il aimait de se rappeler que sa première intaille, figurant Dyonisos buriné dans une améthyste, provenait d'un ancien camarade du Séminaire de Malines. Certaines pièces étaient uniques par leur beauté et par leur rareté. Delangle tenait surtout à un cachet

de Mésopotamie, fait d'un cylindre en cornaline et où l'on voyait, entouré d'inscriptions en caractères cunéiformes attestant que l'objet appartenait à « Suillatsu le Scribe, fils de Sinuri Meni, serviteur de la dame de Babylone, » deux figures délicates ayant le fini et l'ampleur de bas-reliefs assyriens.

Un camée grec, relevé par une monture enrichie de saphirs, profilait la tête blanche de Vénus sur un fond bistre où sa chevelure se découpait en brun clair. A côté était un autre camée représentant la procession nuptiale de Cupidon et de Psyché. Trois amours ailés, en des attitudes naturelles et d'un style merveilleusement pur, conduisent les deux époux. Un de ces amours, placé au milieu du cortège, porte une torche qui éclaire fantastiquement cet hyménée nocturne, suggestivement rendu sur le champ presque noir du sardonyx, où les personnages se découpent en un admirable ton de café. De partout on venait admirer cette production célèbre de la glyptique d'Athènes. Un amateur anglais en avait offert cent livres sterlings, alors que l'abbé l'avait payé seulement cent francs à un marchand de curiosités du palais du Midi. Darmand, chaque fois qu'il entrait dans la chambre, avait peine à détacher les yeux de ce chef-d'œuvre qu'encadrait un ouvrage en filigrane d'or serti de huit jacinthes.

Pourtant, ce n'était point là la pièce la plus rare de cet ensemble magnifique. En effet, la perle de la collection était une gemme de trois pouces de hauteur où était gravée en relief la tête d'Auguste déifié et ceinte de la couronne rayonnante. Le masque de l'empereur se silhouettait en une nuance de porcelaine blanche sur un fond de terre de Sienne rougeâtre, dont le voisinage paraissait donner à la chair le frisson caressant et régulier de la vie réelle. Une bordure d'or émaillé datant du XVIe siècle encadrait la splendeur de ce camée romain. C'était une pierre historique. Delangle avait découvert un document qui le fixait définitivement sur son origine. Il montrait ce document irréfutable à ses invités surpris. Le camée provenait de la collection du troisième duc de Marlborough, collection fameuse qu'abrita

longtemps le castel de Blenheim. Un tableau de sir Josuah Reynolds montre le seigneur, son épouse et leurs enfants. Le duc tient en main le précieux petit disque gravé, tandis que son fils aîné et héritier, le marquis de Blandford, porte sous le bras un des dix coffrets d'acajou identiques dans lesquels on enfermait toutes ces minuscules sculptures inestimables aujourd'hui dispersées.

L'abbé, glorieux et gesticulant, exhibait la photographie du tableau. Le portrait de l'empereur Auguste y faisait une petite tache lumineuse. Delangle refermait à clef les vitrines; Jacques Darmand, qu'un reportage appelait à Bruxelles avant le crépuscule, remerciait le curé et prenait congé. Le journaliste, toutefois, s'arrêtait quelques instants dans l'église, afin de contempler la fresque. Après s'être entretenu avec le peintre qui la restaurait, d'un geste de la main il disait au revoir à l'artiste perché sur son échafaudage, et courait prendre le tram vicinal à Grimberghe.

Le baron et l'abbé, réstés seuls, causaient jusqu'au soir, en fumant des pipes et s'entretenant du passé. Inévitablement la conversation tombait sur le célibat obstiné du vieux garçon, célibat que Delangle, en sa qualité de marieur infatigable, regrettait, sans roser le blâmer. Le nom de Mademoiselle Bomal leur venait sur les lèvres à tous deux. C'était un sujet cher aux ambitions matrimoniales de l'ecclésiastique; il mettait un enthousiasme non moins grand que celui du procureur, à pousser Lavaux Sainte-Anne à convoler en justes noces. Le baron, soucieux, laissait dire. Incrédule en apparence à la prétendue affection d'Hortense, il convenait qu'elle ne le voyait pas sans déplaisir. Il déclarait néanmoins qu'il ne songeait pas du tout à cette union dont tout le monde s'entretenait, dans le milieu de ses relations, comme d'une chose décidée. Et il protestait contre cette intrusion excessive dans ses affaires sentimentales. Puis, de plus en plus rêveur, il écoutait l'ecclésiastique, parfaitement indémontable, disserter avec admiration de la marraine de Charlotte Lamercy, dont il énumérait pour la vingtième fois les qualités de cœur et la charité chrétienne.

Mais Lavaux refusait d'avouer la nature profonde de son penchant, et cela autant par pudeur que par fierté d'âme. Pourtant, lorsque Delangle se taisait, il finissait par convenir que l'union souhaitée par son saint ami serait parfaitement à sa convenance, à condition qu'Hortense Bomal voulût bien de lui... Et, selon Lavaux, rien ne lui semblait moins certain. Et puis, la question d'intérêt opposait un obstacle insurmontable à l'accomplissement des touchantes ambitions de l'abbé. Celui-ci se récriait, affirmait sentencieusement que l'argent ne faisait pas le bonheur; que souvent, au village même, il avait éprouvé cette certitude parmi les nombreux couples qu'il avait unis... Le baron, déclarait-il, gagnait sa vie, et c'était l'essentiel. Quand Lavaux-Sainte-Anne partait à son tour, sa conviction restait chancelante. Il remettait à des jours plus propices la demande en mariage. Au fond, fidèle à son optimisme indéracinable, lorsqu'il faisait allusion à des temps meilleurs, il était à moitié assuré que la fortune reviendrait lui sourire un beau matin.

IX.

Où le sourire du XVIIIe siècle vient mettre sa clarté gracieuse dans l'ombre mélancolique du moyen âge.

Totalement séparés par leurs principes philosophiques, Delangle et Jacques Darmand avaient promptement constaté qu'ils s'entendraient parfaitement sur le terrain de l'art. Ils étaient tellement heureux de manifester leurs sentiments réciproques, qu'ils évitaient autant que possible de franchir les limites du domaine où ils auraient dû presque fatalement se quereller. Ils appréciaient trop l'un et l'autre la vertu bienfaisante de leur amitié récente, et cependant profonde, pour risquer de compromettre la joie qu'ils en tiraient et qu'elle leur promettait sans cesse. Rien n'était plus cordial que les causeries de ce prêtre fervent mais nullement sectaire et de cet écrivain, non

pas athée, — car l'athéisme entend la négation absolue de tout esprit, — mais complètement détaché des dogmes chrétiens.

Il avait fallu beaucoup de temps à Nanette Frison pour s'accoutumer à la présence de ce convive qui, une fois à table, assis entre son maître et le baron de Lavaux-Sainte-Anne, entamait sa soupe sans préambule, alors que les deux vieillards, les mains jointes, marmottaient, en vrais fils de l'Eglise, leur bénédicité... La première fois qu'elle avait constaté ce sacrilège, elle avait failli laisser tomber la carafe de bière qu'elle tenait en mains, et elle n'avait pas eu l'énergie de verser le liquide dans le verre placé devant l'assiette de ce païen... Elle s'était demandé alors si l'abbé s'était bien rendu compte de l'attitude blâmable de son invité ; mais elle avait, dans la suite, dû se convaincre de l'entière connaissance où était le saint homme de l'état d'âme de son jeune ami. Désormais, pour éloigner le démon que la venue de Jacques Darmand rendait présent pour elle à la cure, la vénérable domestique n'oubliait jamais de se signer avant d'entrer dans la pièce où les camarades étaient réunis.

Au fond d'elle-même, Nanette admirait l'énorme indulgence de l'abbé, car elle s'avouait incapable de manifester pareille magnanimité ; si elle avait été la maîtresse, le journaliste ne serait pas revenu une seconde fois au logis campagnard. Parfois, elle songeait que la douceur de l'ecclésiastique était calculée et que son apparente faiblesse cachait une large puissance de raisonnement. Ne se promettait-il pas, en s'assurant la sympathie grandissante de son ami, de ramener peu à peu, et malgré lui, vers son pasteur, cette brebis égarée?... Cependant, pour la brave servante, le succès du patient apostolat de l'abbé se faisait fort attendre et, pensait Nanette, ce n'est pas en discutant de fruits, de pierres gravées et de peinture que le rédacteur de ce qu'elle appelait, en son jugement étroit et un peu vindicatif, une mauvaise feuille, pourrait un jour retrouver le chemin du salut... Il arrivait néanmoins que, dans la causerie, Delangle, sans le vouloir, émettait des considérations

sacrées qui découlaient de façon naturelle de l'objet qu'ils avaient abordé. S'occupant de la sculpture médiévale, il remarquait combien la religion avait mis son empreinte caractéristique sur les œuvres les plus différentes. C'est alors que l'abbé, maître d'un sujet qu'il aimait entre tous, développait ses opinions sur le symbolisme dans les églises.

Le baron, qui n'avait point d'idées sur l'art, se contentait d'écouter parler ses amis, tout en fumant un cigare dont il envoyait la fumée en longues bouffées vers le plafond. Jacques Darmand, lui, sans se permettre de remarquer que ce symbolisme fallacieux, inventé par une école déjà ancienne d'archéologues spéculatifs et rêveurs, n'avait jamais été intentionnel chez les constructeurs des temples romans et gothiques, reprochait à Delangle de faire trop large part à la poésie dans un domaine où tout, au contraire, était positif et presque matériel... Les temples romans! C'étaient les œuvres anciennes que le prêtre aimait le plus, car il estimait que jamais on n'avait mieux inscrit en des pages de pierre la psychologie d'une époque et son orientation inquiète. Jacques Darmand aussi avait pour cette période d'art une prédilection particulière; lui, découvrait surtout en elle la cérébralité involontaire et soumise des peuples de jadis, la rigueur terrible de leurs croyances, leur sombre fatalisme et leur mentalité extravagante et superstitieuse. Le prêtre, d'une manière aimable et conciliante, entamait la dispute :

— Vous comprenez, vous, mon cher Darmand, qui vivez dans un monde où la soif du bénéfice immédiat et personnel prime tout autre souci, que, à côté des leurrantes et décevantes émotions quotidiennes de la politique, il en est de plus douces et de plus enivrantes qui tirent leur origine de mobiles moins houleux et moins intéressés. Il est surtout donné à ceux qui, bien que de leur temps, savent se plaire dans le passé, de savourer ces émotions et de regretter qu'elles ne soient pas plus fréquentes. Ces jours-ci encore, les amants de l'autrefois ont été émus et réjouis par la remarquable découverte effectuée à Huy, sous le transept de la Collégiale gothique, de vestiges impor-

tants et typiques de la basilique romane primitive, construite au milieu du XIe siècle. Votre journal a relaté cette splendide trouvaille qui, suivant de près celle, presque semblable, faite sous la sacristie de l'église Notre-Dame à Deynze, va fournir à nos archéologues des éléments capitaux pour l'étude de la première architecture chrétienne monumentale en notre pays. Grâce à ces éléments on pourra compléter l'histoire de cette architecture, l'envisager peut-être à des points de vue nouveaux et tenter enfin un travail d'ensemble sur l'art roman en Belgique, œuvre belle et utile et qui reste à accomplir.

— Voilà, Jacques, un livre que vous devriez écrire, vous qui avez la plume facile ! interrompait le baron, qui immédiatement après se cantonnait dans son silence habituel au coin du canapé où il était étendu.

Darmand se contentait de lui adresser un sourire bienveillant et répondait au curé :

— En effet, cette passionnante période qui commence au lendemain des invasions normandes et hongroises pour s'évanouir à la veille de la quatrième croisade, n'a pas été mise dans la pleine lumière d'une analyse aussi affectueuse qu'érudite. Les monuments, il est vrai, qui marquent comme autant d'étapes dans l'évolution de l'art roman en Belgique, sont peu nombreux ; et les découvertes providentielles réalisées ces jours-ci en des localités si différentes et si éloignées, l'une au sein de la Wallonie, l'autre au cœur même de la Flandre, sont de nature à encourager les écrivains dont la noble ambition est de faire ressurgir avec éclat, dans la passion d'un verbe pénétrant et raisonné, la vie ancienne de notre patrie. Pour moi, le point essentiel à envisager serait celui du caractère spécial de l'art roman en nos provinces. On a trop absolument affirmé que notre art médiéval était passivement tributaire des civilisations française ou allemande, sans prendre soin à s'appliquer à en relever la splendeur locale et personnelle. Car il y a des nuances particulières à observer dans nos monuments romans, tant civils que religieux.

— Cette variété que vous mettez en lumière, disait à son tour Delangle, m'a frappé encore ces semaines-ci

au cours de comparaisons qu'il m'a été permis de faire entre un groupe d'édifices érigés sur des terres différentes, par des hommes de races différentes aussi. Toutes les qualités ethniques respectives se lisent en ces ouvrages incomparables que sont le porche roman de Canterbury, la crypte du palais de justice et la chapelle des Templiers à Laon, l'église Saint-Pierre au Parvis à Soissons, et la galerie romane du château des comtes à Gand. Ce sont là des ouvrages de valeur dissemblable, et que seul le hasard des voyages m'a fait revoir naguères. Mais ils reflètent si bien le cœur et l'esprit de ceux qui les conçurent et les réalisèrent! Le caractère général de l'art roman réside dans ses lignes trapues, dans l'impression de lourdeur qu'il communique. Cependant le roman français n'a point l'aspect sombre à l'extrême et presque effarant du roman de chez nous. A Laon, dans la crypte, quoique l'on sente sur ses épaules peser le poids de l'architecture massive, on est égayé par la lumière qui pénètre sous les voûtes en plein centre et qui brise les ténèbres du lieu. Dans la cité-mère de la race anglo-saxonne on a une sensation presque pareille : la clarté entre à profusion sous le haut porche en demi-cercle et éclaire l'escalier antique qui conduit aux locaux modernes de la *King's school*, clarté qui coule aussi à travers les deux galeries latérales et illumine davantage les degrés de pierre.

— Ce qui fait qu'en ce pays de brouillard, où le jour est constamment tamisé, les architectes, tout en se confinant dans les règles auxquelles les contraignaient la qualité des matériaux et l'étroitesse des ouvertures, résultant de l'emploi exclusif du plein-cintre, sont parvenus à corriger cet inconvénient fatal de n'obtenir en leurs locaux qu'une obscurité à peine rompue. Chez nous, au contraire, le style roman, — puisque ce terme adopté en 1825 par les antiquaires de Normandie a prévalu pour dénommer l'architecture chrétienne initiale du moyen âge, — possède la splendeur vraiment singulière qui convient à sa nature et qui, à travers tant de siècles, nous évoque avec éloquence le tempérament farouche et la sombre croyance des populations à peine affran-

chies de la terreur scandinave. La galerie romane du château des comtes de Flandres, si on lui restitue par la pensée les fenêtres géminées de ses baies puissantes, nous offre un rare exemple de cette manière de bâtir.

— Le roman flamand, constatait derechef l'abbé, — et le roman wallon non moins que lui, — a donc une beauté spéciale, qui tient au sentiment de nos pères autant qu'à la nature de notre sol et à notre atmosphère humide et nuageuse : celle-ci assombrit non moins les demeures que les pensées... A la religion des moines constructeurs du moyen âge, religion qui synthétisait en somme celle de toute la nation, se mêlaient les sombres superstitions communes aux peuples septentrionaux et qui ont laissé la trace de leur effarement et de leur trouble dans l'iconographie fabuleuse des sculpteurs romans, attirés, malgré tout, par la hantise des animaux fantastiques et des mauvais génies. C'est cet effarement, c'est ce trouble, moins marqués dans les monuments des peuples latins, qui constituent le charme spécial de l'art roman de Belgique. En cet art-là nous pouvons donc lire comme dans un livre dont les pages de plus en plus nombreuses, grâce aux fouilles productives, nous permettent de nous familiariser avec ces obscurs architectes qui édifièrent nos premiers monuments vraiment nationaux, de la fin du Xe siècle à la fin du XIIe siècle.

— Cet art, reprenait l'écrivain, est encore traditionnel ; il vit du souvenir de l'art romain et un peu aussi du souvenir de l'art oriental, répandu en Occident par le mécénisme de Charlemagne ; mais il s'originalise, je vous l'accorde, au souffle de l'enthousiasme religieux. A Gand, dans les caves du donjon, on peut voir à quelle dégénérescence gallo-romaine avaient atteint les constructeurs du bâtiment primitif du début du Xe siècle. Il n'y a plus là ni proportions, ni logique : Tout est laissé au hasard, à l'imprévu de l'édification poursuivie sans grande étude préalable par des architectes brouillés avec les principes de l'harmonie. Quelle antithèse oppose à ce travail de décadence la galerie romane de l'annexe voisine et la

façade septentrionale de la « crypte isolée », transformée plus tard en chambre de torture ! Deux siècles et demi ont passé ; à l'incohérence d'autrefois a succédé le raisonnement et la pondération ; à l'anarchie s'est substitué l'accord, la dépendance étroite des parties. Le roman est devenu véritablement un style ; il a conquis sa place au soleil de l'histoire de l'art, il est devenu un ordre déterminé par des canons, qui sont après tout comme la clef de voûte de l'architecture.

Les causeurs restaient silencieux et le doux ronflemant du baron, qui s'était endormi, rompait seul le calme de la chambre dont les coins déjà s'emplissaient d'ombres transparentes. Les yeux du prêtre et du reporter s'arrêtaient un instant sur la personne de Lavaux-Sainte-Anne ; tout en sommeillant, le poignet posé sur le bras du canapé, il serrait entre l'index et le médius son cigare presque consumé, comme s'il se préoccupait de ne point en disperser la longue cendre intacte et blanche, d'où un mince filet de fumée continuait à monter en perpendiculaire vers le plafond.

Les deux discoureurs échangeaient un regard indulgent ; puis Jacques observait un instant les amours nus exécutés en grisaille sur le manteau de la cheminée. En leur jeu aimable, ils proclamaient la sentimentalité grâcieuse et peu orthodoxe de l'abbé galant qui, au XVIIIe siècle, les avait fait peindre par Redouté alors que, revenant de son voyage de Hollande, le futur protégé de Charles X s'était arrêté quelques semaines à Meysse avant de gagner ce Paris où il devait connaître la gloire. Les yeux du curé suivaient le même chemin que ceux de l'écrivain ; tous deux distraits, sans se rendre compte tout de suite de la singulière antithèse que cette composition légère opposait à leurs sévères raisonnements, se laissaient aller au charme de ce superficiel panneau que Nanette Frison considérait comme une polissonnerie, bien que les petits personnages dodus et rieurs n'eussent rien de libre dans le geste de leurs corps groupés au milieu du moutonnement des nuages diaphanes.

Darmand appréciait beaucoup cette toile pour l'élégance de son dessin et la vie active des figures. Et puis, elle évoquait en sa pensée ce XVIIIe siècle qu'il avait appris à aimer surtout, ce qui était un point de vue personnel, à travers les portraits au pastel de Latour plutôt qu'à travers les scènes futiles peintes à l'huile par Watteau. Soucieux, il allait jusqu'à dire : « Quelle jolie chose et combien c'est spirituellement touché. » Comme l'abbé ne répondait pas, il fixait sur lui ses prunelles interrogatives. Tournant le dos à la grisaille, il se reprochait d'avoir abandonné une minute dans sa contemplation versatile le fil d'une dissertation dont ces génies ailés et joufflus, armés de flèches et le carquois à l'épaule, semblaient se gausser sans pudeur et sans retenue. Alors, soudain, comme pour défier leur enchantement rusé, il reprenait la discussion interrompue...

— Le rôle des architectes et des statuaires romans a été d'autant plus considérable et plus difficile que, pour alimenter leur inspiration, ils n'avaient pas sous les yeux les éphémères travaux exécutés par leurs prédécesseurs immédiats, influencés, ceux-ci, par l'art de bâtir byzantin et asiatique, et dont eux-mêmes devaient fatalement se ressentir : En effet, toutes les premières églises chrétiennes sur formes circulaire, octogonale et particulièrement sur plan basilical, construites en matériaux légers, avaient été détruites par les envahisseurs barbares. Le chaînon qui reliait les romans à leurs ancêtres était donc rompu, avait disparu ; mais le sens inventif des premiers, aidés heureusement par des réminiscences venues du sud et de l'est, — car la Hollande au XIe siècle commençait seulement à naître et n'a point connu l'esthétique romane, — a donné le bel envol à cet art qui dota notre pays de la cathédrale de Tournai... Pourtant, le plus admirable titre de gloire des romans est non pas d'avoir créé l'iconographie chrétienne lapidaire, mais de l'avoir appliquée en leurs temples, ces temples qui furent donc les premières bibles de pierre, pour employer une expression chère à John Ruskin.

— Les descendants de Constantin, disait aussi-

tôt Delangle, avaient fondé l'imagerie catholique ; ils ont, comme on sait, notamment déterminé les types, devenus classiques, du Christ, de la Sainte Vierge, des apôtres... Mais les romans, élargissant le chemin tracé par les artistes de Byzance, ont fait entrer tout l'Evangile dans leur statuaire et sont donc les pionniers de cet art qui, évoluant, se perfectionnant, se basant de plus en plus sur cette « vérité naturelle » que les maîtres du Bas-Empire s'étaient vu interdire par des prêtres trop ascétiques, devaient enrichir les civilisations des merveilles sculpturales des cathédrales gothiques. Sans se préoccuper outre mesure d'être exacts dans la forme et vrais dans l'expression, ils ont fondé la grande statuaire mnnumentale chrétienne en Occident, décorant l'entrée de leurs églises de vastes compositions religieuses, alors qu'en Orient on s'attardait encore à ciseler des scènes de dévotion minuscules sur des tablettes d'ivoire... C'est ainsi que dès le XIe siècle les tympans des portes principales nous montrent la figure du Christ entouré des apôtres, ou bien successivement : le Jugement dernier, la Nativité, les Vierges sages et les Vierges folles, le Pèsement des âmes, les Péchés capitaux, sous l'aspect d'horribles démons, preuve évidente de la superstition excessive qui obsédait les hommes de ce temps reculé ; et, thème tout à fait inédit, on admire parfois, retracée aux façades de l'église, comme une illustration impérissable, taillée dans la matière dure, la légende de la vie de son saint patron.

Les constructeurs romans sont par conséquent les vrais pères de la sculpture catholique. Il devait appartenir à leurs successeurs de faire vivre d'une vie plus profonde, plus émue et plus émouvante, les personnages sortis de leur esprit et qu'ils exprimaient en une plastique gauche et idéale, uniquement poussés par le désir d'interpréter les Ecritures, sans se préoccuper d'introduire en leurs productions un quelconque réalisme.

Cela ressort, par exemple, des bas-reliefs du Miracle de Saint-Bavon à Gand, des fragments de l'église Saint-Remy à Huy, du Baptême de la chapelle du Saint-Sang à Bruges, d'autres œuvres romanes

encore de Belgique qui ont été conservées pour notre réjouissance. Ces ouvrages de sculpture et les ouvrages d'architecture contemporains proclament la splendeur romane en Flandre et en Wallonie. On a trop peu dit la grandeur séduisante de cette époque, point de départ incontestable de tout l'art chrétien à travers les âges, base de toute étude de cet art, et qui révèle chez ceux qui le pratiquèrent, dans le silence des cloîtres médiévaux, un état d'âme qu'il nous appartient de fouiller selon notre caprice, car leurs œuvres subsistantes en sont comme autant de miroirs fidèles...

A ce moment le baron se réveillait tout-à-coup. En faisant le geste instinctif de se frotter les yeux, il écrasait contre son front la cendre de son cigare, qui en une traînée de poudre fine s'élargissait sur sa redingote. Il se levait, refixait son monocle et du bout de son mouchoir époussetait son vêtement, tout en trouvant une excuse à cette sieste inopportune :

— Je n'y comprends rien, depuis hier j'ai des somnolences. Mes paupières sont de plomb.

— Vous digérez mal, sans doute? supposait Darmand.

— Vous vous usez, mon cher Henri, à travailler à la clarté de la lampe, ajoutait le curé, qui savait combien souvent son féal prolongeait ses veilles laborieuses.

Lavaux tirait sa savonnette du gousset, la faisait sonner :

— Cinq heures ! constatait-il, lorsque le tintement métallique s'était tu. Pardonnez-moi, Delangle, mais il faut aujourd'hui que je vous quitte plus tôt. J'ai affaire en ville. Ne vous dérangez pas, continuait-il, en remarquant que l'abbé et le journaliste se levaient pour le reconduire. Je m'en voudrais d'avoir mis fin à votre discussion.

Il leur serrait la main et allait prendre son chapeau dans le vestibule. Quand l'écho de ses pas s'était évanoui au bout du corridor, Delangle et Jacques se rassayaient. Et celui-ci reprenait le fil de la causerie interrompue :

— Vous constaterez avec moi, mon cher abbé, que nous ne pensons plus à la manière des artistes du

moyen âge; on ne croit plus ainsi qu'ils croyaient et, avant tout, on ne construit plus à la façon dont ils construisaient. Ils ont rempli leur rôle, ils ont atteint leur but. Une contemplation trop stricte de leur travail pourrait engendrer un illogique renouvellement de leur conception artistique, somme l'a provoqué dans le même domaine une contemplation irraisonnée, inintelligente de l'architecture ogivale, laquelle n'est plus conforme à notre vision ni à nos mœurs. Aimons l'art roman : Il a la simple, parlante et sobre grandeur des œuvres sincères et convaincues. Mais que notre admiration soit active et non passive; c'est-à-dire que tout en adorant sa beauté, tout en nous familiarisant avec tous ses secrets, nous ayons la fermeté et l'orgueil de ne point vouloir sottement le recommencer. Ce n'est qu'après avoir approfondi le mieux possible un art qu'on peut à son tour tenter, avec le plus de chance de réussite, d'en concevoir un nouveau : la parfaite connaissance du passé met en garde contre le danger de copie, d'imitation, celui qui sait s'émouvoir et sait savourer les douces jouissances que seules éprouvent les vraies natures d'artistes. S'il faut imiter les Romans en quelque chose, mettons-nous bien dans l'esprit qu'ils ont été des créateurs en renouvelant des traditions, en les équilibrant selon les nécessités du moment, mais qu'ils n'ont pas été des « suiveurs. » Leur propre enseignement peut efficacement nous servir et nous encourager à ajouter notre pierre au monument de l'éternelle Beauté qui se renouvelle.

— Nous sommes d'accord, parfaitement d'accord là-dessus, concluait, en se levant, l'abbé Delangle, et je réprouve autant que vous l'action déplorable et dangereuse de ces écoles dites de Saint-Luc; l'irresponsable docteur, s'il revenait sur terre, protesterait le tout premier contre l'emploi que des hommes irréfléchis et incompétents font de son nom et dégagerait avec éclat sa responsabilité. Il fut le patron des gildes de peintres du moyen âge et de la renaissance, mais celles-là l'ont respectueusement et fidèlement servi : elles n'ont jamais songé à accaparer le souvenir de l'évangéliste pour en faire une sorte d'ostensible, abusive et mercantile marque de fabrique.

— Une marque de fabrique qui s'applique à une marchandise de mauvais aloi. Car vous ne contesterez pas le divorce absolu qui sépare aujourd'hui l'art et la religion. L'art aussi s'est démocratisé, s'est affranchi...

Jacques Darmand se mettait debout à son tour, tandis que son interlocuteur, muet, hochait la tête de façon évasive. Le journaliste s'approchait de la fenêtre pour regarder l'heure à la montre qu'il tirait de sa poche, car l'obscurité tissait ses fils de plus en plus noirs autour de la table devant laquelle ils avaient disserté l'après-dîner tout entière. La peinture de la cheminée faisait une tache claire au milieu du trumeau, au-dessus de la vieille glace argentée où la silhouette des deux discoureurs se réfléchissait très estompée; on eût dit que la lumière elle-même, captivée par le jeu des amours, s'attardait parmi les nuages où ils menaient leur ronde et se plaisait, afin de ne point interrompre leurs ébats, à prolonger pour eux la durée du jour.

Le prêtre et l'écrivain sortaient et traversaient le verger; les branches des pommiers, sur leurs têtes, étendaient des gestes protecteurs et parfumés. La grille ouverte, Darmand serrait la main de son vénérable interlocuteur, lui disait au revoir et, d'un pas rapide, s'enfonçait dans les ténèbres de la route, tandis qu'au loin un sifflement sourd de locomotive annonçait l'arrivée prochaine du tram vicinal à la station villageoise. Delangle voyait s'évanouir la stature du journaliste; quand son ombre s'était confondue avec les ombres de la nuit tombante, il rentrait dans son jardin; la lune maintenant se jouait parmi la floraison des arbres et le vol anguleux et rapide des chauves-souris accusait le silence des choses endormies. Tout en regagnant la cure, il songeait. Et dans sa méditation il était amené, presque malgré lui, à se convaincre qu'il recherchait davantage la compagnie de ce jeune mécréant que celle de beaucoup de catholiques sectaires de sa connaissance dont il sondait de plus en plus la piété étroite, l'ignorance et l'égoïsme.

(*A suivre.*) SANDER PIERRON.

LES LIVRES BELGES

Léon LEGAVRE : LES BASILIQUES (1 vol. : Collection de la Société nouvelle). — Aux sommaires de cette vaillante *Idée Libre* qui rallia, voilà cinq ou six ans, les forces éparses de la jeunesse intellectuelle, le nom de Léon Legavre fut l'un de ceux, parmi tant d'autres brillamment révélés, auquel s'attarda l'attentive sollicitude des curieux d'art et de littérature.

Des strophes violentes, enflammées d'images imprévues et des proses âpres et sonores aux rythmes barbares, attestèrent chez le jeune écrivain une précieuse originalité à peine atténuée par d'inévitables réminiscences d'auteurs aimés, et l'on attendait avec impatience de cet esprit curieux, qui s'était brusquement imposé par ce beau livre : *La Femme dans la Société*, le recueil de poèmes que depuis longtemps il annonçait.

Ce recueil vient de paraître sous ce titre, un peu ambitieux peut-être, *Les Basiliques*.

Il comporte trois parties : *Les Basiliques*, *Marionnettes* et *Poèmes divers*. Les basiliques sont : *Notre-Dame-des-Sept-Péchés*, *la Cathédrale de la vie*, *Saint-Caïn*, *Sainte-Madeleine*, *Saint-Satan-des-Suicidés*.

En vérité, ces basiliques apparaissent sous un jour assez paradoxal, qui rappelle certains contes de Bernard Lazare dans *Le Miroir des légendes* et surtout les poèmes des *Campagnes hallucinées* et des *Villages illusoires*.

Car Legavre est imprégné jusqu'aux moelles de l'art de Verhaeren. Certains de ses poèmes en ont si bien épousé le rythme farouche et la grandeur sauvage, que d'aucuns l'accusèrent de démarquage et de pastiche.

Ce jugement hâtif ne manque pas, ce me semble, de témérité, car à travers l'inspiration de Legavre se découvre une fièvre analogue à celle qui dévaste l'illustre visionnaire des *Débâcles*, et il serait plus équitable de ne rechercher dans *Les Basiliques*, en dépit des similitudes de la forme, que le fraternel reflet d'un esprit enthousiaste et inquiet.

Un grand frémissement, fait d'angoisse et de révolte, agite perpétuellement la pensée de l'écrivain, et les rythmes des *Campagnes hallucinées*, adéquats au lyrisme qui l'exalte, répondent seuls à son appel.

Malgré les réminiscences flagrantes trahies non seulement par les rythmes mais encore par le choix des épithètes, on découvre dans l'œuvre de Legavre les heureuses promesses d'une pensée qui se libère ; souvent impersonnelle, elle reste inébranlablement sincère et cela constitue le plus haut de ses mérites.

Sans rien connaître des visées démocratiques de son auteur, on pourrait presque déceler dans ce recueil l'objet constant de ses préoccupations.

Tel de ces poèmes s'évoque, commenté par un croquis de Steinlen, maître hautain et pitoyable des misères : tel autre rappelle une pointe sèche, cynique et gouailleuse de Rops ; tel encore le rêve tourmenté de ce pauvre Rollinat à qui il ne manqua qu'un peu de spiritualité pour être un grand poète ; tel, enfin, les panneaux effroyables de ce mystique féroce et magnifique Andréa Orcagna. Parfois, l'inspiration égrotante de l'écrivain s'apaise et dans les strophes peut-être les plus parfaites de son livre *Les Voyageurs*, apparaissent les doux visages pensifs de Guérin, de Jammes et d'Elskamp.

Ainsi donc, alternativement consumée par l'esprit de révolte ou baignée d'azur et d'or comme les naïfs personnages des primitifs, cette œuvre synthétise d'une manière frappante les tendances romantiques du socialisme contemporain : farouche et dogmatique, indécise et sentimentale, aux rouges lueurs de torches s'y mêle la pure flamme des cierges et à ce titre seul elle serait intéres sante, si elle ne se recommandait, en outre, par des qualités lyriques dont Léon Legavre, débarrassé de trop tenaces influences, embellira ses poèmes futurs.

Maurice DEMBOUR : EN CHEMINANT (1 vol., Liége, Ecole professionnelle de Saint-Jean Berchmans). — M. Maurice Dembour dont le nom n'apparut point, que je sache, au sommaire des revues d'avant-garde, publie sous le titre : *En cheminant*, un recueil de poèmes d'inspiration aussi variée qu'imprévue.

On en dégage malaisément l'esprit : c'est une sorte d'hymne trouble à la vie, d'un enfant narquois et inquiet.

En proie à tous les tourments d'une pensée qui s'éveille, cet enfant aspire à la quiétude et son âme mal aguerrie encore, n'ayant point trouvé dans les réalités présentes le repos tant espéré, se jette éperdument dans la lutte vitale. Il rode autour des douleurs et des espoirs, cueille d'une main lasse quelques fleurs éclatantes dont les sucs amers lui font bientôt oublier l'arôme et la beauté et soudain, comme s'il voulait railler

l'éternelle vanité des choses, le gamin qui n'a point cessé de veiller au fond de son cœur pensif, siffle une chanson ironique devant le temple du Destin, éclabousse d'un sarcasme le songe qui l'ébouit et fait un pied de nez à la plus merveilleuse de ses chimères.

Pèlerin rieur et fou, dérobant sous un manteau brodé de roses, son cœur angoissé, il va le long des routes à la recherche d'un bonheur illusoire.

Et voici que près d'une eau merveilleuse, au fond d'une clairière où des rayons de soleil allument leurs petites lampes d'or dans chaque corolle entr'ouverte, il découvre la bonne Fée de la Vie.

Il lui sourit et elle l'accueille.

Et las d'avoir souffert en vain, un peu triste aussi d'avoir sifflé ses chansons folles, l'enfant heureux s'abandonne à l'étreinte de la Fée qui lui révèlera les fièvres fécondes, les tourments salutaires et les tristesses ineffables.

Ce petit livre est d'un poète. Mais pourquoi des ballades funambulesques viennent-elles troubler ce joli poème éperdu?

Marie VAN ELEGHEM : PAR LA VIE (1 vol., *La Belgique artistique et littéraire*). — Ce beau livre s'ouvre, lui aussi, sur une ode glorieuse à la vie. Décidément, les poètes d'aujourd'hui, las des lamentations et des mélancolies, abandonnent de plus en plus les petites autobiographies artificiellement désespérées qui furent de mode il y a quelques années et un souffle plus généreux — le souffle de l'humanisme, selon l'expression de M. Fernand Gregh, — vivifie leur inspiration.

L'œuvre de Mme Van Eleghem est la confession d'une belle âme sereine. On y chercherait en vain l'écho des petites tristesses et des joies puériles dont s'afflige ou se réjouit toute créature. Elle est le mémorial d'une pensée éprise d'absolu, à qui la vie apparaît magnifique et glorieuse malgré la brume dont les chimères, les détresses et les espoirs l'obscurcissent quelquefois.

O vie, effluve saint, mot créateur, mystère

s'écrie le poète, en un vers qui rappelle un petit poème oublié de Léon Montenaeken, qu'ès-tu, sinon

Un peu d'espoir, un peu de joie, un peu de haine

et elle en célèbre *les Brumes*, *les Lueurs* et *les Clartés*.

Les Brumes? Ce sont le Bonheur impossible, l'espoir moqueur, l'orgueil, les décevants et chers souvenirs, les deuils...

Les Lueurs? Ce sont la Bonté, l'effort, la foi, l'ardeur, le songe, la beauté, la charité, l'humilité, l'espoir en Dieu.

Les Clartés? Ici la femme se révèle tout entière : son âme tendre a frémi et tous ses rêves, tous ses désirs de splendeur et de gloire s'effeuillent comme un misérable bouquet de fleurs fragiles sous les doigts de celui qu'elle vient de reconnaître au détour de la route. Une immense clarté environne l'étranger et la femme, humble esclave, dans la joie de se sacrifier à son seul maître, se prosterne devant l'Amour.

Mme Van Eleghem a magnifié le voyage de cette âme en marche vers l'amour, en des poèmes d'une inspiration tour à tour hautaine, apaisée et attendrie.

Si certains d'entre eux semblent avoir été inspirés après une incursion dans l'œuvre d'un poète illustre, si par le choix du rythme ou de l'image ils évoquent parfois le souvenir de Hugo, de Vigny, de Lamartine, de Mme Desbordes-Valmore, de Samain ou de Rodenbach, ils n'en dégagent pas moins un adorable parfum de joie et d'espérance et leur irrésistible charme s'embellit ainsi de sincérité et de candeur. Des pensées frémissantes, des émois palpitants s'enchâssent, au cours de chaque page, dans des vers définitifs.

O parfums, dit Mme Van Eleghem :

Vous les ressuscitez si bien, les vieilles choses,
Les vieux baisers fervents sur les vieux gants jetés,
L'aveu d'amour enclos au cœur pâli des roses,
Tout l'infini qui dort en ces fragilités.

Sur la science, elle a cette parole gravement désolée :

Elle s'assservit tout — excepté la douleur.

Sur les cygnes elle soupire :

Et dans l'alme pitié des étangs léthargiques
Saignant leur sang, pleurant leur rêve, quelque soir,
Les cygnes exilés, les cygnes nostalgiques
Meurent d'avoir connu le néant de l'espoir.

Sur un parchemin :

Peut-être y verrions-nous, promptes à refleurir,
Quelques lignes d'amour que nous n'avions pas lues.

Un de ses sonnets se termine par ce tercet que signerait Giraud :

Pour moi, je n'irai plus mendier leur accueil,
Mais fort des maux vécus que mon dédain nivèle,
Je me réfugierai dans l'orgueil de l'orgueil.

Dans une offrande à la « Vierge douloureuse, assise près des croix », elle écrit ces vers :

Près de toutes les croix qui dressent sur les routes
L'effarement de leurs grands bras chargés de doutes.

Et reprenant la phrase de Sainte-Thérèse :
Souffrir, dit-elle plus loin, « c'est presque aimer ».
Plus loin encore :

Naître ! Énigme insondable et problème éternel,
Essor inconscient vers la splendeur de vivre.

Dans *Le Soir*, elle murmure ces vers admirables chers à l'âme de Samain :

Et le barde épuisé de chansons et qui rêve
Sous sa vigne, crucifiée au mur, croit voir,
Exquisement divine avec ses pieds de rêve
Posés sur un rayon de lune ou d'ostensoir,
Glisser la Poésie ailée au fond du soir.

Sur un vitrail :

Tel aussi, quand nos yeux, clartés parmi tant d'ombres
Tournent vers un autel leurs craintives douleurs,
Tout blanc dans l'or du soir, le chérubin des pleurs
Incline en souriant sur nos fronts lourds et sombres,
Le thyrse lumineux de l'espérance en fleurs.

Et dans la *Prière d'amour*, ces deux strophes qu'aimera Mme de Noailles :

Roses molles du soir, roses énamourées,
Verveine au front d'étoile auréolé de jour,
Myrtes dont le ramier porte les fleurs sacrées
Comme un brin d'olivier, vers les souffrants d'amour.

Et vous les blancs rêveurs, o lys pâles et tristes,
— Candeur épanouie en un thyrse embaumé —
Vous, blancheur d'innocence en nos nuits d'améthystes,
Lys si pâles, hélas ! de n'avoir pas aimé.

Enfin, sur l'Espoir, elle a ce cri sublime :

Espoir, désir sacré des Paradis perdus !

L'Œuvre, où rayonne une si pure tendresse, le sonnet *Aspiration*, un peu mignard cependant, et quelques strophes sur l'*Enfant*, comptent parmi les plus beaux poèmes du livre.

Sans doute, ainsi que je le constatais plus haut, on y décèle des influences — mais quel poète y échappa? — sans doute, l'originalité de Mme Van Eleghem se borne à redire avec talent

l'éternelle chanson qui, depuis deux mille ans, tressaille aux lèvres des hommes, sans doute encore Mme Desbordes-Valmore a particulièrement hanté la mémoire de celle en qui revit aujourd'hui son art vibrant et pur. Les roses de la douloureuse Marceline ont refleuri les jardins de la tendre Marie. Mais Marie, enfant d'un siècle inquiet, troublée par d'impérieux appels, cherche quelquefois à se libérer des trop faciles attendrissements que lui dicte son âme ouverte à tous les émois. Un casque guerrier alourdit sa belle chevelure et sa main blanche, lasse des joyaux et des fleurs, se crispe sur l'acier d'une épée.

Hélàs, elle n'en est point toujours récompensée : Un ironique destin lui interdit l'entrée du temple secret dont elle s'assigna la conquête. Ses forces la trahissent et plusieurs de ses poèmes, d'une puissante envolée, s'embarrassent de puérilités, échos de sa faiblesse originelle.

Pourquoi la femme, éternelle enfant, ne néglige aucune occasion de fanfrelucher les rêves les plus austères, pourquoi elle incline au niveau de sa sentimentalité, les plus glorieuses pensées qui deviennent ainsi prétextes à élégies et à chansons, d'aucuns en ont cherché et bientôt découvert les raisons dans le plus précieux de ses apanages : l'inéluctable tendresse.

Cependant ces défaillances, dont l'œuvre de Mme Van Eleghem nous offre un nouvel exemple, amoindrissent à peine la beauté de l'effort féminin et si elles se trouvent compensées, comme c'en est le cas ici, par une ardente aspiration vers la beauté, elles parent de roses émouvantes l'âme exquise où seul régnait depuis toujours l'orgueil tranquille des lys.

GEORGES MARLOW

Maurice des OMBIAUX : VICTOR ROUSSEAU. (Un vol. ill. à 10 francs. Van Oest, édit.) — Nulle vie d'artiste n'est probablement plus édifiante que celle de Victor Rousseau. Nulle ne présente plus d'harmonie et de logique. L'œuvre entier s'explique par les circonstances successives dans lesquelles il fut conçu et créé. De même l'enchaînement des jours, d'abord rudes et laborieux, puis de plus en plus réservés au culte de l'art absolu et définitif qui devait fixer le petit tailleur de pierres des carrières de Feluy et des chantiers du Palais de Justice de Bruxelles, concorde avec les étapes bien graduées de l'éveil, de l'épanouissement, de la maîtrise d'un talent dont notre pays se doit d'être fier.

M. Maurice des Ombiaux a très bien compris cela. Aussi, en écrivant la belle étude qu'il consacre à l'auteur de *Demeter*, du *Liseur*, des *Sœurs de l'Illusion*, de tant de bustes ou de groupes aujourd'hui célèbres, a-t-il adopté très habilement la méthode d'analyse qui consiste à décrire parallèlement la vie de l'artiste et les œuvres écloses au gré de l'évolution de cette vie. Celle-ci, écrit M. des Ombiaux, « s'écoule comme un beau fleuve dont les drames intérieurs n'interrompent pas la surface argentée. S'il connut des angoisses, des tourments profonds, des misères, nul n'en sut jamais rien. » Et voilà pourquoi tant de dignité, tant de sérénité aussi imprègnent toutes les compositions de Rousseau. Il voit la Beauté dans la grâce et l'équilibre comme d'autres la cherchent dans le trouble et les tourments.

A lire cette pieuse et parfaite monographie, nous apprenons à admirer totalement la noblesse élégante d'un art très pur, et à aimer la bonté, la simplicité d'un homme sympathique à tous ceux qui l'approchent.

Gustave VAN ZYPE. — FRANZ COURTENS (Un vol. ill. à 10 francs. Van Oest, édit.) — Dans cette même luxueuse et précieuse Collection des Artistes belges contemporains, M. Gustave Van Zype nous présente un de nos plus notoires paysagistes. De Franz Courtens il dit qu' « il n'a rien existé jamais pour lui que le paysage, que la nature ; il ne veut rien connaître d'autre ; il n'y a de lois que celles qu'elle dicte ; il n'y a de beautés que celles qu'elle étale. »

Courtens est Flamand. Elevé à Anvers, dans l'atmosphère des grands maîtres, puis installé à Bruxelles à l'époque où les luttes les plus ardentes départageaient les partisans et les adversaires du classicisme, il ne se laisse influencer par aucune doctrine ; il travaille sous le coup de sa seule inspiration ; il part « à la conquête de la lumière » et « à la conquête du métier ».

Voilà pourquoi M. Van Zype peut dire et démontrer logiquement que Courtens est un des premiers parmi les impressionnistes belges.

Les succès n'ont pas été ménagés à celui-là dont son biographe affirme qu'il ne connaît point d'autre homme « dont le caractère et l'existence donnent au même point l'impression de la force normale, rythmée, harmonieusement dépensée. »

L'étude de M. Van Zype, très complète, très fouillée, nous est présentée dans un de ces livres luxueux dont l'éditeur Van Oest s'est fait la très artistique spécialité et qui sont autant de monu-

ments définitifs édifiés à la gloire de notre école picturale et sculpturale nationale actuelle.

Maurice WILMOTTE : ÉTUDES CRITIQUES SUR LA TRADITION LITTÉRAIRE EN FRANCE. (Un vol. in-18, à fr. 3.50. Weissenbruch, édit.) — L'histoire littéraire, nous montre l'auteur, a évolué en tous sens depuis les quelques siècles durant lesquels les critiques s'adonnèrent à son étude. Elle a été une série de biographies ; elle a consisté en une province de l'histoire générale ; elle s'est préoccupée de méthodes comparatives ; la psychologie ensuite s'est glissée dans ses développements ; Brunetière y adapta la doctrine de l'évolution.

Mais il fallut longtemps avant qu'on ne l'établît sur des bases de science pure, qu'on ne recourût à la confrontation des manuscrits, qu'on n'ait le souci de s'informer de la tradition intellectuelle.

A cette tradition, M. Maurice Wilmotte a sacrifié toutes les autres préoccupations familières aux historiens littéraires. Il a tenté, dans une série d'études ayant entre elles un lien méthodique plus réel qu'apparent, de démontrer quelle est la force de cette tradition « par quoi nous sommes contraints, vaille que vaille, d'emboîter le pas de nos aînés ».

En philologue érudit, en critique qui a tout lu et tout médité, mais avec l'inévitable et parfois excessive rigueur du polémiste guidé constamment par la minutieuse sévérité de sa doctrine, M. Wilmotte traite successivement de la Naissance du Drame liturgique, des Origines de la Chanson populaire, de l'Elément comique dans le Théâtre religieux, du Sentiment descriptif au Moyen Age, de François Villon et de Joachim du Bellay, de la Critique littéraire au XVIIe siècle, de Rousseau et des Origines du romantisme, de Fromentin et des réalistes, de l'Esthétique des symbolistes.

Et cela fait une œuvre variée, à la fois très documentée et abondante en points de vue personnels.

Abbé J. DE SMET : EMILE VERHAEREN. (Un vol. in-8o à fr. 3.50 ; Veuve Ryckmans à Malines.) — Peu d'écrivains contemporains ont eu autant de biographes qu'Emile Verhaeren. Son œuvre et sa vie ont été décrits et commentés en toutes les langues et sur tous les modes. Peu d'entre ces études ont l'ampleur de celle que commence M. l'abbé De Smet. Un premier volume de près de 200 pages abondamment illustré de reproductions de toiles du peintre Romain Steppe et de quel-

ques portraits et croquis originaux est consacré à la seule période qui va de 1855 à 1894, de l'année de la naissance du poète à celle où parurent les *Villages Illusoires*. C'est assez dire si le critique suit pas à pas la production multiple et diverse du Maître, en dégage attentivement les caracté ristiques, et, en regard de nombreux extraits significatifs, émet des jugements sincères autant que louables.

PAUL ANDRÉ

Didier de ROULX : ROOSJE.(Roman illustré par F. Front. Bernard Grasset, éditeur, Paris.) — Le pêcheur Sisse est mort, au cours d'une tempête, au large de Nieuport. Le mât de son bateau, brisé dans la rafale, s'est abattu sur le pont, tuant le vieux marin et le jetant à l'eau... Roosje, sa veuve, qui l'a longtemps pleuré en la petite maisonnette où, un quart de siècle durant, ils s'aimèrent, où naquirent beaucoup d'enfants également marqués pour une fin prématurée, est recueillie par les sœurs de l'hospice; car son absolu dénuement ne lui permettra plus de payer le loyer de cet humble logis où elle connut de laborieux mais heureux jours. Chez les bonnes religieuses elle vit seule avec ses souvenirs, car elle se lie peu avec ses lamentables compagnes, groupe de femmes tannées, comme dirait Verhaeren, par la douleur et les années, et qui traînent dans les chambres nues des pas lents et paresseux comme leurs pensées... Une ancienne voisine de Roosje, le jeudi, vient la chercher et la mène au cimetière devant la tombe du marin ; mais cette Annemie succombe à son tour, tandis que l'angoisse de la veuve s'augmente du reproche que son homme peut lui faire là-haut de tant l'abandonner. Et une nuit, à peine vêtue, elle fuit le refuge ; hagarde, poussée en avant par le besoin de s'unir dans la mort à celui qu'elle a chéri exclusivement, elle gagne le champ de repos. Elle erre, elle se perd parmi les tombes et, soudain, chancelante dans les ténèbres, elle s'abat au fond d'une fosse fraîchement creusée, où lentement elle succombe de peur et de faiblesse, tandis que les étoiles avec bienveillance lui sourient.

Cette simple histoire flamande, Didier de Roulx l'a contée non sans charme, en une langue poétique et monochrome où règne le sentiment des choses d'antan, et qui a des blancheurs, des méticulosités que Rodenbach aurait approuvées. Peut-être le développement de cette nouvelle est-il excessif; le manque absolu d'action exigeait une concentration plus nerveuse; main-

tenant, cette longue, trop longue fresque, plus pâle que celles de Maurice Denis, indispose parfois par sa monotonie. L'auteur y abuse du genre descriptif, ce qui ne veut pas dire que certains coins de ce cadre paisible où se meuvent, oh! si lentement, ses héroïnes, ne soient point charmantes d'évocation fervente. Mais ce qui dépare la pureté liliale de ce récit, c'est la place que l'auteur a cru devoir faire à ses pages d'un réalisme trop cru. Ces pages, bien que sincères et pénétrantes, détonnent dans l'ensemble et compromettent l'harmonie équilibrée, bien que sans proportion, de ce petit roman lilial et tendre. C'est là un grand défaut, attendu que l'ensemble de l'ouvrage en souffre; et cela diminue l'heureuse impression que le lecteur goûterait totalement sans l'introduction intempestive de ce naturalisme discordant.

Robert de SMET : CÉCILE DAUBRY. (Pièce en trois actes. Librairie Ad. Hoste, Gand.) — Deux jeunes gens du monde, Roger d'Aubry et Cécile des Rieulx ont fait un mariage de raison; l'amour qu'ils espéraient, ou tout au moins qu'elle espérait voir fleurir dans le jardin de leur union de convenance, n'est point venu; bien que leurs liens légitimes aient été resserrées par la naissance d'une fille, qui grandit sans consoler sa mère de l'absence d'une affection congugale après laquelle elle a en vain aspirée. L'époux court la pretentaine, se choisit une maîtresse parmi les amies de sa femme. Celle-ci apprend l'infidélité de son mari et, pour se venger de sa trahison, se donne à un des amis de Roger, qui depuis longtemps lui faisait la cour. Mais ce n'est là qu'un coup de tête, la conséquence d'une blessure faite à sa dignité; elle ne l'aime pas et, dégoûtée, renonce à se rendre à ces rendez-vous qui, chaque fois, lui permettaient de sonder plus au fond la vanité de son amant, qui n'a point le cœur dont le battement devait s'accorder au sien... Roger aussi rompt bientôt avec sa maîtresse, mais c'est par fatigue, par suffisance de désœuvrement. Le fêtard en a assez. Il fait amende honorable, veut tuer sa femme qui, après lui avoir avoué sa faute à elle, se prépare à quitter le foyer ruiné en emmenant leur fille; mais il croit plus sage de pardonner, car il n'a rien d'un personnage tragique. Ils resteront ensemble, oublieront le passé tout en restant des étrangers l'un pour l'autre, et leur vie aura pour but d'entourer d'une sollicitude commune l'enfant, l'enfant innocent de tous ces désastres et qu'il n'est point possible de faire pâtir de ces déchirements qu'elle ignorera toujours.

On le voit, ce thème n'est point très neuf et point non plus extrêmement attachant en sa banalité bourgeoise. Mon Dieu ! est-il possible qu'il se trouve encore des jeunes dramaturges de vingt-trois ans auxquels l'éternelle et veule histoire de l'adultère courant puisse inspirer des pages aussi nombreuses qu'inutiles ? Ce chassé-croisé d'aventures extra-conjugales ne convient plus qu'aux vaudevilles, et encore les vaudevillistes ont-ils depuis longtemps résolu de ne point aller jusqu'à la consommation du crime... L'adultère aujourd'hui n'est plus excusable à la scène que s'il est voulu par des raisons spéciales. Mais en l'occurence il est d'une psychologie tout à fait ordinaire et courante. Et le milieu où il se déroule n'est nullement fait pour corser l'action peu sensationnelle de cette comédie de famille... Le Gantois Robert de Smet fait se dérouler la scène à Paris, dans un milieu de richesse et d'oisiveté. Ces gens sont tellement inoccupés, qu'on les excuserait presque de trouver en leurs amusements illégitimes un passe-temps plus ou moins agréable. Et, je suppose, ce n'est point là la morale ambitionnée par le jeune auteur. Qui nous débarrassera de la creuse comédie mondaine ?... On en sera bientôt à souhaiter le retour de ces Grecs et de ces Romains contre lesquels les Romantiques partaient si vaillamment en guerre... Au moins ils avaient des mobiles plus héroïques que les marionnettes par lesquelles le théâtre moderne est envahi.

Dans la pièce de Robert de Smet on trouve le décor connu, conventionnel, des sortes d'ouvrages qui l'ont inspiré : terrasse de château en été, salons en hiver et l'attirail physionomique qui leur est propre : élégants fats, élégantes futiles consacrées à de « bonnes » œuvres ; gouvernante anglaise, fervent du sport automobile et aéronautique, jusqu'au romancier à la mode, ceci pour faire plaisir sans doute à M. Paul Bourget. Maintenant, si nous n'aimons pas l'esprit de ces trois actes, nous convenons volontiers qu'ils sont charpentés avec adresse, qu'ils sont souvent écrits avec fermeté, sinon avec émotion. L'incontestable sens artiste de l'auteur lui fournira un jour la conviction de son erreur présente ; l'expérience aidant, il constatera qu'il est dans l'univers des sujets autrement poignants et d'une profondeur altruiste supérieurement attachante que l'histoire de deux époux qui se cocufient sans enthousiasme, tout luxueux que soit l'ambiance où s'étale leur désœuvrement doré. La belle vie qui nous entoure, dans la nature où nous grandissons, avec la modernité de ses sentiments inquiets et généreux, offre tant de motifs admirables qu'on s'étonne de voir des jeunes dramaturges bien doués en dédaigner l'étude.

Leo ERRERA : RECUEIL D'ŒUVRES. (3 vol. Lamertin, éditeur, Bruxelles.) — Par les soins pieux de quelques amis fidèles et de plusieurs anciens élèves du maître, vient de paraître chez Lamertin un remarquable *Recueil d'œuvres* de Leo Errera. Ont notamment collaboré à l'ordonnance de cet ouvrage superbe et luxueux, Mlle Joséphine Wery, MM. Massart et Crismer, que tout désignait au choix des promoteurs de cette noble œuvre commémorative, laquelle donnne une idée complète et diverse de la science et du goût du regretté professeur à l'Université libre de Bruxelles. Le *Recueil* comprend trois volumes. Dans le premier, consacré comme le second à la « Botanique générale », les éditeurs ont repris une série de publications disposées dans un ordre strictement chronologique. Il faut citer surtout le chapitre attachant *sur la structure et les modes de fécondation des fleurs* et les pages terminales intitulées : les *plantes boussoles*. Le second volume s'ouvre par l'analyse de la *respiration des plantes* ; on y trouve aussi une large et intuitive étude concernant *les bases scientifiques de l'agriculture* et une série de trois œuvres posthumes : *Les plantes vis-à-vis du reste de la nature, ce qu'il y a dans une plante, l'Epopée d'un rayon de soleil.*

Ces pages-là ne sont pas seulement les fruits de l'obervation positive d'un savant. Elles s'imprègnent de tout ce charme qu'est susceptible de dispenser au développement des sujets les plus réalistes un homme qui, par son émotion, sait découvrir la poésie des choses. Dailleurs Leo Errera, comme beaucoup de ces esprits supérieurs et inquiets qui vivent près de la nature et essaient d'en pénétrer le troublant mystère, sentait en artiste, puisqu'il n'est pas un domaine qui, plus que celui de la botanique, ne développe en l'homme qui sait se laisser aller à son attrait captivant, le sens de la beauté ; et ce dernier ne va pas sans le sens des délicieuses abstractions. On a la preuve de ces nobles facultés de Leo Errera en parcourant le troisième et dernier volume de son *Recueil* ; il contient une série de poèmes dont quelques-uns ont une couleur harmonieuse, un dessin souple comme ces fleurs qu'il savait si bien regarder ; des « pensées » souvent profondes, toujours judicieuses, et parfois marquées au sceau d'un souriant scepticisme, et quelques descriptions pittoresques, notamment du Tyrol et des Alpes, paysages largement entendus, ce qui peut paraître singulier chez un homme habitué à scruter la multiple vie infinitésimale des végétaux. Mais ici est la preuve de sa large compréhension des choses ; les hommes qui étudient les microbes ne sont-ils pas

ceux qui ont la plus ample conception de l'univers, par le fait même qu'ils vont au fond de la vie et aussi au fond de la mort?... Et n'est-ce point Fantin-Latour qui disait qu'à faire des choses très achevées, cela sert beaucoup pour voir très large?

SANDER PIERRON.

Cyriel BUYSSE, HET VOLLE LEVEN. — **Herman TEIRLINCK**, MIJNHEER SERJANSZOON, ORATOR DIDACTICUS.—**Alfons JEURISSEN**, HEIKLEUTERS.— **Constant EECKELS**, DE STRYD. — Les prix du gouvernement provincial du Brabant : DE WONDERNACHT de **Constant VAN BUGGENHAUT**; VAN ZON ZALIGER de **René VERMANDERE**; GEDICHTEN de **René DE CLERQ**.

Cyriel Buysse a été un des premiers à appliquer au roman flamand les conceptions naturalistes, dans toute leur violence, avec leurs pires audaces. En une série de romans comme *Schoppenboer*, *Wroeging*, *'N Leeuw Van Vlaanderen*, etc., il affirma sa grande puissance de création. Une vitalité puissante gonfle ces livres du suc de l'humanité. Buysse possède de plus un admirable don de « conteur ». Ses œuvres, fortement charpentées, sont très sûres de ligne; les chapitres se suivent naturellement, et chaque roman forme ainsi un fragment de vie complet, intéressant en soi, grouillant de personnages faits de chair et d'os, dont on sent presque le souffle.

Telle est surtout la signification de Buysse dans notre littérature : d'être un audacieux créateur de vie et un très habile technicien du roman. Il n'a pas la force épique, l'âpre génialité de Stijn Streuvels, ni la finesse de psychologie d'Herman Teirlinck, ni l'ampleur dramatique et l'intellectualisme robuste d'Auguste Vermeylen, ni la plasticité verbale de Karel Van de Woestijne. Il n'a pas, à vrai dire, de style propre : artiste de tempérament plus soucieux de rendre l'émotion qu'il porte en lui que de ciseler une phrase, il a quelquefois négligé assez bien la forme de ses ouvrages, bien que, sous ce rapport, ses derniers livres dénoncent une évolution remarquable et très heureuse. Ces dernières années, il nous a donné une suite d'œuvres : *Tusschen Leie en Schelde*, *In de Natuur*, *Daarna*, *Lente*, puis ces deux sûrs romans de mœurs villageoises : *Het*

Leven van Rozeke van Dalen et *Het Bolleken*, non seulement plus pleins que ses premiers volumes, mais dont l'achèvement surpasse hautement les romans de sa période hypernaturaliste, (de sa période de formation) et dont la forme devient de plus en plus affinée, la langue de plus en plus plastique et ample.

Sa dernière œuvre cependant, *Het Volle Leven* (*La Vie Pleine*), m'a un peu déçu. Le processus en est plus épisodique que dans ses volumes précédents. Elle dément son titre : la vie n'y est pas aussi pleine que, par exemple, dans *Het Bolleken*. Ses personnages sont plus accidentels et je crois constater, dans l'évolution des faits, comme un certain arrangement mélodramatique. Odon est une caricature d'homme. Le sujet est celui-ci : M. et Mme Dudemaine n'ont eu que deux enfants, une fille, qui s'est suicidée par amour, parce que ses parents s'opposaient à son mariage avec un garçon de situation aussi modeste que celle de son amant,et un fils, qui, après ce suicide, devient l'objet élu de la famille. Hantés de la mort de leur fille, les parents ont juré de laisser à Odon la voie libre, de ne lui résister en rien, de le laisser réaliser, d'après sa propre volonté, « sa vie pleine ». Scandaleusement gâté, tourmentant d'abord ses parents, ses professeurs et ses sujets, Odon plus tard se débauche. Il va vivre en concubinage avec une fille d'auberge, qui lui donne deux enfants, haïssant leur père et désirant sa mort, afin de pouvoir s'emparer de son héritage. Toute la vie pleine d'Odon se réduira à cette basse liaison, qui le tiendra asservi jusqu'à la mort, lui l'aristocrate à cette souillon de village.

Je préfère beaucoup les romans villageois de M. Buysse, tel *Het Bolleken*, si admirablement réussi, à ses romans mondains, tel *Het Volle Leven*. Bien que vivant, une grande partie de l'année, dans les milieux les plus choisis de La Haye, parmi la riche bourgeoisie de la capitale hollandaise, M. Buysse appartient toujours, d'esprit et de cœur, à son terroir de Flandre, et c'est encore lorsqu'il décrit la plèbe de sa province, que son art se gonfle le plus puissamment de vie, de vérité et de naturel.

* * *

Rarement le subtil magicien de style, le déconcertant jongleur de mots et de phrases et le très complexe et ironique psychologue qu'est M. Herman Teirlinck, nous a donné une œuvre plus personnelle que ce *Mijnheer Serjanszoon, Orator*

Didacticus qui vient de paraître. Œuvre étrangement fantaisiste, sans action bien définie, sans intentions précises, ce *Mijnheer Serjanszoon* constitue un merveilleux jeu d'imagination, d'esprit et d'émotion.

Comme elle nous est sympathique la figure du vieux M. Serjanszoon, le doux philosophe épicurien, qui va à travers les salons de sa petite ville, avec sa tabatière en main et à la bouche les paroles affinées de son aimable sagesse, goûtant avec des lèvres dévotes aux beaux cristaux pleins de chaleureux bourgogne, lisant avec béatitude les conseils de ses maîtres latins, caressant de ses doigts fluets la souple échine de son meilleur élève, le chat Huperdinck, enfant gâté des belles dames et causeur favori des maîtresses de maisons : le doux, le brave philosophe ! Et comme nous le plaignons quand sa philosophie se sent tout à coup impuissante devant le regard de deux yeux meurtriers et quand toute sa sagesse désenchantée s'évapore comme fumée au brasier intérieur de son vieux cœur amoureux, qu'illumine une dernière floraison d'illusions roses...

Dans ce livre revit, avec le charme pénétrant des choses désuètes, la société précieuse du XVIIIe siècle, évoquée avec la volupté attendrie et l'ironie élégante que nous ne trouvons que dans le *Candide* de Voltaire ou dans les œuvres contemporaines de M. Anatole France, décrite avec ce style nerveusement sensuel et étonnamment souple et plastique, fine de eouleurs et nuancée de tons comme un pastel du temps de M. Serjanszoon même, qui est l'apanage exclusif de M. Herman Teirlinck. L'apparition d'une telle œuvre est très significative pour l'évolution de notre littérature.

* * *

La vaillante et jeune revue *Vlaamsche Arbeid*, qui est parvenue déjà à sa quatrième année d'existence et qui étend de mois en mois le cercle de ses collaborateurs et de son action, a commencé la publication d'une série de volumes significatifs.

Récemment, c'était un roman en 2 volumes *Heikleuters* (*Les Miséreux de la Bruyère*) du vigoureux conteur limbourgeois Alfons Jeurissen ; aujourd'hui voici *De Strijd* (*La Lutte*), un recueil de nouvelles réalistes du pieux poète Constant Eeckels.

Il faut remonter aux volumes de Stijn Streuvels et de Cyriel Buysse pour retrouver une œuvre aussi fidèle comme peinture

de la vie des rustres que ces *Heikleuters* de M. Jeurissen. Pas de romanesque ici, pas de sentimentalité. Rien que la vie toute simple, la grande vie pénible de labeur et de lutte. L'histoire de ce roman est très peu compliquée, toute humaine : deux familles rivales de paysans se disputent le mince pécule d'une vieille tante commune. Aussi, malgré la grande vérité des types, n'est-ce point l'intrigue même qui fait de ce roman une œuvre de haut mérite, mais bien la très rigoureuse description du cadre même dans lequel elle se développe. De la même manière, un peu rude et violente dont M. Georges Eeckhoud, notre confrère français, a décrit ses *Polders* et la race forte qui les engraisse, ainsi M. Alfons Jeurissen, tempérament très mâle, doué d'un don merveilleux d'observation, a brossé le décor de sa Campine limbourgeoise, déroulé le large et chaud panorama de la bruyère immense, de la bruyère ardente (comme l'a appelée M. Georges Virrès, son compatriote de Lummen), de la bruyère meurtrière.

M. Jeurissen promet de devenir un de nos meilleurs romanciers réalistes de terroir.

* * *

Je dois dire très franchement que je préfère M. Eeckels, poète religieux, à M. Eeckels, conteur réaliste. Je crois être un des plus enthousiastes admirateurs du beau lyrique de *Heimwee* et de *Kruisbloemen*, du grand poète tumultueusement pieux et de l'ardent visionnaire qui se révèle dans ces deux recueils de sentiment très pur et de forme très parfaite. C'est ce qui explique peut-être ma préférence pour la partie poétique de son œuvre, au détriment de son œuvre de conteur, qui me semble trop évoluer dans le genre de M. Lode Baekelmans. Comme Lode Baekelmans dans ses volumes, M. Eeckels a étudié dans *De Strijd* la population pauvre du quartier maritime d'Anvers, les rudes dockers et les forts garçons de chaland, les bonnes femmes babillardes du peuple. Il le fait certes avec beaucoup de talent, si point avec toute la bonhomie et l'acuité de perception de M. Lode Baekelmans, et il le fait avec plus d'amour. Son œuvre, si elle ne fera point oublier *Heimwee* et *Kruisbloemen*, sera lue avec plaisir.

* * *

Le Conseil provincial du Brabant a pris la louable habitude

d'allouer chaque année une somme de 3,000 francs à l'encouragement de la littérature nationale. Cette somme est partagée, en parts égales, entre la littérature belge d'expression flamande et la littérature belge d'expression française.

Les œuvres flamandes, qui ont été honorées cette année de cette récompense officielle, sont : *De Wondernacht* (*La Nuit Merveilleuse*), de M. Constant Van Buggenhaut, *Van Zon Zaliger* (*Feu Van Zon*), de M. René Vermandere et les *Gedichten* (*Poésies complètes*), de M. René De Clerq.

Non seulement devons-nous reconnaître la très bienvenue utilité de ce subside au point de vue pécuniaire, mais même sa valeur morale, née précisément du choix impartial et purement littéraire de ce comité, qui s'applique courageusement à la lauréation de talents jeunes et personnels. Les œuvres préférées cette année sont, à tous points de vue, dignes de cette sélection.

C'est un tout petit conte, ce *Wondernacht* de M. Constant Van Buggenhaut, un mince volume d'à peine cent pages, mais un petit chef-d'œuvre, révélant du coup une nature d'artiste très délicate, très affinée et très poétique. Il relate l'histoire toute simple et toute lamentablement douce d'un pauvre comédien ambulant, qui s'en va de village en village avec sa caisse de marionnettes, et qui une nuit — la nuit merveilleuse — s'égare, puis, rompu de fatigue, s'endort au bord du chemin et s'y laisse lentement ensevelir sous l'édredon mœlleux de la neige miséricordieuse. L'atmosphère de cette parfaite nouvelle, contée avec l'accent caressant d'une émotion latente, qui, néanmoins, vous saisit d'une mélancolie désolée, est admirablement pure et unie. L'âme désenchantée et naïve du vieil errant, redevenu enfant, l'âme obscure de son chien, l'âme muette des loqueteuses marionnettes, l'âme silencieuse de la neige lente, l'âme merveilleuse de la nuit immense et sereine, tout cela est enveloppé d'une même langueur douce et pénétrante, d'une même mélancolie de choses résignées, d'une même morbidesse de vie mourante, mourante de mort dolente, qu'estompe la blanche symphonie des flocons magiques. —

Van Zon Zaliger ne s'apparente en rien au *Wondernacht* : ce n'est point l'émotion qui le domine, en motif conducteur, mais l'ironie. M. Vermandere peut se prévaloir d'être un de nos rares conteurs humoristiques. Son humour n'a rien de scabreux, rien d'équivoque. Son ironie n'est pas cuisante, mais bien douce et attendrie. Avec un esprit très typique, M. Vermandere sait faire ressortir la vanité de toute notre comédie

humaine et la petitesse de nos prétextes, mais il le fait sans rancune, sans haine; il excuse plutôt la faiblesse des pauvres mortels et la légèreté de leurs âmes. De sorte que ce *Van Zon*, la confession posthume d'un boulanger-revenant, au sujet de sa vie passée, si courte, mais si remplie de labeur, et plus spécialement au sujet du drame et du vaudeville simultanés de sa mort, n'est point devenu une satire sociale, mais un petit récit plein de fantaisie, de bonne humeur et de cordialité. —

Avant tout, M. René De Clerq est un poète populaire. Ce don spécial, il l'a prouvé par ses grands poèmes en vers *Tarwe* (*Le Froment*), *De Vlaschaard* (*Le Champ de Lin*), etc., petits romans rimés dans le genre de ceux de François Coppée, doués de beaucoup de vie et d'une certaine puissance épique, ainsi que par ses admirables chansons, les plus jolies de chez nous. M. De Clerq n'est pas un grand poète lyrique; dans ses poésies purement lyriques, il est loin d'atteindre l'ampleur de sentiment, l'acuité de perception et l'achèvement des formes de certains autres de nos poètes, comme MM. Prosper Van Langendonck, Karel Van de Waestyne, Constant Eeckels; tout au plus y fait il preuve d'une étonnante virtuosité technique. Il a quand même affirmé une personnalité originale, par ses récit. et ses chansons populaires et mérite, de la sorte, sa place spéciale dans notre littérature et cette exceptionnelle récompenses

ANDRÉ DE RIDDER.

LES THÉATRES

Monnaie : *Ariane et Barbe-Bleue*, conte lyrique en 3 actes de M. M. Maeterlinck, musique de M. Paul Dukas (2 janv.).

Monna Vanna, drame lyrique en 3 actes de M. M. Maeterlinck, musique de M. H. Février (27 janv.).

Parc : *La Patronne*, com. en 5 actes de M. M. Donnay (20 janv.).

Galeries : *Le Passe-Partout*, com. en 3 actes de M. G. Thurner (7 janv.).

ALCAZAR : *Le Secret de Polichinelle*, com. en 3 actes de M. Pierre Wolff (5 janv.).

OLYMPIA : *Le Poussin*, com. en 3 actes de M. Ed. Guiraud et *Feu la mère de Madame*, pièce en 1 acte de M. G. Feydeau (9 janv.).

MOLIÈRE : *L'Etoile*, opérette en 3 actes de Leterrier et Van Loo, musique de Chabrier (16 janv.).

THÉATRE COMMUNAL : *Maître Alice Hénaut*, pièce en 3 actes de M. Paul André, et *Trimouillat et Méliodon*, vaudeville satirique en 1 acte de M. Edmond Picard (16 janv.).

MATINÉES LITTÉRAIRE DU PARC : *François Coppée* (7 janv.).

» CLASSIQUES DES GALERIES : *Il ne faut jurer de rien* (19 janv.). — *L'Étourdi* (26 janv.).

» MONDAINES DE L'ALCAZAR (6 et 20 janv.).

» D'OPÉRA-COMIQUE DU MOLIÈRE : *Le Toréador*, d'A. Adam, et *Bonsoir, Voisin !* de Poise (14 janv.).

Ariane et Barbe-Bleue. — Il est inutile de taire la froideur de l accueil fait par le public bruxellois à l'œuvre de MM. Maeterlinck et Paul Dukas.

Je crois qu'il ne faut en chercher la cause ni dans le mérite des interprètes, qui fut de tout premier ordre, ni dans les soins parfaits de l'exécution orchestrale ou dans ceux de la mise en scène. Il n'en faut pas accuser non plus l'incompréhension ou l'injustice de nos concitoyens ; ceux-ci ont fourni en de trop nombreuses circonstances le témoignage de leur goût et de leur intelligence artistiques et surtout musicaux pour être à l'abri de ce reproche.

Ce n'est pas non plus la valeur intrinsèque de l'œuvre elle-même qu'il faut accuser.

L'événement provient tout simplement, me semble-t-il, d'un malentendu.

Le théâtre, le théâtre lyrique plus qu'aucun autre est bâti sur d'absolues, sur d'uniques conventions. La nature de celles-ci varie avec les époques ; elle se modifie même avec les circonstances et les latitudes. Mais encore faut-il qu'il y ait concordance entre la façon dont les auteurs entendent, à un moment déterminé, bâtir sur ces fondations conventionnelles et la façon dont les spectateurs comprennent ou admettent le genre et l'étendue de ces conventions.

Ariane et Barbe-Bleue est un conte de fées narré par un poète

philosophe en une série de chants exprimés à la scène un peu par des mots, beaucoup par des gestes, des indications imprécises et aussi par des décors, des jeux de nuances et de lumières fort subtiles ; il s'agit, en un mot, de véritables images d'Épinal, naïves et propices au mystère.

La musique, fluide et abondante en notations ingénieuses qui n'ont d'autre dessein que de créer une atmosphère adéquate à l'émotion momentanée visée par le conteur, s'échappe évidemment des moules traditionnels, abandonne le rôle que nous nous étions complus à lui assigner Elle n'a plus qu'une visée objective. C'est le renversement de l'harmonie admise jusqu'ici entre le livret et son commentaire.

Peut être est-ce la véritable formule, l'idéale expression d'art capable de suggérer les authentiques émotions? Il ne faut cependant pas faire à ceux qui s'aventurent à l'adopter ni qui se défendent de l'admettre, du premier coup le reproche de tomber dans l'erreur.

Ce qui a pu dérouter aussi, c'est que M. Maeterlinck ne nous a pas présenté le farouche Barbe-Bleue de notre enfance terrifiée. Il a enlevé toute l'horreur de la fable ; il a dégagé la philosophie de la bonté, du pardon, de la fatalité douloureuse et non tragique de cette histoire de la belle Ariane venant délivrer d'abord les cinq femmes emprisonnées par le cruel époux maudit, sauvant celui-ci enfin du trépas que lui destinent les paysans furieux, les voisins révoltés de son château d'angoisse. Ariane n'est, dans la légende nouvelle, qu'une femme touchante et superstitieuse. Barbe-Bleue n'est qu'un homme dompté par tant de douceur et de puérilité savante.

C'est tout cela que devait souligner et dessiner la musique de M. Paul Dukas. Elle y réussit puisqu'une poésie profonde, un mysticisme délicat plane sur ce drame attendrissant. Tout y est diaphane lorsqu'il s'agit d'évoquer le merveilleux ambigu ; tout y est éloquent lorsqu'il s'agit de décrire les incidents successifs de la légendaire aventure : l'écroulement des pierreries derrière les portes soudain ouvertes ; l'éclatant ensoleillement de la salle où Ariane et les captives babillent joyeusement ; les cris des manants déchaînés...

Mlle Claire Friché a porté vaillamment le poids d'un rôle écrasant. A côté d'elle ne se meuvent en réalité que des comparses. Barbe-Bleue, M. Artus, est effacé ; les cinq femmes n'ont que peu à chanter, même si elles demeurent longtemps en scène ; Mlle Lucey, en nourrice pleine de caractère, ne fait que

de brèves apparitions; mais Ariane, par la voix, par la composition, par la mimique, prodigue un art et une autorité seuls capables d'avoir raison des difficultés inouïes de cette interprétation.

***

Monna Vanna. — Ici c'est M. Bourbon qui assume l'énorme tâche. Il est inutile d'insister sur la vaillance, le talent et l'intelligence qu'il a mis à s'en acquitter.

Tous nos lecteurs connaissent le drame impressionnant que Mme Georgette Leblanc est venue jouer maintes fois à Bruxelles. La version que M. Maeterlinck a fournie au compositeur suit fidèlement, pas à pas, le texte et les situations. Un dernier tableau ajouté après coup et représenté à Paris donna l'impression de l'inutilité. Il nous fut épargné à la Monnaie.

Rien n'est logique comme la partition de M. Février. Il était inévitable, il était nécessaire qu'elle fût écrite telle (du moment que la nécessité d'ajouter de la musique d'orchestre et de chant à la musique verbale de M. Maeterlinck apparaissait inévitable — et voilà précisément ce qui est l'erreur initiale), parce que *Monna Vanna* répond à une toute autre inspiration que *Pelléas* ou qu'*Ariane*. Ici l'élément dramatique l'emporte sur les préoccupations mystérieuses et abstraites. Ce sont des hommes aux prises avec des passions et des sentiments humains qui nous sont présentés. La musique n'a rien à évoquer, à éveiller; elle doit se borner à accompagner les paroles, à fournir aux personnages un mode d'expression adéquat aux situations successives.

Ce n'est point dans ce domaine qu'il appartient à un jeune compositeur d'innover. On comprendra que souvent les souvenirs de Massenet, de Gounod, de Puccini, de Bizet, ou celui de Wagner au moment des récitatifs qui abondent et sont fort habilement traités, soient venus assaillir les mémoires fidèles. Mais l'impression gardée de l'audition de *Monna Vanna* est pénétrante; il passe dans toute cette œuvre un souffle de charme irrésistible, d'émotion sincère. La rencontre de Vanna et de Prinzivalle sous la tente et, au final, la description du trouble éperdu de la jeune femme, sont traitées avec une science adroite et une richesse mélodique incontestablement rare.

J'ai dit combien M. Bourbon, en Guido Colonna, fut remarquable. Mme Pacary ne réalisa pas moins heureusement une création très personnelle de la Vanna héroïque et passionnée qui restera une des plus superbes figures du théâtre de

M. Maeterlinck. M. Billot eut un suffisant prestige dans le rôle du père Marco Colonna qu'il chanta de sa puissante voix sonore. M. Verdier, à défaut de charme et d'émotion, prêta de l'énergie à Prinzivalle. Les décors de M. Delescluze furent admirés et M. S. Dupuis fit, une fois de plus, applaudir son orchestre attentif.

* * *

La Patronne. — Voici encore l'une de ces innombrables productions dans lesquelles les auteurs parisiens actuels sacrifient à leur facilité spirituelle abondante en même temps qu'au goût du public pour les spectacles qui n'exigent aucun effort de pensée ni n'éveillent trop d'émotions.

Il arriva même que l'excès du procédé, des erreurs d'interprétation, l'inopportune coupure de tout un acte conduisirent il y a quelques semaines à un échec retentissant l'œuvre nouvelle de M. Donnay. Le célèbre académicien en appela aux Bruxellois de ce jugement. Cela nous flatte.

Et Bruxelles n'a pas eu la sévérité de Paris. J'entends qu'il n'a pas fait à *La Patronne* un sort désastreux ; mais il ne lui a pas non plus réservé les honneurs du triomphe.

La Patronne n'est ni meilleure ni pire que cinquante autres comédies légères de ces dix dernières années. Elle en aura le destin éphémère.

Ah ! certes, l'esprit y foisonne. Les mots, les traits jaillissent, éclatent sans répit. Et ils sont incisifs souvent, et l'on reste émerveillé devant tant d'aisance et d'adresse à manier le dialogue, à lancer les reparties. Mais on suit distraitement le développement laborieux d'une intrigue sans intérêt ; on n'admet point la psychologie rudimentaire, ou fausse, ou banale, des personnages.

Mme Nelly Sandral a installé chez elle, comme secrétaire de son mari, un tout jeune provincial naïf : Robert Bayanne. Parmi le monde qu'il est amené à fréquenter chez ses bienfaiteurs Robert a vite fait de se déniaiser. Liaisons, dettes, jeu, veulerie, et finalement infamies et déshonneur, tel est le bilan d'un an de vie parisienne du jouvenceau. Mais Nelly veille sur cette âme en péril. Elle a été prise d'une affection maternelle d'abord, et peu à peu plus tendre, plus amoureuse, mais dont à personne elle ne laissera jamais rien deviner. Et elle sauve Robert en le renvoyant dans sa province, — mais en se privant de sa présence auprès d'elle, sa présence qui lui était devenue chère et consolante.

Cette Nelly Sandral serait touchante, sympathique si elle était honnête et pure. Mais M. Donnay a eu la maladresse de lui donner des amants. Et *La Patronne* n'est, même avec ses nobles vertus maternelles, pas plus édifiante que toutes les autres femmes de son entourage. Chose inconcevable et qui prouve bien la volonté d'être paradoxaux, presque cyniques, des moralistes du théâtre parisien contemporain : le personnage de toute la pièce qui inspire le plus de sympathie, — ou le moins de dégoût, c'est un alcoolique, inventeur de génie et cocu désespéré.

M. Reding a monté très luxueusement *La Patronne*. Il a fait venir du Vaudeville Mlle Marguerite Caron pour jouer Nelly Sandral, ce qu'elle a fait avec un charme et une dignité très élégants. Mlle Terka Lyon, de qui le talent apparaît chaque jour de plus en plus souple, a dessiné très finement une mondaine écervelée. M. Chautard prêta sa sobre distinction et toute son aisance au personnage de Vincent Le Hazay, l'amant mondain professionnel. M. Carpentier fut impressionnant dans le type douloureux de l'alcoolique. M. Richard joua Sandral, le mari jovial et conciliant, avec beaucoup de naturel. Parmi les nombreux titulaires des menus rôles il y a lieu de citer un débutant, M. Gance, qui mit sa jeunesse un peu gauche et son inexpérience très bien en situation au service de Robert Bayanne.

* * *

Le Passe-Partout. — Nous avons vu beaucoup de journalistes à la scène dans ces derniers temps. Aujourd'hui nous y voyons même tout un journal. Après le Vérugna de *Qui Perd Gagne*, après Rabagas, Lionel Régis incarne la toute-puissance des despotes de la Presse parisienne contemporaine. Jamais mieux qu'à celui-ci l'épithète d'Ambidextre ne put être appliquée !

Le Passe Partout est donc le journal qui voit tout, qui dit tout, qui sait tout, — à condition que le gros bénéfice soit assuré. Et Lionel Régis est le maître de cette entreprise gigantesque. Lionel a un frère, un de ces timides farouches, trop honnêtes et trop ombrageux pour réussir dans la vie. Une amie d'enfance devenue veuve cherche une situation ; elle fait évidemment appel au fameux, au riche directeur du *Passe-Partout*. Lionel l'installe auprès de lui comme secrétaire. Dans ce milieu très libre Jacqueline Héloin connaîtra les affronts

des priveautés, elle manquera de tomber dans les bras de son maître, mais Eugène Régis, qui l'aime en silence depuis longtemps, la sauvera du péril. Cette intervention désunit plus violemment encore les deux frères qui n'ont jamais beaucoup sympathisés. Toutefois, un cri de révolte et des paroles d'amère sincérité d'Eugène ouvriront les yeux de Lionel. Dans un revirement sentimental fort inattendu et peu logique, il deviendra soudain l'homme le meilleur du monde, le frère le plus affectueux.

Ce qui fait l'intérêt, et le succès de cette pièce, c'est évidemment la peinture, extraordinairement originale et vivante, d'un milieu spécial qui a pour le public le prestige inquiétant des choses et des gens très puissants que l'on connaît peu mais que l'on craint beaucoup. A ce titre le deuxième acte, qui nous fait pénétrer au cœur même des bureaux où grouille l'activité fébrile de la rédaction du grand quotidien, où se trament les marchés scabreux, se nouent les amitiés intéressées, se discutent les affaires louches, est un modèle de pittoresque. Il suffirait à lui seul à emporter le succès, les deux autres n'ayant d'ailleurs que l'importance d'un prologue et d'un indispensable et rapide dénouement.

La pièce de M. Thurner, montée aux Galeries avec tous les soins luxueux dont M. Fonson est coutumier, est jouée par les excellents acteurs de la maison auxquels est adjoint M. Tarride.

M. Tarride n'est pas un familier des scènes bruxelloises. Nous avons eu d'autant plus de plaisir à goûter le naturel et l'aisance de son jeu d'une souplesse remarquable. Le Lionel Régis campé par lui cache, à force d'adresse, les vilains côtés de son âme égoïste ; il est presque trop bon garçon pour nous déplaire. Mlle Jane Delmar n'est pas du tout dépaysée dans un rôle qui n'est pas du genre enjoué de ceux qui lui sont favoris. Son tempérament de comédienne délicate et experte à détailler les moindres nuances sentimentales lui permet de donner du charme et de l'émotion, intensément, à Jacqueline Héloin. M. Jean Laurent est, comme d'habitude, correct, sobre, un peu froid. Et vingt autres apportent à jouer cette jolie pièce un entrain, une aisance, une diversité de jeux très mouvementée qui lui ont assuré la vogue.

* * *

Le Secret de Polichinelle. — L'Alcazar vient d'abandonner la comédie, un domaine dans lequel, pendant deux

hivers, il fit des incursions souvent intéressantes, mais qui n'est cependant pas, l'expérience l'a prouvé, celui que doit explorer un théâtre revenu à présent logiquement au genre joyeux de l'opérette, de la revue, des spectacles fantaisistes auxquels il dut, depuis trente ans, de mémorables succès.

C'est avec le chef-d'œuvre dans lequel M. Pierre Wolff prodigua l'attendrissante sentimentalité et l'esprit charmant, l'émotion à fleur de peau et la délicate philosophie indulgente que MM. Théo et Paulet ont fait leurs adieux à un art auquel trop de temples déjà sont consacrés dans notre bonne ville.

Le *Secret de Polichinelle* a retrouvé, pendant quelques soirs, la vogue de sympathie qu'il connut naguère avec le même excellent Paulet dans le rôle de Trévoux. Mme Andral vint de Paris prêter toute sa bonne grâce, fine et touchante, à Mme Jouvenel que complétait très bien M. Ray Marot, à qui réussissent les rôles de vieux bonshommes pacifiques. M. Duvernay et Mlle Roger furent un aimable couple d'amoureux sincères et Mme J. Bergé mit de la verve et de la distinction dans sa façon d'interpréter Gabrielle Sautenay.

***

Le Poussin. — En attendant *Chantecler*, de bruyante renommée anticipative, en attendant le désopilant *Poulailler* de Tristan Bernard que j'ai lu l'autre jour en éclatant de rire à chaque réplique, le *Poussin* nous est offert. Cette comédie de M. Guiraud n'a pas d'ambitieuses visées. Elle veut nous amuser en nous montrant à quelle erreur conduit la sollicitude trop attentive d'une maman gâteau qui ne s'aperçoit pas que son grand bêta de fils a de loin dépassé sa vingtième année et n'est plus le naïf et faible garçonnet accroché aux jupes et pelotonné dans les bras maternels.

Comme toute thèse, celle-ci ne se démontre qu'en en exagérant la portée et en intensifiant les arguments. L'auteur s'est nettement prononcé pour le comique et voilà pourquoi plus d'une situation de ces trois actes constituent du parfait vaudeville. Puisqu'on rit de bon cœur, personne ne s'en plaint.

C'est M. Baudoin qui fait le « poussin ». Il n'a pas le physique du rôle qui demande un grand garçon jeunet et simplet; mais il est d'une irrésistible drôlerie. Le « poussin » couvé par sa maman, l'excellente Mme D'Epernay, toujours pleine d'entrain et de naturel, s'amourache de la belle Lucienne, incarnée

fort gracieusement par Mme de Mornand. Cette liaison, surprise par la maman, par le papa et par un vieil oncle farceur, joué de façon très pittoresque par M. Frémont, n'est rompue qu'en vue du mariage du « poussin » et de Jeannine, petite oie blanche malicieusement personnifiée par Mme Cécil Mai.

Cette basse-cour finira, on le devine, par être des plus heureuses, quand elle aura passé par quelques traverses auxquelles la maman maladroite et Lucienne, toujours amoureuse, ne seront pas étrangères.

A cette pièce plaisante succédait, sur l'affiche de l'Olympia, une énorme, inénarrable, assez crue et macabrement bouffonne pochade de M. G. Feydeau. M. Gildès s'y est taillé un succès de fou rire, Mme Lucile Nobert un succès de jolie femme et Mme Lepers un succès de déshabillé nocturne impayable. Tout cela, n'est évidemment ni délicat, ni très attique, ni fort littéraire. Mais ce n'est pas grossier et voilà, par le temps qui court, un mérite déjà peu commun.

* * *

L'Étoile. — L'estime en laquelle on tient légitimement l'auteur de *Gwendoline* et d'*Espana* pouvait donner l'espoir que l'opérette qu'il mit en musique, il y a une trentaine d'années, connaitrait au moins un succès de curiosité.

Il n'en a rien été. L'intéressante tentative de M. Munié, qui apporta cependant tous ses soins à cette résurrection d'une pièce inconnue des Bruxellois, laissa ceux-ci indifférents.

L'*Etoile* fut défendue avec entrain, et pour plusieurs avec talent, par MMlles Delormes et De Brasy, MM. Georges, Baudhuin, Villars et d'autres, tous artistes au surplus sympathiques.

Mais voilà : le sujet est d'une banalité et d'une monotonie désolantes; il cherche en vain à nous intéresser à l'aventure du potentat oriental Ouf Ier, vers qui s'en vient, dans l'intention du conjungo, la belle princesse Laoula, conduite par le grand-vizir Hérisson de Porc-Epic, et qui voit tous ses projets et même tout le repos de son existence mis à mal par la prédiction d'un astrologue. Celui-ci, le célèbre devin Siroco, a lu l'*Etoile* de son souverain : Ouf Ier mourra quand périra le jeune bateleur Lazuli, lequel, par surcroit de complications, est amoureux de Laoula, qui le lui rend du reste.

Sur cette donnée, les librettistes n'ont guère brodé des scènes originales ni rimé des couplets spirituels, et Chabrier s'est sou-

vent trouvé à court d'inspiration en présence de ce thème trop indigent.

* * *

Maître Alice Hénaut; Trimouillat et Méliodon. — Il ne m'appartient pas de rendre compte de la représentation d'une pièce au sort de laquelle je porte un intérêt trop compréhensible. Ceux d'entre mes lecteurs qui y ont assisté ont pu se faire un jugement personnel; d'autres ont lu ou liront *Maître Alice Hénaut* dans cette revue. Il en est, enfin, qui connaissent les appréciations pleines de bienveillance que la critique des quotidiens et des revues lui a consacrées.

Mais, ce que je tiens à dire ici, c'est la reconnaissance que je garde et l'admiration envers les vaillants artistes de talent qui ont défendu ma pièce. Je n'ose employer à leur sujet le mot d' « amateurs » qu'ils se flattent cependant de revendiquer. Avec les moyens matériels dont ils disposent, dans les conditions absolument défavorables où se font leurs répétitions, les membres de la section dramatique du Cercle royal Euterpe arrivent à un résultat qui déconcerte et ravit tous les spectateurs. Une grande part de ce succès est due au régisseur, M. Jahan, qui dirige la mise en scène des œuvres interprétées par le Cercle et style tous ces artistes chez qui le talent se complète d'une infatigable bonne volonté.

MMmes R. Bertrand, Brenda et Carmen d'Assilva, MM. Louvois, Stevens, Deridder, Vanhuffelen et tous les autres dans des rôles épisodiques ont droit à la totale reconnaissance des auteurs qui leur confient le sort de leurs œuvres.

En jouant, au surplus, après *Maître Alice Hénaut*, pièce austère et par instants poignante, *Trimouillat et Méliodon*, ce vaudeville de copieuse drôlerie, de satire joyeuse où Edmond Picard a prodigué à plaisir une verve rabelaisienne, ces excellents acteurs ont donné la preuve d'une rare souplesse. M. Dorval a porté sans faiblir, notamment, le poids énorme du rôle de Polydore Tournebourne.

* * *

Matinées Littéraires. — C'est le comte M. de Bousies qui présenta la sympathique physionomie de François Coppée aux abonnés des Jeudis littéraires du Parc. Le poète du *Passant* est trop populaire pour qu'une biographie détaillée de lui soit nécessaire; son œuvre est trop abondant et divers pour que la

revue en puisse être faite dans l'espace d'une de ces brèves causeries; sa mort est trop récente pour qu'un jugement puisse être définitivement porté déjà sur l'homme et sur l'écrivain.

Aussi, le charmant causeur très documenté et très adroit qu'est M. de Bousies s'est-il borné, et il a eu raison, à rencontrer pour les détruire quelques-uns des reproches les plus communément adressés au rimeur familier de *La Bénédiction* et des *Humbles*. Il nous a dit aussi avec émotion la bonté, la noblesse de ce grand cœur honnête et droit, la sincérité de ce croyant revenu à la Foi dans les dernières années de sa vie.

Et personne ne résista à tant de sympathie vraiment convaincue.

Dans la production dramatique de l'auteur de *Severo Torelli*, c'est un ancien drame ténébreux et romantique que M. Reding eut l'idée pittoresque de choisir. On peut dire qu'il exhuma véritablement de l'oubli où elle était demeurée ensevelie depuis les trente ans où l'Odéan la joua, cette *Madame de Maintenon* curieuse et fanée.

Le public prit plaisir à connaître cette œuvre qui put faire carrière en son temps déjà lointain lorsque des acteurs à panache, de grandiloquents diseurs de vers et aussi une mise en scène somptueuse lui prêtèrent le prestige artificiel dont elle a besoin pour faire illusion.

* * *

Matinées classiques. — Un des proverbes les plus connus de Musset, une des comédies les moins jouées de Molière furent aux programmes des deux Matinées de ce mois du Théâtre des Galeries.

De toutes les pièces de celui-là qui s'obstina à écrire pour le théâtre malgré son échec initial de la *Nuit Vénitienne* et malgré qu'il fût dépourvu des essentielles qualités nécessaires, *Il ne faut jurer de rien* est peut-être la plus scénique, celle où l'intrigue n'est pas entièrement sacrifiée au charme ou à l'esprit du dialogue. Il est regrettable que M. Dehelly se soit montré d'une affectation vraiment agaçante dans le séduisant personnage de Valentin, faisant le plus violent des contrastes avec l'ingénuité charmante et la malicieuse jeunesse de Mlle Bergé. Mme du Minil prêta son élégante distinction au rôle de la comtesse de Mantes, tandis que M. Darras fut un oncle Van Buck tour à tour jovial et bourru avec le naturel le plus sympathique.

L'*Etourdi*, lui, n'est, en somme, qu'un long monologue en cinq actes. Molière n'a mis autour de Mascarille que quelques comparses qui vont et viennent ce pendant que le rusé valet laisse couler sa faconde et courir sa verve.

Rares sont les acteurs qui peuvent s'essayer dans ce rôle écrasant. M. G. Berr y triomphe. Il est déconcertant que tant d'habilité mise au service d'un art si souple arrive à un naturel aussi trompeur. Rien n'est artificiel comme ce jeu, rien n'est étudié comme ces mines, comme ces trucs de diction précipitée, nasillarde, pointue ou grave tour à tour, et cependant rien ne donne mieux l'illusion d'un authentique bagout de drôle facétieux et roublard.

M. Dehelly, MMlles Bertiny et Mitzi-Dalti, notamment, encadraient M. G. Berr de la meilleure façon du monde. Mais seul M. G. Berr captivait, et à juste titre, toute l'attention.

* * *

Matinées mondaines. — Par deux fois M. Henri Liebrecht a conférencié aux Mercredis mondains de l'Alcazar. La première fois il remplaça au pied levé M. Robert Eude qui avait promis de venir parler des *Lettres de femmes* ; la seconde, il entretint gravement du *Personnage historique au théâtre* un public plutôt frivole et distrait. M. Liebrecht est un causeur aimable qui sait faire passer agréablement la demie-heure préalable à l'ingurgitation rituelle du thé que suit le défilé varié des chanteuses, diseurs, mimes et virtuoses.

Nous avons eu l'occasion d'entendre, notamment, de la sorte, la voix toujours puissante et charmeuse de Mlle Paquot-d'Assy, de contempler les ombres délicatement coloriées et artistement découpées par Lucien Métivet pour illustrer l'histoire féerique du bienheureux Aladin, possesseur de la lampe magique, histoire traduite en mélodies ravissantes par Mme Jane Vieu. C'est l'auteur elle-même qui vint du reste chanter ces pages de très délicate inspiration.

* * *

Le Toréador; Bonsoir Voisin! — Encore deux charmantes œuvrettes surannées dont le souvenir n'est pas perdu par les fidèles d'il y a trente et quarante ans à la Monnaie.

Poise mérite mieux que l'oubli dans lequel on le laisse. Et

Adam sera applaudi plus d'une fois encore alors que beaucoup d'autres seront totalement ignorés.

Ce qu'il manqua à ces musiciens pour qu'ils pussent donner la complète mesure d'un talent fait d'abondante invention, de facilité mélodique et, pour certains, de métier fort habile, ce furent des librettistes plus originaux. Il est certain que personne ne prendra jamais intérêt au bavardage enfantin des deux jeunes voisins que le hasard réunit, pas plus qu'aux ruses bien banales du flûtiste Tracolin préoccupé de filer le parfait amour avec Caroline, l'épouse volage du barbon Don Belflor.

Mlle Novello et M. Tarquini d'Or enlevèrent très joliment les airs agréables du *Toréador*, tandis que Mlle de Brasy et M. Harlé marivaudèrent gentiment de l'une à l'autre de leurs chambrettes.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

L'Estampe. — Au Cercle Artistique : Expositions de MM. Florent Menet, Nestor Cambier et Charles Houben.

Les membres du Cercle l'*Estampe* ont du talent, les uns plus, les autres moins, mais tous ils ont de la modestie. Ils n'ont pas craint d'adopter la coutume louable mais non dénuée de péril pour eux-mêmes d'exposer, en même temps que leurs propres travaux, un choix d'ouvrages de maîtres illustres ou réputés, anciens ou modernes. Et, respectueux de leurs aînés, dont ils ont fait leurs hôtes et leurs invités, ils s'effacent courtoisement devant eux, leur laissant la place la plus honorable.

Nous avions rencontré ainsi, aux Salons organisés par l'*Estampe*, en 1907 et en 1908, Hippolyte Boulanger, l'aquafortiste hollandais Storm van s' Gravesande et son compatriote Zilcken, Rodin et ses curieuses pointes sèches, Félix Bracquemond, le somptueux évocateur de la fable et de la légende, Vallotton dont les masques sont comme des schémas ou des signalements psychologiques; d'autres encore. Cette année, le jeune Cercle nous présente une série d'œuvres de Piranèse, de Félicien Rops, de Raffaëlli et d'Edgar Chahine.

La réunion de ces noms fait d'étranges ricochets dans la pensée. Aller sans intervalle de Piranesi à Raffaëlli, à Chahine, c'est sortir de Rome l'Eternelle, *Roma caput mundi*; de la majesté et de la solitude auguste des ruines, pour tomber au milieu du tumulte et des cris du boulevard. C'est entrer au café-chantant en passant sous la voûte décorée d'inscriptions et de bas-reliefs orgueilleux d'un arc-de-triomphe!... Inutile de chercher une transition. Il n'y en a pas, ou plutôt, il n'y en a d'autre que celle de l'évolution des années qui, lentement, ont formé aujourd'hui avec hier et hier avec toujours. Elle serait trop longue à développer! Le Temps, familier du passé comme du présent, ne connaît sans doute point l'étonnement de pareils contrastes. L'âge et l'expérience lui ont donné un incomparable esprit d'assimilation. Pour ce vieillard aux yeux perçants, toutes les contradictions se résolvent en harmonies; tout lui paraît, comme il est en effet, dans la tradition, et il sourirait dans sa barbe de fleuve du dépit et de la contrariété spirituelle du voyageur qui, errant dans Ravenne, parmi les fantômes de Byzance, aperçoit tout à coup sur la vénérable paroi du Baptistère des Orthodoxes une affiche toute fraîche annonçant pour le soir une représentation de *La Dame de chez Maxim!...*

Il est à supposer que Giambattista Piranesi, s'il avait été témoin d'une profanation de cette sorte, ne l'aurait point considérée sans courroux. On peut croire aussi que son culte passionné pour l'antiquité et ses monuments aurait suscité en son âme des mouvements alternatifs de reconnaissance et de colère en présence des savants infatigables qui ont transformé la Rome qu'il aimait, tous les lieux de mélancolie et de méditation où il se complaisait, en chantiers d'archéologie!... Valait-il mieux connaître l'œuvre ensevelie de jadis ou préserver la splendeur que le temps avait ajoutée à tant d'illustres vestiges? Vaut-il mieux de savoir que de sentir? En artiste qu'il était, épris des belles ruines dont il retraçait l'image avec une joie et une conscience ardentes, Piranesi n'aurait pas hésité, sans doute, dans son choix. Il aurait dit aux maîtres des fouilles: « Laissez! A quoi bon creuser, défigurer ces aspects séculaires, enlever les terres que les années ont accumulées sur le sol sacré du Forum?... Au lieu de trouver la réponse aux questions qui vous préoccupent, que ferez-vous que d'en soulever de nouvelles, innombrables et aussi insolubles? Que jaillira-t-il, en effet, de vos excavations? Rien d'autre que de nouveaux tourbillons d'hypothèses. Ne dérangez rien; n'arrangez rien... Ne portez

pas la main sur la beauté faite de suggestion et de désolation de ces voûtes magnifiques et croulantes, envahies par les herbes sauvages; ne touchez pas à ces colonnes dont les nobles fûts cannelés semblent n'être restés debout que pour servir de fastueux support à quelques plantes folles jetées sur le marbre par le vent!... Ne profanez pas le passé en le faisant réapparaître au jour sous les espèces de débris informes. Contentez-vous des témoins qu'il a laissés, rares, à moitié enfouis, mais tout chargés de souvenirs et de pensée... »

Non sans raison, d'ailleurs, les explorateurs auraient haussé les épaules aux propos sentimentaux de l'artiste. Et les monuments dont, en ses superbes séries de planches, il perpétuait, avec un sens si pittoresque et si fier, la beauté à laquelle l'art des hommes et celui du temps et de la nature avaient également collaboré — tels le petit temple circulaire de la Sibylle à Tivoli, le prétendu temple de Janus Quadrifrons, sur le Vélabre, le prétendu temple de Minerva Medica, la prétendue Maison Dorée, que l'on voyait à l'*Estampe* — ces monuments, il les retrouverait, à présent, sous des noms peut-être plus exacts, nettoyés, proprement entretenus, dans la nudité scientifique de leurs pierres consolidées!...

Il s'en serait consolé, apparemment, en s'abandonnant à son imagination pleine de formes grandioses, comme il fit dans l'étonnante succession de planches qu'il intitule *I Carceri*, les Prisons... Ce sont des prisons taillées à la mesure de la Rome antique, préparées pour des rois barbares semblables à ceux que Michel Ange avait sculptés pour le tombeau de Jules II ; des prisons à la proportion de Saint-Pierre, sous les voûtes desquelles s'enchevêtrent d'énormes échafaudages reliés par des ponts-volants audacieux et des escaliers dont les degrés paraissent descendre dans le vertige... Ici ou là, on aperçoit des poulies et des cordes suspendues, des statues colossales couchées sur le sol, des trophées et des fragments de marbre chargés d'inscriptions tronquées, des matériaux jetés pêle-mêle, et, parfois, des groupes d'hommes à moitié nus dans l'attitude d'athlètes occupés à actionner quelque machine... Et, finalement, on ne sait trop où l'on se trouve, dans un arsenal, dans une prison prodigieuse ou dans quelque édifice babylonien en construction...

Ce sont des *Carceri* aussi, mais moins hauts et moins lumineux, dans lesquels les personnages de Félicien Rops mènent et agitent leur vie maniaque et convulsive : prison où ils sont à

la fois le tortionnaire et le patient; prison du vice où ils étouffent et tout à la fois se délectent, retenus par la chaîne de l'habitude qui les meurtrit et sans laquelle cependant ils ne sauraient vivre. Une fois de plus, l'*Estampe* a rassemblé quelques planches, connues pour la plupart, choisies dans l'œuvre du maître. L'admiration pour cet art puissant dans la pensée, impeccable dans l'exécution, ne fléchit pas; l'impression d'ironie sarcastique et douloureuse que l'on reçoit de ses évocations reste aussi vive... Pourtant, il semble que déjà Rops, son œuvre, sa conception de la vie, tournent vers un passé plus lointain en apparence qu'en réalité, commencent à descendre derrière un horizon encore visible mais que la mentalité contemporaine a depuis longtemps dépassé.

Au fond, si paradoxal que cela puisse paraître à certains, la pensée de Rops était tout imprégnée de catholicisme, de même que celle de Baudelaire, le poète dont les inspirations l'ont le plus profondément hanté. Son œuvre est remplie de l'attrait sombre du plaisir, le Plaisir qui est en même temps Péché, folie, frénésie démoniaque. Les femmes au corps provoquant, au masque fardé, creusé par le trou noir des yeux, balafré par la bouche saignante et obscène; les gandins ou les vicieux, élégantes loques humaines, qu'il exhibe de son burin impitoyble, il nous les montre comme des possédés. Et, en effet, le Diable, que l'on n'avait plus accoutumé de voir sinon dans les flammes de bengale de l'Opéra, le Satan du Sabbat, l'Esprit du mal, l'insidieux Tentateur des légendes médiévales réapparaît derrière eux, avec sa physionomie traditionnelle d'oiseau de proie nocturne, aiguë et ricanante.

Tout ce monde emporté à la poursuite d'une sorte d'idéal sensuel; tout ce personnel de la débauche et de la noce dont l'artiste a peuplé tant de pages de son œuvre, il semble qu'il obéisse aux impulsions d'on ne sait quelle force mauvaise et fatidique. A ce point de vue, Rops se présente presque dans la posture d'un moraliste : Si belle qu'il la peigne, il ne glorifie point la chair; il la figure, à la façon d'un théologien du XIIIe siècle, splendide et vénale, tentatrice et tentée, corruptrice et corrompue, sous les traits de la femme qui, les yeux bandés, marche conduite par le porc qu'elle tient en laisse!...

Il y a dans la vision de ce poète de la dissolution, dans sa vision matérielle comme dans sa vision spirituelle, quelque chose d'âcre et de mordant, des accents d'amertume, de pessimisme ou de romantisme qui marquent qu'elle appartient à une

période révolue de la pensé européenne. Le vice n'est pas moindre, aujourd'hui, ni moins grimaçant, mais il ne se revêt plus, aux yeux de notre génération, des teintes infernales et mystérieuses, de la gloire de perversité dont il se paraît dans certaines parties de l'œuvre de Baudelaire et de celle de Rops. Pour l'intelligence de ce temps-ci, il a cessé d'être énigmatique et de dresser son hallucinante silhouette à l'ombre des ailes musclées du Démon, sur la croupe du Sphynx. A l'exemple du poète de Baudelaire, il a perdu son auréole, le reflet de malédiction et de péché qui était sur son front et faisait de lui un objet d'horreur et de secrète séduction. Le vice est, désormais, un fait social à analyser, non avec une sensibilité démodée, mais avec une rigueur et une tolérance également scientifiques; un phénomène comme un autre, comme un autre nécessaire : Peut-être est-ce un des moyens de la sélection?.. La sentimentalité, enfin, n'est plus de mode, et, à supposer que Don Juan ressuscitât de nos jours pour courir le même destin, on peut croire que, étant arriviste, ses mille et trois conquêtes lui auraient été autant de degrés pour s'avancer dans le monde et que, se sentant irresponsable, il hausserait les épaules à l'apparition de la statue du commandeur et se bornerait à la faire transporter au musée du Cinquantenaire !...

Dans l'œuvre de tout grand artiste, il y a, d'un côté, si l'on peut dire, un fond permanent de vérité éternelle qui reste; de l'autre, des aspects contingents de forme, de présentation, d'atmosphère morale qui, s'ils ne passent pas tout à fait, perdent, cependant de leur pouvoir impressionnant au fur et à mesure que se modifie le milieu intellectuel au sein duquel l'artiste a travaillé. C'est ce qui commence à devenir sensible pour Rops; sans doute est-ce aussi ce qui explique qu'une pensée aussi originale, aussi haute et aussi intense n'ait pas imprimé davantage son empreinte dans l'art contemporain.

C'était évidemment par la construction solide de son art, comme par ses facultés d'observation, un réaliste, mais fort éloigné par ses tendances foncières de la conception réaliste qui se fit jour et s'affirma, il y a quelque quarante ans. Il n'y a, par exemple, aucun point de contact entre son réalisme et celui de Raffaëlli. Ce n'est pas la vie réfléchie dans le champ prestigieux d'une sorte de miroir magique que ce dernier nous peint, mais la vie elle-même, regardée et représentée telle quelle, avec sa rudesse ou ses élégances : paysages de la banlieue parisienne (la *Route de la Révolte*, les *Petits ânes*, les *Fortifications*, etc.) tristes, enfumés,

malingres, animés par des êtres et des animaux aussi misérables que le site; réunions mondaines devant la piste où passent les chevaux efflanqués qui se disputent le *Grand prix de Paris;* vues impressionnistes de la rue parisienne pleine de mouvement et de la pulvérulence répandue dans l'air par le piétinement des passants et la course des véhicules (le *Boulevard des Italiens.*)

« L'artiste ne peut rien imaginer que le vrai, écrivait Raffëlli dans ses *Promenades au Louvre*, c'est-à-dire ce qui existe autour de lui... Comment est-il entraîné à faire ses ouvrages? Il y est entraîné par ce besoin ardent que nous avons tous de parler de ces choses que nous avons trouvées belles : Au retour d'une promenade, d'un voyage, nous aimons parler longuement, avec élan, avec enthousiasme même, de tout ce que nous avons vu de beau. C'est ce que fait avec passion l'artiste dans ses œuvres. Quel est son but? C'est de faire partager son admiration, sa joie, son bonheur d'avoir rencontré un *caractère* intéressant, passionnant, et dans le désir secret aussi qu'un jour on dise de lui : « Il nous a montré telle beauté qui nous échappait; il faut lui en être reconnaissant. » La reconnaissance dont il parle, Raffaëlli également l'a méritée, car il a été au nombre des premiers et des plus hardis révélateurs de la beauté de la vie moderne sous ses apparences les plus ordinaires.

Edgar Chahine est de cette tradition-là aussi. Il avait à l'*Estampe* une exposition de plus de soixante-dix pointes sèches, aquatintes, eaux-fortes, dans lesquelles toutes se manifestait un talent d'une extraordinaire souplesse, apte aux expressions de la force comme à celles de la délicatesse, à la fantaisie comme à la plus stricte observation, et qui se prodigue sans lassitude et sans recommencements, avec une toujours égale intensité. Ses portraits vifs, profonds, résument et disent le modèle : C'est le doux et ironique Anatole France, avec son grand nez sensuel et narquois et le hérissement de sa moustache pacifique, qui travaille en fumant ; c'est Alfred Stevens, portant encore beau dans son allure Second Empire ; c'est l'acteur Lérand dans son rôle du *Juif errant.* Puis quantité de petites dames, Suzette, Ariette, Magy, Maryse, Félicie, Lily, Giorgina, des *Soupeuses*, petites bêtes de frivolité et de luxe, décrites avec leurs corps menus et leurs chapeaux énormes, leurs élégances, leurs plumes et leurs âmes en quelques traits sûrs, presque biographiques. A côté de ces physionomies intellectuelles ou boulevardières, voici des pauvres, des forains autour des acrobaties desquels fait cercle un public de badauds goguenards ou d'admirateurs ahuris ; des vagabonds, des mendiants, des chiffonniers, des marchands

ambulants; un peuple d'ouvriers ou d'oisifs étudiés et fixés par un art prompt, tout en netteté incisive. Puis encore, en des planches dont le dessin est tantôt serré comme une analyse, tantôt large comme en une esquisse, des aspects de la grande ville et de la banlieue. Enfin, des *Impressions d'Italie*, rapides et charmantes, coins accidentés de cités, silhouettes de gens, prises sur le vif ou beaux seigneurs sveltes rencontrés dans quelque peinture lombarde ou ombrienne, et qui, ayant enchanté les yeux de l'artiste, ont incité celui-ci à nous redire à la fois leur grâce et son admiration.

On aurait pu appréhender que la présence de personnalités aussi brillantes et aussi absorbantes détournât l'intérêt des travaux exposés par les membres du Cercle. Mais il n'en va pas ainsi, loin de là, d'autant plus que l'art de ces derniers est orienté dans un sens tout différent de celui de leurs grands émules.

En même temps qu'une suite de bons portraits d'artistes, un *Stacquet*, entre autres, qui restitue à merveille la physionomie fine et inquiète du regretté aquarelliste, M. Auguste Danse exposait quelques paysages d'une facture légère et délicate. Ses filles, Mme Louise Danse et Mme Destrée-Danse se consacrent toutes deux à la reproduction d'œuvres primitives italiennes; nous retiendrons surtout, de la dernière, le *Portrait de Masaccio*, d'après lui-même, et un *Saint-Michel* du vieux maître vénitien, Jacobello del Fiore. Mme Valentine Franchomme affirmait son talent réfléchi en de jolis *Croquis d enfants* et des dessins pleins de sensibilité et de grâce : *Mes filles*. Le dessin rehaussé envoyé par Mlle Madeleine Franchomme, une belle image de chevalerie héroïque et armoriée, se faisait remarquer. De même, les cadres des autres membres féminins du Cercle, notamment MMlles R. de Heusch, Clémentine Fievez, E. Van Zele et Elisabeth Wesmaël.

L'eau-forte en couleurs abondait à l'exposition. Sans etre partisan, en art plus qu'en littérature, des genres tranchés, on peut rester hésitant au sujet de l'association du burin et de la couleur et constater qu'à la réalisation, nombre de ces œuvres hybrides semblent avoir perdu en tant que gravures le peu qu'elles ont gagné en tant que peintures. Le coloris parait souvent terne et noirâtre et, pour peu qu'il s'aventure à sortir des tons pleins, il arrive facilement au gâchis, A défaut de la grande habileté et de la discrétion que l'on admire dans les eaux-fortes en couleurs de Raffaëlli, il arrive fréquemment, sans doute, que les réserves et les valeurs du cuivre soient détruites ou alourdies par l'adjonction de la couleur.

Parmi les pratiquants du procédé pur, nous citerons M. M. Oleffe, dont la vigueur nerveuse a, parfois, des allures gothiques ; Hazledine, intéressant dans ses pages impressionnistes ; Jules de Bruycker qui avait de curieuses visions de *Théâtre* et de sites gantois ; René Lombaerts, Emile Philippe, Duriau (la *Villa Falconieri, à Frascati*). Henry Bodart, Thysebaert (les *Hâleurs*, *Marchands*, *Avocats*), Robert Voortman (*Laveuses*, le *Part à Goes*), Albert Geudens (*Intérieur*), Paul Scoyer (*Vieilles maisons à Hal*) et Stark. Parmi les coloristes, M. Omer Coppens avait un excellent *Crépuscule d'hiver à Bruges* et des *Maisons dorées ;* M. Flasschoen, une *Jeune fille à Veere ;* M. Julien Celos, l'*Eglise de Veere.*

Il y avait encore de bons portraits dessinés par M. Lemmers: un *Alfred Verhaeren*, notamment, le chapeau sur l'oreille, très ressemblant ; de consciencieuses copies à l'eau-forte de tableaux anciens et modernes dues à MM. Drake et Peeters. M. Alfred Delaunois était représenté par un beau dessin à la pointe d'argent, une tête de religieuse ; M. G.-M. Stevens par des dessins à la plume à la manière de Vallotton, *Masques et profils* de quelques-uns de nos illustres : MM. Degroux, Dumont-Wilden, Verhaeren, pour ne citer que les meilleurs... Les meilleurs des dessins, s'entend !

Au *Cercle Artistique*, se sont succédées les expositions de MM. Florent Menet, Nestor Cambier et Charles Houben.

Les deux premiers, l'un plus coloriste, l'autre plus préoccupé de la ligne, tous deux adonnés aux sujets d'observation, à la figure, épris de pittoresque accentué, voire violent. Nous avons pointé particulièrement, de M. Cambier, *Types hollandais*, *Soubrette* et un *Portrait de femme* ; de M. Menet, la *Saint-Martin en Flandre,* défilé nocturne de gamins porteurs de lanternes vénitiennes, très réussi ; une *Corrida* ardente et confuse ; un *Campement* de saltimbanques et de nombreuses têtes de poupons d'une expression juste.

M. Charles Houben est paysagiste. Il avait réuni au Cercle une cinquantaine de toiles, grandes et petites, d'un faire précis et appliqué ; marines, sites flamands et français, non dépourvus de charme, d'un charme un peu indécis, en des pages telles que la lumineuse *Route de Slyp*, *Soir sur l'Oise à Precy* et *Dans les Dunes à Coxyde.*

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

Deuxième concert Durant : *Mozart* (10 janvier). — Troisième concert Ysaye : *Casals*, *Thibaud*, *Cortot* (17 janvier). — Récital César Thomson (21 janvier). — Quatuor piano et archets (22 janvier). — Deuxieme concert Populaire : *Ephrem Zimbalist* (24 janvier).

Les Concerts Durant ont un incontestable mérite, celui de ne soumettre au public que des œuvres peu connues, oubliées ou parfois même ignorées. Mozart, comme Bach et Beethoven, figurent à tous les programmes, classiques ou non, ce qui porte à croire que les dilettantes et les critiques possèdent l'œuvre de ces auteurs dans ses moindres recoins : il n'en est rien ; les grands classiques restent aussi imparfaitement connus que les modernes les plus arides, les plus avancés, pour l'excellent motif que nous sommes condamnés à voir les maîtres sous un jour restreint et éternellement le même : on nous sert avec une aveugle obstination telle symphonie célèbre, tel concerto à succès, tel air d'opéra toujours ressassé. Si des hommes éclairés ne rompaient, en de rares occasions, avec cette déplorable habitude, ne secouaient cette piteuse routine, nous finirions par assimiler les génies les plus féconds, à ce célèbre Arvers dont la postérité a bâti la renommée sur un sonnet. Mais celui-ci était bien fait, et valait un long poème.

M. Durant a secoué la poussière qui recouvrait le « Requiem », de Mozart. Le monument musical a revécu pour un moment, brillant d'un éclat nouveau, d'une jeunesse ressuscitée. On sait les conditions mystérieuses dans lesquelles fut composé ce requiem ; Stendhal nous donne à ce sujet d'intéressants détails. Mozart aurait un jour reçu la visite d'un inconnu, lui demandant de composer un requiem pour un membre de sa famille. Mozart accepte, l'étranger qui se pose en connaisseur accorde quatre semaines à Mozart pour terminer l'œuvre, et paye « rubis sur l'ongle ». Le maître se met au travail avec une fougue et une ardeur trop intenses pour son corps affaibli par les veilles : plusieurs fois même il tombe sans connaissance, dans des états alarmants ; il s'écrie un jour : « Cela est certain, c'est pour moi que je fais ce requiem, il servira à mon service mortuaire. » Les quatre semaines écoulées, il vit entrer chez lui le même inconnu. Il m'a été impossible, dit Mozart, de tenir

ma parole. — Ne vous gênez pas, dit l'inconnu, quel temps vous faut-il encore? — Quatre semaines; l'ouvrage m'a inspiré plus d'intérêt que je ne pensais et je l'ai étendu beaucoup plus que je n'en avais le désir.

L'inconnu refusant toujours de se nommer, le pauvre Mozart se figura qu'il avait affaire à un être extraordinaire ayant sûrement des relations avec l'autre monde, et venu sur terre pour lui annoncer une mort prochaine.

Il s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur à son requiem, qu'il l'estimait le monument le plus durable de son génie : l'ouvrage fut achevé avant le délai fixé et quand l'inconnu revint, Mozart était mort.

Cependant la valeur intrinsèque de ce requiem n'est pas si grande, et bien des passages comme le « Dies iræ » par exemple, sont inférieurs aux modèles liturgiques du culte catholique. Mozart avait plus d'ingéniosité, d'élégance, d'esprit, que de profondes et émouvantes vues sur l'au-delà; jamais une poignante inquiétude, une majesté empreinte d'une sublime fatalité, ne se dégage de l'œuvre de Mozart : celle de Beethoven en sera pétrie.

Deux mots de l'interprétation : MMmes Ceuppens-Houzé et J. Flament se sont honorablement acquittées de leur tâche difficile; il en est de même pour le ténor M. Lheureux et le baryton M. Bretiny. Les chœurs, sous la direction de M. Henri Carpay, remplirent convenablement leur rôle. L'orchestre, dont l'ensemble et la précision augmentent à chaque concert, se fit apprécier dans la symphonie nº I et la symphonie concertante avec violon et alto soli, sous la minutieuse et intelligente direction de M. Durant.

Dans l'air d' « Ilia », d'Idoménée, Mlle Delhaye est parvenue à se faire applaudir, ce qui suppose de sérieuses qualités, étant donné l'intérêt minime à mon sens de ce récitatif.

Reste à féliciter M. Lucien Capet, un violoniste de bonne méthode, un peu froid parfois, mais jamais lourd, et tout particulièrement M. Léon Van Hout, le sympathique altiste du *Quatuor piano et archets*. Nous avons rarement rencontré une si discrète virtuosité, un rythme si extraordinaire; le public a fait, aux deux solistes un joli succès.

La salle Patria est petite... c'est-à-dire trop petite à certains jours, trop grande à d'autres. Lorsque le programme réunit par exemple des noms tels que : Pablo Casals, Alfred Cortot, Jacques

Thibaud, la salle paraît minuscule ; les spectateurs s'y empilent, s'entassent, s'écrasent, se bousculent... un rêve ; parfois un monsieur plus grossier que les autres se fait remarquer par la brutalité de ses mouvements, voulant peut-être prouver par là que la musique adoucit les mœurs, ou recherchant un succès d'hilarité ou d'indignation.

Le troisième concert Ysaye présentait un intérêt tout particulier. Après l' « ouverture de Mendelssohn » : *Heimkehr aus der Fremde*, faisant penser aux productions archaïques et surannées d'un Adam ou d'un Ambroise Thomas, MM. Thibaud et Casals firent preuve d'une déconcertante virtuosité, d'une science peu commune, dans le concerto pour violon et violoncelle avec accompagnement d'orchestre de J. Brahms. Seuls des artistes aussi en vue et si talentueux peuvent entreprendre la tâche incommode d'initier les foules aux beautés du génie de Brahms, tant discuté de nos jours encore, même dans des milieux avancés et artistes.

La suite symphonique « Psyché » a eu pour effet de nous convaincre, une fois de plus, de la grandeur calme et majestueuse des conceptions de César Franck ; suivait un concerto de W.-F. Bach (ré mineur) pour piano seul, où M. Cortot fit preuve de style et d'émotion.

Les trois artistes se trouvaient réunis dans l'interprétation du concerto pour piano, violon et violoncelle avec accompagnement d'orchestre de L. Van Beethoven. Avouons que cette œuvre ajoute bien peu à la gloire du grand homme. Comment estimer un mélange de thèmes « école italienne » agrémentés de variations gracieuses, ingénieuses si l'on veut, mais qui constrastent singulièrement avec l'inspiration large et profonde, coutumière à l'auteur de la sonate pathétique et de Fidelio. Qu'importe, le talent prodigieux des exécutants ne désarme-t-il pas toutes les critiques ? Bornons-nous donc à admirer le jeu fin, délicat, distingué et élégant de Jacques Thibaud, le phrasé tour à tour d'une adorable douceur et d'une mâle apreté de Pablo Casals, la belle sonorité et le toucher sympathique d'Alfred Cortot. Il serait puéril de vouloir entreprendre ici un panégyrique d'Eugène Ysaye ; sa valeur incontestable comme chef d'orchestre est connue de tous ; elle se soutient et s'affirme davantage encore à chaque audition nouvelle.

Les « Murmures de la Forêt » (Siegfried), si souvent maladroitement pastichée, et l'ouverture du « Vaisseau fantôme » complétaient le programme.

Une fantaisie symphonique de Richard Strauss : En Italie, ouvrait le deuxième Concert Populaire. Richard Strauss a pu très bien comprendre les figures orgiaques et passionnées de Salomé et d'Hérode ainsi que l'hiératique Jokonaan ; qu'on me permette de dire qu'il a vu l'Italie avec des lunettes bleues devant des yeux germains, habitués à découvrir partout campagnes remplies de brouillard, horizons brumeux. L'Italie de Richard Strauss est illuminée d'un jour morose, terne, gris ; pas de soleil, pas de gaieté, pas d'insouciance, la divine insouciance des peuples du Midi, mais la réflexion, la mélancolie d'un homme du Nord. Jamais, au grand jamais, Strauss n'a pu entendre à Sorrente, au bord de la mer, les bruits vagues, confus et inquiets dont fourmille son orchestration. Que n'a-t-il lu « Kaatje » il aurait vu que « là-bas rien n'est laid » ou triste, il aurait compris le caractère de ces monuments dont il tente de décrire la splendeur disparue.

Le numéro II de la suite intitulé « Vie populaire napolitaine » est une piteuse mascarade, en mode mineur, d'une chanson napolitaine, d'un entrain et d'un enjouement proverbial... n'aboutissant qu'à une parodie, une trahison. Vraiment, l'intention de l'auteur m'échappe complètement ; c'est une fantaisie ? En effet, ce n'est rien d'autre. Si l'on s'avisait d'offrir de pareille musique aux habitants de Naples en leur disant : ces harmonies sont inspirées à l'auteur par votre beau pays, je doute fort que l'auteur soit assourdi par les bravos, bravissimos. (Bravissimi, pardon.)

M. Ephrem Zimbalist a joué le Concerto en *ré* mineur de L. van Beethoven (un des triomphes d'Ysaye) avec une grande conception, une netteté, une gravité, une égalité, une pondération d'excellente augure ; mais l'enthousiasme qui transporte, émeut, remue, où tout cela se cache-t-il ? M. Ephrem Zimbalist est pourtant un jeune homme, mais un jeune homme réfléchi ; cela a du bon... mais... enfin, ne soyons pas si difficiles, les plus accommodants... La Fontaine a raison.

Le poème symphonique d'A. Dupont : « La Forêt », rappelle tour à tour le prélude du second acte de *Siegfried* et le chant des Walkyries. C'est étrange comme les chefs-d'œuvre ont une influence pernicieuse sur certains auteurs. Pour ma part, l'intérêt que présente cette « Forêt » n'est pas extraordinaire. Je m'y serais bien laissé entourer des bras de Morphée si un orage subit, compliqué de coups de canon, n'était venu troubler la quiétude du lieu.

M. S. Dupuis, soucieux d'une parfaite interprétation, a dirigé l'orchestre avec l'art et la science qui lui sont coutumiers.

César Thomson, le distingué professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, répondant aux vœux de bien des amateurs, se produisait dernièrement à la Grande Harmonie, après un silence relativement prolongé.

Un public nombreux se pressait dans la salle, heureux d'apprécier les qualités exceptionnelles de ce parfait virtuose. Au programme, la sonate de Tartini : *L'Arte del Arco*. Thomson possède au plus haut degré l'art de l'archet, ce dernier se meut sous ses doigts avec une souplesse, une légèreté rare. L'égalité du son est telle qu'il est impossible de surprendre les changements de corde et les différents coups d'archet. Et l'on regrette vraiment l'impassibilité, la froideur de l'interprétation : que de fougue à déployer dans le Concerto de Tschaikowsky et les danses slaves de Dvorak. Mais dans l'*Arte del Arco,* quel talent, quelle délicatesse, une suite de caresses : c'était magique.

La salle de l'Ecole allemande a revu, le 22 janvier, le quatuor Piano et Archets, ainsi que son cénacle de fidèles. Etaient au programme, cette fois : le Quatuor n° 2 (*mi* bémol majeur), de Mozart, ensemble de pièces pimpantes, jolies de forme, mais assez vides quant au fond... que voulez-vous, le gentil Mozart... penser qu'il composa un *requiem*... la gavotte et le menuet lui vont mieux.

Saint-Saëns venait faire diversion en substituant à un classisme de bon ton son originalité fougueuse, son inspiration quelque feu fantaisiste, toujours très personnelle. Le quatuor op. 41 semble être (du moins dans le *presto* et le finale) un souvenir exotique, de quelque rythme cueilli au cours d'un de ses nombreux et fantastiques voyages. Enfin, un quatuor op. 25, de Brahms, assez touffu mais beau et grand, comme tout ce qu'a fait le maître. Comme toujours, MM. Emile Bosquet, Emile Chaumont, Léon Van Hout et Joseph Jacob, ont atteint une interprétation homogène, un ensemble parfait.

EUGÈNE GEORGES.

LARGILLIÈRE ET RIGAUD
DISCIPLES DE VAN DYCK

Par un phénomène à peu près unique dans l'histoire de l'art, chaque fois qu'une civilisation brillante s'est développée en Europe, les Flamands y ont participé dans le domaine de la peinture, comme si le pays de Flandre avait été prédestiné par la nature à donner au monde la vision coloriste du ciel et des choses. On trouve des peintres flamands à l'origine de toutes les grandes écoles : l'anglaise, l'allemande, la française, l'espagnole. Même en Italie, l'éternelle éducatrice, les artistes des Pays-Bas n'ont pas été sans exercer une certaine influence. En France, à partir du XVe siècle, l'émigration des artistes flamands est continue, et leur rôle dans la formation de l'école française et du style français est considérable. Ils y font contrepoids à l'influence italienne et ils lui donnent l'appoint de leur métier solide et de leur vision colorée. D'autre part, ils s'assimilent à ce point la civilisation que tout le monde les considère, et qu'ils se considèrent eux-mêmes comme des peintres français. Que de Flamands, parmi les « douze anciens », fondateurs de l'Académie royale!

Au XVIIe siècle, du reste, l'influence flamande fut prépondérante dans l'art français. Beaucoup d'artistes apprenant à peindre en regardant la décoration que Rubens avait peinte pour Marie de Médicis et Van Dyck exerce sur la grande école des portraitistes de Louis XIV une influence directe, et dont tous conviennent. Français par le style, par les curiosités psychologiques, ils sont Flamands par la couleur, par la qualité de la touche. C'est ce qui fait l'exceptionnelle saveur de leur œuvre.

***

S'il est vrai que l'influence du milieu ne suffise pas à expliquer l'œuvre d'art — on a renoncé à chercher

l'origine d'un grand homme dans ses comptes de ménage ou dans le système politique au milieu duquel il a vécu, — l'histoire de l'Art n'en est pas moins tellement mêlée à l'histoire des mœurs et de la société qu'on ne peut y mettre quelque clarté sans déterminer le climat moral où s'est développée une conception quelconque de la Beauté.

Pour donner au portrait du commencement du XVIIIe siècle la place qui lui revient dans l'évolution de l'art français, il faut se rendre compte de l'attitude sociale qu'il fixa, de l'idéal humain qu'il exprima; il faut le considérer comme un symptôme, au même titre que le Journal de Dangeau ou les Mémoires de Saint-Simon. Pour tirer de la contemplation d'un chef-d'œuvre toute l'émotion qu'elle peut donner, il faut savoir le replacer dans son cadre. Quelle que soit la beauté intrinsèque du portrait de Louis XIV par Rigaud (1), quelle nouvelle puissance d'émouvoir ne prend-il pas quand, dans les rides de ce visage bouffi sous la perruque, mais qui garde toute sa noblesse à force d'orgueil et d'énergie, on devine les soucis d'un règne glorieux s'achevant dans les défaites; quand, dans cette attitude magnifique et tendue, on distingue l'indéfectible volonté d'un homme maintenant à lui seul le mensonge d'un système politique épuisé!

Ce qui frappe d'abord le spectateur le moins attentif dans un portrait de François de Troy, de Largillière ou de Rigaud, les artistes qui résument le mieux le style de transition entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, et dans l'œuvre de qui il faut chercher l'origine de l'école portraitiste de cette dernière période, c'est la solennité, la pompe, la majesté de la mise en scène, un éclat composé qui nous paraîtrait théâtral, si nous ne nous rendions pas compte aussitôt de la profonde sincérité de ces peintres qui ne furent pompeux que parce qu'ils vécurent dans un siècle pompeux, dans un siècle qui, pour embellir et ennoblir la vie, imagina d'en faire un perpétuel spectacle. Tel est, en effet, l'aspect psychologique du

(1) Musée du Louvre.

XVIIe siècle. Louis XIV, image et symbole de son temps, passe les trois quarts de sa vie en représentation (1); il s'impose la servitude de l'étiquette comme une règle et une discipline sacrée; il se joue à soi-même un très beau rôle qu'il ne quitte jamais, afin que l'illusion soit complète. Et la Cour, et la ville, l'imitent avec zèle. La majesté de l'attitude universelle, fixée par ce roi qui fut un grand artiste — si le grand artiste est celui qui crée une valeur esthétique, — colore la France entière d'un reflet de la splendeur de Versailles. Comment ne se serait-elle pas imposée au portrait? Un portrait du siècle de Louis XIV qui ne serait pas pompeux, ne serait pas vrai ; et si l'admirable Philippe de Champagne sut rester toujours simple, c'est qu'il fut le peintre de l'opposition, le peintre des Jansénistes. Ni de Troy, ni Rigaud, ni Largillière qui, tous, avaient d'ailleurs plus ou moins subi la protection de Le Brun, et qui se souciaient beaucoup moins de questions morales que de belle peinture, n'étaient hommes à donner dans un tel travers. Ils n'étaient pas faits pour retracer les austères visages de ces Messieurs de Port-Royal, mais ils devaient apporter au siècle nouveau épris de facilité, de volupté, de simplicité élégante, les traditions d'une époque qui avait préféré la gloire au bonheur, et la splendeur de la vie à la commodité de la vie.

***

Rigaud, de tous ces artistes, en dépit des dates — Rigaud a vécu jusqu'en 1743, c'est-à-dire plus de vingt ans après Watteau, — est le plus profondément « Louisquatorzien ». Il l'est d'autant plus qu'il l'est avec naïveté. « Chacun des portraits de Rigaud, observe Charles Blanc (2), paraît dire : « Me voici ! » ou bien : « Regardez, c'est moi qui ai gagné cette bataille qui se livre dans le fond du tableau... C'est

(1) Taine, *Les origines de la France contemporaine*. Vol. Ier : L'ancien régime. Chap. II.

(2) Charles Blanc, *Histoire des peintres de toutes les Écoles*. École française.

moi qui ai composé ce bel ouvrage de théologie... Voyez cette Bible que j'ai commentée... Je suis le duc de Cambrai, prince du Saint-Empire, etc., etc. » Sous ce rapport, Rigaud a été moins souple que Van Dyck et moins varié. Celui-ci prenait ordinairement ses motifs de pose dans le caractère du personnage. Il était gracieux avec les fils de Buckingham, digne avec Arundel, fier avec Rombouts, il épousait l'humeur de ses modèles. On raconte qu'il avait l'habitude de les retenir à dîner, qu'il les observait ainsi au milieu des excitations de la causerie ou de la table, et saisissait leur physionomie au moment même où ils oubliaient ses regards. Rigaud, au contraire, posait lui-même ses modèles. Toujours il leur prêtait une certaine dignité emphatique. Toujours ils sont en scène et lui avec eux, de façon qu'en voyant ces grands hommes qu'on aimerait approcher, qu'on se plairait à surprendre quelquefois dans l'intimité de leur cabinet d'étude, ou le soir dans leur tente, à la veille du combat, on est tenu à distance par l'aristocratie de leur portrait, par la solennité de leur geste, par la beauté, le luxe et la redondance de leurs draperies ».

Il est vrai. Mais devant tout l'art du grand siècle, n'avons-nous pas cette impression d'être tenus à distance ? Raison secrète, sans doute, de la préférence que nous avons pour l'art moins hautain du XVIIIe. Le grand style nous effare et, d'un idéal héroïque, notre esprit chagrin n'aime à voir que les mensonges. Ces mensonges, Rigaud les ignore. Jamais il ne soulève volontairement le masque d'un grand qu'il représente, et sous la majesté de la perruque et de l'habit d'apparat dont il les revêt, s'il nous arrive de découvrir la misère de l'homme, croyez que ce n'est pas la faute de la curiosité indiscrète du peintre, c'est la faute de sa sincérité. C'est avec toute la vérité dont il était capable qu'il peignait ses contemporains, mais il les peignait dans leur emploi, dans leur rôle, et il se plaisait à leur donner toute la majesté de ce rôle. « Il semble, écrit d'Argenville (1), que le ciel veuille qu'il n'y ait que les grands

(1) D'ARGENVILLE, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres.*

peintres qui peignent les héros. Il les fait naître ensemble. » Le bon Rigaud devait être persuadé de la vérité de cette observation. Qui que ce fût qu'il représentât, il ne pouvait s'empêcher de faire un héros de son modèle. Il n'est pas jusqu'à son ami Martin Van den Boogaert, dit Desjardins (1), ou au petit duc de Lesdiguières, âgé de douze ans, à qui il ne s'efforce de donner un air héroïque.

Cette conception du portrait était assurément dans le tempérament et le caractère de Rigaud, mais l'influence de Le Brun y était pour quelque chose. C'est, en effet, sous les auspices du premier peintre du Roi qu'il avait débuté. Quand, venant de Montpellier, où il s'était formé sous Ranc, le père, il était arrivé à Paris en 1681, le tout-puissant Le Brun l'avait aussitôt pressenti et protégé. C'est Le Brun qui, avec une rare sûreté de coup d'œil, avait déterminé sa vocation. Bien que le jeune peintre provincial eût obtenu le prix de Rome en 1685, il l'engagea à renoncer au voyage d'Italie « qui aurait pu lui inspirer des ambitions déréglées tandis qu'il pourrait trouver à Paris et à la Cour le premier élément de la peinture de portraits, la dignité des modèles, d'illustres guerriers, des femmes charmantes, des héros (2) », Rigaud se résigna facilement à suivre ces conseils. L'amitié de Le Brun lui assurait la fortune, et puis il comprenait la peinture de la même façon que lui, et, comme son puissant patron, croyait à la nécessité d'une hiérarchie dans la « République des Arts ». Il accepta d'y occuper un second rang — le portrait, on l'a vu, était tenu pour un genre un peu inférieur, — parce qu'il y avait chez ce peintre des rois et des « héros » un grand fond de modestie.

L'art, pour Rigaud comme pour Le Brun, ne pouvait être qu'une sorte d'exaltation décorative de l'ordre social hiérarchique et monarchique dont la grandeur du Roi était le symbole. Chacun y devait remplir sa tâche, selon l'ordre du Prince et de Dieu.

(1) Musée du Louvre.

(2) Charles Blanc, *Histoire des peintres*. Paris, 1867. École française.

Magnifique soumission de l'individu à la grandeur commune, humilité orgueilleuse que notre temps ne comprend plus, et par laquelle les artistes participèrent à l'effort de leur race et de leur époque!

Rien d'erroné comme de juger l'art, la littérature et la morale du XVIIe siècle avec nos habitudes mentales de bourgeois égalitaires. Là où nous ne voyons que flatterie de courtisan, les fidèles sujets de Louis XIV distinguaient un noble sacrifice de l'indépendance individuelle à la grandeur de l'Etat, car le règne du grand Roi vit le plus grand effort des Français pour accepter une discipline. Ce peuple, en vérité le plus indiscipliné de la terre, n'a jamais pu accepter d'obéir que lorsque cette obéissance lui a donné la victoire. La société du XVIIe siècle, c'est une armée, une armée française le lendemain d'une bataille gagnée Dans le général vainqueur, vainqueur parce que d'abord il sut se faire obéir, elle s'admire elle-même et, fière de dominer avec lui, consent à faire fondre son orgueil collectif dans l'orgueil impérial de son chef. Tant que Louis XIV vécut, et maintint dans sa splendeur rigide le grand rôle qu'il s'était donné, tous les Français subirent leur sujétion sans murmurer, parce qu'ils se sentaient ornés d'un reflet de la gloire royale. De là cette vie toute en décor que tous menaient d'instinct, de là ce loyalisme passionné qui faisait que les plus grands noms de France tenaient à honneur d'occuper les moindres charges de la domesticité royale. A force de rendre le prince auguste, à force de l'auréoler de gloire, ils pouvaient plier leur orgueil avec plus d'aisance devant une supériorité qu'ils avaient bien dû accepter, et à laquelle ils se résignaient en la grandissant. Aussi l'art de Cour, à cette époque, n'a-t-il pas du tout le caractère qu'il aurait aujourd'hui : son apparat est naturel, sa pompe théâtrale est parfaitement aisée. Un peintre qui décore un appartement royal sous les ordres et sous l'inspiration de Le Brun, ne songe pas, comme ne manquerait pas de le faire un artiste d'aujourd'hui pénétré de son génie, qu'il accomplit un devoir maussade pour gagner « sa chienne de vie » et qu'il travaille ainsi à l'injuste

gloire d'un « exploiteur ». Il met toute sa conscience de bon artisan à accomplir une tâche qui contribuera à la splendeur d'un édifice, conçu par celui que Dieu et le Roi désignèrent. De même un portraitiste, chargé d'exécuter l'image officielle d'un prince ou d'un grand, n'y voit pas une entreprise ennuyeuse et lucrative ; il considère qu'en transmettant aux générations futures l'effigie d'un de ceux qui collaborèrent à l'éclat ou à la puissance de l'Etat, il participe, lui aussi, à cette œuvre commune.

C'est ce qui permet à Rigaud d'être théâtral et pompeux avec une si parfaite sincérité. Cet artiste qui excelle à poser le modèle, ce magnifique metteur en scène, si habile à faire jouer les draperies, a de la vérité le respect le plus grand. Il n'aime pas à peindre les femmes. « Si je les fais telles qu'elles sont, dit-il, elles ne se trouveront pas assez belles. Si je les flatte trop, elles ne ressembleront pas (1). » Il se refuse à rajeunir un visage, il se dit incapable de peindre autre chose que ce qu'il a ou que ce qu'il a eu devant les yeux. Il a le respect de la vérité, ou plutôt il en a la passion, tout comme La Tour. Seulement, il n'a pas l'acuité d'intelligence de La Tour ; il peint naïvement ce qu'il voit, à la façon d'un Flamand, et s'il arrive que le moral de son modèle transparaisse sous le physique, c'est sans qu'il s'en soit douté. En tous cas, il ne songe jamais, comme le grand pastelliste, qu'il peut y avoir antinomie entre la vérité extérieure d'un portrait et sa vérité intime. Il aime trop le décor pour ne pas y croire ; et quand il peint un Maréchal de France, il ne songe pas, comme ce Figaro de La Tour, que sous cette cuirasse il n'y a qu'un danseur. Il est vrai qu'entre Rigaud et La Tour, il y a quelques années de chansons et de satires, et qu'on ne peut comparer Soubise à Villeroy.

* * *

Ce qui montre bien que Rigaud fut aussi vrai qu'on pouvait l'être de son temps, et de la seule façon

(1) Charles Blanc, *Histoire des peintres*.

dont son temps comprenait la vérité en art, c'est qu'il ne le fut pas plus que son émule et son ami Largillière. Or, Largillière, c'est le plus naïvement, le plus innocemment peintre des artistes de cette époque. Lui aussi il aime le portrait historié, nul plus que lui n'a su donner d'éclat au portrait-tableau, mais outre que ses modèles sont généralement d'un rang moins élevé que ceux de Rigaud, il n'a pas le même souci de les représenter dans tout l'éclat de leur rôle social, et s'il leur imagine une mise en scène somptueuse et gracieuse, c'est surtout parce que cela ajoute à l'agrément et au pittoresque de sa toile.

Quelle abondante et heureuse nature d'artiste, ce Largillière! Assurément il n'atteignit jamais le relief du modèle ni la scrupuleuse sincérité de dessin qui distinguaient Rigaud. Mais ses procédés d'exécution très libres et très vifs, sa touche singulièrement plus spirituelle et plus hardie, en font un peintre plus agréable et plus séduisant. Largillière, c'est le peintre d'instinct : il peint par goût, par plaisir, autant que par métier, il peint tout le long du jour, finit un grand portrait en moins d'une semaine sans pour cela le négliger. Il peint à la façon des Rubens, des Jordaens et de tous ces Flamands qui ne semblent vivre que la palette à la main. Si Rigaud doit beaucoup de son talent, et surtout de sa technique, à Van Dyck et à l'école flamande qu'il admirait profondément, Largillière doit, du reste, plus encore aux maîtres des Pays-Bas. Il avait été élevé à Anvers, où son père, notable commerçant parisien, était allé s'établir, afin de surveiller d'importantes affaires qu'il avait dans cette ville. Par son premier maître, un obscur peintre flamand, Antoine Goubaud, Gobeau ou Gebauw, par l'atmosphère même qui régnait autour de lui, il avait, dès son plus jeune âge, fortement subi la puissante et brillante influence du grand maître anversois. Puis, ayant passé en Angleterre, où un correspondant de son père lui avait conseillé de se rendre pour chercher gloire et fortune, il avait trouvé dans l'atelier de Peter Lely, où il travailla, le vivant souvenir de Van Dyck.

Rubens, Van Dyck! Excellents maîtres, parce

qu'ils ne conseillent pas tant un style et une esthétique qu'une méthode d'observation de la nature. Comme ses grands modèles, Largillière avait, du reste, le coloris naturellement brillant et frais, le coup de brosse gras, aisé, hardi. Comme eux, il ne s'embarrassait guère de la philosophie d'un tableau. C'est un peintre, et ce n'est qu'un peintre. Il aime le spectacle de la vie élégante et somptueuse, et il met à la représenter la bonhomie, la fougue, et l'entrain joyeux d'un homme à qui tout réussit. Certes, il est assez loin du grand style de Van Dyck. Il n'a ni ses raffinements, ni ses hardiesses de coloriste, mais il est peut-être plus égal à lui-même et, dans plusieurs de ses œuvres, il supporte la comparaison. En tous cas, c'est la même nature d'artiste, abondante et facile. Aussi ne s'étonne-t-on pas qu'à la Cour d'Angleterre, lors de ses brillants débuts, on ait vu en lui le rival heureux de Lély, et le successeur véritable du peintre de Charles Ier. Heureusement pour l'école française, les persécutions contre les catholiques que provoqua le prétendu complot imaginé par Titus Oates, le forcèrent de quitter Londres et de venir s'établir à Paris. Il revint plus tard en Angleterre, appelé par le roi Jacques II qui lui fit faire son portrait, mais il n'y séjourna que quelques mois.

A Paris, il devait, du reste, trouver bientôt la même heureuse fortune. Par van der Meulen, dont il avait connu le frère à Londres, il fut mis en relation avec Le Brun, que son talent séduisit et qui lui accorda généreusement sa toute-puissante protection. A coup sûr, elle lui fut précieuse, mais une telle sympathie émanait de sa personne et de son talent que son succès, dès qu'il vint, fut assuré. Il réalisait à merveille le type du peintre facile, superficiel et verveux, qui saisit la mode plutôt qu'il ne la fait, mais la saisit si bien, s'en imprègne si complètement qu'il semble l'avoir inventée. Son talent était propre à tous les ouvrages. « Jamais peintre n'a été plus universel que M. de Largillière, écrit Mariette (1); il a donné des preuves de son habileté dans tous les

(1) Mariette, *Abecedario*.

genres de peinture, histoire, portrait, paysage, animaux, fruits, fleurs, architecture. Il composait avec la plus grande facilité et jamais il n'y a eu de plus grand praticien. A force d'avoir vu et examiné la nature, de l'avoir copiée exactement pendant plusieurs années, et d'en avoir fait de grandes études, il ne se servait presque plus de modèles, de mannequins, ni de choses réelles devant ses yeux. Tout était présent à son imagination. » Voilà assurément une dangereuse méthode. Mais si on la devine dans les compositions historiques et religieuses du peintre, généralement assez médiocres et d'ailleurs rares, on ne la peut guère découvrir en voyant ses portraits. Là, sa verve, son brio, sont forcément contenus et ne font que le servir. Il enrichit, il perfectionne heureusement le portrait-tableau que François de Troy pratiquait avant lui. Moins solennel que Rigaud, il est plus agréable et plus galant. C'est un jeu pour lui que d'arranger avec grâce les accessoires et les draperies, de disposer la crosse et la mitre devant un prince de l'Eglise comme M. de Noailles, et de faire un accompagnement pittoresque à ses portraits avec les attributs d'un art et les instruments d'un métier, de donner à une jolie femme le cadre de grâce, de richesse et de beauté qui convient à son charme. Aussi, tandis que Rigaud devenait le peintre attitré des princes, des ministres et des grands, Largillière fut-il adopté par la société polie, par la bonne compagnie, et principalement par les femmes. « Il savait à merveille, disait-on, démêler les traits qui constituent à la fois la beauté et le caractère. Il savait, sans s'écarter de la nature, y découvrir des grâces inaperçues et faire valoir les beautés apparentes de façon que les femmes étaient d'autant plus sensibles aux flatteries de son pinceau qu'il semblait n'avoir exprimé que la vérité et qu'ainsi, en regardant leurs portraits, on les trouvait ressemblantes avant de les trouver belles (1). » Ce n'est peut-être pas là le dernier mot de l'Art, mais c'est le dernier mot de l'art du portraitiste mondain. Aussi, Largillière fut-il le

(1) Charles Blanc, *Histoire des peintres*.

plus à la mode des peintres de portraits de la fin du règne de Louis XIV et du commencement du règne de Louis XV. Il ne pouvait suffire aux commandes, gagnait beaucoup d'argent, et menait une vie facile de bourgeois opulent et généreux. Sa vogue dépassa celle de François de Troy qui fut aussi le peintre des femmes, et que protégèrent Mme de Montespan et Mme de Maintenon, et elle fut infiniment plus durable. L'aimable Largillière a séduit la postérité comme il avait séduit son époque : François de Troy aété assez vite oublié.

Injuste oubli, d'ailleurs. De Troy qui, si l'on considère les dates, appartient presque complètement au siècle de Louis XIV (1645-1730) a eu sur l'évolution du portrait au XVIIIe siècle une influence considérable, car en réalité c'est à lui qu'on doit la mode du portrait historié, du portrait galant. Malgré son faire un peu mince, un peu mol, un peu maniéré, c'est un joli maître, un artiste très français, plein de grâce et de goût. « Il conservait toujours à une dame de France, dit Mariette (1), les grâces de son sexe et le bon air de sa nation. » Rien de plus juste. Il sut toujours, d'autre part, préserver les mises en scène qu'il donnait à ses personnages, de l'air théâtral et maniéré dans lequel sont tombés quelquefois ses grands rivaux. Mais eux seuls cependant devaient échapper à l'oubli en cette époque néfaste où toute la vieille école française fut méconnue en bloc. Les amateurs et les critiques délaissèrent de Troy comme ils délaissèrent son élève Belle, un portraitiste dont la conscience un peu archaïque et la simplicité bourgeoise ne manquent pas de charme, comme ils délaissèrent l'habile et probe Vivien, le véritable propagateur du pastel en France, et le théâtral Antoine Coypel, et ce pauvre Grimou, coloriste très heureusement doué par la nature, mais dont le talent devait sombrer dans l'ivrognerie.

Bien qu'ils aient vécu fort avant dans le XVIIIe siècle, Rigaud, Largillière, de Troy, Belle, furent du reste considérés de leur temps comme des survivants

(1) Mariette, *Abecedario*.

de l'époque de Louis XIV. Rigaud, assurément, conserva jusqu'à sa mort (1743) sa gloire indiscutée de portraitiste des rois et des grands; de Troy avait une réputation trop bien établie pour qu'elle s'effondrât brusquement; Largillière avait un talent trop souple pour ne pas prendre, sans même s'en douter, le goût du jour. Mais il n'en est pas moins vrai que vers la fin de leur vie, ces artistes voient un style nouveau apparaître en France. Le goût public se modifie, s'approprie insensiblement à des mœurs nouvelles(1), et la mort de Louis XIV est une date capitale, aussi bien dans l'histoire des mœurs et dans l'histoire de l'art que dans l'histoire politique. A ceux qui douteraient de l'influence personnelle que le grand prince exerça sur son temps, il suffirait de montrer le vide immense que sa mort causa.

Le vide, et aussi le soulagement. Un régime comme celui que Louis XIV avait établi en France et qui discipline toutes les forces sociales, les centralise et les contraint vers un but unique : la grandeur et la splendeur de l'Etat, s'épuise vite, d'autant plus vite qu'il s'applique à un peuple que son caractère n'y a pas prédestiné. Dans les dernières années du règne, il n'avait plus été maintenu dans sa superbe intégrité que par l'énergie du monarque et les grands souvenirs de son premier éclat. Les institutions en étaient solidement établies — elles avaient, du reste, été simplement superposées aux institutions naturelles de l'ancienne France, — mais les mœurs que ces institutions avaient créées s'étaient déjà modifiées, et n'étaient plus en harmonie avec elles. Le Roi n'étant plus victorieux. la contrainte qu'il imposait au peuple et à la Cour semblait plus dure, d'autant plus dure qu'elle n'était plus tempérée par cette grâce juvénile, cette atmosphère de fête et de triomphe qui avait régné à Versailles du temps de Mme de Montespan. Sous le règne de Mme de Maintenon, l'immense palais et la société tout entière étaient devenus d'une splendeur morose, d'une hypocrisie dévote qui pesait à tout le monde, et qui répandait un universel ennui.

(1) Pierre Marcel, *La peinture française de la mort de Le Brun à la mort de Watteau (1690-1721)*. Paris, 1906.

Rien de triste, en vérité, comme les dernières années de Louis XIV. C'est un règne qui a trop duré, un homme qui a trop vécu. Lui mort, un masque tombe, la façade de vertu s'écroule. La Régence, c'est la tête, la bacchanale que des fils insouciants mènent dans la maison d'un père trop dur et dont ils viennent d'hériter. Plus de contrainte, plus de retenue. Sous un prince sceptique et cynique qui ne croit qu'à son plaisir, sous un ministre qui fait de la politique une scapinade, et dans un palais ouvert à toutes les intrigues, c'est un besoin de jouir vite et violemment de tout ce que la vie peut donner, une hâte irrésistible de mettre habit bas pour s'amuser « à la bonne franquette », une haine imprudente et forcenée de tout frein, de toute règle, une indulgence universelle pour tout ce qui porte le masque de la joie, même dans ce qu'elle a de plus vulgaire et de plus populacier : nul respect de soi, nul souci du décorum, ou de la décence; puis, avec le règne de Law et de son système, une brusque frénésie de s'enrichir, et, après la ruine, de s'étourdir dans une fête nouvelle.

Rigaud et Largillière traversèrent ce temps-là sans le comprendre; ils avaient les yeux pleins de la splendide vision « Louisquatorzienne » et bien que, par la qualité de leur métier, ils fassent la transition entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, ils sont restés pour nous les portraitistes du grand siècle et les disciples de Van Dyck.

L. DUMONT-WILDEN.

LE LIVRE DE JEAN

Jean qui sourit

J'ai assis mon petit Jean blond et blanc dans le fauteuil de jonc rouge. Et il est là, souriant, fier d'être seul à se tenir en face de moi, qui suis à genoux devant lui, le visage à la hauteur du sien.

Nous nous regardons et, à me voir lui sourire, le petit enfant délicieux entre dans une grande et subite joie. Il tape des pieds, étend les bras, grimace gaîment et me lance un regard tout plein de malice. Après quoi, car il est vite lassé, le doux petit, il cherche autour de lui ce qu'il pourrait trouver à mettre en bouche... Mais il n'y a que le volant du coussin qu'il se met à tirer éperdument et vers quoi il se penche avec tant de violence qu'entraîné par le poids de sa tête, il perd l'équilibre et tombe étendu tout de son long.

Un moment d'étonnement et d'immobilité : Il se demande s'il va pleurer; il me regarde pour savoir s'il a mal et si je vais le plaindre. Et, parce que je ris, lui aussi se met à sourire silencieusement d'une lèvre parcimonieuse et fine, absolument comme s'il avait prémédité cette jolie culbute et se réjouissait au fond de son cœur de l'avoir si bien réussie. Et je le soulève, ce petit poids doux et chaud, je le tiens haut au-dessus de ma tête, tandis que d'en bas je regarde l'adorable et délicate figurine, blonde et blanche, légère comme la mousse des eaux, chaude comme la mousse des bois, et dont les larges yeux bruns brillent de candeur et de vie impatiente... Je contemple, le cœur accablé de douceur, ce petit enfant sain comme une rose et blanc comme un lys...

Jean qui pense

Jean regarde le dos colorié des livres avec un petit air pensif et sérieux, qui me le ferait ravir dans mes

bras, s'il n'y était déjà. Il regarde, comme s'il comprenait que ce sont choses graves et de grande importance que ces objets rangés en ordre, serrés l'un contre l'autre et de couleurs variées et brillantes. Il ne tend pas les mains, mais il regarde...

C'est ici le domaine de la pensée et de l'étude, le cabinet de travail qu'un esprit étrange et mystérieux habite, et le petit enfant, tout petit sur mon bras, reçoit l'impression de cette ambiance. Il ne rit ni ne s'agite; silencieusement, il regarde la chambre bleue, les boiseries claires, les cadres d'or mat ou de chêne sombre, les statuettes blanches, les verreries et les vases de teintes sourdes, délicates ou somptueuses.

Cet ensemble plaît au petit Jean, car il ne geint point d'un air de tristesse et de répugnance, comme quand il s'ennuie. Il considère avec grande attention les portraits de saints, de princesses et de chevaliers qui historient les murailles; son petit visage nimbé d'or et ses beaux yeux sombres se tendent vers ces figures suaves ou violentes, et je pense avec émotion au moment où, à son tour, Jean pourra comprendre et aimer ces livres et ces images...

Bi-Ba-Bo.

J'ai apporté à Jean un jouet nouveau et bizarre. La boîte est ouverte. J'en retire la robe bleue à pois blancs qui se termine dans le haut par trois pointes; j'en habille ma main et je pose sur le doigt, qui figure le cou, une tête de carton, brune, ébahie, avec des yeux énormes, un nez minuscule, une bouche qui va d'une oreille à l'autre, le tout surmonté d'un tout petit bonnet de police bleu indigo.

Jean est assis dans sa chaise et suit ces préparatifs avec un intérêt extrême et des yeux presque aussi écarquillés que ceux du jouet : Bi-Ba-Bo salue et croise les bras... Jean semble stupéfait. Bi-Ba-Bo lève un bras et, perplexe, se gratte la tête... Jean saute, se trémousse, me consulte : « Est-ce drôle »? Il a fort envie de rire, cependant il hésite... Cette chose est peut-être bonne à manger, et on ne rit pas de ce qui se mange!

Bi-Ba-Bo salue une seconde fois... C'en est trop : le petit enfant se précipite, il souffle, il rue, il éternue de désir vers cette chose animée et muette que moi je tiens dans mes mains alors que lui, Jean, le tant aimé, est misérablement enfermé dans sa chaise. Il miaule, avance les mains et ferme les yeux, ce qui indique sa ferme volonté d'avoir à lui cette chose qui bouge.

Bi-Ba-Bo, aussi, étend les bras et se livre à toutes sortes d'extravagances, pourtant inutiles, car Jean, le petit garçon déjà volontaire, n'ouvre plus les yeux, bien qu'il ne veuille au monde rien autre chose que cette tête plantée sur un chiffon... Et je l'approche, résignée d'avance au massacre. Cependant, dès que le petit enfant sent contre lui cette tête grimaçante, il cesse de se démener et c'est avec prudence qu'il tâte, du bout de ses doigts délicats, semblables à des pétales, cette boule brune, surmontée d'un tout petit bonnet de police bleu indigo... Il tâte, tourne, regarde avec intérêt, puis, avant que j'aie pu prévoir la catastrophe, d'une large gifle, il envoie au loin la pauvre tête de Bi-Ba-Bo qui rebondit comme une balle... Et de cet acte sauvage, mon petit enfant si doux semble triomphant...

Jean qui détruit.

Pour la première fois, Jean a fait une œuvre de destruction...

Il était assis dans sa chaise, devant la table : Afin qu'il soit sage et que je puisse m'occuper dans la chambre voisine, je lui ai donné, pour en user à sa guise, la boîte convoitée par lui et où loge un bon diable pareil à un vieux loup de mer avec sa face rouge et son collier de barbe blanche.

D'abord, Jean a crié et pleuré, car il était seul, puis, comme mon absence durait, ses larmes se sont taries et, derrière ses petits poings gros comme les roses des jardins champêtres, il a regardé le monde extérieur. Il a aperçu la boîte rouge et verte qui était près de lui, l'a avidement saisie et le bon diable est

sorti. Mais le petit enfant n'éprouve pas la moindre surprise : il le connaît et, d'une main hardie et résolue, il l'empoigne et tire... Le papier cède et Jean regarde un moment cette face barbue, puis la repousse d'un air de profonde indifférence.

Il retourne à la boîte : le couvercle bat, et c'est maintenant le commencement du plaisir. A grand'-peine, il tord la charnière et, finalement, la brise. Et c'en est fait, mon petit Jean est pris du délire de la destruction, il tape, il arrache, il cogne... La boîte résiste. Alors plus calme dans sa ferme résolution, le menton sur la poitrine, l'œil élargi, la lèvre supérieure toute avancée sur l'autre, les narines ouvertes et le souffle bruyant, Jean, avec une certaine adresse et beaucoup d'efforts, détruit... J'étais là, à le regarder, un peu inquiète, mais sans étonnement, car j'avais reconnu que Jean serait un homme...

HÉLÈNE CANIVET.

LA BELLE ET LA BÊTE

I – LE RETOUR DU MARCHAND

Le Marchand

Mon enfant, mon enfant, mon pauvre enfant, voilà
la fleur que tu voulais. Admire son éclat,
regarde, mon amour est tout entier en elle
et sa grâce est pour nous une chose mortelle.
Elle était au milieu du clos mystérieux.
Elle semblait brûler. Autour d'elle, joyeux,
l'air comme un tourbillon était fluide et vivace.
Elle était comme un feu, elle était de la race,
de la race glacée et pure des planètes.
Elle était dangereuse et limpide et secrète.
Haute, droite et ardente, épaisse et brûlante
elle était dans la nuit lumineuse et vivante.
Tout autour ce pays obscur et attentif
de son charme semblait lui-même être captif.
Tout fléchissait vers elle et tout s'éloignait d'elle;
elle attendait, elle vivait, elle était belle,
elle était du jardin les pièges et l'attrait,
elle en était aussi la mort et le secret.
Tu disais : « Je ne veux qu'une rose, une rose... »
et tu me regardais. C'est vraiment une chose,
une chose de mort, c'est mon cœur, c'est mon cœur
dont l'amour paternel a saigné dans la fleur.
Je suis si malheureux, ma plus petite vie,
mon plus petit amour, ma petite endormie...
Ecoute donc... J'étais entré dans un enclos...
Mais non, attends... Toujours, j'ai veillé ton repos,
me penchant j'écoutais ton petit cœur agile,
ton sang faisait un tour dans la petite nuit
qui se couchait autour de ton âme tranquille
et te voyant dormir je n'avais plus d'ennuis.
O mon enfant, tes yeux sont remplis de surprise...
Ecoute, écoute donc, ce qu'il faut que je dise :
Une bête veillait dont la face, les mains,
l'attitude et la voix rappellent l'être humain,

mais dont le long corps fauve et d'éclatants yeux roux
pleins de ruse et d'éclairs appartiennent aux loups.
« Marchand, marchand, me cria-t-on, qu'oses-tu pren-
Pourquoi fais-tu du mal à la plus belle plante, [dre?
La pauvre bête est triste, et tu prends son plaisir.
Pourquoi viens-tu voler? » Je lui dis ton désir.
« Que ta fille rapporte ici même la rose
ou de ta propre mort son envie est la cause.
L'affreux enchantement dont je subis la loi,
Marchand, le veut ainsi. » Et elle entra sous bois.
Je revins tristement, sentant ma fin prochaine.

LA BELLE

Mon père, j'y vais donc, n'ayez plus tant de peine,
ne pleurez plus ainsi, ne pleurez plus enfin,
vous n'allez pas mourir, laissez ce grand chagrin...
Mon père, j'irai bien vous sauver du malheur.
Vous entendrez encore dormir le petit cœur,
près de vous, je le laisse et malgré mon absence,
dans les fleurs du jardin, va tourner ma présence.
Si je le puis je reviendrai, je dois partir,
n'ayez pas de chagrins, croyez qu'on va dormir.

II – L'EAU

LA BÊTE

Ainsi qu'il était dit?

LA BELLE

Je suis venue ainsi.

LA BÊTE

Reposez-vous un peu. N'ayez pas peur ici.
Voyez c'est mon domaine. Il est plein de lumière.
J'y vis depuis longtemps. On n'y voit que des pierres,
des feuilles pour dormir et du bois pour le feu.
Je suis tout seul. Il ne fallait pas vivre à deux
où la rose vivait. Elle était à la fois
et le sang et la chair des pierres et du bois,
l'ombre dans les rochers, la danse des feuillages
et jamais je n'ai vu se fâner ses pétales.
La Bête l'aimait tant, et son cœur saccagé
son pauvre cœur battait dans son plaisir léger.

LA BELLE

Je vous l'ai rapportée.

LA BÊTE

Regardez la citerne,
là, dans l'ombre... creusée à même la caverne.
L'eau dort ou fuit. Ici c'est le lit du ruisseau.
Voyez, il est à sec, car l'été fut très chaud.

LA BELLE

Vais-je rester ici pendant plusieurs années ?

LA BÊTE

Vous en déciderez, vous n'êtes pas enchaînée.
Vous resterez autant que vous aurez pitié,
peut-être un jour, peut-être la moitié,
peut-être un mois, peut-être un été tout entier.
Quand l'automne viendra mordre été à la gorge,
vous partirez. Quand flamberont les rauques forges
des ouragans battus du marteau des rochers,
vous partirez. Vous auriez si peur de l'orage,
il y a tant de bruit autour de ses ravages,
ses éclairs sont du fer parmi les labourages.

LA BELLE

Alors je partirai ? Que ferez-vous ? Partir...

LA BÊTE

Mais la rose est sans eau, la rose va mourir !
Puisez de l'eau. Le seau descend au fond du puits,
où bouge le petit univers des racines
de ce jour dont les feux sur cette ombre s'incline.
La lumière dansante au froid de la margelle
comme un oiseau sautille et suit le seau — son aile
agite un jour craintif dans l'obscure descente...
et toute la journée est une longue plante
dont la racine plonge au plus profond du puits.
L'eau, c'est le monde noir qu'on saisit quand il fuit.

LA BELLE

Vous parlez comme un homme.

LA BÊTE

Eh, je cours comme un fauve,
je danse comme un loup, je saute comme un chien,
je bondis sous les pins, je guette, je me sauve.
Voyez luire mes dents. Je mords. Eh, je me tiens

penché comme une bête. Ecoutez-vous l'été
donner de petits coups sur le schiste argenté.

LA BELLE

Comment appelez-vous ces fleurs?

LA BÊTE

Pluie bleue.

LA BELLE

Et là?

LA BÊTE

Tulipe des crapauds.

LA BELLE

D'où lui vient son éclat.

LA BÊTE

De l'eau. Il a plu. Tout reluit comme une pierre,
Tout est pareil à la rivière.

LA BELLE

Et là?

LA BÊTE

Des bassins d'or.

LA BELLE

Ils sont si grands, si grands, on dirait des Soucis.

LA BÊTE

Quand vous n'aurez plus peur, je vous ferai des dons.

LA BELLE

Je n'ai presque plus peur... Quel est le premier don?

LA BÊTE

Je le donne aujourd'hui,
C'est l'eau puisée au fond du puits.

III – L'AIR

LA BÊTE

Je reviens de la mer, je reviens de la plaine.
Voici de l'Océan, voici le vent des graines,
dans cette algue marine et dans ce long roseau
je t'apporte, liés, la mer et le plateau.

J'ai vu le fleuve blanc à la mer se jeter,
j'ai vu le vent, de prés en prés, fuir et sauter,
et devenir d'un bond les feux noirs de l'été.
J'ai vu les voiles fuir et plonger les mouettes...
Toute la mer était comme un peuple de bêtes !
L'Océan m'a sauté brusquement au visage.
Je l'ai saisi, j'ai senti battre en lui l'orage,
sec et tonnant. Je l'ai mordu et le reflux
m'a jeté sur le sable où le vent m'a tenu.
J'aurai voulu te faire un don
du monde leste des poissons.
Comme ils dansaient, que la caresse était de l'eau
qu'ils agrippaient aux longs anneaux verts de leurs dos.
J'en ai saisi. Ouragan éclatait,
comme un vieil arbre au coup de tête du tonnerre,
ouragan se noyait, ouragan s'écroulait
ou tombait tout à coup pour fuir à ras du sol.
On sentait dans le vent du feu et de la terre,
On sentait que la mer était traquée et folle.
Il s'abattait, le vent, il bondissait, le vent,
Il déchirait dans l'Océan,
lanière en feu, lanière en feu, le jet
à ras de l'eau, des bêtes des éclairs muets.
Je suis de ce flot noir, je suis de cette mer,
je suis de l'air fuyant et tournoyant dans l'air,
je ne sens plus le vent, je ne suis plus obstacle,
je suis la vague,
je suis du tourbillon, je suis de l'eau, je suis
une pierre poreuse aux ténèbres du puits.
Suis-je un vautour, suis-je le vent dans les sapins.
Je ne sais pas, je ne sais pas, j'ai faim, j'ai faim.
Voici les prés, les champs, le seigle, le froment,
les fruits, les fleurs, les feuilles vertes, les sarments,
Prends tout cela, prends tout cela, tout est pour toi.
Je suis très fatigué. Il tonnait dans le bois.
On glissait dans la boue. Et toi, qu'as-tu donc fait?

LA BELLE

J'ai attendu votre retour. J'ai vu la terre
disparaître dans l'eau. Un vent strident sifflait.
Il ne faisait pas froid, mais j'avais un peu peur.
Je crois que j'ai dormi en pensant à mon père
et parfois l'ouragan secouait ma torpeur.

J'ai mis du bois au feu, j'écoutais tomber l'eau
et je pensais à vous, puis j'ai dormi encore.

LA BÊTE

Et vos petites mains, dites, avaient bien chaud ?

LA BELLE

Elles dormaient aussi. Quand une oiselle dort
s'endorment ses petits. Ainsi dormaient mes mains.

LA BÊTE

Je prendrai un oiseau pour toi, un grand oiseau,
un grand oiseau qui nage au-dessus du ravin !

IV - LA ROSE DE PIERRE

LA BÊTE

Vous n'aimez pas ce goût de fruit et de soleil ?

LA BELLE

J'aime
tout ce qu'automne sème,
comme un froment léger au milieu des tombeaux.

LA BÊTE

L'Été est beau pourtant. Voyez miroiter l'eau
et fuir l'air, et bondir le jour sur les pelouses.
Amusez-vous de tout, de tout soyez jalouse,
prenez ce buis amer, y mordez et goûtez
dans ce deuil du jardin le plaisir d'exister.

LA BELLE

J'ai envie de dormir aujourd'hui, de dormir,
la tête sur les mains. J'ai vu fuir et frémir
l'ombre sur les cailloux, j'ai vu les sauterelles
sauter dans le soleil, j'ai vu danser des ailes
tout au fond de l'azur ; le noir génévrier
tournait sa petite ombre en rond dans le hallier.

LA BÊTE

Pourquoi n'allez-vous pas boire l'eau des fontaines
dont la pierre creusée est pleine de soleil.

LA BELLE

Pourquoi suis-je si triste et parlez-vous ainsi ?
Comme il fait triste et chaud. J'ai souvent peur ici.

LA BÊTE

La peur nous suit toujours comme des chiens fidèles.
L'ombre vous tient les mains...

LA BELLE

Je ne distingue d'elles
qu'un tremblement léger. Elles aussi ont peur.
D'où vient le vent, que veut le vent et sa rumeur...
Est-ce vivre cela,
ce petit bruit égal et ces petits éclats
d'eau déchirée au sol rugueux de la journée.

LA BÊTE

Prenez dans votre main cette pierre veinée
de grès et de porphyre. On y distingue encor
une ligne de pourpre éclatante et de l'or.
Dans l'enclos des rochers elle était une Rose,
vivante et âpre. Elle a fleuri parmi les choses
violentes : le ciel, le roc, les pins, le vent.
Elle est sèche et brillante. On voit bien que le sang
des hauteurs a coulé dans ses petites veines.
Saignante, la voici. Je l'ai prise à grand'peine,
car le roc la tenait avec des doigts de fer.
Elle est à vous, elle est la chair de ce désert.
N'est-ce pas, vous l'aimez ce goût de soleil mûr,
de tranquille soleil s'amusant dans l'azur,
qui fait que la journée est si fraîche et ardente...

LA BELLE

J'ai peur ici, j'ai peur de n'être plus vivante.

V - L'AIGLE

LA BELLE

D'où venez-vous si tard ? Vous vous êtes blessé ?
J'étais triste de vous, ne sachant que penser
de votre long retard. Je me disais : « Peut-être
il se perd dans la neige attirante des hêtres
cherche-t-il un gibier ou guette-t-il le vent
et perd-t-il son chemin tout en le poursuivant... »
Je ne voulais sans vous oublier le soleil.
Il me semblait ce soir qu'en cédant au sommeil

nous aurions emporté de ce jour tous les deux
si nous fermions les mains, si nous fermions les yeux,
au même bruit de fuite, au même instant, ensemble.
J'ai vu la nuit tomber et pleuvoir sous les trembles,
j'ai vu le lièvre roux se sauver dans l'épeautre,
les ramiers dans l'air froid se poursuivre l'un l'autre
et la timide salamandre au ventre rouge,
se cacher dans la mare où maintenant bouge
la frayeur et le long étirement des nuits.
Le jour était tombé sans bruit au fond du puits.
J'aurais voulu... je n'osais pas... faire descendre
dans ce noir remuement le seau pour le reprendre.
La corde grince... et j'étais là. . j'ai vu s'épendre
tout le ciel dans les prés et des champs jusqu'à moi
montait l'air des froments et le froid vert des bois.
Je ne voulais dormir tant que vous ne dormiez.
La lune à ras du seigle était un épervier
tombé du ciel obscur et saignant à mourir.
On entendait marcher... O sans que vous dormiez,
dormir ici, jamais je ne voudrais dormir.
On a ri dans le saule. On courait dans le bois.
Le soir était glacé. Il pleuvait. J'avais froid.
Il pleut encore. Il a tonné l'après-midi.
Je crois que le tonnerre est tombé près d'ici.
L'air sentait la paille fraîche et l'arbre abattu.
Tout le ciel était plein de longs coups et d'abois.
J'avais peur en voyant la nuit entrer chez moi.

La Bête

La Bête est fatiguée. Elle a voulu
vous apporter enfin un présent qui vécût.
Après la mer, après la pierre, après le seigle,
je voulais vous donner et tout vivant, un aigle.
Avec le vent ardent et fort de la hauteur,
j'ai lutté. Le vertige et l'espace et l'horreur
et le désert de l'air, la vitesse de l'air,
les dents de la montagne et son souffle et sa chair
avec tout j'ai lutté, j'ai lutté de mon mieux
avec un aigle aidé de l'espace furieux.
Il a fui. J'avais vu de près ses yeux livides
pleins de soleil, pleins de soleil et de vertige,
j'ai senti tout le vide
me mordre par le bec de cet oiseau splendide,

me mordre et m'incendier de feux éblouissants
comme si l'air saignait et m'inondait de sang.
Aussi haut que j'ai pu, aussi haut que j'ai pu,
prudemment, avec ruse, et craignant d'être vu,
sautant et me cachant au moindre coup de vent
ou glissant malgré moi dans les rochers ardents,
battu du vent, battant le vent et le mordant
et ne sachant plus bien si l'aigle et tout ce vent
ne tournoyait en moi et n'était pas moi-même
et ne battait de l'aile et fuyait dans mes veines.
Brusquement devant moi l'Aigle est tombé des cimes.
J'ai bien vu que ses yeux avaient scruté l'abîme
des ravins et des lacs sans s'y pouvoir noyer...
L'avalanche et le feu, les torrents, les glaciers,
la fuite noire sous les pins, les altitudes,
la gorge, la crevasse et l'âpre multitude
d'un peuple de pics blancs, jadis avait passé
devant ces mêmes yeux éblouis et glacés.
Il m'a frappé du bec. Il était sur son roc
comme un roi, comme un roi ! Trois fois le choc
nous a rejoint, trois fois en vain. Notre colère
sonnait de proche en proche au long des pierres.
Enfin il a sauté dans l'ouragan du vide
et j'ai vu l'océan des hauteurs déferler
ardemment à sa suite et comme lui voler
et se perdre parmi l'espace translucide.
Oiseau d'or, oiseau d'or !

LA BELLE

Et si vous étiez mort, et si vous étiez mort !

VI - LE LIÈVRE

LA BÊTE

Voici le lièvre roux que j'ai pris à la chasse.

LA BELLE

Comme il est long et beau. Il fuyait dans le bois ?

LA BÊTE

Oui, oui, sa race
saute, se cache, fuit comme le vent des bois.

Une seconde encore il vécut sous mes doigts
et j'ai senti bouger sa petite agonie.

LA BELLE

Comment l'avez-vous pris ?

LA BÊTE

Dans ce soir, dans la pluie.
Agile, je serrais sa course et lui fuyait.
Il était dans le vent vivant et inquiet,
de l'écorce, du tan, la pluie et de la terre,
l'éclaircie et le noir, la peur et la colère.
On ne savait pas. Il volait comme un oiseau.
Il rusait, obliquait, inventait cent réseaux...
Je le perdais souvent
mais me fiant au vent
je me trouvais toujours
au coin de ses détours.
Haletants nous allions, sautant des fondrières,
traversant des blés d'ombre et des lacs de lumière.
Je l'ai saisi, je l'ai mordu, il est à vous.
Je ne suis qu'une bête ardente et carnassière.

LA BELLE

Comme il est long et beau, comme il est triste et doux.
Comme il est mort, que son petit cadavre
et triste et long, son petit cœur muet se navre
de ne plus s'effrayer, de ne plus se sentir
la pluie et le vent aigre et ce petit plaisir
de sauter dans la pluie. Il est mort de frayeur
et maintenant sa mort se sauve avec sa peur.
Assis dans la bruyère
une oreille dressée et l'autre vers la terre,
il mangeait le thym frais en agitant sans cesse
son petit nez bougeant. Sa petite paresse
était dans le matin, car le jour il fuyait
mais la fuyante mort on ne la fuit jamais.
Lièvre des bois, vers quels fourrés court cette vie
qui volait vers midi, qui sautait dans la pluie,
lièvre des bois, vers quelle lavande et vers quels bois
a sauté de côté, dans la mort, ton effroi.
O Lièvre, dis-le moi, petit frère du vent,
petit cœur des terriers, petit qui fus vivant !

LA BÊTE

Je vous le donne. Il saigne encor de ma morsure.

LA BELLE

Il n'est plus là. Dans l'air, sa petite âme obscure.
Ce que tu donnes fuit. L'eau des citernes,
la pierre en sang, la mort du vent, et tout s'alterne
comme vivre et mourir et comme être pareil
et différent dans l'ombre et le soleil.
Que veulent dire tes présents?

LA BÊTE

Ils sont des fleurs, des pierres ou du sang.
Aucun ne sait parler. Ils ne veulent rien dire.

LA BELLE

Ils veulent dire
ce que tes yeux, ta voix, ton rire
cachent soigneusement. O Bête, conte-moi!
quel est le grand secret?

LA BÊTE

Penche-toi donc et vois
luire le fond du puits! Les fleurs du ciel y brillent.
Il est très tard. On sent partout de la fatigue.
L'averse fuit. L'ombre du soir est dans l'enclos.
Dans chacun de mes mots, laissons dormir de l'eau.

VII – LES PAS DE L'AUTOMNE

LA BELLE

Vous êtes triste, Bête, et malade, je crois.

LA BÊTE

Je songe à ton départ. Qu'allons-nous devenir
quand on ne verra plus la Belle dans nos bois.

LA BELLE

Je voudrais tant rester, mais il faut bien partir.
Oubliez mon départ, il fait encor si beau.

LA BÊTE

J'aurais cueilli le houx et le gui en hiver.
On aurait entendu les loups et les corbeaux.
On aurait fait du feu. Comme il aurait fait clair,
comme il aurait fait bon, l'air est doux dans la neige.

LA BELLE

Et comment vivre.

LA BÊTE

Aux animaux on tend des pièges.
Le soir j'aurais conté des histoires anciennes.
Petit Poucet et Cendrillon que j'ai connus.

LA BELLE

Vous les avez aimés? Que sont-ils devenus?

LA BÊTE

L'un a grandi, hélas, et l'autre est reine.

LA BELLE

Et la Peau-d'Ane, a-t-on connu Peau-d'Ane?

LA BÊTE

Je l'ai vue au marché vêtue en paysanne.
Elle était belle, et de ses mains
à l'auberge, la nuit, préparait le bon pain.
Le fils du Roi pleurait. On battait la province.
On était affolé. Déjà le glas résonne...
Mais la douce Peau-d'Ane a sauvé le beau prince.

LA BELLE

O Bête, c'est si bien que Peau-d'Ane soit bonne.
Et la Belle, la Belle-au-Bois-Dormant?

LA BÊTE

Je ne l'ai pas connue. On m'a parlé souvent
du bois où elle dort... Nous aurions eu des fruits...

LA BELLE

Le vent aurait gelé le puits.

LA BÊTE

Le vent n'est pas à craindre et mes rochers l'écartent.
Comme un bon chien fidèle un grand feu de bruyère
empêcherait le froid d'entrer dans la tannière.

LA BELLE

Je ne sais plus que faire. Il faut bien que je parte.
Mon père en m'attendant va peut-être mourir.
O Bête, c'est bien vrai, vous ne pouvez partir,
vous ne pouvez partir, c'est certain, très certain?

LA BÊTE

C'est mon destin ainsi, c'est mon triste destin.
Serez-vous un peu triste en partant, dites-moi,
Voici bientôt l'automne et la ronde des mois
va venir en dansant occuper la clairière.
Il ne restera rien de mes dons, sauf la pierre.

LA BELLE

Elle est très belle.

LA BÊTE

Elle est un peu de terre en feu
elle n'est rien qu'un peu de l'automne et qu'un peu
d'ouragan prisonnier, de flamme prisonnière.
Où l'Aigle vole-t-il. Roi du vent et des pierres
j'aurais voulu te prendre. Il serait dans ce noir
avec ses yeux luisants. O je voudrais savoir
où fuit le lièvre agile.

LA BELLE

Il est mort dans vos mains.

LA BÊTE

Il va chercher le noir coteau couvert de thym,
dans l'air déjà noirci il va tracer sa piste.
J'entends glisser ses bonds... Serez-vous un peu triste
en quittant la caverne où je devrai rester.
Comme un grand aigle blanc, avide et irrité,
Hiver dans les rochers cherchera sa victime.
Pour l'attendre et dormir sur la plus haute cime
la Bête dormira.

LA BELLE

Bête, ne dormez pas.

LA BÊTE

Belle, ne partez pas. Il fait très beau. Là-bas
on voudrait empêcher l'été de s'en aller,
Les corbeaux de l'automne ont peine à s'envoler,
agrippés dans le vent, on voit fuir les vautours...
Encor quelques jours, encor quelques jours,
n'aurez-vous pas le temps de détester les hommes ?

LA BELLE

Agrippés dans le vent on voit fuir les vautours ?
Allons dans un pays où il n'est pas d'automne.

LA BÊTE

Je dois rester ici.

LA BELLE

Allons dans un pays qu'Hiver ne connaît pas.

LA BÊTE

Je dois rester ici.

LA BELLE

Mettons une barrière autour de la clairière.

LA BÊTE

L'automne est dans le vent, le vent est dans les pierres.

LA BELLE

Cachons-nous dans les bois.

LA BÊTE

Le vent n'en a pas peur.

LA BELLE

N'écoutons pas le vent.

LA BÊTE

Il fuit des yeux au cœur.

LA BELLE

Je fermerai les yeux.

LA BÊTE

Ouvre-les, vois de près
mon mal comme un oiseau donner dans le filet
des saisons où déjà se débat sa lumière.

LA BELLE

Faites mal à l'automne, il aura peur peut-être.
Si je ne partais pas... mais si, je dois partir,
je dois partir, ou tout le monde va mourir.

LA BÊTE

La Rose, elle, devait rester. Elle est partie.
J'irai comme je puis, sans quitter ces prairies,
beaucoup plus loin que vous, me rapprochant de vous.
Du cadavre d'un homme au cadavre d'un loup,
on ne distingue plus... De la nuit à la nuit,
du ravin au ravin, de la caverne au puits,
de la fuite à la fuite, on ne distingue plus,
tout est pareil dans le sommeil et l'inconnu.

LA BELLE

Ne parlez pas ainsi, nous trouverons peut-être,
peut-être le moyen...

LA BÊTE

Il me faudrait renaître.
Vous êtes si petite à l'ombre des coteaux.
Vous êtes lisse comme l'eau,
vous êtes très vivante au milieu du silence,
qui suit le saut d'oiseau de la fontaine blanche.
Et vous voulez partir! Ce pays est trop grand,
quand vous voulez partir. Silence est effrayant
quand vous voulez partir. Je vous regarde enfin.
Ma vie est votre ombre à l'ombre des sapins,
ma vie est cette averse écrasant la prairie
quand elle fuit autour de votre agile vie.
Elle vous envahit, elle vous cherche et veut
vous prendre dans le vent. Elle s'abat. Ciel bleu.
Plus d'averse. Rafale. L'eau va s'égoutter
des plantes sur le sol. Dans le ciel est resté
un vol de moucherons qui doit être de l'eau.
Je mets ma pauvre tête où vous mettiez la tête,
pour dormir, disiez-vous, dans l'ombre des bouleaux.

LA BELLE

Et comme j'y dormais, dormez de même, Bête.

LA BÊTE

Si je pouvais dormir sans frémir sous l'averse,
sans discerner le vent dont l'ombre se disperse
et roule des cailloux en dansant sur la route,
si je pouvais crier sans penser qu'on m'écoute,
si je pouvais ramper dans l'humide chaleur,
si j'avais soif, si j'avais faim, si j'avais peur,
et si vous me donniez l'eau, les fruits, la promesse,
de me rester enfin, de me rester toujours,
j'aurais sommeil, sommeil à dormir sous l'averse.

LA BELLE

On ne s'entend pas bien à cause de la pluie.
Elle est un bruit léger qui a sommeil et qui est sourd.
Toujours je veux rester petite dans ma vie,
toujours je veux rester près de la route humide,
où roulent des cailloux. Ce petit goût acide,

qui monte des ciguës, me fait du bien aux lèvres.
Toujours je veux rester dans ce pays de pierres
où tu aimais la Rose et où fuyait le lièvre,
où l'aigle te battait, où je dormais tantôt,
où tu donnais le vent, les Bêtes et de l'eau.
pendant que tu cherchais que j'étais si petite.
Je ne suis rien qu'une petite fille agile,
je ne suis rien qu'une petite fille d'homme,
avec mes mots pressés, avec tout à fait moi,
je suis un petit feu amusant dans le froid...
O j'aime ce pays où viendra tard l'automne...
Bête m'a-t-il semblée que vos grands yeux pleuraient,
m'a-t-il semblée que vous étiez pareil aux hommes,
vous êtes triste alors?

LA BÊTE

Je ne sais pas pleurer, je ne pleure jamais.

LA BELLE

Vous le saurez peut-être au jour de votre mort.

LA BÊTE

Quelle est donc cette fleur que tu nommes la mort.

LA BELLE

Ce n'est pas une fleur.

LA BÊTE

Est-ce une plante? Un arbre?
Est-ce avoir froid, est-ce avoir peur?
De l'eau? La nuit? Courir? Tomber? Se battre?
La mort, cela fuit-il dans l'eau ou dans les bois?

LA BELLE

Ce n'est plus être rien, c'est être loin de soi.

VIII – LE DON DU MATIN

LA BELLE

Au fond de vos grands yeux, je vois de la tristesse?

LA BÊTE

J'ai peine à porter seul le poids de ma détresse,
je suis plus triste encor que je n'étais avant,
mon désir saute et fuit aux flancs vivants du vent,

mon désir tombe au long de la longue citerne,
mon désir est un aigle au fond de la caverne,
mon désir est la pluie écrasée au rocher,
mon désir est le daim que la balle a touché.
Je ne puis plus jouer sous les ombrages frais,
plus rien ne peut m'aider, tout le monde est muet.

LA BELLE

O Bête, croyez-moi, ne soyez plus inquiète.
On est bien près de vous, on est bien près de vous...

LA BÊTE

O Belle, croyez-moi, demeurez où vous êtes.
On est bien près de vous, on est bien près de vous...

LA BELLE

Je vois de la tristesse au fond de vos yeux roux,
je regarde tout près, je regarde et je vois
une petite Belle dans chacun de vos yeux,
refléter ses deux yeux comme deux petits feux...
deux drôles petits feux de nains au bord du bois.

LA BÊTE

J'ai tant de peine et c'est si lourd, de la tristesse.
Je ne sais plus aller, tranquille comme avant.
J'entends le vent,
se faire mal et se couper à la citerne.
J'entends les loups crier au fond de leurs cavernes...
mais la chasse est finie et la bataille rouge...
La proie, et fuir, et prendre, et fuir, tout ce qui bouge,
se rouler dans la fuite et la peur et le guet,
courir dans la forêt... non, le monde est muet.
Plus rien que la lumière où vous êtes, plus rien,
que la Bête à vos pieds se couchant comme un chien.
Je voudrais être un homme à tout homme pareil,
je voudrais que mon ombre au lever du soleil,
soit longue et soit debout et soit droite pour toi...
Alors tu l'aimerais, tu l'aimerais, la Bête?

LA BELLE

Pourquoi être cela? Je ne veux voir en moi
que vos yeux pleins de vent, que vos courses sous bois.
Vous êtes toujours moi, je suis ce que vous êtes.
Bête si vous m'en croyez, ne soyez pas inquiète
et dites le secret.

LA BÊTE

Il faut le deviner.

LA BELLE

O Bête, dites-moi, que faudrait-il donner?

LA BÊTE

Ce ne fut pas mon sort d'être une Bête au bois
car d'un vaste royaume mon père était le roi.
Un génie offensé d'un charme m'a lié
qui m'a rendu pareil à ce que vous voyez.
Mon corps devint la Bête et mon chagrin la Rose
et de tout ce malheur je ne sais plus la cause.
Maintenant je vous aime et vous allez partir.

LA BELLE

O Bête, qui m'aimez, allez-vous donc mourir?
Ne peut-on vous guérir même sans vous connaître?
N'y a-t-il un moyen. Serait-ce de remettre
la Rose à ce rosier, la Rose à ce rosier?
Non? Il ne suffit pas d'avoir grande pitié?
Non? Que faut-il alors? Il faut donc qu'on vous aime?
Non? Si? O Bête, guérissez, car on vous aime.

(*La bête devient un homme.*)

LA BÊTE

Tu vois, je suis vivant, tu vois je suis le même!

LA BELLE

O je vous reconnais, c'est bien vous, c'est vous-même.

LA BÊTE

Et toi aussi tu es la même?
As-tu peur, as-tu peur? Mais non, car on vous aime...

LA BELLE

Et c'est vous, c'est bien vous, vous êtes bien le même.

LA BÊTE

Ne parle pas encore, Automne peut venir.
Il ne nous fait plus peur. Je t'emporte. Partir,
nous pourrons donc partir, le charme est délié,
tu as ouvert la porte au pauvre prisonnier.

N'est-ce pas. Ne parle pas encore. Tes lèvres [tremblent.
Regarde-moi. Je te vois. Nous sommes ensemble.
Ah! nous ne craignons plus l'automne qui revient.

LA BELLE

On est bien près de vous, on est bien, on est bien.

LA BÊTE

Tu as peur? Tu ne dis plus que l'on m'aime?

LA BELLE

Et c'est vrai, c'est bien vrai, vous êtes bien le même,
ce sont vos yeux ardents, ce sont vos fortes mains?

LA BÊTE

Et c'est vrai, c'est bien vrai, je te retrouve enfin?

LA BELLE

J'étais presque perdue.

LA BÊTE

Et vous étiez si loin.

LA BELLE

J'étais tout près. Tu me croyais si près?

LA BÊTE

Je te croyais perdue au fond de la forêt.
Le jour partait. Tout me quittait. Tout me revient.

LA BELLE

On est bien près de vous, on est bien, on est bien.

LA BÊTE

Le jour est un oiseau au-dessus du ravin.

LA BELLE

Il est comme un oiseau qui tombe dans mes mains.

LA BÊTE

Il est de l'eau, il est du feu.
Il siffle dans le froid, il est heureux.

LA BELLE

Il est fluide et dansant Il est content.
Il ne pèse plus rien. Il dort au bord du vent.

LA BÊTE

Il va dormir toujours, il ne bougera plus.

LA BELLE

Il va tuer le froid d'un coup de bec pointu.

LA BÊTE

Il n'ira pas plus loin. Il ne fera plus rien.

LA BELLE

On est bien près de vous, on est bien, on est bien.

LA BÊTE

Tu n'as pas peur. Tu n'as pas froid. Tu es contente?
Regarde-moi. Dis-moi ce que tu es. Regarde.
M'aimes-tu près de toi, m'aimes-tu quand je parle.
Le vent crie. Il a peur. Tu n'as pas peur? Le vent [crie...
Tu vois jouer ses chiens à ras de la prairie.
Ils poursuivent des loups. Ils mordent l'air. Ils [dansent.
Laisse-moi te garder, tout petit monde immense,
tu es tout ce qui est, je ne connais que toi.

LA BELLE

Je ne connais que toi, je ne connais que toi.

LA BÊTE

Laisse-moi te garder, petit monde captif,
laisse-moi te garder, petit monde attentif.
J'étais si malheureux, si près de mon malheur,
j'aurais cassé le monde afin que tu demeures,
et je voyais le temps sauter comme un renard
et bondir et tourner autour de ton départ.
Mais tu lui as fait peur en frappant les deux mains.

LA BELLE

C'est ma main en jouant qui chassa Museau-Fin
C'est ma main en jouant qui a cassé le monde.

LA BÊTE

C'est ta voix en jouant qui m'a donné le monde.
Je le tiens dans tes mains d'où fuirent les colombes
et tout ce qui fuyait aux colombes répondent.
J'étais seul, j'étais mort, je suis vivant.

LA BELLE

La mort danse partout avec l'ombre du vent.

LA BÊTE

Mais elle est de la vie à l'ombre bleue de l'eau.

LA BELLE

Elle sourit encore et cache dans l'enclos
comme des perce-neige une tendre allégresse.

LA BÊTE

Le bonheur est si pur tout près de sa tristesse.

LA BELLE

C'est elle qui fleurit le rosier dépouillé,
C'est elle qui allume un feu dans le hallier.

LA BÊTE

Tout ce qui vit se penche et suit sa marche preste.
On dirait qu'elle est toi, tu fais aussi ce geste
qu'elle a fait en jetant la noix-de-pin au feu.
Elle joue. Qu'elle est belle. Elle est ce qu'elle veut.

LA BELLE

Comme ce jour est pur. A peine s'il remue.

LA BÊTE

Comme on est seul et que la terre est nue
et pleine de lumière et près de notre cœur.

LA BELLE

On voit mourir partout la dernière frayeur.

LA BÊTE

J'étais seul, j'étais mort, je suis vivant, vivant...

LA BELLE

Je n'ai plus peur de rien, vous êtes comme avant.

1908. PROSPER ROIDOT.

LA COMTESSE DE STAINLEIN

1826-1908

Mon rêve a su tromper la mort (1).

« Les morts vont vite » lisons-nous dans la fameuse *Lenore* de Bürger écrite en 1773. Ne pourrait-on pas en dire autant, et avec plus de raison, de nos jours?

Le 15 avril dernier s'éteignait à Comblain-au-Pont la comtesse de Stainlein Saalenstein, née Valérie Nagelmackers (2). Quelques articles nécrologiques annoncèrent le décès dans un cercle étroit, puis l'oubli se fit, sauf dans le cœur d'une foule anonyme dispersée par le monde entier, et le public ignora la mort, comme il avait ignoré la vie, de cette noble femme, qui fut pourtant une personnalité dont la Belgique peut être fière (3).

Sans doute Mme de Stainlein était très instruite ; elle possédait quatre langues et récitait avec le talent d'une artiste de profession bien des chefs-d'œuvres de quatre littératures ; elle étonnait les spécialistes par ses connaissances en histoire ; elle émerveillait tout le monde par sa mémoire vraiment prodigieuse, qui lui était restée fidèle jusque dans les tout derniers temps ; — dans sa jeunesse, pour ne citer qu'un trait,

(1) *Poésies*, par la comtesse V. de Stainlein Saalenstein, p. 192 (Paris, Fischbacher, 1908, fr. 3.50).

(2) La comtesse V. de Stainlein, était fille du banquier Gérard Nagelmackers, qui fut, pendant de longues années, président du conseil provincial de Liége, et de Madame, née Sophie Dupont ; elle avait épousé, en 1849, un seigneur hongrois, le comte Louis de Stainlein, mort en 1867, et dont elle eut un fils, le comte Hermann, qui mourut en 1882 à l'âge de trente-deux ans.

(3) Cet article était écrit, lorsque parut dans *Wallonia*, numéro août-septembre 1908, sous le titre « Une Wallonne », la belle et touchante étude, de Mlle Laure Delchevalerie, sur le caractère, l'action philanthropique et les poésies de la comtesse de Stainlein. (42 pages, avec deux portraits et une photogravure. Liége, 12, rue Léon Mignon, 1 franc.)

elle chanta de mémoire une pièce inédite, après une seule audition. — Sans doute aussi elle avait un goût très sûr, qui lui permettait instinctivement de distinguer le durable du passager aussi bien en poésie qu'en peinture et en musique, et plus d'un de ses jugements a été consacré dans la suite par la critique : Ary Scheffer et Gallait, Liszt et Rubinstein, Vieuxtemps et Joachim, pour ne parler que des morts, appréciaient ses observations aussi primesautières qu'originales. Mais ce qui la mettait hors de pair, c'était, d'une part, sa soif de métaphysique, son besoin d'absolu et, d'autre part, sa bonté et la noblesse de son caractère.

Fillette de quinze ans, elle est déjà tourmentée par l'intuition de l'essentiel, par le mirage de l'infini

L'infini, nom terrible et cher au cœur de l'homme,
Et qui fait éclater mon cœur quand je le nomme.

(*Poésies*, p. 238.)

et ce goût pour les idées pures, pour la spéculation, en un mot pour ce qui domine les contingences se développe et se maintient pendant une grande partie de sa vie. L'incompréhensible ou, plus exactement, le suprasensible était devenu la matière même de sa pensée.

Toute mon âme, dès l'enfance
Au fond du ciel suivit mes yeux
Et chercha l'éternelle essence
Au loin dans ces abîmes bleus.

(*Ibid.*, p. 193.)

Ses études, ses entretiens et discussions à ce sujet avec Lacordaire, avec d'innombrables docteurs en théologie et en philosophie, avec Lamartine, Montalembert, Emile de Laveleye, Döllinger et d'autres, la calment et l'inquiètent tour à tour :

Je voyais trop le jour, l'insondable étendue;
Les voiles de mon front semblaient se déchirer
Sous l'éclat qui me tue au lieu de m'éclairer.

(*Ibid.*, p. 118.)

La question du mal dans le monde, insoluble par

la seule raison, est comme une barrière contre laquelle vient se briser sans cesse son esprit chercheur :

> ... Je songe
> A tout ce qui n'est pas dans le cœur des humains,
> Et dans l'étrange abîme où mon esprit se plonge.
> Pour trouver une issue, en vain j'étends les mains.
>
> (*Ibid.*, p. 125.)

Après avoir fouillé l'histoire de la philosophie pour arracher aux grands penseurs une solution satisfaisante,

> Chaque rayon me jette un problème à résoudre.
>
> (*Ibid.*, p. 118.)

elle accepta, à regret, les conclusions modernes des limites de notre connaissance, mais attaqua toujours les matérialistes et en dernier lieu Haeckel. L'Evangile l'avait conquise par sa sublime grandeur et la Révélation lui avait donné la réponse désirée à l'angoissante énigme. Désormais affranchie du supplice du doute et pleine d'espoir dans l'avenir, elle s'écria avec Lacordaire, l'auteur de prédilection, dont elle connaissait pour ainsi dire les œuvres par cœur: « Je ne croirai jamais que Dieu se soit fait homme, soit mort ici-bas et nous ait laissé l'Evangile, pour aboutir au triste spectacle que présente le monde depuis dix-huit cents ans. Nous n'avons vu que l'ébauche : notre postérité verra la statue (1). » Et alors, emportée par ses rêves, elle entendait comme le poète, l'harmonie des sphères,

> Et des baumes divins sont tombés de leurs pas.
>
> (*Ibid.*, p. 93.)

Souvent, lorsqu'au hasard d'une de ces conversations substantielles et pourtant charmantes, dont elle avait le secret, elle était amenée à développer ces points si abstraits de métaphysique, l'on était pris comme de vertige en voyant avec quelle lucidité, quelle logique, quelle verve et quelle facilité d'élocution elle parcourait l'histoire de la pensée humaine

(1) Lacordaire, 71e lettre à Mme de la Tour-du-Pain.

à travers les siècles ; on admirait invinciblement ce cerveau en travail qui parvenait à jeter la lumière et à susciter un monde de pensées, là où de députés universitaires ne laissaient chez l'auditeur que l'impression d'un fouillis inextricable. Son salon, ou son jardin, dans cette poétique propriété de Comblain-au-Pont que la fille d'André Van Hasselt nommait gentiment l'Hôtel de Rambouillet de l'Ourthe, était un rendez-vous où se rencontraient les personnalités les plus diverses, réunies parfois pour jouir de la beauté réalisée dans une œuvre poétique ou musicale, mais le plus souvent groupées pour atteindre un but humanitaire.

Tous ceux qui ainsi ont eu l'honneur d'approcher Mme de Stainlein ont eu l'occasion d'admirer la pénétration de son intelligence, l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût ; ils se sont aussi inclinés avec respect devant sa charité vraiment évangélique. Les expressions qui servent à célébrer la bonté sont l'objet d'un emploi si abusif, qu'elles paraissent bien banales, lorsqu'on essaye de les appliquer à cette sainte et idéale figure.

> Venez à moi, vous tous qui souffrez sur la terre,
> D'abandon, de travail, de douleur épuisés...
>
> (*Ibid.*, p. 255.)

> ... O viens gémir ici,
> Prends mon foyer, mon pain, ce que j'ai sur la terre.
>
> (*Ibid.*, p. 225.)

Ces paroles, que nous tirons de son livre de *Poésies*, elle les a réalisées à la lettre, et d'une manière toujours plus exclusive, pendant plus de soixante ans, car elle a strictement et constamment conformé sa vie à son rêve d'infinie bonté et d'infinie justice. Elle n'attribuait volontiers que des obligations aux riches et aux puissants et ne voyait dans le droit que la face égoïste des relations, tandis que le devoir en était la face généreuse Mais pour elle, ce devoir n'était pas un impératif catégorique aux allures froides et rigides, car il était toujours soutenu par l'enthousiasme, ce superflu d'âme, comme dit Mme de Stael, qu'il est doux de consacrer à ce qui est

beau, quand ce qui est bien est accompli. Charité, c'est-à-dire amour des autres et justice étaient synonymes à ses yeux et le malheur était pour elle le titre de recommandation le plus puissant : il passait avant la naissance et le mérite. Les vaincus de la vie, quelle que fût la forme sous laquelle ils lui apparaissaient, elle les aimait, la première, avec ardeur, avec élan, parce qu'ils étaient victimes Aussi fut-elle sollicitée et souvent accablée par une foule cosmopolite de déshérités de tout rang, de tous pays, de toutes opinions ; ces misérables, parmi lesquels se glissaient fatalement des êtres indignes, elle les accueillait avec une bonté sans égale, car son cœur grand comme le monde ne connaissait ni parti ni frontière. Son âme généreuse lui faisait franchir sans peine tous les intervalles ; avec une souplesse extrême elle se mettait à la portée de tous, réconfortant en patois le mendiant estropié et prodiguant les encouragements les plus poétiques et les plus élevés au savant obscur ou à l'artiste incompris ; elle mettait un baume incomparable dans les âmes blessées et savait toujours trouver, dans son trésor inépuisable, les paroles les plus justes pour consoler et alléger n'importe quelle douleur. Elle pratiquait ainsi continuellement sans recherche et sans la moindre affectation, mais avec des scrupules de conscience inouïs, la véritable humilité ; elle s'abdiquait sans cesse et se faisait toute petite pour se mieux donner tout entière. Oui, donner, donner encore, créer du bonheur chez les infortunés était sa seule joie à elle, qui pendant plus d'une période de sa longue existence dut gravir de douloureux calvaires. Nous osons le dire hardiment, la comtesse de Stainlein était une personnification vivante et intéressante de la vertu humble et modeste qui lui communiquait, lui rendait intimes et personnelles des choses « qui ont l'infini pour orbe et l'éternité pour siège » (1).

En 1866 elle s'échappe du château familial d'Angleur pour aller au village soigner et ensevelir les cholériques abandonnées ; en 1871, dans son zèle à

(1) Cf. Lacordaire, 4e Conférence de Toulouse, 1854.

soulager les soldats blessés à la guerre, elle oublie de descendre du train qui s'était arrêté à Angleur et elle est emmenée en Allemagne, où elle se dévoue comme une vraie sœur de charité ; une autre fois, elle, la fine et délicate aristocrate, elle loue un compartiment de chemin de fer pour conduire au loin chez un professeur connu une pauvresse atteinte d'un lupus repoussant et délaissée par ses propres enfants. Partout cette exquise apparition de fée bienfaisante apportait l'amour, là surtout où l'on en ignorait même le nom. La perte de sa mère, une délicieuse créature passionnément aimée, puis, après quinze ans de veuvage, celle de son fils unique, un jeune homme remarquablement doué, loin de diminuer, exalta encore davantage sa générosité.

L'heure présente arrive ainsi qu'une étrangère
Et veut prendre d'assaut ce cœur, ce triste cœur,
Ce vieux fort plein de deuil, qui garde l'ombre chère,
L'ombre de son passé, dont nul temps n'est vainqueur.

(*Ibid.*, p. 153.)

Et pourtant, malgré sa propre douleur, elle allait sans rien dire veiller les mourants dans de misérables taudis et soutenait inlassablement les malheureux, parfois même ceux peu dignes de pitié. Que de tuberculeux envoyés à la Côte d'Azur ou dans d'autres retraites lui furent redevables des dernières lueurs qui éclairèrent leurs tristes jours ! Qui racontera jamais les difficultés sans fin qu'elle s'est attirées en essayant de remettre dans la bonne voie des jeunes filles égarées ? Combien de jeunes gens ont fait des études et sont arrivés à une situation uniquement grâce à elle ! Que d'artistes n'a-t-elle encouragés, prêtant par exemple des années entières son « Stradivarius » ou son « Guarnerius » aux jeunes virtuoses qui ne pouvaient acheter d'instrument suffisant ! On écrirait des pages rien qu'en énumérant les traits remarquables accomplis par cette femme à la bonté agissante toujours en éveil, qui ne s'est pas contentée de distribuer avec une délicatesse unique des millions d'une manière anonyme aux œuvres et aux particuliers, mais qui, sans cesse sur la brèche, même à

quatre-vingts ans, a payé continuellement de sa personne, vivant en ascète afin de pouvoir donner davantage et mettant comme unique condition à ses bienfaits, que les intéressés n'en diraient rien à personne.

Par la pratique journalière de la charité privée, elle réfutait directement les théories trop spartiates de Spencer et elle faisait constamment à l'humanité le don de soi comme intelligence, comme sentiment et comme vie extérieure. Elle savait aussi qu'il fallait agir par les théories, par les idées. Elle n'avait pas vingt ans, vers 1846, qu'elle soulevait déjà la question sociale et qu'elle attaquait le phalanstérianisme des successeurs de Proudhon. Avant 1870 elle prônait l'organisation de syndicats, qui permettraient aux ouvriers d'arriver à une situation plus prospère. Elle écrivit plus d'un vibrant réquisitoire contre le régime capitaliste qui ne donnait pas aux ouvriers une répartition suffisante dans les bénéfices et c'est à bon droit que la Démocratie chrétienne de Belgique la réclame comme sa marraine. En 1886, elle fait personnellement dans la province de Liége une longue et minutieuse enquête dans les verreries, charbonnages, hauts-fourneaux, laminoirs, carrières, etc., pour répondre au questionnaire publié par la Commission du travail (1). Avec énergie elle réclamait la protection et la défense de l'ouvrier par la loi, se créant bien des ennemis chez les chefs d'industrie par son zèle à dénoncer publiquement les abus ; au moins eut-elle la satisfaction de voir qu'elle avait contribué à l'adoption de la loi interdisant le travail des enfants avant quatorze ans. Pour arracher ces petits êtres aux ateliers, elle montra de nouveau l'exemple et elle organisa dans ses propres écoles gratuites d'Angleur, fondées en 1879, des cours spéciaux, prodiguant aux élèves des bourses d'études et des encouragements de tout genre. Là encore, comme elle le fit tant de fois dans sa vie, elle se substituait avec une fougueuse ardeur aux autorités trop lentes ou trop étroites dans leur intervention. Et cette activité sociale ne se limi-

(1) Liège, édit. Godenne, 1886. Brochure de 56 pages, in-8o.

tait pas à la Belgique, mais s'exerçait aussi bien en Irlande qu'en Italie et en Allemagne.

En 1890, la comtesse de Stainlein se passionne pour l'œuvre antiesclavagiste. Secrétaire du cardinal Lavigerie, elle consacre toute son énergie à l'entreprise qui devait être une croisade contre la traite, sans arrière-pensée commerciale. Les échecs, les déceptions, les attaques, l'indifférence, rien n'arrêtait son élan, rien n'amoindrissait son enthousiasme juvénil, aucune constatation décevante — et elle en fit cependant de terribles — n'altérait son optimisme parfois trop confiant. Enflammée par l'idéal d'humaine justice qu'il était urgent de réaliser chez nos frères, les noirs, elle ne désespérait pas, soutenue qu'elle était par la foi qui soulève les montagnes.

Peu d années après, en 1896, les massacres d'Arméniens à Constantinople et dans l'Asie Mineure révoltent son cœur de chrétienne et de femme. Animée d'une sainte colère, elle fustige la « Bête Rouge », comme elle appelait Abdul-Hamid, auprès de tous les chefs de gouvernement et auprès des personnages politiques de l'Europe entière; elle écrit ou dicte un nombre incalculable de lettres, épuise des éditions complètes de brochures et va crier jusqu'à Léon XIII les horreurs sans nom que les Turcs commettaient impunément, car elle voulait réagir avec toute l'ardeur dont son âme virile était capable, contre la conspiration du silence qui avait fini par engourdir l'Europe occidentale. Au Congrès arménophile de Bruxelles, en 1902, elle fut pour tous, dans son éternelle et simple toilette de soie noire, un objet d'admiration (1) et c'est avec raison que la revue *Pro Armenia*, de Paris, a pu dire dans son numéro du 20 avril dernier : « Les Arméniens et leurs amis du monde entier resteront fidèles à cette belle et pure mémoire. »

C'était ainsi, dans les causes les plus désespérées, qu'on pouvait le mieux saisir sur le vif l'énergie

(1) Cf. le portrait de la comtesse de Stainlein, tracé par Mme Séverine, dans le compte rendu de ce Congrès. *Le Journal*, juillet 1902.

sourde et constante d'une volonté de fer qui se cachait derrière l'apparente fragilité d'une femme mélancolique. Mais cette fermeté inébranlable, cette fidélité à elle-même, à ses convictions, à ses amitiés, à ses vertus, ce sens aigu du droit et de l'honnête qui la faisait frémir devant toute trahison, n'excluaient ni l'élégance innée, ni la grâce spirituelle, ni la douceur bienfaisante, qui rayonnaient de ce corps menu et délicat, dont la voix caressante et l'expressive mobilité de visage resteront à jamais inoubliables chez tous ceux qui l'ont connue.

Cette personnalité si complexe d'une artiste, dont l'extrême sensibilité vibrait intensément devant toutes les manifestations du beau et dont l'imagination créait à volonté toutes les merveilles du rêve, d'une philanthrope active, qui finit par épuiser une fortune immense et lasser une santé tout à fait exceptionnelle, ce cerveau de penseur, qui aurait voulu pénétrer l'énigme du monde et réformer la société, ce pauvre cœur de mère et d'épouse déchiré par des deuils cruels, cette personnalité si complexe, dis-je, trouve un écho affaibli dans les *Poésies* publiées presque malgré elle, peu de mois avant sa mort, en exécution d'une promesse. Ce livre est essentiellement l'œuvre d'un poète qui s'est réfugié dans la poésie comme dans un sanctuaire, pour confier aux vers les secrets inconnus de tous, pour exhaler des plaintes, que les lèvres ne proféraient jamais et crier, comme à Villequier, sa douleur et sa foi aux cieux. En vrai lyrique, il a chanté comme l'oiseau chante sur la branche, par nécessité intérieure, sans arrière-pensée de succès; n'écrivant que pour lui seul, il n'a pas même cherché à faire œuvre d'artiste et si plus d'une fois il s'est approché de la perfection, c'est simplement et sans recherche, ses vers abondants et faciles coulant tout naturellement de source. Quant à la note dominante de mélancolique tristesse qui rebute le lecteur superficiel, elle est une nouvelle preuve de la sincérité de cette femme d'élite subordonnant la réalité à un idéal d'infini qui explique et justifie ses aspirations et ses souffrances. Ne dédaignons donc pas ces *Poésies* malgré quelques faiblesses de forme; ouvrons-les

plutôt avec respect et admiration, puisqu'elles nous permettent de lever le voile et de jeter un regard dans cette grande âme que fut la comtesse de Stainlein.

Si l'on veut avoir en raccourci comme une image de sa vie et de sa personnalité, qu'on lise, par exemple, l'un ou l'autre des sonnets sur les oiseaux écrits après la mort de son fils :

L'ALOUETTE

Quel est ce chant plus doux, plus léger que la brise?
L'azur lui-même a-t-il cette ineffable voix?
Est-ce une étoile au fond du ciel? Mais non, je crois
Que c'est un souvenir de mon âme indécise...

Elle aussi dépassait la couronne des bois,
Fuyant comme un cantique aux arceaux d'une église,
Et chantait dans les cieux, de la terre incomprise.
Ah! qu'il est resté loin, mon hymne d'autrefois!

De mon sillon natal, voilé de violette,
Je partis dès l'aurore ainsi que l'alouette,
Et choisis pour pays la hauteur du ciel bleu.

Mais j'entendais encore les sanglots de la terre,
J'y revins, j'y pleurai, j'y reste solitaire,
Et ne puis des tombeaux, remonter jusqu'à Dieu.

(*Ibid.*, p. 230.)

Nous ne pourrions mieux caractériser brièvement Mme de Stainlein qu'en lui appliquant sans réserve ces vers par lesquels Gœthe célèbre la mémoire de Schiller dans l'Epilogue du « Chant de la Cloche » :

« Cependant son esprit s'avançait en maître dans » l'éternel domaine du vrai, du bien, du beau, et » derrière lui, vaine apparence, derrière lui gisait ce » qui nous enchaîne tous, la vulgarité... Et la joue » du poète s'enflammait toujours plus brillante, de » cette jeunesse qui jamais ne s'envole, de ce courage » qui tôt ou tard triomphe de la résistance et de » l'inertie du monde, de cette foi qui, toujours plus » haute, tantôt s'élance avec audace, tantôt s'insinue » avec patience pour que le bien agisse, croisse, » devienne fécond et que l'on voie luire enfin le jour » de tout ce qui est noble. »

EMILE WITMEUR.

ANTIGONE VICTORIEUSE

(Fragment.)

Je n'oublierai jamais la traversée de la mer Méditerranée que je fis l'an dernier avec un jeune Italien. Nous nous étions embarqués tous deux à Athènes pour Marseille. A l'heure du déjeûner mon compagnon de voyage se présenta à moi.

Il s'appelait Félice Alberti et il se prétendait le dernier descendant du Vénitien Alberti qui fut à la cinquième Croisade et mourut en 1204 sur les remparts de Constantinople, lors de la prise de cette ville par les Latins, vainqueurs de l'armée de Ducas Mursuffle. Doux et rêveur, il aimait pourtant à rappeler cette mort héroïque, gloire de sa famille.

Il était riche, épris d'art, de musique, de poésie. Nos esprits et nos cœurs se rencontrèrent en une commune admiration pour l'antiquité grecque et la Renaissance italienne. J'aimais Phidias, Alberti admirait Praxitèle ; je subissais l'attirance de Léonard, créateur de mystère, il me disait le charme de Raphaël, révélateur d'eurythmie. Mais la même communion spirituelle nous était offerte sous les apparences sonores de la neuvième symphonie, de Parsifal et des « Béatitudes ». N'étions-nous pas aussi les convives fraternels du « Banquet » platonicien et n'avions-nous pas vécu parallèlement parmi le décor grec à Athènes, à Eleusis, à Delphes, à Olympie ! N'avions-nous pas subi l'empreinte du passé ! L'Hellade de Phidias, de Sophocle et de Platon n'avait-elle pas fait de nos deux esprits des médailles jumelles à l'image complexe et belle de son âme ! Nous avions bu à la même coupe sacrée, couronnés de fleurs pareilles et n'avions-nous pas adoré les mêmes dieux !

« Parfois, me disait Alberti, je me reconnais dans

un de ces cavaliers aux jambes nerveuses, au torse bien musclé immortalisés au Parthénon, dans la frise des Panathénées ! Ou je crois deviner dans ce bas-relief de la « Niké renouant sa sandale », la femme anx attitudes, aux gestes, aux baisers qui auraient fait de moi un esclave de son cœur.

» J'aime à m'asseoir sur un chapiteau de colonne brisée, aux teintes de rose morte — devant la mer couleur de ciel. L'humanité créée par les sculpteurs grecs est faite d'apparences idéales plus belles que les créatures éphémères dont elles s'inspirent. C'est le monde des formes supraréelles, monde nouveau fait de l'essence même du monde sensible...

» Avez-vous senti agir en vous le charme de la Niké de Pœonios ? Avez-vous entendu chanter ce poème sculptural ? Avez-vous senti palpiter d'une vie essentielle cette chair marmoréenne, ces flancs vierges que ne flétrira jamais la souffrance de concevoir ! Avez-vous vu l'envol de ce corps juvénile qui n'a pas besoin d'ailes pour planer dans la sphère promise aux Héros et aux Dieux !

» J'aime, dans sa radieuse jeunesse, cette créature immortelle plus que la chair et ses spasmes. En elle la matière est à ce point spiritualisée qu'elle n'est plus que l'idée de beauté elle-même. Etrangère à nos joies, indifférente à nos tristesses, la Niké est plus qu'une statue, elle est un Symbole : elle est la *victoire* de la forme idéale sur la réalité. Son sourire est absent, mais n'est-il pas celui de l'Aphrodite de Mélos ?...

» La présence de ce marbre prestigieux à Olympie ne nous revèle-t-elle pas que la victoire qu'il symbolisait est celle de l'éternelle beauté !

» Beauté jeune et forte des athlètes au front ceint du laurier triomphal, beauté vivante des éphèbes chantée par le Poète, oui, c'est toi que, de son geste immortel, la Victoire mutilée couronne encore aux accents de la lyre éolienne ! Niké, tu planes toujours sur Olympie déserte pour enseigner au passant — s'il est poète — que la beauté eut jadis son sanctuaire ici-bas.

» Les adolescents qui s'exerçaient à la course, à

la lutte ou au disque partageaient la beauté des dieux qui règnaient aux frontons des temples non pareils. Les hommes étaient de chair, les dieux étaient de marbre, mais les uns et les autres étaient également beaux. Et nul n'aurait pu dire si, dans cette cité sainte, les dieux étaient des hommes ou les hommes des dieux. Car, en ces temps qui ne renaîtront plus, la beauté avait la vertu — à jamais oubliée — de diviniser les humains et de les rendre semblables aux Olympiens... Car il ne faut pas chercher l'Olympe ailleurs que dans les temples habités par les dieux qu'enfanta Phidias...

» J'ai rêvé, des heures durant, à Olympie sur un tronçon de colonne du temple de Zeus et dans ce décor de paix, cher aux Muses devenues silencieuses, parmi ces bois jadis sacrés, parmi ces ruines d'une de mes villes saintes, j'ai senti vibrer la lyre d'Apollon... J'ai senti me frôler le souffle de Pindare, et relisant les strophes du vieux Poète, j'ai vu passer la Beauté en de vivantes théories d'Athlètes.

» Pourquoi la lyre divine n'est plus sonore? Et la voix de l'aède, pourquoi s'est-elle tue? L'atelier de Phidias est désert et la carrière est vide où les héros étreignaient la Victoire! Les temples ne sont plus où l'on adorait Aphrodite aux rênes d'or et la sage Athéna aux yeux d'azur... Les mythes qui peuplaient le ciel, les forêts et la mer, où sont-ils?... Le foyer est éteint : j'ai tenté de me réchauffer à ses cendres, mais me voici plus triste encore. Car j'ai bien l'âme athénienne, c'est-à-dire élégante, sans qu'elle soit sereine, hélas! et j'aurais dû vivre en Athènes, ville bâtie par les dieux »...

Alberti vivait en amant passionné avec ces apparences marmoréennes et avec celles aussi de l'antique tragédie.

« Je me suis souvent interrogé, me disait-il, et me suis demandé laquelle des héroïnes de Sophocle j'aurais aimée. Aurais-je aimé Déjanire pareille à l'oiseau plaintif, elle qui donna la mort en voulant ressusciter l'amour. Ou lui aurais-je préféré la malheureuse Electre qui se consume dans les regrets et confiante

en Oreste pour voir s'accomplir la vengeance?... Car je n'aurais pu élire, n'est-ce pas, la pâle Ismène, ni la prudente Chrysothémis. Je me suis plu à admirer dans Electre une attitude plutôt qu'une femme, tandis qu'elle croit tenir en ses mains les cendres d'Oreste « poids léger dans une urne légère ». Mais Déjanire, Electre, Ismène, Chrysothémis ont l'âme *collective* de la femme avec ses instincts, ses faiblesses, avec ses ferments de jalousie et de haine.

« J'aurais aimé Antigone. Moralement elle est — si je puis dire — androgyne. Chez elle la féminité de l'âme s'allie à une singulière virilité. Elle a pour le malheureux Œdipe de filiales et féminines tendresses. Elle est *femme* dans le détachement de tout ce qui n'est pas son père, dans l'esprit de sacrifice qui la fait errer avec celui qu'une implacable fatalité lui a donné pour père et pour frère à la fois. Antigone sait que ses yeux voient pour *lui* et elle ne cherche pas à se soustraire au douloureux et cher devoir qui la change en une nomade nourricière d'Œdipe.

Elle est femme encore dans son amour pour Polynice. Mais ici elle manifeste cette volonté courageuse et *virile* qui la pousse à braver la colère de Créon, à affronter la mort plutôt que de laisser le corps de son frère en pâture aux corbeaux et aux chiens dévorants... Il lui sera beau de mourir après avoir enseveli Polynice! C'est une amie qui sera réunie à son ami et elle reposera auprès de lui après avoir accompli cette fraude pieuse...

Elle mourra victime de la solidarité familiale. Esclave de la tradition, Antigone est sœur avant d'être fiancée. Elle-même nous le dit :

« Et maintenant, Polynice, pour avoir inhumé ton corps, voilà la récompense que je reçois. Pourtant, aux yeux des hommes raisonnables, j'ai bien fait de t'honorer ainsi. Car jamais pour des enfants, si j'avais été mère, jamais pour un époux, si j'en avais eu un à regretter, jamais je n'aurais entrepris, malgré mes concitoyens, une tâche si pénible. Qu'est-ce qui justifie le langage que je tiens? Après la mort d'un époux, un autre peut le remplacer; après la

perte d'un fils un autre homme peut m'en donner un second ; mais maintenant que mon père et ma mère sont dans les enfers, je ne peux plus espérer la naissance d'un frère... (1). »

Placée entre la fatalité et son devoir, Antigone n'hésite pas. Elle s'insurge contre le sort, dont les arrêts se confondent avec ceux de Créon. Elle préfère ignorer des prescriptions qui blessent son âme pieuse et fière. En refusant d'obéir aux ordres impies du roi, elle se révolte contre le Destin lui-même.

Il est une Loi qui trouve un autel dans les cœurs, avant que d'être inscrite dans les codes. C'est elle que Antigone fait planer au-dessus de la volonté des hommes et de l'aveugle fatalité. Loi divine, supérieure à celle qui porte l'empreinte des passions des mortels. Loi d'amour pour les faibles, pour ceux que le Destin a frappés. Loi de pitié pour ceux qui, comme Polynice, meurent vaincus. Loi éternelle proclamée par Antigone dans sa réponse à l'impitoyable Créon :

« Ce n'était point Jupiter qui avait promulgué cette défense. Ce n'est pas non plus la Justice, concitoyenne des dieux infernaux, qui a pu imposer de telles lois aux hommes ; et je ne croyais pas que tes décrets eussent assez de force pour faire prévaloir les volontés d'un homme sur celles des immortels, sur ces lois qui ne sont point écrites et qui ne sauraient être effacées. Ce n'est pas d'aujourd'hui ; elles sont de tous les temps et personne ne peut dire quand elles ont commencé. Devrais-je donc par crainte de la pensée d'un homme, refuser mon obéissance aux dieux... »

Grâce à toi, Antigone, un idéal en nos âmes rayonne, pareil à un radieux matin d'Orient. Dès le jour où je t'entrevis à travers la lointaine fiction du poète, j'admirai ta conception hautaine du devoir, ton mépris de la vie, ta foi en la justice éternelle. Rebelle et martyre, c'est toi que j'aurais aimée.

(1) Le passage que nous reproduisons et les suivants sont empruntés à la traduction du théâtre de Sophocle de M. Louis Humbert. (Garnier frères, éditeurs, Paris.)

Ame fictive, tu as les tendresses de la vierge, les audaces et les vaillances du Héros ! Ame illusoire, tu me fais oublier les désillusions que me donnèrent les vivantes. Ame idéale, tu me consoles des réalités sentimentales décevantes et tristes, des amours sans héroïsme. C'est toi que j'aurais élue pour la somme de vertus que tu récèles !

De la terrasse de la villa que j'habitais à Phalère, j'assistais à la mort du soleil.

A mes pieds la mer lumineuse et nacrée frissonnait sous une brise chargée des senteurs de l'Hymette couleur de roses et de violettes. Au loin l'Acropole apparaissait dans une splendeur : Hélios baignait de ses clartés mourantes les temples aux frontons mutilés. *Sunt lacrimæ rerum!* C'est dans ce décor de gloire et d'agonie que je vécus d'inoubliables heures durant lesquelles ma sensibilité se rythma à la tienne, Antigone !

J'ai suivi tes pas alors que tu foulais avec ton père aveugle la Voie d'airain et que tu cherchais un asile dans le sanctuaire des inexorables Euménides. Ma pensée était avec toi cette nuit, assombrie encore par la tempête, où tu fis ces suprêmes libations qui devaient te rendre criminelle et sublime. J'ai frémi à tes imprécations, j'ai ressenti tes effrois, partagé tes alarmes, j'ai souffert tes angoisses...

Dans la solennité triste du paysage athénien, j'ai pressé sur mon âme ton âme parfumée d'amour et voilée de tristesse. J'ai reconnu dans le soleil mourant la rouge blessure de ton cœur... Sous tes larmes ton visage avait la pâleur des marbres des temples mutilés. Ta robe se teintait des couleurs de l'Hymette. La plainte de la mer s'aggravait de la tienne...

En cet instant qu'endeuillait ton souvenir, l'écho de tes lamentations m'arriva :

« O tombeau, ô lit nuptial ! ô demeure souterraine, mon éternelle prison, je vais retrouver tous ceux des miens que Proserpine a déjà reçus parmi les mânes. La dernière de ma famille et la plus malheureuse, je descends dans les enfers avant d'avoir eu la part de vie à laquelle j'avais droit... »

Je t'aime, Antigone, jusqu'en tes défaillances; je t'aime surtout alors que tes bourreaux t'entraînent « vierge encore et avant l'hymen, sans que tu aies goûté les douceurs du mariage et de la maternité ». Et je t'accompagnai dans ta marche au supplice.

Je te fis en mon cœur fraternel d'intimes funérailles et le ciel et la mer et les monts et les ruines avaient disparu dans le mystère des ténèbres que ma pensée te suivait encore.

Antigone ajoute sa beauté morale à la beauté plastique de la Niké de Pœonios. Ces sœurs jumelles se complètent. Grâce à elles, ma vision de l'Hellade se fixe dans le rythme sonore et dans le marbre auguste : mon idéal est atteint.

Grâce à la Niké, l'idée de Beauté m'a été rendue sensible autrement que par une forme de chair vouée à la laideur des ans. Grâce à Antigone, j'ai vécu dans la sphère du sentiment pur sans le truchement fragile d'un cœur de femme. Est-il d'ailleurs un cœur assez grand pour contenir sa douleur! Elle me tend la coupe où je bois l'élixir qui me donne la force de marcher sans connaître le but; elle m'enseigne à lutter contre le destin qui n'a pas voulu me donner la vivante aimée. La fille d'Œdipe renonçant volontairement à l'hymen — et c'est ce qui me la rend sacrée — pour affirmer l'immanence de l'idéal, me donne un exemple de vie, me propose un modèle d'action sublime.

La Niké évoque en moi des attitudes qu'aurait dû me donner la vivante refusée à mon désir; elle m'enseigne la beauté par des gestes et des lignes inconnues des mortelles.

La sensibilité d'Antigone s'extériorise en des gestes de beauté morale parallèles aux attitudes marmoréennes de la Niké. La beauté morale de la victime de Créon trouve sa complémentaire dans la splendeur plastique de la Victoire. A mon sentiment, Antigone ne se conçoit que sous les apparences sculpturales de la Niké. Si celle-ci ne palpite pas, celle-là pense, agit et souffre pour elle.

Vous me demanderez pourquoi j'accorde à la fille d'Œdipe l'harmonieuse perfection de la Niké plutôt

que celle de l'Aphrodite de Mélos. C'est que sous l'azur du ciel grec j'ai mieux compris Antigone. J'y ai découvert la Niké et elle m'appartient un peu. J'ai passé des heures seul avec elle dans ce petit musée d'Olympie silencieux et désert et j'en fis la sœur de l'héroïne sophocléenne. Après avoir souffert avec Antigone dans sa chair vouée vierge à la mort, dans son cœur tout pantelant, je faisais devant l'impassible Niké une station d'une ineffable sérénité. J'animais ce corps divin de l'âme humaine d'Antigone et je cessais de pâtir avec elle pour communier avec la beauté radieuse de la statue.

Antigone et la Niké me donnent ainsi des sujets de joie, elles suscitent à mes yeux des exemples, elles m'offrent des attitudes sculpturales et psychiques qu'aucune mortelle ne pourrait m'inspirer. Mon imagination accorde la perfection formelle de la Niké à la douloureuse figure d'Antigone. Ma méditation me confère la vertu d'insuffler à la Niké l'âme d'Antigone. La sœur de Polynice marchant à la mort est couronnée par la Victoire. Elles sont nées sous le même ciel au temps où l'art créait des êtres qui reflétaient les gestes et les pensées des dieux. Elles m'ont permis de mieux comprendre ce dialogue où Socrate nous propose une méthode de perfection que lui révéla Diotime, la mystérieuse voyante de Mantinée.

En aimant la Niké, je m'approche de cette beauté « qui réside dans tous les corps et qui est une et identique », car la Niké est une *somme*.

En aimant Antigone, j'admire toutes les belles actions, tous les dévouements sublimes, tous les héroïsmes enfin qu'elle personnifie à jamais.

Antigone et la Victoire forment ainsi dans mon rêve une apparence composite, un être *idéal* fait d'une âme léonine et d'un corps non pareil. Cette créature nouvelle appartient à une incontestable surhumanité. Irréelle, me direz-vous? Qui sait? Je pourrais vous répondre que les seules réalités sont celles auxquelles mon esprit confère l'existence. Qu'importe, si cette Eve imaginaire, réunissant des éléments de perfection que je ne puis trouver dans l'humanité, règne sur mon cœur. Et, d'ailleurs, elle est plus qu'une abstrac-

tion : elle est apparue à mes yeux éblouis dans Olympie jadis retentissante et j'ai entendu sa voix dans la blanche Colone...

J'appelle cette double amante *Antigone victorieuse* et je l'aime de cet amour subtil promis aux convives du « Banquet »...

« — C'est donc, dis-je à Alberti, autour de cette femme idéale que s'opère pour vous la « cristallisation » dont parle Stendhal. Votre « cas » me rappelle un peu l'amour de Lord Ewald pour Hadaly. Vous connaissez, n'est-ce pas, l'*Eve Future* de Villiers de l'Isle-Adam. Lord Eward a une maîtresse qui est « la splendeur de la Vénus-Victrix humanisée » mais qui est affligée d'une irrémédiable médiocrité. Alicia Clary « est atteinte de ce prétendu bon sens négatif, dérisoire, qui rétrécit simplement toutes choses » : elle n'est qu'une *Déesse bourgeoise*. Le jeune lord que désespère la petitesse d'âme de cette femme qu'il aime, va chercher dans le suicide une échappatoire à sa souffrance. Il confie son dessein à Edison qui invente pour lui cette *inquiétante créature*, cette *Eve scientifique* qu'il nomme Hadaly. L'andreïde possède la beauté de la vivante aimée ; elle parle la langue divine des poètes. *Un être d'outre-humanité s'est suggéré en cette nouvelle œuvre d'art où se centralise, irrévocable, un mystère inimaginé jusqu'à nous.* Ainsi parle lui-même de son œuvre le grand inventeur américain en qui Villiers n'a voulu voir que le Sorcier de Meulo-Park.

Ne trouvez-vous pas géniale l'idée mère de cette œuvre ?... »

— Oui, me répondit Alberti, j'admire l'audacieuse conception de Villiers de l'Isle-Adam. L'*Eve Future* appartient au merveilleux. Mais si elle était réalisable, elle deviendrait un jour la femme artificielle mise par l'industrie à la portée de tous les désenchantés. Je ne veux pas que mon idéal se matérialise en une « invention » qui ne tarderait pas à devenir aussi banale que le phonographe ou le téléphone.

Lacréature à qui mon rêve confère la vie m'appartient et nul autre que moi ne la possèdera jamais. Certains, parmi les plus grands, s'attachèrent à chan-

ter la femme aimée ou à lui donner une apparence immortelle. Je garde mon amante pour moi seul. Je l'ai, si je puis dire, taillée dans l'*abstrait*.

Antigone-Victorieuse vit dans mon cœur comme en un palais secret fermé à toute autre qu'à elle Mon âme est son jardin aux fleurs étranges et inconnues. A mes yeux, Béatrice, Mona Lisa, la Malibran ont trouvé trop d'amants spirituels grâce aux génies qui les ont rendues immortelles. Je ne tenterai pas — sculpteur, peintre ou poète — de réaliser mon idéal. Je veux que l'élue de ma vie ne soit qu'une *idée :* nul autre que moi ne l'a aimée et ne l'aimera jamais. Elle possède mon être le plus occulte et certes vous êtes le premier à qui son existence mystérieuse est révélée...

Je demandai à Alberti s'il vivait réellement avec cette imaginaire amante et s'il avait la puissance de la tirer du non-être au gré de son désir.

Oui, continua-t-il, depuis que je lui ai conféré l'*être*, Antigone-Victorieuse *vit* pour moi. Elle m'apparaît dans l'attitude de la Niké, elle me parle par la bouche adorable de la fille d'Œdipe. Que sont, comparée à mon amante, toutes ces mortelles à l'éphémère beauté, au cœur inconstant, à l'âme indigente, sinon des passanres, de vaines semblances enfin...

Je tiens avec Spinoza qu'il ne faut pas entendre « sous le nom d'idées des images comme celles qui se produisent dans le fond de l'œil, ou si l'on veut dans le milieu du cerveau, mais bien une conception de la pensée ».

C'est dans ce sens que mon Antigone victorieuse est une *idée*. J'aime, m'objecterez-vous, une créature étrange et irréelle! Mais la réalité n'est-elle pas une simple illusion! Je suis idéaliste au point de considérer comme concrètes les conceptions de mon esprit. Je dis avec les plus illustres des penseurs que *rien n'est que par la pensée*. Une idée est vraie et réelle dès qu'elle est possible. L'abstrait *est* avant le concret, le possible *est* avant ce qui naît. Je vais même jusqu'à dire que la vérité est dans l'abstrait même.

Cette Antigone victorieuse qui n'est pour vous qu'une abstraction, est bien plus *réelle* que les deux êtres qui la composent et qui demeurent ignorés de la foule des lecteurs et des passants. Le non-moi n'existe que par rapport et que grâce au moi. La réalité n'existe que pour autant que mon esprit la conçoive. Les créatures *réelles* sont celles-là seules auxquelles ma pensée donne l'existence ; les autres ne sont que des phantasmes. Ou, si vous voulez, je crée moi-même *mes réalités*. Antigone victorieuse en est une et la plus belle. Aussi vous dis-je qu'elle ne *vit* pas seulement dans la fiction. Je l'aime et je suis heureux, car pourquoi faut-il nécessairement posséder la femme aimée dans son apparence charnelle ?

N'est-il donc pas d'union plus pure ! L'amour porte en lui une joie plus belle, faite de la réalisation d'un désir intérieur qui ne pourrait être assouvi dans la seule possession sexuelle.

Que cherchons-nous dans l'amour : un corps, si nous confondons l'amour avec la passion ; une âme, si sous préférons l'Ourania des philosophes à l'Aphrodite populaire. Or, l'amour-passion, l'amour-sentiment ne sont-ils pas éphémères ! Dans l'amour-passion ne vouons-nous pas à une destruction exquise et lente notre chair avide de néant et ne rêvons-nous pas trouver la mort dans la volupté même. Avec l'amour-sentiment, ne descendons-nous pas au fond de la souffrance lorsque notre cœur devient la proie de *celle* que nous aimons éperdument...

Je veux voir sans cesse affluer la vie, pareille à la mer qui s'en va et qui revient — symbole de ce qui meurt chaque jour ; et je veux qu'elle m'apparaisse sous des aspect de jeunesse et de beauté. Or, comment pourrais-je la concevoir autrement que sous les apparences d'une femme aimée qui résume pour moi cette jeunesse ardente — illusion de l'immortalité, qui rende vivante la beauté éternisée dans des marbres non pareils ! Cette *créature*, je ne l'ai pas connue encore... Désespérant de la rencontrer jamais, je me suis créé cette femme idéale, cette amante insolite que vous connaissez maintenant et qui s'exprime pour moi en des attitudes corporelles et psychiques

inégalées par celles de nos contemporaines qui prétendent nous révéler l'amour ?

Aimant Antigone et la Niké, n'ai-je pas tout ensemble *un corps* mué en marbre éternellement et *une âme* surhumaine débordante d'amour, éprise d'héroïsme, sanctifiée par le martyre. Le *corps* vaut-il autrement que par ses lignes — qu'elles soient de chair ou de marbre. L'*âme* existe-t-elle en dehors des actes par lesquels elle se manifeste !

Dès lors, Antigone victorieuse n'est-elle pas, vous dis-je, plus qu'une abstraction ; n'est-elle pas supérieure à la plus belle, à la plus noble des mortelles ? Ne puis-je affirmer que l'idéal de *la femme* se trouve en cette inimitable synthèse de perfections morales et plastiques ! Je vis avec elle dans ces contrées du rêve interdites aux amants d'ici-bas ! Elle unit la beauté de l'âme à la splendeur charnelle. Grâce à elle, Aphrodite incarne Psyché...

. . . . . .

JOSÉ HENNEBICQ.

POÈMES

LES REPROCHES

Tu demandes souvent pourquoi j'écris ces vers,
Où, malgré ta bonté, j'ai déploré de vivre,
Et pourquoi la Douleur vient s'y mettre en travers
Et se coucher livide aux pages de mon livre?

Pourquoi, lorsque, attentive et douce, tu me tiens
Enveloppé, comme un enfant, dans ton grand châle,
Malgré tes yeux rieurs, je ne te réponds rien
Sinon que je me sens une âme étrange et pâle?

Pourquoi l'hiver, lorsque joyeux, je t'accompagne
Chez des amis que nous aimons, vais-je soudain,
A l'heure des chansons et du vin de champagne,
M'asseoir, seul et pensif, sur un banc du jardin?

Pourquoi dans notre chambre où ta grâce fleurit,
Malgré qu'en souriant je dise que je t'aime,
En abaissant les yeux sur la page où j'écris
Tombe-t-il une larme alors sur mon poème?

*
* *

C'est que j'ai tant souffert lorsque j'étais enfant :
J'ai trop laissé mon cœur en des mains inhumaines,
J'ai trop laissé l'Amour éparpiller au vent
Les trésors ingénus dont mes mains étaient pleines.
Et voici cependant que tu vins, la dernière,
Mais la seule à mon être accessible et voici
S'envoler doucement, d'un geste à ta manière,
Tout ce passé cruel avec tous mes soucis.

*
* *

Quelque chose pourtant, en nous-mêmes, persiste,
Que n'empêchera pas le charme d'un pardon :
— Un rien qui flotte encor dans l'âme heureuse et triste;
— Un remords qui s'en vient peut-être à l'abandon;
— Un souvenir défunt qui veut avoir été;
— Une larme, dans l'air, en vapeur convertie;
— Un rêve qui fleurit et revient entêté;
— Un reproche, léger, que le vent balbutie;
— Graine soyeuse au vol étrange et qu'on peut voir
Pensive, voyager, l'été, dans la lumière;
— Ou feu follet qui vient danser, parfois, le soir,
Sur la tombe d'un cœur, dans l'âme-cimetière.

L'ENTERREMENT

Le rire énorme et fou d'un soleil de juillet
Etend sur le faubourg son vélum de lumière :
Trois hommes, et l'un d'eux porte comme un jouet,
Un tout petit enfant qu'on mène au cimetière.

O le cortège est pauvre et nul ne le remarque :
Le père et le parrain qui n'ont pas pris le deuil
Et le porteur rougeaud, frère adulé des Parques,
Qui porte, sous le bras, ce tout petit cercueil.

Ils vont parmi la foule épaisse des dimanches,
Et, lorsque fatigué, — la Mort pèse aux vivants —
Brusque, le vieux porteur change soudain de hanche,
Son drap noir a frôlé parfois des fronts d'enfants.

Mais j'ai suivi ce groupe étrange et misérable :
Le père est altéré de fatigue et voici
Qu'il propose au porteur de s'arrêter ici,
Et chacun, en soufflant un peu, entre et s'attable.

Dans un coin de la salle, au plus obscur endroit,
On a planté l'enfant debout, comme une quille,
Et dehors, le hasard qui ne perd pas ses droits
A peint sur une enseigne : « Au père de famille » !

SIMPLE CROQUIS

Le soleil a chauffé la terre et, dans le parc,
Des millions de fleurs, dans l'air qu'elles parfument,
Sur leur tige qui se courbait ainsi qu'un arc,
Redressent leur fierté près de l'étang qui fume.

L'ombre monte une abeille au cœur frais d'une rose ;
Écarte le pétale et le soleil qui meurt
Confère une beauté nouvelle à chaque chose.

Sur le lac on n'entend que le bruit d'un rameur
Dont les rames, dans l'eau, plongent alternatives
Et dirigent la barque au gazon de la rive,
Un groupe de canards va se cacher parmi
Les sabres des roseaux plantés aux pieds des berges,
Tandis qu'un cygne, à peine encor désendormi,
Dans le parterre en fleur d'où sa blancheur émerge
Bat de l'aile et flattant la grâce de ses lignes
Descend, hésite un peu, plonge et comme en l'étang
Se double son image heureuse, en même temps
S'augmente en nous l'envie aimable d'être un cygne.

MARCEL ANGENOT.

L'ÉVEIL

8 mai 1907.

Lunch de dames. Sur le damassé blanc de la nappe soyeuse courent des guirlandes de smilax, moussent des flots de tulle rose; des gerbes légères d'œillets s'élancent hors des vases de cristal taillé; dans les drageoirs d'argent, il y a des fondants qui ont l'air de fleurs.

Autour de cette symphonie en rose, six silhouettes coiffées de « picture hats » immenses, empanachés, bosselés, retroussés. Six, non; je me trompe, car ma voisine est coiffée d'un canotier blanc, bords plats, ruban noir autour du fond. La simplicité masculine de ce couvre-chef détonne comme une anomalie au milieu du pittoresque de tous ces chapeaux de portraits qui sont presque l'uniforme obligé des « parties » londoniennes.

De quoi parle-t-on? bridge, les mérites respectifs du Carlton et du Savoy au point de vue culinaire; le beau physique du champion cricketer au dernier match à Lord's, la santé du prime minister...

C'est curieux comme tout cela m'intéresse peu aujourd'hui. Il faudrait pourtant que je dise quelque chose, n'importe quoi!

Je me tourne vers ma voisine au canotier, avec la première question qui me vient aux lèvres :

— Avez-vous été à la Royal « Academy »?

— Non, je passe trop de temps au milieu de mes propres croûtes pour aller voir celles des autres!...

— Ah, vous peignez?

— Oui, c'est ma seule raison d'être.

Est-ce le ton, à la fois amer et mélancolique dont fut dite cette réponse, est-ce le timbre chaud du contralto très bas qui la modulait?... Quelque chose me fit retourner et dévisager mon interlocutrice. Sous le canotier à bords plats, s'allongeait une figure au teint terne, au front large, très élevé; dans

l'ombre d'une arcade sourcillière assez proéminente, des yeux gris rêveurs, à la pupille très dilatée ; le nez droit et fort, la bouche grande aux lèvres bien dessinées, les cheveux courts, la carrure large et anguleuse sous la blouse à plis droits et à col raide.

Sa seule raison d'être... Que de choses dans ces quelques mots, s'ils sont sincères. Avec sa figure sans beauté, ses formes garçonnières, elle n'a sans doute jamais connu l'amour d'un homme, jamais éprouvé le plaisir fugitif d'un regard d'admiration, jamais joui de la satisfaction de se trouver attrayante dans des colifichets élégants. Quel âge peut-elle avoir?...

Le ton musical de sa voix interrompt mes conjectures et mon silence peu poli.

« Ne prenez pas ma boutade au sérieux! » et un large sourire découvrit de belles dents régulières, fit courir des étincelles d'or dans ses yeux gris. « Si je n'ai pas encore été à la Royal Academy, c'est que je n'en ai pas eu le temps. J'adore les expositions et je n'en manque pas une. » Nous voilà sur un terrain ami : Du dernier salon des « Internationaux » nous passons à la « private view » du New English Art Club, de l'impressionisme grandiose de Rodin, des déliquescences étincelantes de Latouche aux joliesses plus mièvres d'Alma Tadema et de Poynter.

Le réalisme en peinture et en musique nous conduit à l'idéalisme, aux rêves, à la poésie des préraphaélites. Nous adorons Bellini toutes deux ; Bellini évoque Venise et, de là, Florence. Ma voisine est Italienne, née à Rome, mais a longtemps habité la divine cité de Botticelli, et me remercie presque de l'aimer comme elle. Nous voici aux Uffizi, puis sous les ombrages des Cascine, sur la colline délicieuse de San-Miniato ; nous sommes plongées dans la joie des réminiscences bleu et or, des évocations de marbres et de bronzes baignés de soleil florentin... Notre hôtesse recule sa chaise. Les conversations s'interrompent et nous passons au salon. Je n'avais pas remarqué que l'on avait offert, dans la salle à manger, le café et les cigarettes. Ma voisine achève la sienne devant une petite eau-forte de Whistler

qu'elle examine attentivement. Je suis dans un groupe qui parle chiffons : « La mode des manches courtes durera-t-elle?... On va porter des chapeaux abritant le dos, au lieu de les faire descendre sur le nez... Les boas seront remplacés par des ruches de tulle... Le mauve sera très en faveur, etc. »

D'habitude, les divagations de la mode m'intéressent et les prévisions me passionnent. Aujourd'hui, tout cela me laisse calme, et j'ai vaguement l'impression de continuer à entendre, comme en sourdine, la chaude voix basse, aux intonations italiennes. Tout à coup, je l'entends pour de vrai : « Il faut que je me sauve; venez me voir pour que nous puissions causer longuement. »

Quelques minutes plus tard, je m'en vais à mon tour, emportant la carte de la « Contessa Pia D... », et le souvenir de son large sourire découvrant de belles dents, avec celui de la poignée de main la plus magnétique que j'aie jamais reçue.

***

13 mai 1907.

Je rentre du « Studio de West Kensington ». J'y ai vu des petites toiles exquises; des coins de nature tout baignés de la buée bleuâtre qui adoucit, en Angleterre, les lignes des premiers plans et enveloppe les horizons d'une gaze mystérieuse; des petits morceaux d'architecture italienne où le soleil met des tons chauds d'opale et d'ambre sur le marbre poli; et des esquisses en masse; des pochades pleines de recherches, de hardiesse, les tâtonnements d'une nature qui cherche à s'exprimer. Quelques portraits aussi; elle m'a demandé à pouvoir faire le mien. Singulière idée, me semble-t-il; que puis-je bien avoir qui plaise à des yeux de peintre? Je procède à un examen tout à fait impartial devant mon armoire à glace. J'y constate que ma nouvelle robe mauve de toile brodée m'allonge et me moule en d'assez jolies lignes; que mon chapeau de gaze améthyste fait bien sur mes cheveux blonds, et fait

paraître mes yeux très bleus et ma peau très blanche. En somme, j'ai du chic, de la grâce peut-être, parce que je suis bien proportionnée, quoique trop petite ; mais je manque totalement de coloris, je n'ai rien de pictural ! Je ne suis pas du tout de son avis quant au plaisir qu'il peut y avoir à peindre des cheveux qui n'ont pas le plus petit reflet roux et un teint tout mat, sans la moindre coloration rose, quant à la limpidité de mon regard, aux petits coquillages roses que sont mes oreilles, au velouté de ma peau, etc. J'ai ri de bon cœur en entendant qualifier de façon aussi flatteuse tous ces détails peu intéressants de mon individu. J'ai ri, et pourtant cela m'a fait plaisir. Et je me suis amusée à me répéter mentalement quelques-uns de ces jolis compliments ; le son de la voix vibrante qui les disait, en faisait de la musique.

* * *

15 juin.

Le portrait est presque achevé, et vraiment il est fort joli. C'est curieux ce que deviennent les matériaux les plus ordinaires quand ils sont idéalisés, interprétés avec art.

Et, artiste, elle l'est jusqu'au bout des doigts. Les couleurs et les formes belles ne parlent pas seulement à ses yeux, mais à ses nerfs frémissants, à toute la sensibilité de son corps vibrant de la tête aux pieds.

Oh, les bonnes heures que nous avons passées dans son atelier, après la pose ; sur un divan bas, recouvert d'une peau d'ours, en face de la grande fenêtre découpant un carré de ciel... Nous causions à perte de vue, nous rêvions tout haut, parfois même nous restions longtemps à ne rien dire. Il me semble que c'est la pierre de touche de l'amitié, ce silence qui se prolonge, qui est plein de pensées communes, de sensations partagées. Parfois, alors, la pression d'une main rend le contact complet.

Et j'aime ses mains : elles sont blanches, minces, sans être maigres, plutôt grandes ; la paume en est comme du satin, et leur pression chaude, forte, rassurante et protectrice, m'électrise.

C'est curieux, je crois comprendre toutes ses pensées, savoir ses goûts, ses préférences, ses aversions, connaître son cœur, son cerveau, son âme; et je ne sais rien de sa vie passée...

C'est une nature ardente qui me plaît par l'acuité vibrante de ses émotions, par sa mobilité, sa force, son énergie.

J'aime ses yeux; la prunelle grise en est très grande, cerclée de noir; l'iris est très dilaté; parfois ils ont l'air profonds, profonds comme la mer, et ils me fascinent.

D'autres fois ils semblent se dorer, s'allumer de lueurs chaudes, passionnées, embrasées. Et, quand un sourire les éclaire, il y danse des paillettes d'or qui ont l'air d'être des étincelles.

* * *

30 juin.

Je ne pourrais travailler aujourd'hui, me dit-elle. Je suis très bouleversée; j'ai à vous parler.

Il faisait une de ces journées grises, froides, gluantes d'humidité et de boue, dont Londres a le secret et qui vous arrivent en surprise au milieu des mois les plus radieux.

De grosses bûches flambaient dans le foyer ouvert. J'étais sur notre divan; elle dans un grand fauteuil en face de moi.

Qu'y avait-il donc de différent ce jour-là? En arrivant, elle m'avait serré les deux mains à les écraser, et, avec une émotion visible; poussée par une impulsion toute nouvelle, j'avais voulu l'embrasser, elle m'avait presque repoussée. Et pourtant son regard profond, ardent, avait été comme une caresse.

Elle avait allumé une cigarette, et regardait les flammes qui se tordaient au-dessus des bûches embrasées. Longue, maigre, nerveuse, avec sa tête de garçon aux cheveux coupés en brosse, le cou sortant du col rabattu de sa chemisette de flanelle, elle semblait perdue dans la large jaquette de drap bleu jetée par-dessus la blouse, dans la jupe à plis flottants sur sa silhouette masculine.

Elle secoua les cendres de sa cigarette, aspira une nouvelle bouffée et, fixant sur moi son regard lumineux, profond sous l'arcade de ses sourcils saillants, me dit brusquement :

« Ecoutez, je suis à un tournant de mon existence. » Je suis arrivée à un point où je dois ou bien perdre » votre amitié, ou bien vous raconter une chose qui » va vous stupéfier, vous bouleverser, vous renverser. » Vous perdre, je ne le puis pas... oh! non, je ne » pourrais pas...

» Je dois donc vous raconter tout.

» En somme, je sais presque tout ce qui vous » concerne, mais vous ne savez rien ou presque rien » de moi, de ma vie beaucoup plus longue que la » vôtre.

» Je suis née à Rome, où mon père était directeur » de l'Académie des Beaux-Arts. Mon père était un » homme très savant, très sérieux, sévère et autori- » taire; ma mère avait une nature douce, aimante, » sensitive, un peu faible. Mes trois frères étaient » beaucoup plus âgés que moi; mes deux sœurs » m'avaient précédée d'un et deux ans, et je partageai » leur vie, leur éducation, mais jamais leurs jeux; » j'avais des goûts différents et leurs jouets m'en- » nuyaient; quand elles avaient leurs poupées, leurs » boutiques, leurs ménages, je m'encourais au fond » du jardin, et j'y restais parfois des heures à regarder » le ciel à travers les feuillages, les tâches jaunes que » faisait le soleil sur la pelouse, et les ombres vio- » lettes sur le sable blanc des chemins.

» J'avais huit ans quand mon père mourut et nous » allâmes alors habiter Florence où ma mère était » née; elle y contracta bientôt la maladie dont elle » souffrit cruellement pendant quatre ans et qui l'em- » porta.

» Mes frères, qui avaient achevé leurs études à » cette époque, venaient d'entrer dans les profes- » sions auxquelles mon père les avait destinés. Mes » sœurs allèrent habiter chez une vieille tante à » Fiesole; quant à moi, je fus adoptée par une amie » de ma mère, Mrs. P..., qui était souvent venue » nous voir à Rome, et qui avait toujours témoigné

» une grande prédilection au vilain petit canard de la
» famille. De suite après l'enterrement, elle m'em-
» mena dans sa propriété du Dorsetshire où j'ai
» passé toute mon adolescence et une partie de ma
» jeunesse.

» Les amis de Mrs. P..., ses voisins, tout le monde
» fit bon accueil à la petite orpheline italienne. Mais
» bientôt on commença à la trouver bizarre, diffé-
» rente des autres petites filles, singulière. Je le sen-
» tais bien, que je n'étais pas comme elles. Mais
» pourquoi?... Comment... en quoi?...

» Et, plus je grandissais, plus cette différence s'ac-
» centuait, et plus je me trouvais dépaysée au milieu
» des autres jeunes filles. Je ne me développais pas
» de la même façon qu'elles; ma voix avait de singu-
» liers éclats, était rauque, basse, non pas douce
» comme la leur. Je ne partageais aucun de leurs
» intérêts; en leur société j'avais d'étranges accès de
» timidité. Ma mère adoptive finit par s'apercevoir
» de la chose, et se mit à m'observer.

» Un jour, notre médecin qui était venu me voir
» pour un bobo sans gravité, trouvant mon état
» général peu satisfaisant, voulut procéder à un
» examen plus complet qu'il ne l'avait jamais fait
» jusque là. Je n'oublierai jamais l'expression trou-
» blée, perplexe, émue du brave vieux médecin ce
» jour-là. Après la visite, il demanda à voir ma mère
» adoptive, qui avait été appelée hors de la chambre.
» Ils furent longtemps ensemble; je crois que Mrs.
» P... s'était trouvée mal pendant la conservation.

» C'est le lendemain de ce jour qu'elle supprima
» les leçons de gymnastique et de natation que je
» prenais avec les petites filles du voisinage. J'eus
» beau lui demander le pourquoi de cette décision,
» je ne reçus que des réponses évasives

» Je m'isolai de plus en plus; je m'habituai à l'idée
» que j'étais un être différent des autres,... je finis par
» *le savoir.*

» Je prenais beaucoup de leçons; je passais le reste
» de mon temps à crayonner, à me promener en
» regardant autour de moi, et à tâcher, avec toute
» l'intensité de mes facultés, de reproduire ce que je
» voyais.

» C'est ainsi que je glissai, sans m'en apercevoir, » de l'adolescence à la jeunesse. Je vivais dans mes » rêves, dans un monde peuplé de couleurs, de lignes, » de belles formes et de belles colorations. J'avais » parfois souffert de devoir porter des vêtements qui » me semblaient un grotesque déguisement; j'enviais » le costume des hommes. Je m'habituai à cela aussi. » Mon cœur, mes sens étaient engourdis; je vivais » dans un petit univers à moi, plein de beauté et de » jouissances artistiques. En somme, que m'impor- » tait la forme de mes vêtements. Elle ne m'empêchait » ni de voir, ni de jouir, ni de créer. Pendant des » années, j'ai demandé à pouvoir venir à Londres, » pour travailler sérieusement, pour étudier les » musées, pour développer mon talent dont je voulais » faire mon gagne-pain. Mrs. P... finit par consentir. » J'ai vécu ici aussi isolée que dans ma solitude du » Dorsetshire. La seule personne que j'aie vue de » temps en temps (sa mère avait été une amie intime » de la mienne) est notre chère A... où je vous ai » rencontrée. »

Sa voix, qui s'était altérée comme si l'émotion la voilait, s'arrêta, ses yeux cherchèrent les miens...

« Ce jour-là, mes vêtements féminins me parurent » plus que grotesques. Ils me furent vraiment odieux. » Une poussée de sentiments nouveaux, inconnus, » violents, balaya, anéantit l'indifférence, l'apathie » dans laquelle j'avais vécu, végété jusqu'à ce jour.

» J'écrivis immédiatement à Rome; j'y fis l'enquête » à laquelle ma mère adoptive n'a (paraît-il) jamais » voulu consentir. Elle en devinait le résultat et » redoutait le coup de théâtre qu'il aurait produit » autour d'elle, dans le petit monde de la petite ville » en Dorsetshire; l'étonnement, les commérages, les » commentaires! Dieu, combien la crainte de l'opi- » nion a dû gâter de vies!... L'enquête m'apprit que » le sixième enfant du comte et de la comtesse D..., » né à Rome il y a juste trente ans, était bel et bien » un enfant mâle... »

Sa voix s'arrêta un moment. J'avais l'impression qu'il n'y avait plus de plancher sous mes pieds; je n'avais plus de jambes, plus de corps, plus rien

qu'une vague sensation d'existence, tout étant changé, renversé, transformé autour de moi.

J'entendis pourtant sa voix, très étranglée, qui continuait :

« Oui, c'est ainsi qu'avait été enregistré à l'état » civil de Rome : Paolo, quatrième fils du comte D... » Peu de temps après ma naissance, on crut qu'une » erreur avait été commise. Y avait-il une ano- » malie..., ou bien y eut-il seulement une incurie » incroyable que je ne puis ni comprendre, ni... par- » donner? La chose ne fut pas approfondie. Mon » père, absorbé complètement par son art et par ses » fonctions, ne vit aucune importance à ce que son » sixième enfant fut traité par la nourrice lombarde » de « bambina » au lieu de « bambino »; ensuite, » à ce que la « bambina » soit mise en jupes, au lieu » d'être habillée comme ses trois frères. Ma mère, » douce, bonne, aimante, la meilleure et la plus » dévouée des femmes, avait toujours eu une certaine » peur de son mari, un respect profond pour son » intelligence supérieure, et n'a jamais osé agir par » elle-même... De là la méprise dont j'ai été la » victime pendant trente ans, méprise que j'ai sup- » portée avec indifférence jusqu'au jour où... chez » notre amie A... »

Mes lèvres articulèrent, plutôt qu'elles ne prononcèrent :

« Qu'est-ce qu'il y avait de changé?... »

Son regard illuminé, plein d'une ivresse de vie jeune, ardente, plongea dans le mien; et, se penchant vers moi, il me dit :

« N'avez-vous pas deviné? »

Je sentis mes mains, inertes dans ses belles mains, chaudes et fortes, et j'eus la sensation que mon être se dissolvait subitement...

E. CILA.

LE BARON
DE LAVAUX-SAINTE-ANNE

ROMAN (*Suite*)

X

Quel est le terrain d'entente d'un mécréant et d'un ecclésiastique et quel est celui où ils se querellent?

Quand Jacques Darmand arrivait à Meysse dès le matin, précédant le baron de quelques heures, il avait l'habitude d'aller se rendre compte de l'avancement du travail de restauration effectué aux deux fresques de Bernard Van Orley. Le prêtre, qui venait de dire une messe mortuaire, aussitôt son surplis enlevé dans la sacristie, venait rejoindre l'écrivain. Tous deux montaient sur les échafaudages et l'abbé, avec son gros ventre, avait beaucoup de peine à franchir les échelons et à se hisser jusqu'à la plate-forme; le peintre lui prenait les deux bras pour l'aider à mettre le genou sur le bord du plancher suspendu, tandis que Darmand, derrière lui, les mains dans la taille du curé, facilitait la suprême péripétie de cette ascension laborieuse. Pendant quelques minutes Delangle s'épongeait, assis sur un escabeau, hors d'haleine. Le journaliste, le voyant ainsi fatigué, s'empressait auprès de lui :

— Pourquoi, mon père, vouloir gravir cette échelle? Cela vous fait du mal. Je serais bien venu seul...

Le saint homme, la respiration revenue, protestait, sans dépouiller son humour :

— Mon fils, vous êtes un égoïste! Vous voulez jouir tout seul de la joie d'admirer de près cette merveille. Laissez-moi prendre ma part de ce spectacle...

Il indiquait du doigt la large détrempe dont les

couleurs, dépouillées soigneusement de leurs séculaires couches de crépi, apparaissaient maintenant harmonieuses, chaudes et franches dans un ensemble magnifique. Les deux amis examinaient le travail, se rendaient compte de l'état de conservation de l'œuvre murale et s'assuraient de la discrétion qu'apportait l'artiste à son méticuleux travail. Car, l'un et l'autre, ils avaient appris à se méfier de l'esprit tendancieux des restaurateurs d'aujourd'hui, qui, mal surveillés par les délégués officiels, permettent à leur fantaisie de créer un ouvrage personnel où s'engloutit la beauté originelle de la composition primitive. Aussi l'abbé et Darmand suivaient-ils pas à pas la marche de l'entreprise et recommandaient-ils constamment au peintre et à ses collaborateurs de se contenter de rétablir sobrement et fidèlement les fragments de colorations disparues et de ne reprendre le dessin sous aucun prétexte, même si la forme des choses était devenue obscure et incertaine. « Surtout, disait l'ecclésiastique, chaque fois qu'il rencontrait l'artiste dans le temple ou dans le village, ne touchez pas aux figures ; si le trait d'un visage a pâli, si la ligne d'une main s'est effacée quelque peu, ne vous en préoccupez pas. Ces chairs ont leur sentiment, la moindre ajoute supprimerait la vie que le génie fervent et enthousiaste de Van Orley y a infusée autrefois. Car cette peinture doit rester ancienne, vous entendez ? doit rester ancienne... »

Redescendus dans le vaisseau, le prêtre et l'écrivain, au bas de l'échelle, près d'un pilier, se trouvaient face à face avec le baron, que le train vicinal venait de débarquer à la station villageoise et s'était empressé de joindre ses amis. En attendant qu'ils descendissent de cet échafaudage où son manque de curiosité esthétique ne le déterminait jamais à monter, il s'était agenouillé sur une chaise, en face du maître-autel. Son monocle fixé au creux de l'orbite gauche paraissait concentrer toute la lumière éparse dans le transept et, infiniment réduit, tout le chœur se reproduisait en son verre convexe comme dans un petit miroir, avec ses lignes et avec ses couleurs. Et Darmand qui s'approchait avait un instant l'illusion

que Lavaux avait caché ses paupières sous le rond d'ivoire d'une exquise miniature... Mais le gentilhomme, sa prière finie, après avoir fait un signe de croix sur un suprême *Pater*, tendait les deux mains à ses féaux, qui les lui serraient et lui souhaitaient ensemble le bonjour. Ils marchaient vers les bas-côtés et regardaient les ouvriers qui remplaçaient les meneaux d'une croisée à nervures; autrefois murée par de la maçonnerie, on venait de la rétablir dans la chapelle latérale, de manière à éclairer la fresque comme elle l'était à l'origine. Le tableau pittoresque de cette besogne arrachait à l'abbé des réflexions familières sur l'architecture, ce qui l'amenait une fois de plus à critiquer énergiquement la façon arbitraire et inintelligente avec laquelle on restaurait de coutume les édifices d'autrefois :

— Les Etats comme les individus, déclarait-il, ont leurs travers. Le peuple belge aime d'instinct les monuments anciens, car, étant sentimental et traditionnaliste, il a l'illusion qu'ils lui parlent de ses pères à travers les matériaux patinés qui s'effritent; notre nation, elle, enchérissant sur ce penchant, croit de son devoir d'assurer la conservation de ces témoins vénérables de notre histoire. Parfois même, pour démontrer combien elle a le souci de cette conservation, elle démolit des ruines lamentables, mais impressionnantes, et reconstruit complètement le bâtiment primitif, en se conformant, quand c'est possible, à des plans contemporains de sa fondation... C'est la manie nationale. Nous n'en avons pas toujours eu le monopole; cependant, il convient d'avouer que désormais elle constitue, en nos frontières, un trust, dont les participants les plus dévoués sont, à côté de l'Etat, les députations permanentes... et la Commission des Monuments.

— Certes, répondait Darmand, il n'est pas un pays au monde où l'on dépense tant de deniers publics pour la restauration de constructions de tous genres, plus ou moins abîmées. Si vous aviez la patience d'examiner, comme je le fais parfois, les budgets de certaines provinces, vous y trouveriez des « postes » constants, qui y figurent depuis des années et qui

indéfiniment y resteront inscrits à chaque exercice. Ces crédits concernent des bâtiments anciens civils et religieux, dont la restauration devient donc méthodique et obligatoire, puisque les sommes y destinées ne peuvent légalement être consacrées qu'à cet objet bien spécifié. Ce qui fait qu'un jour, à force d'avoir remplacé les vieilles pierres par de nouvelles, il ne restera plus rien debout de l'œuvre primitive. Mais les crédits officiels continueront à pleuvoir sur cette architecture clinquante, que les édiles ou les fabriciens, selon leur nature, continueront aussi, instinctivement fidèles à l'habitude, à maniaquement « restaurer ». Leurs fils hériteront de leur rôle; et les uns et les autres recevront l'hommage de leurs concitoyens pour le soin qu'ils auront pris à assurer l'existence de ces... vestiges de notre art d'autrefois...

— Je songeais moi-même à cela, reprenait le prêtre, en lisant dans un journal, ces jours-ci, que le gouvernement se proposait d'acheter le manoir de Beersel, en Brabant, afin de le rétablir dans son aspect original...

Le nom de ce village sonnait agréablement à l'oreille du baron et transportait soudain sa pensée vers des époques lointaines :

— Beersel! disait-il, avec un mélancolique soupir. Que de souvenirs exquis cela évoque pour moi... J'ai passé là quelques-unes des plus belles journées de ma jeunesse. Le dimanche, nous nous y rendions souvent en bande joyeuse d'étudiants, de sous-officiers et de jolies filles... Nous y allions par Verweyde et Ruysbroeck en suivant la rive du canal de Charleroi, ombragée alors par de hauts ormes. Avec des vivres que nous avions apportés, nous dînions au milieu de la grande salle du donjon, envahie par des herbes non moins folles que nos compagnes... Mainte fois, dans la haute cheminée gothique, nous avons fait la cuisine... Nous riions, nous chantions... et, le soir, nous revenions amoureusement serrés les uns contre les autres, par Linkebeek en nous attardant dans les ténèbres du chemin creux des Artistes...

— Baron! interrompait sur un ton de reproche le prêtre, un peu formalisé par ces confidences hasar-

deuses faites sans suffisant respect pour la sainteté du lieu.

— Je vous demande pardon ! mon père, reprenait, tout confus, Lavaux-Sainte-Anne, lequel se rendait compte par ce bref rappel aux convenances qu'il avait été d'une loquacité trop frivole en obéissant aux fantaisies de sa mémoire. Hélas ! quand le cœur se rappelle, la raison s'éloigne...

Darmand, mieux que l'abbé, comprenait l'irrévérence innocente du gentilhomme; il ne songeait aucunement à lui en vouloir. Il s'amusait même, en son for intérieur, de l'effarouchement du bon ecclésiastique. Pourtant il tentait de faire disparaître tout à fait dans l'âme du prêtre le regret fâcheux causé par cet incident anodin, dont sa religiosité amplifiait outre mesure la portée. Il disait à son tour, à moitié plaisant :

— Pour moi aussi Beersel est un village suggestif. J'avais quinze ans quand j'ai peint son château à l'aquarelle. Mais je n'ai point fait de cuisine en ses salles vénérables...

Le baron, en guise d'amende honorable, croyait utile de donner à ses paroles une tournure plus sévère; seul moyen, supposait-il, d'étendre l'oubli sur son libre bien qu'inoffensif discours de tantôt.

— Beersel est, certes, un beau morceau d'architecture militaire. Toutefois, déjà de mon temps, cela manquait de machicoulis...

Cette sortie puérile avait raison de toute la rigueur momentanée de Delangle. Et l'attitude du baron était si comique, que le prêtre et le journaliste n'osaient point se regarder, de peur de se laisser aller à rire sans retenue. Voyant qu'ils se taisaient, Lavaux-Sainte-Anne, pour mettre fin à la gêne, prenait le parti catégorique de s'en aller :

— Vous examiniez sans doute la réfection de ces peintures — et le baron désignait du doigt, entre les madriers de l'échafaudage, les lumineux fragments de la fresque; — un profane comme moi n'entend rien à ces choses...

Il s'apprêtait à partir, son chapeau en main ; mais l'abbé, de manière tout à fait affectueuse, tentait maintenant de le retenir.

— Vous n'êtes point de trop, Henri.

— Pas du tout, ajoutait Jacques. Et puis, nous n'en avons plus que pour un instant.

— Faites à votre aise. Le temps est superbe. Je vais aller voir la floraison des pommiers et présenter mes hommages à Nanette Frison.

— Puisque vous le voulez... A tantôt...

— Oui, à tantôt.

— Brave cœur! ne pouvait s'empêcher de dire l'abbé, quand la silhouette du gentilhomme, tout heureux de se trouver seul, se fut perdue derrière les piliers de la nef centrale.

— Pas si brave que ça, formulait Darmand sur un mode ironique : Il vient interrompre notre causerie et vous le louez...

— Et tout cela à propos d'un manoir...

— Qui n'est plus qu'une ruine

— Une belle ruine, d'ailleurs, et si séduisante qu'on prétend rendre au château son aspect d'autrefois. Il s'agit, par conséquent, d'une réédification complète. Ce zèle soudain m'inquiète; il est d'autant plus surprenant que les pouvoirs constitués s'étaient jusqu'à présent totalement désintéressés du sort de ce château féodéal, un des plus curieux qui aient été conservés sur notre sol. C'est même cette négligence, souvent critiquée par les artistes, qui est cause de la dégradation considérable de ce superbe exemple d'architecture militaire du moyen âge. Ceux qui, depuis vingt ans, aimant la campagne, ont pris l'habitude d'aller se promener à la belle saison dans la contrée située au sud-ouest de la capitale, peuvent certifier que jamais monument ne fut plus inexplicablement abandonné que celui-là; chaque année, jadis, quand j'allais le voir, je constatais avec navrance l'affaissement d'un fragment de maçonnerie, encore debout l'été précédent, ou l'apparition d'une fissure toute fraîche. Mais les alarmes des visiteurs fidèles vont cesser! Bientôt, sans doute. ils trouveront en lieu et place de ces ruines désolées, qui alimentaient leurs mélancoliques raisonnements et les plongeaient dans la douce jouissance des réflexions rétrospectives, un castel tout neuf et inconnu, surgi de terre au contact de la baguette magique de la fée ministérielle...

— Oui, chez nous, disait Jacques Darmand, on s'y prend toujours trop tard ; en voulant réparer la négligence des prédécesseurs, en voulant l'excuser, on enchérit sur l'œuvre lente mais sûre du temps : on reconstitue. En peu de mois on change tout à fait la face d'une construction ancienne ; or les années capricieuses n'en modifiaient qu'insensiblement les traits, de manière à nous accoutumer à sa lente dégénérescence, comme nous nous habituons à voir vieillir nos parents, nos amis, conscients que, plus ils grandissent en âge, plus ils s'approchent de la mort. Une belle ruine est ainsi qu'un grand malade : Il est louable de lui servir des remèdes susceptibles de prolonger son existence ; mais il ne faut point le tuer tout de suite et l'embaumer, pour maintenir l'illusion d'une vie encore saine et forte. Songeriez-vous, mon cher abbé, à occir un des vôtres, attaqué par un mal sans pardon, pour éviter que s'inscrivent davantage sur ses traits les ravages de la souffrance, et conserver, avec l'aide de ces artifices où excellèrent les riverains du Nil, un masque calme et presque souriant ?...

— C'est cependant ainsi, mon fils, qu'agissent les hommes atteints de la manie collective et officielle des restaurations à outrance, des restaurations malgré tout. Ce sont ceux-là qui, au temps de ma prime jeunesse, ont défiguré la porte de Hal à Bruxelles, le Steen à Anvers, après avoir laissé démolir cette merveilleuse série de tours qui émaillaient encore, il y a cinquante ans, la topographie de la métropole, et les majestueuses entrées rébarbatives qui, à la même époque, ornaient la ceinture de la capitale. En France, où l'épidémie que nous déplorons a longtemps sévi et a causé des dommages terribles, on en est revenu à des principes plus raisonnés et plus logiques. Et c'est le tableau des dégâts irrémédiables, commis au cours d'un long règne de restaurateurs tout puissants, qui a mis désormais les autorités compétentes de la République en garde contre le renouvellement de cette ère désastreuse. Quelqu'un, précisément, à propos de la réfection projetée du manoir de Beersel rappelait ces jours-ci, la restau-

ration du château de Pierrefonds; disant pour ce travail toute son admiration, il laissait deviner que le futur architecte, chargé du relèvement de la forteresse brabançonne, devrait bien s'inspirer de ce qu'a accompli Viollet-le-Duc...

— Voilà un désir malheureux! s'exclamait l'écrivain.

— Oui, il faut prier Dieu qu'il nous préserve de restaurations de ce genre-là! Il y a des gens qui s'émerveillent devant l'œuvre considérable et laborieuse du célèbre archéologue français, et estiment que sa restitution est presque miraculeuse. Vous et moi, nous ne partageons pas cette manière de voir : Pour nous, la « restitution » de Pierrefonds est une action mauvaise, qui n'engendre que la curiosité et élimine tout émoi. Ceux qui, impatients de connaître la splendeur inconnue de cette résidence antique, vue à travers des descriptions trop enthousiastes, la visitent pour la première fois, sont désabusés profondément. Ils croyaient trouver un palais réparé, consolidé, et ils se trouvent devant un palais refait, dont les pierres, très blanches, ont l'air d'avoir été taillées de la veille.

— J'ai constaté moi-même, intervenait Jacques Darmand, que toute illusion s'évanouit; dès qu'on pénètre sous le porche, en franchissant la passerelle surplombant le fossé sans eau, on aperçoit, supportant les chaînes du pont-levis, un énorme châssis de poutrelles rassemblées et rivées sortant du meilleur atelier métallurgique... Où sont les épais madriers auxquels ces poutrelles se substituent? Cela gâte toute la joie. Puis, quand vous pénétrez dans la vaste salle des preuses et que vous remarquez les neuf grandes figures féminines debout qui couronnent la cheminée et représentant « l'impératrice Eugénie et ses huit dames d'honneur », vous commencez par vous demander si vous êtes victime d'une mauvaise plaisanterie. Un jour que je visitais ce château, je priai mon guide de vouloir m'indiquer ce que Viollet-le-Duc avait respecté des parties anciennes. Mon interlocuteur ne s'étonna point de ma question; la visite finie, il me conduisit dans la crypte — nouvelle

aussi — où il me montra des fragments de chapiteaux et quelques morceaux de sculptures gothiques dont l'auteur de l'*Histoire d'une cathédrale et d'un hôtel de ville* s'était inspiré pour l'ornementation de « son » œuvre...

— En effet, appuyait l'abbé Delangle, Pierrefonds est l'œuvre personnelle de Viollet-le-Duc; c'est ce qu'on lui reproche, et c'est ce qu'on est en droit de reprocher à la plupart des architectes belges auxquels on confie la restauration de monuments anciens. Combien les Français doivent être heureux en pensant que Coucy-le-Château a échappé presque providentiellement aux mains irrespectueuses de Viollet-le-Duc ! Là, parmi les ruines formidables et farouches, on peut s'abstraire dans la joie intime des souvenirs; chacune des pierres de ce colosse blessé et démantelé par Mazarin vous parle, vous séduit et vous navre, car ce sont là autant de témoins des jours glorieux, des jours douloureux aussi du géant démembré, amputé, que vous venez voir... A Pierrefonds, rien de pareil, nulle parole ne suinte des matériaux, nulle confidence ne sort des murailles impeccablement droites et complètes et ravalées. Pas un instant on ne croit que « c'est arrivé » et le silence des siècles ne pèse pas sur vos épaules. Pourtant, quelle majesté, quelle orgueilleuse physionomie avait ce malheureux château avant sa restauration ! La photographie qui nous le montre ainsi a une beauté défiante, mystérieuse et grandiose qui rend impardonnable la large fantaisie de celui qui la détruisit, à la prière d'une souveraine capricieuse.

— Nos deux plus magistrales ruines nationales, remarquait l'écrivain, le château de Bouillon et le château de Gand ont échappé à tel bouleversement organisé. Il est vrai que, tout en les consolidant, on en a complété certaines parties, de manière à donner au public, aux artistes, l'aspect de leur état primitif. Si l'argent avait été plus abondant, il est vraisemblable qu'elles auraient partagé le sort commun de leur sœur française de Pierrefonds, en vertu des exigences de notre manie nationale. On a bien dressé, élaboré des projets de « restauration complète », mais

la pénurie des fonds ne permet pas d'en entreprendre la réalisation. Puissions-nous connaître une éternelle pauvreté, si c'est à ce prix, si j'ose m'exprimer ainsi, que nous devons maintenir dans leur charme inviolé les monuments anciens les plus impressionnants de notre pays. Un édifice restauré intégralement perd toute sa poésie; il fait penser à une vieille dame qui, pour donner aux autres l'illusion d'une seconde jeunesse, s'habille à la manière d'une jeune fille : c'est un travestissement

Cette jolie comparaison ravissait le prêtre, qui souriait et se recueillait un instant. Puis, prenant le bras de son ami, sur lequel il s'appuyait, il se dirigeait à petits pas vers le porche. Un des vantaux de la porte était ouvert et dessinait au bout de la nef centrale un haut rectangle de lumière aveuglante dont les bords semblaient rongés par le clair ensoleillement du dehors Les deux hommes clignaient les yeux. Mais le curé, absorbé par son sujet. reprenait bientôt la conversation au point où le journaliste l'avait laissée :

— Ceux qui aiment le passé de leur patrie, et qui puisent dans ses annales non seulement des exemples et des conseils, mais les considèrent comme une des sources essentielles de leurs plaisirs moraux et spirituels, ont pour devoir d'empêcher ces travestissements. Ils détruisent l'âme des choses anciennes et rendent impossible la tendre communion qui doit exister entre les hommes des générations successives. Vous rappelez-vous qu'il subsiste à Gand, au château des Comtes, dans la salle du greffe du Conseil de Flandre, une cheminée monumentale du commencement du XVIe siècle? Les jambages de cette cheminée sont surmontés de consoles ornées, l'une d'un chevalier armé de toutes pièces, l'autre d'une dame. Ces sculptures sont dégradées; un vandale, jadis, s'est plu à marteler leurs visages de pierre. Abîmées comme elles sont, ces effigies ont une saveur intense; la patine du temps a harmonisé leur matière; l'air, le froid et la chaleur ont arrondi les angles de leurs vêtements dans les plis desquels s'emprisonnent toute la séduc-

tion et le mystère des périodes révolues. La facture amoureuse des pierres nous évoque la conscience attentive de l'imagier qui les tailla et nous laisse deviner combien soigneusement, consciencieusement, il cisela les deux têtes maintenant mutilées. Et même celles-ci, brisées, écrasées, ne nous suggèrent-elles pas la mentalité mauvaise et fruste de cette brute qui s'acharna sur leurs traits, désireux de les faire disparaître, comme si ces masques immobiles et solitaires, dans leur expression calme et réfléchie, défiaient, à l'ombre de la haute cheminée gothique, son ignorance et son irrespect de l'art?... Remplacez ces deux masques détériorés par deux autres, copiés sur eux, mais aux visages reconstitués : le charme sera rompu et en vain vous leur demanderez une confidence. L'ambiance, l'atmosphère tissée par les siècles autour de ces objets inertes se sera évanouie. Pourtant, si ces effigies anciennes menacent de s'écrouler, leur masse ne tenant plus bien dans l'appareil, empressez-vous de les y recimenter, de façon à assurer pour une durée nouvelle leur stabilité.

— Vous résumez ainsi, judicieusement, poétiquement aussi, à votre manière, la philosophie de la restauration. Restaurer est, pour la plupart, synonyme de rétablir. Ce qu'il faut faire, c'est consolider, fortifier par un sage travail, étranger à toute préoccupation archéologique ou artistique trop absolue, les monuments minés et qui sont en danger de choir.

— Oui, Darmand, préservons-les de la destruction autant qu'il est en notre humain pouvoir de le faire et recourons pour cela à la collaboration de la science, plutôt qu'au concours trop intéressé des architectes. Disputons à l'avidité, à la voracité lentes et impitoyables des années, le plus longtemps possible ce qui constitue notre patrimoine monumental ; soustrayons à leurs griffes tout ce que nous pourrons de trésors vénérables, avec la pieuse et mélancolique assurance que tout doit disparaître, mais avec la joie de celui qui tente l'impossible pour arracher à la mort un être qu'il sait condamné et qu'il aime.

— Pour ma part, mon père, je crois que le meilleur moyen de convertir à nos principes les plus obstinés « restaurateurs », c'est de leur proposer à brûle-pourpoint de donner des bras à la Vénus de Milo; ou bien de rendre sa splendeur complète au Parthénon, cette incomparable merveille de l'architecture universelle de tous les temps, genèse et canon de l'harmonie de l'art monumental et qui, malgré les lamentations et les efforts des hommes, continue, en regardant la mer éginéenne de ses blanches colonnes, à se mourir lentement et langoureusement sous le ciel bleu de la divine Hellade...

Ils étaient arrivés sous la large ogive du portail; le soleil prolongeait leurs deux ombres associées vers l'intérieur de l'église; sur les dalles fraîches leurs pas lents avaient inscrit des semelles mouillées et parallèles dont la pierre insensiblement buvait la trace humide et bleue. La place, en ce vendredi matin, était animée et le tableau de son activité rappelait soudain les deux hommes à des réalités moins mélancoliques. Les paysans, venus du pays d'alentour, se pressaient sur le parvis, devant les auberges et les boutiques; le long de la muraille de la cure, en théories, des veaux blancs et noirs montraient leurs croupes osseuses et leurs genoux cagneux, des porcelets roses dormaient sur le lit de paille des caisses à claires-voies. Des volailles emplissaient des paniers, des œufs emplissaient des corbeilles, et des marchandes en tabliers de cotonnette, derrière leurs étals recouverts d'une banne de toile grise à double versant, recommandaient la qualité de leur lard, de leur beurre et de leur fromage.

Des cris montaient de partout, appels aux chalands, débats de prix, quolibets moqueurs, exclamations; bruit des bêtes et bruit des gens se confondaient; pourtant dans tout ce tohu-bohu l'harmonie des sons divers était aussi puissante que l'harmonie des couleurs de cette foule bougeante, joyeuse et diaprée, dont l'allure collective elle-même constituait une harmonie de gestes et de mouvements épars. Delangle et Darmand, du haut des degrés du portail regardaient, contemplatifs, ce spectacle bigarré et

pittoresque, où la lumière ardente du jour opposait des ombres profondes à des clartés intenses; c'était comme une synthèse vibrante, chaude et fruste de toute l'existence campagnarde, de son labeur et de ses réjouissances. Car ces êtres et ces choses emplissaient l'air de tous les parfums des champs, des fermes et des étables, et toutes les musiques des campagnes s'y mariaient en un concert tapageur mais dans sa discordance énergique comme le travail de la terre. L'abbé saisissait la main de son compagnon et, indiquant du doigt la foule dans le joli cadre de la place, il disait, avec un large soupir de contentement :

— N'est-ce pas qu'il est bon d'exister et que la vue de tout, ici-bas, nous console des peines de nos corps et des soucis de nos âmes? L'homme n'a pas conscience de la plénitude de son bonheur. Quand le matin, ayant poussé ma fenêtre, j'ouvre mes yeux sur les horizons merveilleux de mon pays, je me convainc que le seul privilège de pouvoir regarder mérite qu'on rende grâce sans cesse au Créateur de sa sollicitude envers nous. Avez-vous jamais bien réfléchi, Darmand, à ce qu'il y a non pas seulement dans ce mot : voir, mais dans le fait lui-même? Les mots ont leur charme apparent, mais ce qu'ils entendent est tellement énorme et illimité qu'il est enivrant et presque dangereux d'y songer... Ah! voir, contempler tout ce qui constitue l'univers, et s'en emplir l'esprit autant que la prunelle; accorder les sensations de la pupille avec celles de notre cerveau, donc doublement, multiplement voir, puisque l'esthétique sans l'optique n'est qu'une déception... Tenez, connaissez-vous ce que je regretterai le plus de cette terre le jour où je la quitterai pour aller vers Dieu? Ce ne sont point les livres, ce n'est point l'affection de ceux que j'aime, ce n'est point le goût des fruits et des délicieux breuvages, ce sera de ne plus apercevoir les étendues positives de ma contrée, ce sera de devoir fermer pour jamais les paupières sur les horizons de l'univers tangible et des éléments qui le composent. Vous savez que je ne crains pas la mort : la prêtrise m'a fait son familier. Et puis, la

souffrance physique des suprêmes heures de l'homme est relative, car toujours il succombe quand son être entier, affaibli par la maladie, est devenu inaccessible à la douleur et à la réflexion. Mais ce que je crains, c'est de ne point retrouver en ce ciel auquel j'aspire, et où je prie le Seigneur de me recevoir en fils respectueux, le spectacle qui a empli de délices mon passage sur ce sol où Jésus subit, lui, le martyre... Une trinité morale nous accorde ses bienfaits. Nous pouvons associer dans le même amour : la religion, la vie et l'art...

— La vie et l'art, répétait machinalement l'écrivain.

— Oui, je sais, reprenait l'abbé en se mettant devant lui et en plongeant ses bons yeux gris dans les yeux bleus de Jacques Darmand, pour vous importent surtout ces deux choses. Et pourtant, — vous tenteriez en vain de me démentir, — je prétends que vous ne pouvez adorer et pénétrer intimement l'un et l'autre en faisant abstraction de tout sentiment religieux.

— Et les anciens? interrogeait Darmand.

— Ils étaient religieux, et leur vie et leur art portent l'empreinte de leurs croyances.

— Oui, mais ils n'étaient pas catholiques.

— Nous sommes d'accord une fois de plus, constatait Delangle. Le Christ n'a pas inventé la religion. Elle existait avant lui et survivra à ses doctrines, si jamais, ce dont personnellement je doute, elles doivent faire place à d'autres. Le christianisme n'est qu'une forme de ce besoin instinctif que possède l'être raisonnable et raisonnant de trouver dans les choses une essence inexplicable. Vous avez beau, en votre matérialisme studieux, vouloir marquer les étapes de l'évolution des espèces et même réussir à les définir scientifiquement, il vous sera impossible de démontrer d'où provient le sens vital qui est la genèse de tout. Qu'est la vie, de quelle manière est-elle constituée, quelle est sa nature, comment se manifeste-t-elle? Depuis des milliers d'années, chaque printemps, sur le globe, des millions d'hommes voient surgir du labour les tiges du blé là où ils ont semé l'automne

précédent. Il n'en est pas un qui soit parvenu jusqu'à présent à découvrir pourquoi ces tiges poussaient... Assurément, il y a le germe, mais, d'abord, qu'est-ce que le germe? Forces mystérieuses qui se cachent innombrables, dites-vous, matérialistes, au sein de la nature. Au fond, rien ne nous sépare, et l'ignorance, au contraire, où nous sommes également de cet inconnu, nous associe dans le même étonnement et la même certitude de ne jamais savoir, absolument comme l'angoisse prend chacun au bord de l'abîme insondable. Le sein de la nature est pour nous le sein de Dieu, ce sein où se reposent un jour tous ses enfants...

— Notre origine est semblable comme notre destinée est identique, disait à son tour Darmand. Mais pourquoi, si Dieu existe, n'a-t-il pas pris soin de nous donner à tous une égale conception de son essence? Il nous a fait à son image, disent les Ecritures; or, si cela était vrai, pareils à lui, ou presque pareils à lui, son esprit et le nôtre seraient conformes et nous aurions, par conséquent, la nette intelligence de ses facultés. D'autre part, Dieu est infini et universel, alors que nous sommes finis et passagers. Contradictions que tout cela. La matière a sa force en elle, et nulle puissance divine ne l'y a mise; cette matière a évolué selon les circonstances des milieux favorables en vertu des lois bien démontrées de la sélection naturelle. Vous autres, catholiques, vous mettez au compte de Dieu tout ce que vous ne savez pas expliquer. C'est éluder des problèmes que, de notre côté, nous nous efforçons d'éclaircir, sinon de résoudre. Ainsi, le jeu des saisons...

— Pardon, interrompait vivement l'abbé Delangle, les saisons sont intangibles; elles n'ont donc point pour elle la force latente de cette matière que vous prenez pour base de l'évolution!

— Les saisons sont réglées par l'éternelle et régulière fantaisie des astres. Et je ne pense pas que ces centaines de planètes lointaines soient soumises à votre système philosophique! La Terre seulement a vu écrire la Bible... L'un et l'autre Testaments sont trop jeunes pour être connus de ces populations qui

nous encerclent de toutes parts dans l'éther. Et si la télégraphie sans fil avait existé du temps des Rois ou des Évangélistes, aujourd'hui, par ces moyens de communications rapides, les livres saints auraient à peine pu être portés à la connaissance, par exemple, des marsiens...

— Darmand, voilà une boutade, et elle ne prouve rien !

— Si, elle prouve que vous isolez la Terre de l'immensité pour justifier des théories divines et surnaturelles que vous entendez appliquer à l'univers entier, alors qu'elles n'intéressent qu'une partie des habitants d'une pauvre planète négligeable, une des plus petites parmi les millions d'astres qui s'agitent et gravitent dans la voie lactée.

Les douze coups de midi, à l'horloge de la tour, laissaient tomber sur la tête des amis leurs échos graves et bronzés.

— Nanette Frison nous attend, disait le curé. Le baron doit avoir faim et probablement s'impatiente. Ne nous faisons pas prier. Allons nous mettre à table.

Reprenant le bras de son contradicteur, il le conduisait à son logis, à travers la foule des cultivateurs qui se débandaient et de leurs véhicules de tous genres attelés de chiens, d'ânes et de chevaux.

XI.

(*Ce chapitre ne sera pas reproduit ici. Il paraîtra dans le volume que l'auteur publiera prochainement.*)

XII.

Où la Fortune, pour séduire son élu, se drape dans la blanche étoffe du manteau pontifical.

En flânant un après-midi, où le soleil printanier l'avait déterminé à interrompre des besognes cependant urgentes, le baron de Lavaux-Sainte-Anne était

entré dans une salle de ventes du boulevard Anspach. De façon distraite, il s'était arrêté devant un objet sur lequel il avait interrogativement fixé les yeux. C'était un grand buste de Léon XIII, en plâtre, sali, noirci par le contact des mains, mais selon le vieillard, qui s'en rapportait au témoignage de photographies populaires du pontife, fort ressemblant et intact. Peu d'amateurs semblaient devoir se disputer cette œuvre d'art, dont nul ne se préoccupait fort. Quelques personnes en passant devant l'effigie lui décochaient des quolibets. Mais l'ancien sergent-major, soudain séduit par le masque du pape, n'entendait pas ces paroles très relativement orthodoxes. Il était comme fasciné; les pieds rivés au sol, il contempla le buste pendant une demi-heure. On eût dit qu'entre ces deux personnages muets s'était établie une mystérieuse sympathie et qu'en croisant leurs regards ils échangeaient leurs idées. Puis, soucieux et rêveur, Lavaux sortit. Sans bien se rendre compte du chemin qu'il prenait, il traversait les rues au hasard. Une pensée tenace l'obsédait, et dans sa cervelle il cherchait à résoudre un problème que la singulière confrontation de tântôt lui avait suggéré et impérieusement se posait à lui.

Il ne dormit pas; longuement il continua à songer en se retournant fiévreusement dans son lit; il se leva avec le soleil et, durant trois heures, plutôt que de faire courir ses doigts sur le clavier de sa machine à écrire, il aligna des chiffres, procéda à de minutieux calculs. D'un geste satisfait il se frappa le front, comme le fit, sans doute, en d'autres circonstances plus mémorables, Archimède, quand il découvrit la loi de la pesanteur spécifique des corps. Lavaux aussi avait trouvé, car sur son front auparavant soucieux, le retour de la quiétude vint adoucir l'accent des plis qui couraient d'une tempe à l'autre, comme deux barreaux derrière lesquels s'emprisonnait sa pensée. Il rangea ses papiers, glissa en poche quelque argent, et radieux, la tête haute, il quitta son appartement. Jusqu'à midi, il travailla aux Archives, puis, tout de suite après le déjeûner, il gagna le boulevard Anspach. La vente hebdomadaire

venait de commencer. Une foule de brocanteurs, d'antiquaires, de fripiers, emplissait l'immense salle. Des gens du peuple et des petits bourgeois, tous impatients, se bousculaient autour du commissaire-priseur qui levait et abaissait son marteau de façon méthodique et automatique. Des ouvriers transportaient au dehors des meubles adjugés, des paquets de livres, des literies, des lustres et des pendules, tous objets plus ou moins abîmés et salis et qui gardaient sur eux la trace des longs usages peu soigneux. Des bousculades se produisaient dans ce monde hétéroclite d'où montait une odeur de transpiration qui se mêlait à l'acre parfum des chauds beignets à l'huile vendus par une femme haillonneuse à l'entrée du vestibule. Des gars poussaient sur les dalles fendues et malpropres, vers des camions arrêtés à l'extérieur près du trottoir, des choses disparates. Un amateur saisissait au-dessus des épaules de ses voisins une curiosité orientale dont il s'était rendu acquéreur et que des employés lui tendaient, les bras levés.

Par-dessus la balustrade de la galerie des têtes se penchaient vers l'huissier. Toutes les prunelles se concentraient sur le visage de l'officier ministériel, comme si, à lui seul, il eût constitué un spectacle... Des voix s'entre-croisaient, venant des quatre coins du hall. Placidement, au milieu de ce vacarme, de ce tohu-bohu, le commissaire-priseur dirigeait les enchères, frappant de son maillet le rebord de son pupitre. Des contestations se produisaient de temps à autre, auxquelles, parfois, succédaient de bruyantes disputes. Le tapage devenait assourdissant lorsque, malicieusement, des porteurs marchaient sur les pieds des gens pour les faire reculer. Des mégères rivales s'adressaient des invectives. Des marchandes à la toilette emportaient des robes de soie fripée et de satin, tandis que des oisifs, mal habillés et indolents, les cheveux pommadés et la cigarette collée à des lèvres gouailleuses, émettaient des opinions grivoises sur le rôle défunt de tous ces vêtements au luxe fini.

Le baron était mal à l'aise; l'air lourd, l'air vicié le prenait à la gorge. Adossé à un vieux

comptoir poisseux d'estaminet de faubourg, il avait devant lui le va et vient incessant du monde. Le coin d'une armoire qu'on véhiculait brutalement venait de lui contusionner la jambe. Des colporteuses malpropres le frôlaient et son pantalon et sa redingote se couvraient de poussière. Mais il restait à son poste, le monocle à l'œil, braqué sur le crieur comme un objectif et, d'ailleurs, presque pareil à un objectif, puisque l'image de ce dernier s'y reproduisait en miniature... Pourtant la vente n'avançait guère. On eût dit que les lots se multipliaient, tant la salle se vidait lentement de ses innombrables et souvent répugnantes marchandises. Lavaux regarda sa montre ; à la manière dont on procédait, il serait certainement cinq heures avant qu'on commençât la dispersion aux enchères publiques des choses disparates amoncelées derrière lui. Le baron se retourna. Le portrait du pape, que chauffait un rayon de soleil réverbéré par le lanterneau, paraissait s'animer et sourire. Ses petits yeux se fixaient avec une bonté, avec une indulgence toutes chrétiennes sur cette foule que le buste dominait. Lavaux était tenté de chercher le corps et les bras du Saint-Père, car parfois il le croyait là, vivant, et prêt à bénir...

Le baron se fraya un passage à travers les groupes compacts et maugréants et gagna le boulevard. Il marcha, la crosse de sa canne accrochée au poignet, jusqu'à la gare du Nord et s'assit à la terrasse du Café des Boulevards. Le garçon fut tout surpris de le voir : c'était la première fois depuis beaucoup d'années qu'il versait au gentilhomme son absinthe avant cinq heures. Le vénérable célibataire était fébrile. Il tournait nerveusement sa canne entre ses doigts et oubliait de sucrer sa boisson. Comme il regardait, distrait, d'une prunelle comme exilée et absente celui qui l'avait servi, le garçon de plus en plus ébahi se permetta de remarquer :

— Monsieur le baron n'est pas dans son assiette ?

— Dans mon assiette ? Oh, si ! Mais vois-tu, Jean, quelque chose me trotte, là, dans la cervelle, quelque chose de capital.

— Monsieur le baron aurait-il des soucis ?

— Une affaire, Jean ! Une très bonne affaire, peut-être... Hélas ! rien n'est encore positif... D'ailleurs, aussi longtemps que tout ne sera pas arrangé, les illusions sont interdites... Car il n'est point de plus douloureux voyage que le retour de ces beaux et fallacieux pays azurés où si aisément nous mène notre espérance...

Il s'interrompait soudain. Ses pupilles venaient de rencontrer le cadran qui met son œil rond au sommet de la façade de la gare du Nord, entre les dieux lions de pierre, debout, qui le gardent. Les aiguilles marquaient cinq heures moins vingt minutes. Lavaux fouilla dans la poche de son gilet, jeta un franc sur la table, et partit en coup de vent, sans réclamer sa monnaie. Le garçon, étonné par cette largesse exceptionnelle et sans précédent, l'accompagnait jusqu'au bout du trottoir :

— Monsieur le baron est un veinard ! Il réussira...

Lavaux-Sainte-Anne sauta sur la plate-forme d'une voiture du tramway électrique. Mais près de la Bourse, en descendant du véhicule non arrêté, en face de l'hôtel des ventes, il faillit se faire écraser par une automobile dont une roue lui frôla la jambe contusionnée. Sa souffrance réveillée, claudicant, il traversa le vestibule. Il avait la gorge sèche, ses mains tremblaient ; angoissé, son cœur battait irrégulièrement et sa respiration se saccadait. La foule cachait au nouveau venu la partie tantôt déserte de la salle ; à cette constatation, une inquiétude lancinante bouleversa le baron. Il crut qu'il allait défaillir quand il s'aperçut que le buste n'était plus visible. Etait-il vendu ? L'avait-on emporté ?... Lavaux se posait ces questions mais n'osait y répondre. La sueur lui mouillait le front et tombait en grosses gouttes sur le verre du monocle suspendu à son fil de soie. Lavaux se dressait sur le bout des pieds, s'appuyait à l'épaule des voisins. Mais il ne distinguait que des têtes. Le bruit était intense. Des ouvriers glissaient vers la sortie un grand sopha au capitonnage déchiré dont les roulettes affreusement rouillées grinçaient. Le commissaire-priseur criait, voulant être spirituel :

— Il n'y a pas amateur à cent sous ?... Mais ça

vaut un louis, un saint louis... Le plâtre seul coûte autant, car c'est une tête de poids, une forte tête... Une bonne action à accomplir par un gueux repentant... Saint Pierre lui en tiendrait compte, là-haut!...

Le populaire riait, répondait par d'autres plaisanteries. Maintenant, l'âme rassérénée, le baron écoutait, plongé dans un clair ravissement. Son cœur rebattait de manière normale. La joie, profondément, s'inscrivait sur tous les traits de son visage devenu rouge.

— Allons messieurs, allons mesdames, une mise à prix! Il n'y a pas une bigote de bonne volonté?... Ah! je constate que les vrais fidèles, les fidèles ostensibles deviennent rares .. Le pontife va nous rester pour compte!... Ce sera un sacrilège...

— Un franc, s'exclama une vieille pécheresse.

Le public s'amusait. Lavaux était sur des charbons ardents. Il prêtait intensément l'oreille.

— Un franc! Personne ne dit mieux? Adj...

— Dix francs! vociféra presque le baron, de peur qu'on ne l'entendît. Ces deux mots, prononcés d'une voix retentissante, firent sur l'assistance l'effet d'une décharge électrique. Toutes les têtes se retournèrent afin de dévisager cet excentrique qui, pour s'assurer la possession d'un objet que personne ne lui disputait, bousculait tous les usages de la régulière et lente gradation des enchères. Décupler du coup la mise a prix! C'était de la folie ou de la prodigalité! Mille regards sarcastiques enveloppaient Lavaux; la moquerie plissait beaucoup de lèvres. Des lazzis se croisaient, des réflexions humoristiques étaient proférées avec la franchise irraisonnée des exclamations populaires :

— Que va-t-il faire de ce buste? C'est pas le portrait de son père!

— Oh, la singulière pièce centrale d'une incomplète garniture de cheminée. Est-ce pour savoir l'heure?...

— L'heure du baise-mule, sans nul doute! ajoutait un étudiant, qui était entré là par hasard.

— Deux bonnes têtes en tout cas, et qui se feront merveilleusement pendants, conclua une femme qui

pouffait très fort et montrait un bouche édentée, tandis que son œil louche allait du visage livide du pontife au visage écarlate du baron, dont les cheveux et la moustache étaient, dans son masque cramoisi, plus blancs que le plâtre de l'effigie.

Un rire formidable secoua l'assemblée. Le commissaire-priseur lui-même restait une seconde interloqué, autant par cette offre inattendue que par l'accueil hilare que lui avait fait la foule amusée. Mais, conscient du sérieux de son rôle, il reprit bientôt son calme et son sang-froid :

— Dix francs ! Personne ?... Adjugé à monsieur...

Il indiqua du manche de son marteau l'acquéreur triomphant. Plus rouge que jamais, prêt à éclater, le baron paya et acquitta les frais. Des porteurs haillonneux l'entouraient, lui offraient de transporter le portrait à son domicile. Lavaux les éconduisit et, pour ne pas s'embarrasser, il accrocha le bec de sa canne à la poche de sa redingote. Il prit le buste dans ses deux bras, pendant qu'une nouvelle explosion de rire saluait la rencontre de ces deux amis, une explosion dans les échos désopilants emplissaient les oreilles du baron d'un énorme bruit moqueur et bouffon... Le plâtre blanchissait le vêtement du baron, qui marcha jusqu'à la Bourse, au milieu des promeneurs, étonnés et ahuris, qui s'arrêtaient pour voir passer ce vieillard élégant muni d'un si curieux fardeau. Le baron héla un fiacre et se fit reconduire chez lui. Le cabaretier, debout sur le seuil de l'estaminet, vint à lui et l'aida à descendre de voiture ; il s'étonna de la bizarrerie de l'acquisition et, goguenard, se mit à sourire. Lavaux-Sainte-Anne, qui avait remarqué son attitude ironique, se contenta, un peu dédaigneux, de lui répondre, en mettant le pied sur la première marche de l'escalier.

— Ne vous gaussez pas de moi, c'est la fortune que je ramène.

— Elle a changé de sexe pour vous plaire ! ajouta, en s'exclamant, le cabaretier.

Le vendredi suivant à Meysse, le déjeûner fini, Lavaux eut un long entretien avec l'abbé Delangle. Cette fois ils ne se promenèrent pas dans le jardin et

Darmand, pressé de rentrer en ville, les laissa discuter autour de la table desservie. Lorsque le baron reprit, vers le soir, le chemin de la capitale, il avait dans l'allure quelque chose d'un homme qui a vaincu une difficulté supposée tout d'abord insurmontable... Le prêtre, par exception, le reconduisit, à travers la campagne, jusqu'à la station vicinale. L'abbé serra la main de son vieux camarade. Un peu mystérieusement, il lui dit à voix basse :

— Tu sais comment il faut agir. Si tout marche bien, nous te marierons à l'automne!...

Une semaine après, le baron signait, avec un fabricant de statues religieuses de la rue du Miroir, un contrat aux termes duquel cet industriel s'engageait à lui fournir des moulages complètement coloriés du buste de Léon XIII, à raison de cinq francs l'exemplaire. Le même jour, Lavaux passait un second traité avec un commissionnaire-expéditeur; il stipulait que chaque buste serait emballé dans une petite caisse spéciale et remis en gare au prix de deux francs. Ces accords positivement établis, Lavaux-Sainte-Anne fit typographier trois mille circulaires, qu'il adressa sous bande à tous les curés desservants du pays, dont l'abbé Delangle lui avait fourni la liste. Ce prospectus offrait à des conditions exceptionnellement avantageuses un buste de Sa Sainteté le souverain pontife. L'œuvre, affirmait l'imprimé, d'une ressemblance parfaite, était digne de figurer sur la cheminée de tous les prêtres.

La souscription était de soixante francs, payables cinq francs par anticipation et cinq francs par mois après la réception du portrait. Le baron faisait ressortir la facilité que ce crédit d'un an accordait aux fabriques d'églises pauvres justement désireuses d'obtenir la sculpture. Et puis, cette réclame pieuse et mercantile à la fois était agrémentée d'un argument irrésistible : Le prospectus portait dans le bas quelques lignes en gros caractères disant que l'archevêque de Malines venait d'accorder son approbation ecclésiastique à l'éditeur du superbe buste. En effet, l'abbé Delangle, muni du premier exemplaire peint et doré sorti de l'atelier du mouleur, s'était rendu auprès du cardinal. Après avoir plaidé chaleureu-

ment la cause de l'excellent catholique pour lequel il tentait cette démarche, il avait obtenu du prélat l'autorisation de faire un usage public de son agrément. C'était là débuter dans les affaires de façon particulièrement avantageuse. Lavaux, d'ailleurs, en eut une nette conscience; et c'est en vertu de cette conviction qu'il promit au chef du diocèse, par l'entreprenant intermédiaire de son ami Delangle, de verser une partie du produit des souscriptions au denier de Saint-Pierre...

Au bout d'une quinzaine de jours, le baron possédait la réponse affirmative de cinq cent douze curés de campagne. Deux mois après l'envoi des effigies de plâtre, les factures du mouleur et du commissionnaire en marchandises acquittées, il avait en poche la somme de quinze cents francs. Désormais, durant dix mois, Lavaux encaisserait régulièrement une somme de 2,560 francs. C'était une fortune de 25,000 francs assurée. Le baron n'en croyait pas ses yeux. Toutes ces pièces d'or, toutes ces banknotes bleues que la poste lui transmettait et qui emplissaient les tiroirs de son bureau jusqu'à en déborder, l'émerveillaient. Pour bien se convaincre de la réalité des choses et qu'il ne rêvait pas, il avait besoin de se sentir vivre physiquement, de mouvoir ses membres; il arpentait à grands pas son salon; ouvrant la fenêtre, il regardait dans la rue Nuit-et-Jour les passants se hâter vers les Galeries Saint-Hubert et les étudiants marcher en groupes bruyants vers l'Université. Ce n'était point là, ce quartier familier et populaire, le spectacle du pays des songes, azuré comme les vignettes des billets de banque qui se multipliaient dans son meuble. .

Hortense Bomal, pressentie par Charlotte Lamercy de connivence avec l'abbé Delangle, se montra toute disposée à une union avec le baron. Depuis tant de semaines toutes les conversations qu'elle entendait, sa conduite même à elle, semblaient d'ailleurs l'y préparer. Quand on lui eut dit que Lavaux-Sainte-Anne, à la suite d'une brillante entreprise commerciale, devenait presque riche, elle sursauta de joie et découvrit démesurément ses belles dents blanches. Ce n'était point par vénalité qu'elle se réjouissait,

mais bien par satisfaction d'apprendre que son époux serait de toutes manières son égal, Aucune arrière-pensée ne germerait dans les esprits, Hortense Bomal le savait bien, d'instinct prédisposés à la critique, à la médisance. L'association de leurs deux petits patrimoines assurerait parfaitement leur bonheur. Mis au courant par le curé des excellentes dispositions de Mademoiselle Bomal, le baron ne dissimulait pas son plaisir. A présent il se donnait plus que jamais raison de l'espoir en de meilleurs jours qu'il avait conservé dans ses heures les plus décevantes : il cessait de douter ; Hortense Bomal serait à lui. Sa vie s'écoulerait dans la quiétude et la douceur auxquelles il aspirait depuis dix ans.

Ce fut au mois de juin qu'il demanda officiellement la main de son amie. Elle la lui accorda émue ; en présence de sa filleule, elle l'autorisa à l'embrasser sur les joues. Le baron avait renouvelé sa garde-robe : Il était vêtu avec une élégance suprême et portait des gants de soie gris clair. En prenant congé de sa fiancée, après cette première conversation officielle, il se rendit chez Isabelle De Backer et chargea la fleuriste d'envoyer à Hortense Bomal une gerbe d'orchidées et de roses. Le dîner d'accordailles eut lieu deux semaines plus tard, chez le consul. Joseph Jamarre fut invité en même temps que l'abbé Delangle et Jacques Darmand. A la table étaient ainsi réunis tous les amis de Charlotte Lamercy. Les échos mondains de *La Voix Nationale* et de l'*Ecran* annonçaient le mariage pour le mois de septembre, et déjà la *Société des Intérêts locaux* se préparait à s'associer, par une digne manifestation, aux noces de son président d'honneur.

Le lendemain du dîner, Charlotte Lamercy partait s'installer à la mer. Hortense Bomal, désireuse pourtant de rester à Bruxelles, à présent qu'elle y avait un promis, ne voulut pas priver sa filleule de sa société et l'accompagna. Mais tous les dimanches le baron prenait le train pour Blankenberghe et restait déjeuner à la villa. Durant la semaine, il s'occupait activement de ses affaires ; en premier lieu il degreva sa propriété de l'hypothèque de trois mille francs dont elle était couverte. Entre les mains de

son notaire ébahi, car celui-ci n'ignorait rien des longs avatars de son client, dont il ne savait pas la nouvelle fortune, il versa l'argent qui lui parvenait au fur et à mesure du paiement des souscriptions. Garder cet or chez lui n'était pas sans présenter des dangers : Si des cambrioleurs pénétraient en son logis, ils en seraient pour leurs frais d'escalade et d'effraction !...

Bientôt le baron donna congé à son censier pour l'automne ; puis il s'occupa de certaines modifications à apporter à sa petite métairie de Lavaux-Sainte-Anne, de manière à l'embellir en vue de la réception des deux futurs époux... L'ingéniosité d'un tapissier la rendit d'ailleurs charmante. L'ameublement du salon, de la salle à manger, de l'appartement de l'étage était conçu dans le style moderne mis à la mode par les fabricants anglais. Des maçons, guidés par l'ancien sergent-major, flanquèrent l'aile nord du bâtiment d'une tour à toit d'ardoises surmonté d'une girouette forgée. La pièce inférieure de cette tour, communiquant avec la chambre à coucher, servirait de cabinet de toilette à la baronne. A l'étage supérieur, des ferronniers fixèrent un étroit balcon circulaire du haut duquel on dominait le pays, plein de perspectives étendues. Des peintres renouvelèrent la décoration, des jardiniers émondèrent l'allée de pommiers et de cerisiers alternés, plantés vingt années auparavant par Lavaux et devenus des arbres puissants et prolifiques. Le propriétaire transforma les trois hectares de labours en parterres, en pelouses et en potagers. Ce n'était point là une mesure d'ordre somptuaire, puisque le baron calculait que la vente organisée des fleurs, des foins, des fruits et des légumes lui assurerait le double des intérêts habituels du capital engagé dans cette réfection.

Il entoura ce parc d'une pittoresque clôture faite larges bois entrecroisés, coloriés de rouge et de vert. La ferme se changeait en un château en miniature... Son aspect était accueillant, l'intérieur confortable. Hortense Bomal avait exprimé à son ami le désir de rester à la campagne l'année presque tout entière. Peut-être tiendrait-elle à passer à Bruxelles

trois ou quatre semaines, aux environs de janvier. Cela convenait parfaitement au baron, qui ne négligea rien, par conséquent, pour assurer à sa femme toutes ses aises en son domaine campagnard. Là, ils vivraient l'un pour l'autre, comme s'ils s'aimaient depuis trente ans. Tandis qu'elle s'occuperait de sa maison, de sa basse-cour, car elle ambitionnait d'élever beaucoup de poules et de canards, il s'efforcerait d'assurer le meilleur rendement du verger et du jardin. Quel plus délicieux passe-temps que d'exploiter ceux-ci selon une méthode productive?... Il se mettrait vite au courant et prendrait les conseils de l'abbé Delangle. Puis, à la saison propice, pour se dédommager des peines de l'été, il chasserait avec le procureur, à la façon de jadis. Des repas cordiaux, présidés par la châtelaine, réuniraient les invités après ces exploits cynégétiques. Quelle joie de se retrouver enfin chez soi, après deux lustres d'humble exil, dans la coquette et spacieuse salle à manger à cheminée flamande, fraîche l'été et chauffée l'hiver au moyen de bûches qui, sous le baiser des flammes, chantaient en crépitant!

Pourtant, ainsi absorbé par ses projets, Lavaux-Sainte-Anne négligeait tout à fait ses clients, qui se lassaient de trouver presque constamment close la porte de son appartement et absent le locataire. Des colporteurs lui demandaient en vain de leur rédiger des suppliques; les cochers de fiacre en contravention se désespéraient de le voir intervenir en leur faveur auprès du directeur de la police. Pour assurer la régularité abondante de sa rubrique d'informateur, Darmand s'était vu contraint de se faire recommander auprès de Joseph Jamarre. S'il n'avait pas réussi à entrer en rapports directs avec le chef du parquet, il lui aurait été très difficile désormais de fournir aux lecteurs de son journal des renseignements circon- stanciés sur les crimes à sensation. Mais à présent, le reporter de *La Voix Nationale* puisait ses nouvelles à la source même. Elles étaient donc aussi précises, aussi parfaites qu'à l'époque où le baron était son fidèle correspondant.

(A suivre.) SANDER PIERRON.

LES LIVRES BELGES

Jean DOMINIQUE. — L'AILE MOUILLÉE (1 vol., Paris, *Mercure de France*). — Un jardin au printemps : Une discrète tendresse frissonne au cœur des choses : Dans la pelouse, une petite fleur s'éveille, étonnée, et puis une encore, au bord de l'eau. Joyeux et stupéfait de sa chanson, un oiseau brode de perles éclatantes et fragiles le manteau d'azur et d'or du silence. Des arbres en robe blanche ont d'adorables gaucheries de communiantes. La brise est âpre et fraiche comme un baiser mouillé de larmes : Parfois un flocon insolite pourchasse dans son vol mal assuré un papillon balourd et vient mourir en rosée parmi les rayons et les feuilles.

Tout est divin, mais si craintif encore. La nature est une jeune fille heureuse qui s'ignore.

Ainsi certaines âmes recèlent de latentes frénésies éternellement refoulées par une invincible pudeur.

L'âme de Jean Dominique, parée de grâce et de mélancolie, est un jardin de printemps, interdit aux fastes de l'été. Elle s'indécise en lointains murmures.

D'un geste aussitôt regretté, elle a fait signe à la vie et à l'amour dont elle a pressenti les ineffables mystères.

Elle leur sourit à la dérobée, les appelle pour les fuir, les salue de ses plus douces chansons, mais de ses doigts frémissants leur clôt les lèvres dès qu'ils s'apprêtent à lui répondre, se désole avant d'avoir savouré leurs joies et se réjouit sans en avoir deviné les alarmes.

Et c'est le drame chuchoté de ses réticences, la tragédie puérile de ses inquiétudes qu'elle nous dévoile dans cette *Aile mouillée* qui est le plus délicieux des poèmes.

Comme une intaille ou un camée, ce petit livre consacre en traits menus toute l'histoire d'une âme énamourée. Il faut remonter à l'*Intermezzo* pour retrouver des pages aussi exquisement douloureuses, bien que Jean Dominique, moins humain que Heine, se complaise dans une plus méticuleuse abstraction et bannisse de son œuvre toute extériorisation sentimentale.

Ceux-là mêmes que railla la muse ironique du poète allemand

semblent avoir inculqué à Jean Dominique un peu de leur mystérieuse et grave sagesse et l'on serait tenté de croire que pour lui, les princes de l'idéalisme — ces grands poètes abstraits, comme les appelle Barbey d'Aurevilly — revêtent d'inégalables attraits.

Un de nos plus parfaits écrivains, Henry Maubel, qui pénétra d'une pensée mathématiquement passionnée le mystère des mondes et sut allier à son sens précis des choses un lyrisme hautain et subtil, devait fatalement requérir l'attention de Jean Dominique qui retrouvait en lui tous les caractères de ses poètes et de ses penseurs préférés. Le spectacle ambigu de cette pensée à la fois rigide et tourmentée correspondait trop intimement à ses préoccupations favorites pour ne pas l'émouvoir, et c'est pourquoi les poèmes de l'*Aile mouillée* ressemblent à de précieuses variations sur l'œuvre de Maubel.

L'auteur de *Dans l'Ile* s'est enfoncé par petites étapes inlassables et volontaires, avec une timidité apparente qui n'était qu'une certitude dissimulée, à travers les forêts touffues de l'analyse et à l'aide de touches légères qui rappellent les procédés impressionnistes des Goncourt, il a construit une œuvre profonde et raffinée qui fait la joie d'une élite. D'un minuscule scalpel il a disséqué les plus formidables apparences et, pour s'être parfois complu à l'observer minutieusement à travers une goutte d'eau, il n'en a pas moins acquis une notion exacte de l'univers.

« Sans nous en douter, nous vivons dans une harmonie sublime » dit Jules Combarieu dans une œuvre (1) qu'analysait récemment Maubel. C'est pour l'avoir mieux senti que n'importe quel autre, que l'auteur de *Miette* en est arrivé à célébrer graduellement l'esprit humain dans toutes ses manifestations.

Son œuvre suit une progression géométrique et chante comme une pure symphonie classique :

De ses premières études de jeunes filles et de jeunes hommes, hymmes frêles en mineur, et de ses gloses sur quelques musiciens, il aboutit aujourd'hui à l'exaltation des essais d'un Wright, de l'optimisme d'un Metchnikof et de la géniale ingénuité darwinienne, prolongeant ainsi à travers ces types représentatifs de l'espérance humaine, son noble souci de l'harmonie

(1) *La Musique. — Ses lois, son évolution*, par Jules Combarieu. — (Bibliothèque de philosophie scientifique), p. 335.

universelle et s'appropriant en quelque sorte cette autre parole de Combarieu : « il exprime, exalte et magnifie le sentiment de la vie aspirant à un état supérieur ». Si Jean Dominique a puisé dans l'âme d'Henry Heine un peu de son lyrisme « à petits pas », il a découvert dans celle de Maubel, les sources essentielles de sa sensibilité.

Dans l'*Aile mouillée*, celui-ci déguise sous sa subtile austérité ce qui transporte celui-là et si l'on y joint la grâce alanguie propre au sexe du poète, on comprendra mieux le charme captivant de ses strophes chuchotées et les raisons pour lesquelles à travers leurs plus pudiques abstractions passent, en un souffle triomphant, les accords voilés des musiques éternelles. Tout cela est doux et fluide comme un clair de lune sur les flots —, comme une aube de mai sur les bois ou comme un vol d'oiseau dans l'ombre des roses; tout cela est exquis comme un chœur à mi-voix, fragile et charmant comme un chant de cloches lointaines; tout cela aussi, dirait Francis de Miomandre, de qui un essai sur Jean Dominique parut dans *Visages*, est, comme le nom de Keats, « écrit sur de l'eau ».

GEORGES MARLOW.

LES THÉATRES

Monnaie : Reprise de *Le Roi l'a dit*, de Léo Delibes et première de *Le Maître à danser*, ballet-pantomime en 1 acte de MM. Paul Max et Ambrosiny, mus. de M. F. Rasse (29 janv.).

Parc : *L'Oiseau blessé*, com. en 4 actes de M. A. Capus (9 févr.).

Galeries : *Occupe-toi d'Amélie*, vaudeville en 3 actes de M. G. Feydeau (2 févr.).

Alcazar : *Faut voir ça!* revue en 3 actes de M. H. Enthoven (30 janv.).

Molière : Reprises du *Petit Duc* (28 janv.) et des *Cloches de Corneville* (11 févr.).

Olympia : *Bruxelles-Potins*, revue en 1 acte de MM. Redelsperger, Malpertuis et Wicheler (7 févr.).

Matinées littéraires du Parc : Giacosa : *Un mari amoureux de sa femme* ; conférence de M. Wilmotte (28 janv.).
H. Becque : *Les Corbeaux* ; conférence de M. G. Dwelshauvers (18 févr.).

» classiques des Galeries : *Le Dépit Amoureux* (9 févr.) et *Le Légataire universel* (26 févr.).

» mondaines de l'Alcazar : *L'Humour et les Humoristes* ; conférence de M. F.-Ch. Morisseaux (17 févr.).

* * *

Une indisposition empêche mon excellent collaborateur Paul André d'écrire la chronique qu'il consacre chaque mois au mouvement théâtral à Bruxelles. Il me prie de le suppléer occasionnellement et de dresser le bilan de février d'après les notes qu'il me remet.

Je signalerai donc le succès d'une reprise, à la Monnaie, du *Roi l'a dit;* servie par une interprétation très primesautière, cette œuvrette de grâce, de fantaisie alerte et que Delibes orna d'une musique vive et spirituelle, a été très goûtée. Le ballet de M. Rasse, en revanche, écrit trop austèrement et trop savamment sur un scenario aimable, mais peu fertile en trouvailles pittoresques, a rencontré une totale indifférence.

La *Katharina* très attendue, de M. Tinel, sera jouée au moment même où paraitront ces lignes.

L'Oiseau blessé n'est pas du Capus de la bonne manière. L'ironie bienveillante, la philosophie légère, ennemie de toute amertume, qui ne veut prendre rien au sérieux ni au tragique, s'accommode aisément des sujets frivoles, s'applique aux mentalités des personnages chez qui l'amour, la morale, la bonté, l'amitié même et aussi la souffrance, les regrets, l'animosité ne peuvent être que superficiels. La jeune fille abandonnée, avec son enfant, par un fiancé sans scrupules, puis se donnant, malgré cette cruelle leçon et malgré les douleurs et les hontes des siens, au premier homme qui lui ouvre ses bras d'amant égoïste, appelle plus que cette trop souriante façon de voir et d'expliquer la vie. M. Capus a voulu « forcer son talent », il a écrit quatre actes que l'interprétation la plus consciencieuse a difficile de défendre.

M. Feydeau, lui, n'a rien changé de sa manière habituelle. Ce n'est pas dire qu'il a réussi avec autant de certitude. Son énorme pochade — admirablement jouée d'ailleurs aux Gale-

ries, avec un chic en un entrain du diable — pousse à l'extrême les recherches de grivoiserie et les audaces de situations incohérentes. Mais on éprouve une impression de longueur ; il semble que l'auteur ait eu de la peine à remplir ses trois actes et que bien des épisodes ne soient là que pour prolonger un développement laborieux.

A moins que ce ne soit du vaudeville en général que nous n'ayions plus grand intérêt ni plaisir à nous occuper et non spécialement d'Amélie. Et ce serait tant mieux.

La revue de l'Alcazar est luxueuse de mise en scène, drôle par moments, fort grossière à d'autres. Elle attire la foule d'ailleurs, car la foule veut des Revues et ne méprise — au contraire — ni le marollien ni le poivré. Tant pis pour la foule.

Beaucoup plus d'esprit fin et de fantaisie pimpante dans la revuette dialoguée que Marguerite Deval et Henry Defreyn, aidés de quelques comparses, font valoir avec un entrain sans rival sur la scène de l'Olympia.

***

M. Wilmotte a fait un bref commentaire et un historique à grands traits du théâtre et des mœurs théâtrales italiens en façon de prologue, au Parc, à une représentation d'une pièce très insignifiante de Giacosa, mise en médiocres vers français.

M. Dwelshauvers a fait une longue analyse de certains aspects du talent de Henry Becque et de quelques-unes de ses influences sur le théâtre contemporain — le tout envisagé du point de vue personnel, c'est-à-dire discutable, du brillant professeur, conférencier toujours très applaudi. Et *Les Corbeaux* ont ému, secoué l'auditoire féminin des matinées de M. Reding, mais l'ont séduit pour leur force brutale elle-même, sans le révolter par leur noirceur volontairement accentuée.

Les deux Matinées classiques que les artistes de la Comédie-Française ont données aux Galeries ont remporté l'habituel succès de ces séances de belle littérature, d'art parfait et d'enseignement profitable.

Notre jeune confrère, M. Morisseaux, a spirituellement parlé des humoristes et de leurs œuvres au début d'une aimable série de récitations et de chants qui leur était consacrée. Et ce fut la fête souriante de Monselet, de Donnay, de Daudet, de Mark Twain, de Tristan Bernard, de Franc-Nohain, d'Alphonse Allais, de Jules Moinaux, de Courteline,... de Crommelynck... et d'Enthoven !

INTÉRIM.

LES SALONS

POUR L'ART. — A la **Galerie Royale :** M. Paul Hagemans ; Au **Cercle artistique** : MM. Ad. Hamesse et Jef Leempoels.

La XVIIe exposition de *Pour l'Art* laissait le visiteur sous une impression excellente. Il y a plaisir, en effet, à trouver réunis, comme en ce cercle, nombre d'artistes, animés tous de la même ardeur laborieuse, adonnés tous à la même activité réfléchie et volontaire et groupés autour de quelques personnalités éminentes dont les œuvres victorieuses exposées à côté de celles de leurs jeunes confrères, apparaissent à ceux-ci, non comme des modèles à imiter, mais comme les stimulants d'un travail toujours plus épris de sincérité et de recherche personnelle.

« Imitez l'ouvrier et non l'œuvre », tel sera toujours le conseil du véritable artiste. « Cherchez-vous vous-même, comme il a fait, patiemment, passionnément. Si vous avez de l'imagination et de la sensibilité, si une pensée agissante vit en vous, elles trouveront dans le monde infini des formes vivantes, les formes propres à leur donner expression et éloquence. Car, quelles que soient vos tendances esthétiques, il n'est d'issue, aujourd'hui, pour elles, que dans la réalité... — « Regardez la Nature, disait le Vinci, et non un artiste. » Notre idéal, notre pensée, ne les demandons donc point aux ouvrages de nos prédécesseurs, anciens ou modernes, mais à nous-mêmes, et tentons de les incarner, non dans les formes créées par d'autres avant nous, mais en puisant dans le domaine de la vie, dans le réservoir immense et banal de la Nature et du monde... Banal, c'est-à-dire accessible à chacun et qui, grâce à ce caractère de banalité même, est admirablement propre à fournir à l'artiste des éléments qui soient en même temps vrais et aptes à recevoir l'empreinte de sa pensée personnelle. Ces éléments ne sont-ils pas entre ses mains, comme, dans la bouche du poète, les mots usuels ou vulgaires auxquels il confère, en les prononçant, une splendeur et une dignité qu'on ne leur connaissait pas ?...

L'art décoratif même, s'il n'est nourri de substance, s'il ne vise que des combinaisons de lignes heureuses, l'ampleur des gestes ou la noblesses des attitudes, susceptibles de remplir les vides d'une paroi, de s'inscrire dans les caissons d'un plafond ou les compartiments d'une voûte, ne nous satisfait plus. Les

figures abstraites, chargées d'attributs, faites d'habileté et de pratique, si agréables qu'elles puissent être, ne laissent dans notre esprit qu'une sensation émoussée et, pour ainsi dire, évasive. La puissance d'émotion ou, plutôt, de souvenir, de préjugé, de vénération classiques, qui étaient en elles, naguère, et dont nos grands-pères jouissaient, s'est tout à fait éteinte pour nous. L'idéal dont elles étaient issues n'était point sans grandeur. Il s'est imposé longtemps à la culture disciplinée de l'Europe, mais, individualistes que nous sommes, nous l'avons répudié. Nous entendons que l'artiste tire son idéal de son propre fond et qu'il sache hausser jusqu'à lui, en y posant la main, quelque forme que ce soit de la vie. Comment accepterions-nous encore que, pour nous paraître élevée et « idéale », la frissonnante et mobile réalité se travestisse sous des apparences insignifiantes et immobiles, se dissimule sous l'aspect de quelque morne emblème? Une idée générale est le total de quantité d'idées et d'expériences particulières qu'elle résume en les laissant entrevoir, mais les représentations si longtemps usuelles de la Poésie ou de l'Art, de l'Histoire ou de la Science, ou de l'Agriculture et autres analogues ne résument rien. Elles n'étaient qu'une convention, l'enveloppe vidée d'une réalité morte depuis les Grecs et les Romains, car, à leurs yeux, Apollon et les Muses, Mercure, Cérès ou Pomone étaient, non point des espèces de formules du protocole ornemental, mais des êtres réels, plus que réels, divins, et qui avaient leurs fidèles, leurs temples et leurs sacrifices! A présent, ces êtres n'étant plus dieux, ne sont plus rien — sinon pour les lettrés et les érudits. Ils sont sortis de la vie à laquelle ils présidaient. La foule passe devant eux avec l'indifférence de son incompréhension tandis qu'elle s'arrêtera, l'esprit en émoi, traversé du sentiment obscur de la grandeur de la terre, du travail et de la pensée, devant telle image des portails de Chartres ou de Reims; devant les bas-reliefs, brefs comme des symboles et poignants comme des réalités, du Campanile de Florence, où Giotto et Andrea Pisano figurèrent, par exemple, l'Agriculture et la Sculpture : Un paysan qui guide sa charrue traînée par des bœufs ou un artisan penché, le ciseau à la main, sur la statuette qu'il parachève avec amour... Et, pour ne pas nous attarder en ces siècles dont l'obscurité est pleine d'éblouissements pour ceux qui savent y regarder, les artistes de notre temps, Puvis de Chavannes, en France; Meunier, chez nous, pour ne citer que deux maîtres d'un génie bien différent, s'ils ont acquis

empire sur les intelligences à leurs vastes évocations légendaires ou contemporaines, à leurs synthèses apothéotiques des énergies religieuses, spirituelles ou matérielles de l'humanité, n'est-ce point parce que leurs conceptions s'alimentaient de la vie même parmi laquelle ils allaient, rêvant et accomplissant leur œuvre ?

Sans doute, bien que les Primitifs italiens et, aussi, Raphaël, parfois, nous aient laissé assez d'éclatants exemples du contraire, l'art décoratif ne peut s'enfermer strictement dans la réalité. Il tend à dépasser celle-ci, à la surélever, à l'héroïser, à la façon du poète épique ou lyrique. Son rôle est de faire apparaître cette réalité en images où toute la complexité de celle-ci soit à la fois suggérée et simplifiée, significativement. Du moins, est-ce le rôle qu'il essaie de remplir chez les maîtres dont l'ambition ne se borne pas à paraphraser d'antiques métaphores ou à susciter de pures fantaisies arabesques, des figures imprécises qui tirent tout leur attrait sans fatigue comme sans satisfaction de la grâce facile ou de l'ingéniosité que leur auteur à su y mettre.

L'exposition de *Pour l'Art* comprenait un certain nombre d'œuvres décoratives de l'un et de l'autre des genres que nous avons essayé de définir. M. Maurice Langaskens, qui est un artiste intéressant et chercheur, tente cette fois de donner corps à des aspirations ou à des sentiments plus subtils qu'en ses ouvrages précédents. Sa manière s'est également raffinée, c'est-à-dire simplifiée. Son *Orphée* montrait assurément plus d'intentions que de véritable intensité lyrique, mais on se laissait séduire à la distinction de son *Projet pour la musique* et à la rêverie de son *Adolescent*, nu parmi les fleurs, au bord d'une eau aussi unie, sans doute, que l'avenir qui s'ouvre devant sa songerie. Si quelqu'un a écrit son nom, à la manière de Keats, dans l'eau du *Lac* de M. Ciamberlani, ce ne peut être que le *Pauvre Pêcheur* de Puvis : Mais que signifient le berger caduque et trébuchant et les femmes à demi dévêtues que le peintre fait apparaître sur ces rives romantiques? Les gestes de joie, de détresse ou d'adieu des personnages sans souplesse qui défilent, deux à deux, dans les compartiments de la *Frise* de M. Prosper Colmant ne s'enveloppent certes point de mystère. Un peu d'obscurité accroîtrait, qui sait? leur intérêt. Nous aimons mieux le *Pâtre* du même artiste, comme, dans l'envoi de M. Emile Fabry, nous préférons les têtes expressives d'*Evocation* et de *Dessin noir* à la dure allégorie de la *Vigne et du Blé*.

Mme Hélène Derudder a mis tout son art expert dans son panneau de broderie *Elsa et Godfried*, riche de matière et parfait d'exécution On serait tenté de rattacher à la peinture décorative certaines pages de M. Firmin Baes, sa *Voyante*, par exemple, vieille jeteuse ou délivreuse de sorts qui, dressant sa haute silhouette entre la terre et le ciel, chemine, isolée dans la solitude hantée de la bruyère et du soir.

Chez M. Laermans, nous rencontrons, comme toujours, l'hallucination émouvante du vrai. Ce n'est rien presque : deux paysans arrêtés avec leur chien qui, le dos tourné, devant une haie, regardent la plaine cultivée dont les contours s'effacent dans les ombres peu à peu appesanties de la nuit ; une famille qui, homme, femme et enfants, revient du travail (l'*Homme des champs*) ; une humble église rustique, toute recueillie au milieu de la paix de verdure et de mort de son cimetière et du silence qui semble monter de l'étendue du pays environnant. Et ce sont de puissantes images, à grands traits sommaires et décisifs, où semble devenir apparent tout le tragique quotidien et secret de la vie ordinaire.

La vie ordinaire, c'est aussi le domaine de M. Amédée Lynen. Mais parce que, sans doute, il la considère moins dans une ample perspective, d'un œil voilé de philosophie triste, qu'en détail, en analyste épris de petits faits, de petits aspects pittoresques, il la voit en drôlerie et en joie. Elle lui est une mine d'observation inépuisable, agile et précise, comme dans la femme râblée et solidement campée de *Riche Nature ;* comme dans la collection de types pris sur le vif des *Places à un franc*. Et s'il se plaît parfois à la travestir, ainsi que dans *Cité joyeuse* et dans la *Procession va passer*, c'est pour la ressusciter, avec le pinceau fin et amusé d'un miniaturiste, dans la fraîcheur vieillotte et cordiale du temps passé. Il est de ce temps là aussi le *Peintre de sujets décoratifs* qu'avec une ironie souriante, M. Lynen nous montre copiant sur sa toile les figures d'un groupe sculpté, tandis que, sous son regard captivé, un charmant paysage déploie vainement ses grâces dédaignées. Ce peintre est contemporain, évidemment, du poétique notaire en redingote à jupe, au geste emphatique, que M. Charles Michel évoque, expliquant les *Leçons de la Nature* à la troupe féminine qu'il guide dans les montagnes, ce pendant que le génie du lieu, un faune riant et velu, couché sur le sol aux pieds d'une jeune dame peintre qui travaille, souffle probablement à l'oreille de celle-ci des conseils d'une moindre élévation !...

M. Michel est un coloriste charmant; les tons aigus chantent avec un doux accent, frêle et archaïque, dans les petits cadres où il fait apparaître des figures de femmes parées délicatement : *Souvenir*, le *Bonnet rose*, *Brodeuse* et, surtout, la *Source*, petite œuvre accomplie dans son exiguïté. M. Van den Eeckhoudt expose des portraits qui méritent d'être loués sans réserve, particulièrement celui de la *Petite Hélène*, frimousse blonde qui ouvre ses yeux ravis sous un bonnet bleu. La *Chère maison* et la *Maison du bonheur*, rustiques et affables, de M. Van Holder enchantent et émeuvent. Le *Jardin*, de M. Camille Lambert, attire plus que son *Longchamp fleuri* et que sa *Danse des Scythes*, où la couleur fait hourvari et tumulte.

Il faut noter les paysages de Mme Clémence Lacroix, un rivage curieux de *Dinant*, entre autres; la *Fin d'automne*, enveloppée de brumes, de M. Adolphe Hamesse; les paysages ardennais, dans une atmosphère bien froide, de M. De Haspe.

MM. Omer Coppens, Opsomer et Viérin continuent, avec un bonheur qui ne se dément pas, à peindre des coins de vieilles villes flamandes ou hollandaises. M. Léon Dardenne, lui, suscite devant nous, d'un pinceau talentueux mais, parfois, trop appuyé, des aspects de Furnes et de Coxyde, paisibles et clairs : le *Toit rouge*, le *Jardin du concierge*, etc. M. François Beauck nous dit ses impressions et ses enivrements d'Italie en quelques cadres minuscules où les Lacs, Venise, Vallombreuse, l'Ombrie se laissent entrevoir dans une poussière colorée, comme des fantômes radieux et nostalgiques de lumière.

L'art de MM. René Janssens et Alfred Verhaeren ne va pas chercher l'inspiration par les routes poudreuses; il est volontiers casanier; il aime les méditations du coin du feu, parce que les objets anciens et familiers qu'il chérit ne lui paraissent jamais avoir assez dit le secret plein de suggestions de leur charme .Ces deux artistes ne se lassent point d'interroger l'âme de la demeure, les endroits de bonheur, de prière et de recueillement... Et ils nous apportent, alors, fruit savoureux de leur collaboration tacite avec les choses, des pages comme l'*Intérieur flamand* et le *Grenier*, de M. Janssens; comme les *Natures mortes* de M. Verhaeren où le bon peintre a retracé avec éclat et ferveur les figures de couleur et de souvenir des chères vieilleries que sa fantaisie a rassemblées...

* * *

Une intention pieuse avait réuni, à *Pour l'Art*, une suite nombreuse d'œuvres et d'esquisses du sculpteur Boncquet, disparu il n'y a guère longtemps. Toutes ces œuvres portent les traces d'une recherche opiniâtre, d'un travail acharné pour arrêter et fixer une originalité qui commençait seulement à se dégager. La grâce ne manque point à certaines figures, mais bien l'expression, souvent, qui leur aurait donné signification et force. La pensée de Boncquet et la forme dont il la revêtait étaient sans inattendu. Il tentait de se soustraire aux souvenirs trop persistants, à la tradition et, cependant, il semble qu'en général il n'ait pas su tirer son art de l'ombre projetée par ceux ci pour le faire surgir dans une lumière personnelle.

L'intérêt, en cette exposition, allait plutôt à certaines ébauches nerveuses — un *Caïn*, par exemple, rôdeur biblique, suivi par son chien, comme par le remords — qu'aux œuvres terminées, trop maniérées, pour la plupart.

M. Jules Lagae n'était représenté que par un buste-portait, celui du *Professeur Verriest*, face de savant et de lettré, sur le front, dans les fines rides de laquelle se lisent la bonté, l'avidité de comprendre et de connaitre et la rare capacité d'admirer. On sait l'art pénétrant avec lequel M. Lagae maitrise les difficultés du portrait sculpté et quelle fascination de vie à la fois contenue et frémissante il fait rayonner autour des images qu'il crée.

La physionomie de ses modèles, il la saisit dans toute sa réalité, dans ses traits matériels non moins que dans son expression intime. C'est la forme, mais c'est aussi l'esprit... Peut-être la réputation de ses bustes a-t-elle quelque peu fait oublier les œuvres décoratives et monumentales de cet artiste, nombreuses pourtant, et qui à elles seules suffiraient à donner renommée à leur auteur : la statue du poète Ledeganck, à Eecloo, élégante, portée sur un piédestal orné des figures en haut-relief des Villes-sœurs; celle du poète flamand Albrecht Rodenbach, véritable image d'espoir, de jeunesse et d'enthousiasme, qu'il achevait récemment; la belle *Flandria* équestre, promise à une place de Gand; le groupe triomphal, exécuté en collaboration avec M. Thomas Vinçotte, de l'arcade du Cinquantenaire...

M. Lagae est, sans doute, de tous nos maitres, celui qui s'apparente le plus directement, par toutes les visées de son art, à nos primitifs flamands. La nature seule lui commande; il la suit avec une conscience et une fidélité admirables... Elle est tout son conseil et toute sa force; elle est le fondement assuré

de toutes ses inspirations... Mais ce Flamand a vécu en citoyen de Florence et de Rome, dans la familiarité des chefs d'œuvre de tous les âges et, s'il n'a rien laissé en cette terre illustre de ses inclinations ataviques, il y a pris cette sensibilité plus exquise du style et de l'eurythmie qui se manifeste dans les ouvrages que nous avons cités et qui brillait également dans le vaste ensemble décoratif qu'avec l'aide de M. Dhuicque, pour la partie architecturale, il a présenté au concours mondial organisé à Buenos-Ayres pour l'érection d'un monument commémoratif de l'indépendance argentine. Nous aurons occasion de reparler de cette œuvre considérable qui, comme on se le rappelle, a été primée et retenue avec cinq autres pour le concours définitif dont les résultats seront connus cette année. La beauté du projet élaboré par MM. Lagae et Dhuicque nous permet d'espérer, sans présomption, que notre école de sculpture, déjà si haut placée dans l'admiration étrangère, recevra, grâce à eux, le surcroît de gloire d'une victoire d'autant plus honorable qu'elle serait remportée sur de plus éminents compétiteurs.

Le nu, sous l'ébauchoir d'un maître tel que Lambeaux, est sensualité, vie appesantie par la matière et courbée vers elle : sous celui de M. Victor Rousseau, il est élan, fierté, héroïsme. La forme, chez ce dernier, elle n'est jamais que le magnifique support, l'autel sur lequel la pensée s'allume comme la flamme sacrée du sacrifice.

Voici *Dionysos*, debout, un genou appuyé sur une base de marbre, une main levée dans un geste d'incantation, tenant de l'autre le masque tragique. Il est tout frémissante jeunesse, vigueur nouvelle prête à bondir de toute l'énergie de son corps souple. Il sourit, adolescent enivré, à sa propre joie, à sa propre force effervescente, à la puissance d'action et, tout ensemble, à la puissance de rêve qu'il sent vibrer en lui-même. Car le beau dieu souriant, le masque triste dont il est chargé nous le rappelle, s'il a fomenté les allégresses frénétiques de la terre, a appris aussi aux hommes à jouir de l'incertitude et de la crainte, en se contemplant eux-mêmes, jouets infortunés de la Fatalité et des dieux ironiques, sur le théâtre... (1).

(1) On trouvera une reproduction de cette œuvre dans le luxueux volume de M. des Ombiaux, consacré à M. *Victor Rousseau*, qui vient de paraître dans la *Collection des artistes belges contemporains*, chez l'éditeur Van Oest.

Voici l'*Eté et l'Automne*, un groupe de femmes. Elles ne portent ni insignes, ni attributs, ni fleurs, ni fruits et, cependant, ce que l'Académie d'antan aurait trouvé encore plus triste, elles se font reconnaitre aisément!... Les deux figures s'avancent, enlacées : La première est nue ; elle marche d'un pas de fête, d'une allure remplie d'ardeur et de volonté, le torse cambré, la tête haute, en laissant tomber sur le monde, son empire, le regard de ses yeux grisés ; et elle se hâte, car la vie a encore des promesses pour elle. Drapée en une longue robe dans les plis las de laquelle elle semble entrainer tous ses souvenirs, la seconde ne s'éloigne qu'à regret. Elle marche, elle aussi, pourtant, mais d'un pas qui voudrait se ralentir ; mais sans voir, sans regarder le chemin inévitable du Néant. Et dans l'expression de tendresse déchirante et solennelle de son noble visage, dans ses yeux et sur ses lèvres fermés jalousement, de crainte de laisser échapper les paroles ou les visions chères de sa mémoire, toutes les aspirations de la vie et toutes les appréhensions de la mort paraissent confondues...

* * *

Quelques captivantes expositions particulières au *Cercle artistique* et à la *Galerie royale*. Ces expositions, plus intimes, plus recueillies et où les impressions que l'on reçoit sont plus homogènes que là où les peintres des tempéraments les plus différents viennent en concours et en concurrence, sont très favorables à tels artistes au talent délicat et nuancé, comme MM. Paul Hagemans et Adolphe Hamesse.

Du premier, à la *Galerie royale*, quantité de tableaux et de gouaches d'une facture tantôt enlevée, tantôt caressée, mais toujours habile et fine. Il excelle à faire surgir quelque jolie silhouette de femme dans le fouillis des ramures et des fleurs, au milieu d'un fuyant paysage ou sous bois : Les *Champs à l'heure où le soleil se couche;* les *Oies*, une grande page lumineuse ; *Parmi les genêts*, etc.

Du second, au *Cercle artistique*, une vingtaine de toiles et de dessins rehaussés, sites ardennais, paysages, visions d'aubes et de crépuscules, d'un art plus placide que celui de M. Hagemans, plus doucement vibrant dans les œuvres qui s'intitulent : *Un rayon de fin d'automne*, dernière lueur qui fait scintiller dans l'ombre humide du bois les quelques feuilles jaunies attardées sur les branches : le *Ruisseau*, *Matinée d'automne* (dessins

rehaussés) et le charmant *Verger en fleurs*, d'un coloris vif et pur comme celui d'une estampe japonaise.

Au *Cercle artistique*, également, les derniers travaux de M. Jef Leempoels. Exposition abondante et variée : des sites vénitiens et américains : Les *Arbres de la Côte ;* le *Chemin des Acacias*; *Yachts à Oyster-Bay*, d'une jolie venue, mais auxquels nous préférons, comme rendu et comme sentiment, des choses du pays, comme *Pré flamand*, *Brumes et Soleil*, etc. Des portraits, parmi lesquels celui de l'artiste, sobre, ferme, excellent. Des tableaux de genre, enfin – *Réconfortée*, le *Thé*, la *Lettre*, *Sœurs de douleur* — peints avec la dextérité naturelle à l'artiste et illustrant, non sans déplaisants tours de force, des conceptions d'une sensiblerie plus déplaisante encore.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

Quatrième séance de musique de chambre : *Quatuor Piano et Archets* (5 février).—Quatrième concert Ysaye : *Birnbaum et Raoul Pugno* (7 février). — Société Neerlandia : *A. Wilford* (8 février). — Concert Pitsch : *Mlle Suzanne E. Beaumont*, *Mlle Valentine Pitsch* (10 février). — Concert Delafosse (12 février). — Troisième concert populaire : *Mme Schumann-Heink*, *Mlle M. Tagliaferro* (14 février). — Concert G. Lievens (18 février). — Troisième concert Durant : *Mme Andriani*, *Mme Arthur Plamondon*, *Mlle Ceuppens*, *M. A. Plamondon*, *M. Bretiny* (21 février).

Pour que Beethoven et Mozart nous intéressent, nous émotionnent, une exécution parfaite est nécessaire. Contrairement à leur habitude, MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob n'avaient pas apporté tous leurs soins à l'interprétation du *quatuor* en *mi bémol majeur* de Mozart; on aurait dit qu'un manque de répétitions était cause d'un ensemble laissant à désirer. Nous avons eu la même impression en ce qui concerne le *trio* en *si bémol* de Beethoven. Il ne restait plus aux membres du *quatuor* « Piano et Archets » qu'à se racheter dans le concert *op.* 21 de E. Chausson; cette œuvre admirable (le mot n'est

pas trop fort), fut interprétée avec tout l'ensemble, toute la fougue et l'élan désirables; après chaque partie, le public de plus en plus enthousiasmé montra aux exécutants qu'on peut remporter un légitime succès avec de la musique ultra-moderne quand elle est belle; il suffit de la comprendre et de la faire comprendre à autrui, c'est le seul rôle des artistes; ajoutons, toutefois, qu'il n'est pas toujours aisé à remplir.

Le pianiste Pugno est un des rares artistes qui ait fouillé Mozart au point de lui laisser tout son esprit, toute sa verve, en élargissant la phrase de façon à ajouter une note de sentiment profond qui manque parfois à cet auteur; personne, mieux que lui, ne dit Mozart et le *Concerto*, nº 23 (*la majeur*) qu'il a joué, au 4e concert Ysaye, lui valut les suffrages unanimes du nombreux public entassé dans la salle Patria. Avec quelle finesse de toucher, quel pittoresque, il phrase ce *Concerto* nº 4 en *ut mineur* de Saint-Saens!

En l'absence d'Ysaye, c'était au chef d'orchestre Birnbaum qu'était confiée la direction; sous des dehors excentriques, des gestes convulsés paraissant des ombres cinématographiques, dépensant une énergie peu commune et désagréable à voir, il produit des effets musicaux étonnants, il inculque à ses exécutants le sentiment toujours juste, il produit le maximum d'intensité d'art dans le sens de sa compréhension personnelle. Birnbaum a montré sa prédilection pour les orchestrations puissantes dans le choix de son programme : Ouverture de *Ruy Blas* de Mendelssohn, symphonie nº 5 de Tschaïkowski exubérante au possible, ouverture du *Tannhäuser* de Wagner.

Le poème symphonique, nº 2, de Smetana, le père de la musique russe, intitulé *Moldau* (*Vltava*), est une suite de tableaux naïfs dans leur simplicité, de chants populaires intéressants, de descriptions des éléments dans leur extériorité; cette première audition a été très appréciée et laisse deviner les autres œuvres de cet auteur trop peu connu en Belgique; à ce propos, nous est-il permis de demander à MM. Kufferath et Guidé de songer un jour à monter ici un des beaux et nombreux ballets de l'école russe?

M. Arthur Wilford a raison de donner de temps à autre une séance de musique de chambre consacrée aux auteurs belges et plus particulièrement aux auteurs flamands. Comment ne pas intéresser son public avec des œuvres de Peter

Benoit, Jan Blockx, P. Gilson, Wilford, sans compter les jeunes, tels que Opsomèr, Reyeland et Reinhard. M. Wilford avait réuni des exécutants qui s'acquittèrent fort honorablement de leur tâche; j'ai cité Mme Florival, Mlle Verheyden, MM. Florival, Bollekens, Michiels et Backaert. Ils mirent tous leurs soins à l'interprétation de *Kerstnacht-Klokken*, pour chant et chœurs avec accompagnement de piano, orgue, violon, violoncelle et cloches, l'œuvre intéressante et pleine d'heureuses réalisations due à M. A. Wilford.

M. Georges Pitsch n'est pas un inconnu : il s'en faut de beaucoup : c'est pourquoi nous ne nous étendrons pas sur les qualités maintes fois accordées à ce talentueux violoncelliste. Il faut un sérieux mécanisme pour oser s'attaquer à la sonate de Locatelli, dont toutes les notes sortirent avec brillant : du bagout, de l'esprit, de la vivacité, de la chaleur, du style voilà ce que veut le maître italien, l'auteur de *l'Arte del violino* et du *Contrasto armonico*. Plus sérieuses assurément sont les sonates de Haendel et de Beethoven, et si les doigts ont moins à faire, le cerveau travaille davantage; ici encore M. Pitsch, intelligemment secondé par Mlle Valentine Pitsch, fit valoir son tempérament d'artiste consciencieux. Mlle Suzanne E. Beaumont devrait tâcher d'assouplir sa voix de manière à posséder une gamme de nuances plus complète et soigner particulièrement la diction au point de vue de la netteté et de l'expression un peu trop uniforme. Dans les passages de force, la voix se révèle ample et bien étoffée. Je crois qu'il faut conclure à un concert très réussi dont M. Pitsch ne sera pas mécontent.

M. Delafosse est le pianiste le plus divertissant après Planté : profusion de gestes affectés dus à la nature dramatique de ce virtuose, ou patiemment et admirablement étudiés. Mais la mimique, fût-elle expressive au plus haut point, ne peut remplacer l'émotion, la vraie et honnête interprétation et malgré les extraits du *Gaulois* et du *Figaro* énumérant les inépuisables qualités de Léon Delafosse, nous ne pouvons nous empêcher de regretter la façon déplorable dont sont travestis les génies musicaux les plus indiscutés et les moins discutables. Beethoven, Chopin, Schumann, Brahms et Liszt ont eu le plus à souffrir du talent fantaisiste de M. Delafosse ; Debussy, Saint-Saëns, Rubinstein, Tschaïkowsky, eurent un sort moins malheureux. Mme de Nuovina, que nous avons connue jadis à la

Monnaie, nous a rappelé les rôles tenus avec distinction et autorité par cette artiste consciencieuse douée d'une voix où le cri de l'humaine douleur trouve une expression bien personnelle.

M. Sylvain Dupuis a eu le souci de nous offrir du neuf, voire même de l'inaudit au dernier Concert Populaire, qui avait le charme (d'autant plus apprécié que plus rare), de ne pas se prolonger outre mesure : on goûte beaucoup mieux les mets délicats au cours d'un repas relativement frugal, qu'à la fin d'une orgie aussi ennuyeuse qu'épuisante.

Nous avons donc eu le plaisir d'entendre Mme Schumann-Heink, que je ne comparerai pas à *nos* interprètes wagnériens : ils n'y gagneraient certes pas car Mme Schumann-Heink a une voix exceptionnelle, un organe aussi étoffé qu'étendu et capable de rendre les plus fines nuances les demi-teintes les plus subtiles. Sa nature d'artiste a communiqué un réel enthousiasme à une salle applaudissant avec délire de belles pages de Mozart, Schubert et Wagner; la scène de Waltraute fut tout particulièment goûtée.

Il est dommage que des passages de l'œuvre de Wagner ne figurent pas plus souvent au programme de nos grands concerts : quelle impression d'art robuste et grand, quelle santé intellectuelle et morale émanent de ces merveilleuses harmonies.

La jeune pianiste qu'est Mlle Tagliaferro excelle dans les passages de douceur et déploie beaucoup de grâce à défaut de puissance. Deux concertos, l'un de Rimsky-Korsakow et l'autre de Beethoven, ont suffi à assurer à Mlle Tagliaferro un début des plus heureux.

Werther, un poème symphonique d'après Gœthe, par Victor Vreuls, est d'une belle inspiration se passant à merveille de la notice explicative dont abusent trop souvent certains compositeurs modernes. Je ne connais rien de plus exaspérant que le travail auquel se livre l'auditeur pour faire concorder tant bien que mal l'idée maîtresse du poème avec la fantaisie polyphonique du musicien. Je crois qu'il est utile de faire remarquer que M. Sylvain Dupuis met tous ses efforts à faire connaître les œuvres d'auteurs nationaux. Il serait à souhaiter que nos directeurs de théâtre marchent un peu plus généreusement dans cette voie.

Bon nombre de pianistes envieraient à Mlle *Germaine Lievens* son toucher moelleux, sa belle technique, sa science pianistique, bagage sérieux et appréciable pour une jeune musicienne.

Nous lui voudrions plus de chaleur expressive, plus de puissance et plus de style, notamment dans le concerto en *ré mineur* de Bach ; celui de Schumann fut mieux rendu et César Franck (variations symphoniques), œuvre très difficile, lui valut un joli succès.

Deux œuvres sévères dues au Beethoven peu connu, mais aussi moins coté : « Egmont » et « Le Christ au Mont des Oliviers », composaient le programme initiateur du troisième concert Durant. Le vaillant chef d'orchestre a fouillé ces pages dans leurs moindres détails et a donné à chacune d'elles leur couleur et leur caractère propre.

Pour Egmont, le héros du drame historique de Gœthe, Beethoven écrivit une musique tendre et patriotique, entachée de quelques faiblesses, notamment la pâle scène d'amour (l'amour pour Beethoven a toujours été très spécial, peu instinctif, peu passionné, l'amour d'un intellectuel), tandis que la « Mort de Claire », est un *larghetto* ému et inspiré aux sources les plus poignantes ; le caractère d'Egmont est d'une expression simple et grande dans sa sublime majesté.

La terrible mission de dire les vers destinés à relier les diverses scènes, ouverture, entr'actes, avait été confiée à Mme Archainbaud ; grâce à son talent et à son tact, elle a vaincu la banalité de cette tuile. On a regretté que Mme Andriani n'ait eu à chanter que les quelques phrases de la « Chanson militaire » ; son organe chaud et sympathique sonnait bien dans le grand vaisseau de l'Alhambra ; elle a donné à ce rien une jolie couleur et le caractère qu'il fallait. Mme V. Ceuppens a fait valoir sa voix fraîche et pure dans le couplet de Claire.

Le « Christ au Mont des Oliviers » ne fait ni beaucoup d'honneur, ni beaucoup de tort au grand Beethoven des symphonies et des quatuors; c'est d'un religieux conventionnel et froid, du sous-Mozart, où l'on ne peut admirer que la belle ordonnance et l'harmonie musicale personnelle à ce génie.

Ce n'est pas le tenorino Plamondon qui eût grandi la figure du Christ, ni Mme Plamondon qui aurait idéalisé le Séraphin; ils ont engendré la monotonie au suprême degré par une teinte uniformément grisaille, sans la moindre vigueur, malgré le timbre jeune. l'émission douce du chanteur. M. Bretiny a de très jolies notes, mais empâte la diction.

EUGÈNE GEORGES.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XIV

ANDRÉ, Paul

MAITRE ALICE HÉNAUT (2e et 3e actes) . 20, 171

Les Livres :

Maurice des Ombiaux : *Victor Rousseau* 258
Gustave Van Zype : *Franz Courtens*. 259
Maurice Wilmotte : *Etudes critiques sur la tradition littéraire en France* 260
Abbé J. De Smet : *Emile Verhaeren*. 260

Les Théâtres :

Monnaie : Reprise des *Pêcheurs de Perles; Salomé; Paillasse* 119
Parc : *Rabagas*. 121
Qui perd gagne 122
Galeries : *Patachon* 124
Alcazar : *L'Aînée* 125
L'opéra italien ; l'opérette viennoise 125
Molière : *Cousin-Cousine, Boccace* 126
Matinées littéraires du Parc : *Florian*, conférence de M. J.-J. Olivier 126
Matinées classiques des Galeries : *Le Cid; Le Jeu de l'Amour et du Hasard* 127
Matinées d'opéra-comique au Molière : *Galatée, Le Châlet* 128
Matinées mondaines de l'Alcazar : Conférence Imbart de la Tour et Mlle Magdalena. 128
Monnaie : *Ariane et Barbe-Bleue*. 271
Monna Vanna. 273
Parc : *La Patronne* 274
Galeries : *Le Passe-Partout* 275
Alcazar : *Le Secret de Polichinelle* 276

Olympia : *Le Poussin* et *Feu la mère de Madame* . . . 277
Molière : *L'Etoile* 278
Théâtre communal : *Maître Alice Hénaut* et *Trimouillat et Méliodon* 279
Matinée littéraire du Parc : *François Coppée* 279
Matinées classiques des Galeries : *Il ne faut jurer de rien*; *L'Etourdi* 280
Matinées mondaines de l'Alcazar : Henri Liebrecht . . 281
Matinées d'opéra-comique du Molière : *Le Toréador, Bonsoir Voisin!* 281
Monnaie : Reprise de *Le Roi l'a dit* et *Le Maître à danser* 398
Parc : *L'Oiseau blessé* 398
Galeries : *Occupe-toi d'Amélie*. 398
Alcazar : *Faut voir ça!* 399
Molière : Reprise du *Petit Duc*; *Cloches de Corneville* . 399
Olympia : *Bruxelles-Potins* 399
Matinées littéraires du Parc : Gincoza : *Un mari amoureux de sa femme*, conférence de M. Wilmotte; H. Becque : *Les Corbeaux*, conférence de M. G. Dwelshauvers . 399
Matinées classiques des Galeries : *Le Dépit amoureux* et *Le Légataire universel* 399
Matinées de l'Alcazar : *L'Humour et les Humoristes*, conférence de M. F.-Ch. Morisseaux 399

ANGENOT, Marcel

POÈMES 355

CANIVET, Hélène

LE LIVRE DE JEAN 308

CILA, E.

L'EVEIL. 359

DE RIDDER, André

Les Livres :

Cyriel Buysse : *Het volle Leven*. — Herman Teirlinck :

Mijnheer Serjanszoon; *Orator Didacticus*. — Alfons Jeurissen : *Heikleuters*. — Constant Eeckels : *De Strijd*. — Les prix du gouvernement provincial du Brabant : *De Wondernacht* de Constant Van Buggenhaut; *Van Zon Zaliger* de René Vermandere; *Gedichten* de René De Clerq 265

des OMBIAUX, Maurice

TOM GIM 143

DESPRECHINS, Emile

LES MUSIQUES DU SOIR 58

DUMONT-WILDEN, Louis

LARGILLIÈRE ET RIGAUD, DISCIPLES DE VAN DYCK 295

GAUCHEZ, Maurice

CLAUS 60

GEORGES, Eugène

Les Concerts :

Concert *Perachio* et *Das*. — Récital *Juan Massia*. — Récital *Kleeberg-Samuel*. — Récital *Firquet*. — Quatuor piano et archets. — Deuxième Concert Ysaye : *MM. Harold Bauer, Eugène Ysaye* et *A. Strauwen*. Récital *Delaunois*. — Concert *Deru*. — Scola Musicæ. — Concert *Andriani* 137

Deuxième Concert Durant : *Mozart*. — Troisième Concert Ysaye : *Casals, Thibaud, Cortot*. — Récital *César Thomson*. — Quatuor piano et archets. — Deuxième Concert populaire : *Ephrem Zimbalist*. . 290

Quatrième séance de musique de chambre : Quatuor, piano et archets 408
Quatrième Concert Ysaye : *Birnbaum* et *Raoul Pugno*. . 409
Société Neerlandia : *A. Wilford* 409
Concert Pitsch : *Mlle Suzanne, E. Beaumont, Mlle Valentine Pitsch* 410
Concert Delafosse 410
Troisième Concert populaire : *Mme Schumann-Heink, Mlle M. Tagliaferro* 411
Concert G. Lievens. 411
Troisième Concert Durand : *Mme Andriani, Mme A. Plamondon, Mlle Ceuppens, M A. Plamondon, M. Bretiny* 412

GOFFIN, Arnold

POUSSIÈRES DU CHEMIN 5

Les Salons :

La Société royale belge des aquarellistes. — Au Cercle Artistique : *MM. Degouve de Nuncques, Jacquet* et *Franck.* — A la Salle Boute : *M Carl Werleman* . 129
Au Cercle Artistique : *L'Estampe*, expositions de MM. *Florent Menet, Nestor Cambier* et *Charles Houben* . . 282
Pour l'Art, à la Galerie Royale : *Paul Hageman* . . 400
Cercle Artistique : *Ad. Hamesse et Jef Leempoels* . . . 400

HALOT, Alexandre

APERÇU HISTORIQUE DES RELATIONS DE LA BELGIQUE ET DU CONGO 66, 148

HARRY, Gérard

LA MARSEILLAISE A JEMMAPPES 168

HELLENS, Franz

SALLES D'ATTENTE 199

HENNEBICQ, José

ANTIGONE VICTORIEUSE 333

KINON, Victor

LE CANTIQUE DES PARFUMS 55

KUNEL, Maurice

BAUDELAIRE EN BELGIQUE 44

LECOCQ, Albert

DÉPART 63

MARLOW, Georges

Les Livres :

Réné Lyr : *Dans le Silence* 115
Paul Prist : *La Douleur et la Vie* 115
J.-J. Van Dooren : *L'eau Frissonne* 117
Léon Legavre : *Les Basiliques* 253
Maurice Dembour : *En Cheminant* 254
Marie Van Eleghem : *Par la Vie* 255
Jean Dominique : *L'Aile Mouillée* 395

NED, Édouard

Les Livres :

E. de Moreau S. J. : *L'abbaye de Villers en Brabant aux XIIe et XIIIe siècles* 112
F. Neuray : *Quinze jours en Egypte* 112
Louise et Louis Delattre : *Le Prince Grenouille* 113
Louis Delattre : *Le Jeu des Petits gens* 113

PASCHAL, Léon

VERS 195

PIERRON, Sander.

LE BARON DE LAVAUX SAINTE-ANNE, roman *(suite)* 88, 228, 368

Les Livres :

Didier de Roulx : *Roosje* 261
Robert de Smet : *Cécile Daubry* 262
Léo Errera : *Recueil d'œuvres*. 264

ROIDOT, Prosper

LA BELLE ET LA BETE 312

ROUSSEAU, Blanche

ZA, JO ET LA MARRAINE 17

VAN DOOREN, J.-J.

LES LÉGENDES 61

WITMEUR, Emile

LA COMTESSE DE STAINLEIN. 333

WUILLE, Pierre

BARDACHE 81

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00695 8371